



LE
CABINET
DES FÉES.

TOME PREMIER.

CE VOLUME CONTIENT

LES CONTES DES FÉES, par CHARLES PERRAULT, de l'Académie Françoife.

SAVOIR:

Le Chaperon Rouge, les Fées, la Barbe Bleue, la Belle au bois dormant, le Chat Botté, Cendrillon, Riquet à la houpe, le Petit Poucet, l'Adroite Princeffe, Grifelidis, Peau d'Ane, les Souhaits Ridicules.

LES NOUVEAUX CONTES DES FÉES, par Madame la Comteffe DE MURAT.

SAVOIR:

Le Parfait Amour, Anguillette, Jeune & Belle, le Palais de la Vengeance, le Prince des Feuilles, le Bonheur des Moineaux, l'Heureufe Peine.

LE CABINET DES FÉES,

OU

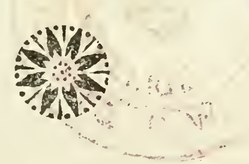
COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de Figures.

TOME PREMIER.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXV.

LISTE COMPLÈTE

DES OUVRAGES

Qui composent le Cabinet des Fées.

CONTES des Fées, par *Charles Perrault*, de l'Académie Françoise, contenant :

Le Chaperon rouge. — Les Fées. — La Barbe bleue. — La Belle au bois dormant. — Le Chat botté. — Cendrillon.— Riquet à la houppe. — Le petit Poucet. — L'adroite Princesse. — Grifelidis. — Peau-d'Ane. — Les Souhaits ridicules. —

Nouveaux Contes des Fées, par Madame la *Comtesse de Murat*, contenant :

Le Parfait Amour. — Anguillette. — Jeune & Belle. — Le Palais de la Vengeance. — Le Prince des Feuilles. — Le Bonheur des Moineaux. — L'Heureuse Peine. —

Les Contes des Fées & les Fées la mode, par Madame la *Comtesse d'Aulnoy*, contenant :

Gracieuse & Perfinet. — La Belle aux cheveux d'or. — L'Oiseau bleu. — Le Prince Lutin. — La Princesse Printanière. — La Princesse Rosette. — Le Rameau d'or. — L'Oranger & l'Abeille. — La bonne petite Souris. — Dom Gabriel Ponce de Léon. — Le Mouton. — Finette Cendron. — Fortunée. — Babiole. — Don Fernand de Tolède. — Le Nain jaune. — Suite de Don Fernand de Tolède. — Serpentin verd. — La Princesse Carpillon. — La Grenouille bienfaisante. — La Biche au bois. — Le nouveau Gentilhomme Bourgeois. — La Chatte blanche.— Belle-Belle, ou le Chevalier fortuné. — Suite du Gentilhomme Bourgeois. Le Pigeon & la Colombe. — Suite du Gentilhomme Bourgeois. — La Princesse Belle-Etoile &

le Prince chéri. — Suite du Gentilhomme Bourgeois. — Le Prince Marcassin. — Suite du Gentilhomme Bourgeois. — Le Dauphin. — Conclusion du Gentilhomme Bourgeois. —

Illustres Fées, contenant :

Blanche-Belle. — Le Roi Magicien. — Le Prince Roger. — Fortunio. — Le Prince Guerini. — La Reine de l'Isle des Fleurs. — Le Favori des Fées. — Le Bienfaisant, ou Quiribirini. — La Princesse couronnée par les Fées. — La Supercherie malheureuse. — L'Isle inaccessible. —

La Tyrannie des Fées détruite, par Madame la *Comtesse d'Auneuil.*

Contes moins Contes que les autres, par le sieur *de Preschac*, contenant :

Sans Parangon. — La Reine des Fées. —

Fées, Contes des Contes, par Mademoiselle *de Laforce*, contenant :

Plus belle que Fée. — Persinette. — L'Enchanteur. — Tourbillon. — Verd & Bleu. — Le Pays des Délices. — La Puissance de l'Amour. — La bonne Femme. —

Les Chevaliers errans & le Génie familier, par Madame la *Comtesse d'Aulnoy.*

Mille & une nuits.

La Tour ténébreuse & les Jours lumineux, par Mademoiselle *Lhéritier*, contenant :

Ricdin-Ricdon. — La Robe de Sincérité. —

Les Aventures d'Abdalla.

Mille & un Jours.

Histoire de la Sultane de Perse & des Visirs, Contes Turcs.

Les Voyages de Zulma dans le pays des Fées.

Contes & Fables Indiennes, de Bidpaï & de Lokman, traduits d'Ali Tchelebi-ben-Saleh, Auteur Turc; par *M. Galland.*

Fables & Contes des Fées, composés pour l'éducation de feu Mgr. le Duc de Bourgogne, par Messire *François de Salignac de la Motte-Fénélon.*

Boca, ou la Vertu récompensée, par Madame *Husson.*

Contes Chinois, ou les Aventures du Mandarin Fum-Hoam.

Florine, ou la belle Italienne.

Le Bélier. — Fleur-d'Epine. — Les quatre Facardins, Contes, par M. *le Comte Hamilton.*

Les mille & un Quart d'Heures, Contes Tartares.

Les Sultanes de Guzaratte, ou les Songes des hommes éveillés, Contes Mogols, par M. *Gueulette.*

Le Prince des Aigues-marines, & le Prince invisible, par Madame *Lévêque.*

Féeries nouvelles, par M. *le Comte de Caylus*, contenant:

Le Prince Courte-Botte & la Princesse Zibeline. — Rozanie. — Le Prince Muguet & la Princesse Zara. — Lourlou & Rirette. — La Princesse Pimprenelle & le Prince Romarin. — Les Dons. — Nonchalante & Papillon. — Le Palais des Idées. — La Princesse Lumineuse. — Bleuette & Coquelicot. — Mignonette. — L'Enchantement impossible. — La Princesse Minutie & le Roi Floridor. — La belle Hermine & le Prince Colibri. —

Contes Orientaux, par M. *le Comte de Caylus.*

Cadichon & Jeannette, par le même.

La Reine Fantafque, par *J. J. Rouffeau.*

La Belle & la Bête, par Madame *de Villeneuve.*

Contes des Fees, par M. *de Moncrif*, de l'Académie Françoife, contenant:

Les Dons des Fées, ou le pouvoir de l'éducation. — L'Isle de la Liberté. — Les Aieux, ou le Mérite perfonnel. — Alidor & Therfandre. — Les Voyageufes. — Les Ames rivales, hiftoire fabuleufe. —

Bibliothèque des Génies, contenant:

Merveilleux & Charmante. — Grifdelin & Charmante. — Le Prince Ananas & la Princeffe Mouftelle. — Eritzine & Parelin. — Minet bleu & Louvette. — Careffant & Blanchette. — Cornichon & Toupette. — Néangir & fes frères. — Argentine & fes fœurs. — La Princeffe Minon Minette & le Prince Souci. — Aphranor & Bellanire. —

Hiftoire du Prince Titi, par *S. Hyacinthe.*

Contes des Génies, ou les charmantes Leçor d'Horam, fils d'Afmar.

Un Volume de Difcours, qui contiendra l'Oi gine des Contes des Fées, & les Notices fur l Auteurs des ouvrages ci-deffus; par M. *de Maye*

PRÉCIS

PRÉCIS

DE LA VIE ET DES OUVRAGES

DE CHARLES PERRAULT,

AVEC L'ANALYSE DE SES CONTES.

DEUX frères ont rendu ce nom célèbre ; leurs talens, leurs ouvrages, & les différentes qualités de leur esprit sont également connus. Les écrits de Claude Perrault sur la médecine & sur l'architecture, sa traduction de Vitruve, ses dessins, & surtout la façade du Louvre du côté de S. Germain-l'Auxerrois, lui ont mérité un nom immortel. Les vers satyriques de Despréaux contre Charles Perrault notre auteur, n'empêcheront jamais qu'on ne rende justice aux agrémens de son esprit, à l'étendue de ses connoissances, & à l'utilité même de la plupart de ses écrits ; tels, par exemple, que son poëme sur la peinture, son parallèle des anciens & des modernes, &c. Cet académicien écrivit en vers comme en prose ; & les trois Contes que nous réimprimons, sont écrits avec autant de facilité, d'agrément & d'ingénuité que les autres : ils ont aussi leur moralité, & ils feront pour les enfans une nouvelle source de plaisir & d'instruction.

Il eſt ſeulement bien étonnant qu'on les ait omis dans toutes les éditions qu'on en a faites juſqu'à préſent; & ſi on a ajouté à ſes Contes en proſe, ce n'a été que pour donner des Contes qui n'étoient point de lui; comme la *Veuve & ſes deux Filles*, &c. Il y a tout lieu de croire que les éditeurs ne connoiſſoient que ſes Contes en proſe, & ignoroient qu'il en eût donné d'autres en vers; ils euſſent été encore long-temps ignorés, ſi M. le marquis de Paulmi, après les avoir annoncés & fait déſirer dans pluſieurs numéros de ſa bibliothèque des romans, cadre charmant où il a fait revivre, par ſes eſquiſſes ingénieuſes, tant de morceaux délaiſſés ou peu connus, ne s'étoit enfin décidé à faire lui-même réimprimer tout au long le conte de *Peau d'Ane.* Les difficultés que M. de Paulmi rencontra pour s'en procurer un exemplaire, retardèrent pendant quelque temps l'empreſſement du public, qui ne ceſſoit de demander ce conte; les mêmes raiſons nous ont engagés à réimprimer, & à donner enfin une collection complète des Contes de Perrault.

Nous ne ferons donc point ici comme les éditeurs avides ſeulement d'imprimer tout ce qu'ils trouvent ſous la main, mais peu ſoucieux de la gloire de leur auteur. Perrault n'aura plus ici le ſort de Senecé, dont l'éditeur oublia auſſi dans le recueil qu'il donna de ſes poéſies, ſon meilleur, ſon charmant conte du *Kaïmac.* Nous

donnerons donc le conte de *Peau d'Ane*; & malgré le ridicule du ſujet, racheté par tant de jolis détails, on pourra répéter avec autant de bonne foi que La Fontaine, qui avoit le goût ſi sûr en ce genre :

,, Si Peau d'Ane m'étoit conté,
,, J'y prendrois un plaiſir extrême.

Ce court éloge dit plus que nous n'en pourrions dire; & la plupart de nos lecteurs peuvent en porter le même jugement en le liſant.

Nous imprimons en même temps les *Souhaits ridicules*, conte qui a donné lieu au petit opéra-comique du Bûcheron; & *Griſelidis*, conte tiré de Bocace, dont La Motte a auſſi imité ces jolis vers :

Veut-on que je prenne une femme?
Je veux trouver enſemble & jeuneſſe, & beauté,
L'eſprit bien fait, une belle ame,
Délicateſſe avec ſimplicité;
Cœur ſenſible ſans jalouſie,
Vivacité ſans fantaiſie,
Sageſſe, agrément & ſanté.
Enfin, pour la rendre parfaite,
A toutes les vertus joignez tous les appas;
Voilà celle que je ſouhaite :
Trop heureux cependant de ne la trouver pas.

Outre ces trois contes en vers, nous donnons *le petit Chaperon rouge*, *les Fées*, *la Barbe bleue*, *la Belle au bois dormant*, *le Maître Chat* ou *le Chat botté*, *Cendrillon* ou *la petite Pantoufle de verre*, *Riquet à la Houpe*, *le petit Poucet*, & *l'adroite Princeſſe* ou *les Aventures de Finette*, adreſſé à madame la comteſſe de

Murat. On doute que ce dernier conte ſoit de Perrault, quoiqu'il ſoit d'une narration agréable & facile. Les autres, que le plus grand nombre de nos lecteurs connoît ſans doute dès l'enfance, furent imprimés, pour la première fois, en 1697, & dédiés à Mademoiſelle, ſous le nom du jeune Perrault d'Armancour, encore enfant, fils du célèbre Charles Perrault l'académicien, qui en eſt le véritable auteur. Le ton naïf & familier, l'air de bonhomie, la ſimplicité, qui règnent dans ces fictions, étoient bien propres à leur acquérir la célébrité dont elles jouiſſent; & nous ne ſavons ſi tant de Contes écrits de nos jours avec plus de prétention, & d'un ſtyle plus brillant, plus noble & plus recherché, peuvent eſpérer la même fortune. Il y a dans les contes de Perrault une ingénuité qui met au niveau le conteur & l'enfant qui l'écoute: on croit ici les voir également affectés du merveilleux du récit, également ſimples dans la manière d'exprimer ce qui les affecte; de ſorte que ſi le lecteur ſuppoſoit l'enfant qui lui raconte ce qu'il lit, il n'en auroit ni plus ni moins de plaiſir qu'il en trouve en liſant l'académicien Perrault.

Chacun de ces Contes eſt terminé par une moralité en vers, quelquefois par deux. Ces moralités ont le même caractère de ſimplicité que les récits.

Les huit premiers de ces Contes ſont ſi connus, qu'on ſe ſouvient, pour ainſi dire, de tou

ce qu'ils renferment, en les entendant nommer, tant ils firent d'impreſſion dans la jeuneſſe: nous nous contenterons, par cette raiſon, de rappeler le but moral qu'eut l'auteur en les écrivant, & d'y ajouter quelques réflexions.

Le Petit Chaperon Rouge.

Le but de ce conte eſt d'apprendre aux jeunes perſonnes à ſe défier des charmes d'un entretien dont leur amour-propre eſt flatté. La jeuneſſe eſt l'âge de la confiance; ce ſentiment eſt la ſource des dangers. On a dit avec eſprit & avec vérité:

> Quand on daigne écouter les ſons de la muſette,
> On écoute bientôt les ſoupirs du Berger.

Les bergers ſont les véritables loups. Une jeune perſonne frappée de voir une imprudente de treize ans dévorée par un loup ruſé, dont elle a trop écouté les louanges ou les conſeils, craindra d'écouter les diſcours de quiconque peut tromper ſa crédulité; & la fable qui lui peint une cataſtrophe auſſi effrayante, devient pour elle une vérité, en lui donnant tout-à-coup de l'expérience.

Les Fées.

Il s'agit de deux jeunes filles inégalement partagées du côté du caractère. L'une eſt douce & officieuſe, l'autre eſt fière & déſobligeante. Leur humeur influe ſur leurs procédés. Elles trouvent toutes les deux le prix qui eſt dû à

leur différente manière d'agir, dans la même circonſtance. Le conte dans lequel l'une eſt oppoſée à l'autre par la deſtinée, comme par la conduite, préſente une double leçon. La mère des deux filles eſt idolâtre de celle que ſes yeux ne devroient envifager qu'avec douleur : la plus aimable eſt l'objet de ſa haine. Cet exemple eſt commun; les ſuites en ſont ordinaires. La morale a ſouvent eſſayé de détruire ce ſcandale domeſtique, par l'uſage de ſes maximes reſpectables ; le mal ſubſiſte, & nous étonne tous les jours. L'auteur a cru qu'une action ſurnaturelle, racontée d'une manière naïve, entreroit plus utilement dans l'eſprit, qu'une aventure plus ordinaire. La mère injuſte, la fille orgueilleuſe, ſont toutes deux punies. C'eſt un petit cadre qui renferme un grand tableau.

La Barbe Bleue.

Un homme fort puiſſant & fort riche a une phyſionomie rebutante, & une barbe très-bleue. Ces défauts le rendent ſi laid, qu'il n'y a pas de fille qui puiſſe ſe flatter de l'aimer, en s'uniſſant à lui. De plus, il paſſe, avec raiſon, pour très-méchant; & les premières femmes qu'il a épouſées ont diſparu ſans qu'on ſache ce qu'elles ſont devenues: cela eſt cauſe que toutes les filles à qui on le propoſe en mariage, refuſent d'accepter ſa main. Il a beau afficher la plus grande magnificence & faire parade de ſes richeſſes, rien ne peut balancer ſes défauts. La couleur de

ſa barbe révolte plus que la grandeur de ſon château & l'étendue de ſes domaines ne peuvent éblouir. Cependant une jeune imprudente, ne conſultant que ſa vanité, cède à l'éclat dont elle eſt frappée, & au charme des préſens. On peut épouſer un homme qui n'eſt point digne de trouver un cœur, lorſque des ſoins délicats & des galanteries intéreſſantes excitent la reconnoiſſance. Ce ſentiment ſupplée à l'amour quand le cœur eſt bon, & que la raiſon eſt formée. Mais l'hymen n'eſt qu'un malheur, & qu'une ſource de repentirs, ſi la magnificence qui ſéduit n'intéreſſe que la vanité. C'eſt le ſort qu'éprouva la jeune indiſcrète, & c'eſt bien là le ſujet d'une moralité. Son mari, qui joignoit à la brutalité une ſorte de malice, feint d'être obligé de s'éloigner d'elle pour quelques jours, lui laiſſant l'abſolue liberté de s'amuſer, ne lui défendant que d'entrer dans un appartement dont il lui laiſſe cependant la clef. Elle promet, & ne tient point parole; la curioſité conduit à la déſobéiſance. Le mari, à ſon retour, convaincu de la faute qu'elle a commiſe, veut lui faire ſubir un châtiment affreux, dont elle éprouve toute l'horreur, & dont elle n'eſt ſauvée que par un ſecours ineſpéré. Ce tableau terrible fait une impreſſion profonde ſur des enfans, & leur apprend à réſiſter à une curioſité, à reſpecter leurs engagemens, & à n'en pas prendre légèrement. En même temps, rien n'eſt plus propre à développer dans un

jeune cœur le ſentiment de pitié qui doit l'animer un jour en faveur des malheureux, s'il eſt heureuſement formé, que la ſituation vraiment tragique que cette fiction leur préſente.

Nous nous rappelons que ce ſujet a été traité au théâtre : il eſt en effet très-théâtral. Le tableau qu'il renferme, & la moralité qui en réſulte, ne ſont pas plus étrangers aux perſonnes formées qu'aux enfans. Nous ignorons le nom de l'auteur, & ce qu'eſt devenue la pièce.

On peut ici s'adreſſer aux parens & aux inſtituteurs de la jeuneſſe, & leur dire : Voulez-vous connoître la trempe de l'ame du tendre objet que vous élevez ? Préſentez-lui le ſpectacle du ſupplice que va éprouver l'imprudente qui a donné lieu à ce conte tragique. Si l'enfant babille, s'il n'eſt pas effrayé, & ſi la terreur de la victime ne paſſe pas dans ſon cœur, & ne ſe peint point ſur ſa phyſionomie avec les traits de la pitié, c'eſt du marbre que vous formez.

La Belle au bois dormant.

Ce conte ſe diviſe naturellement en deux parties. Dans la première, l'Auteur ſemble n'avoir voulu offrir qu'un grand tableau à l'imagination des enfans. Dans la ſeconde, il a voulu, ſans doute, leur faire ſentir les charmes de la bienfaiſance, en donnant un zèle toujours renaiſſant au maître-d'hôtel de la reine, en faveur des objets infortunés qu'elle veut tous les jours immoler à ſon appétit barbare.

Nous pourrions citer au moins trois tragédies bien applaudies au théâtre François, dont les auteurs ont profité de la pieuſe infidélité du maître-d'hôtel, & de quelques autres circonſtances de ce conte, qui, par ce moyen, fait pleurer les grands enfans comme les petits.

Le ſommeil d'Epiménide a pu donner à Perrault l'idée de cette fiction.

Le Maître Chat ou *le Chat Botté.*

L'induſtrie & le ſavoir faire
Valent mieux que des biens acquis.

C'eſt l'eſprit de ce conte, dont le but, plus philoſophique que moral, eſt d'apprendre à la jeuneſſe que l'étude, le travail, les talens ſont l'équivalent de la fortune, quand on ſait mettre à profit les avantages qui en réſultent. Il ne ſuffit pas de ſavoir, il faut agir. L'inaction & l'indifférence ſont imbécillité, lorſqu'on eſt né avec des diſpoſitions, ou que l'on a acquis des talens qui peuvent réparer les rigueurs de la deſtinée. Le génie ne connoîtroit jamais la pauvreté, ſi la pareſſe ou l'étourderie n'étoit ſouvent le partage des eſprits les plus propres à s'avancer heureuſement dans le monde, par les dons naturels ou acquis. Des maximes diſent les mêmes choſes à l'eſprit; mais un tableau parle aux ſens; & les jeunes gens ont beſoin, pour ainſi dire, de voir, pour penſer & pour réfléchir. Ce conte, qui eſt tout en action, doit produire l'effet que l'auteur s'en eſt promis.

Cendrillon.

Un enfant maltraité dans le ſein de ſa famille, eſt ſouvent dans le cas d'éprouver la ſenſibilité des perſonnes étrangères. Cette ſenſibilité le conſole & l'encourage à cultiver avec modeſtie ſes vertus & ſes talens, pour mériter de plus en plus des dédommagemens auſſi flatteurs.

Un autre enivré des preuves de tendreſſe, & même d'une admiration aveugle qu'il obtient de ſes parens, conçoit un orgueil qu'il porte dans le monde, & qui l'y rend inſupportable. L'ingratitude & l'indocilité ſont le prix des bontés dont ſon amour-propre ſe nourrit. Il faut qu'un enfant ſache que la modeſtie, au ſein du bonheur, eſt encore plus touchante que les qualités les plus aimables; & que la meilleure manière de vaincre l'humeur des parens les plus injuſtes & les plus prévenus, c'eſt de conſerver avec eux le caractère de ſoumiſſion & de ſimplicité dont la nature a fait un devoir envers eux, tandis que l'accueil & les louanges des étrangers ſemblent diſpenſer de ce tribut néceſſaire. C'eſt le but que l'auteur s'eſt propoſé en écrivant ce conte, où le merveilleux ne ſert qu'à relever, pour ainſi dire, les charmes de la ſimplicité.

Tout le monde connoît la pièce lyrique jouée avec ſuccès ſous ce titre: dans le conte, & dans l'opéra-comique, le bonheur de Cendrillon eſt l'effet d'un coup de baguette; des réflexions ſages peuvent opérer, avec le temps, ce que la Fée

que la malheureuse Cendrillon intéresse, fait réussir tout d'un coup.

Riquet à la Houpe.

Si le plus grand plaisir est d'augmenter les avantages de ce que l'on aime, ou de réparer les outrages de la nature envers lui, quel moment que celui où son ingratitude lui fait oublier tout ce que la reconnoissance devoit lui inspirer en notre faveur! C'est bien connoître la jeunesse, que de lui présenter dans un petit cadre les objets de son instruction; & Riquet à la Houpe éprouvant, à quinze ans, l'ingratitude de la princesse à qui il a donné de l'esprit, touchera toujours plus des enfans de dix ans, qu'un grand personnage livré au malheur de la même situation. Si l'enfant qui lit ou écoute ce conte, est né avec du sentiment, l'instant où la jeune princesse consent enfin à exercer le pouvoir d'embellir Riquet, dont elle a presque méconnu le bienfait, n'effacera point le mépris que lui a inspiré son premier procédé.

Du reste, rien de si ingénieux que le fond & la première idée de cette fiction. Perrault n'en a pas tiré tout le parti possible; il n'a fait, en quelque façon, qu'un croquis. Madame de Villeneuve a mieux saisi cette idée dans ses contes marins; car le conte charmant de la Belle & la Bête en est le fruit. Le Procope & Romagnesi avoient suivi plus à la lettre le conte de Perrault, en donnant au théâtre Italien, sous le titre des

Fées, une comédie charmante, où les auteurs ont su répandre un intérêt délicat, qui n'est pas dans le conte; en convertissant, pour ainsi dire, en sentiment, l'esprit que reçoit la jeune personne. Cette comédie est du nombre de celles qu'on regrette de ne pouvoir plus voir qu'en province.

Le Petit Poucet.

Il semble que dans ce conte, Perrault, qui en vouloit à Homère, ait essayé de parodier quelques traits de l'Odyssée & de l'ancienne Mythologie. Le petit Poucet ramenant, au moyen des cailloux blancs qu'il avoit semés dans son chemin, ses frères du fond de la forêt où leurs parens les avoient abandonnés, est Ariane aidant Thésée à débrouiller les erreurs du labyrinthe, par le secours d'un fil. Le petit Poucet chez l'Ogre, est Ulysse chez Poliphême; & nous ne savons si la manière dont il délivre ses frères n'est pas aussi adroite que celle dont Ulysse s'y prend pour délivrer ses compagnons. Quoi qu'il en soit, l'auteur veut que des enfans sachent qu'à tout âge, avec de l'esprit, du courage & de la prudence, on peut échapper à la méchanceté des hommes; & la conduite du petit Poucet est ici un exemple d'autant plus capable de les instruire, qu'il est plus à leur portée. La meilleure manière de former la jeunesse, est de lui donner, pour ainsi dire, de grandes idées avec de petits moyens.

M. Carmontel a trouvé dans cette fiction le

ſujet d'un proverbe dramatique, & en a fait un uſage conforme à l'opinion que l'on a de ſon goût & de ſes talens.

L'adroite Princeſſe, ou *les Aventures de Finette.*

C'eſt ici le Conte que nous croyons n'être pas de Perrault, que l'on a ajouté dans l'édition de la Haye, & qui n'étoit point dans les éditions précédentes. Comme il eſt néceſſairement moins connu que les huit premiers, nous croyons devoir nous attacher à développer l'objet moral que l'on s'eſt propoſé, en donnant une certaine étendue à notre Extrait. L'Auteur met en action ces deux principes : *Que l'oiſiveté eſt mère de tous vices ; que défiance eſt mère de sûreté.*

Au temps des croiſades, un roi qui alloit faire la guerre aux infidelles, après avoir remis ſon royaume entre les mains d'un ſage miniſtre, alloit partir fort inquiet ſur le ſort de ſes filles ; *Nonchalante*, l'ainée ; *Babillarde*, la cadette ; *Finette*, la plus jeune. Quant à celle-ci, il étoit fort tranquille : active, adroite, elle réuniſſoit tous les talens & toutes les qualités.

Le roi pria une Fée, ſa voiſine, de lui faire trois quenouilles de verre. Il déſira que chaque quenouille caſsât ſitôt que celle à qui elle appartiendroit feroit quelque choſe de contraire à ſa gloire. Lorſqu'il eut les trois quenouilles, il conduiſit ſes filles dans une tour bien haute, & dans un lieu déſert ; leur défendit d'en ſortir, & d'y recevoir perſonne ; préſenta à chacune une quenouille ; leur ôta tous leurs officiers ; ferma la porte, prit les clefs, & partit.

Au haut de la tour, il y avoit une poulie, par le moyen de laquelle on faisoit parvenir aux princesses tout ce dont elles avoient besoin. C'étoient elles-mêmes qui tiroient la corde, & qui la lâchoient, pour éviter toute surprise.

Nonchalante & Babillarde s'ennuyoient, l'une d'être obligée de se servir, l'autre de n'avoir que ses sœurs avec qui parler. Pour Finette, elle se faisoit des amusemens de ses occupations, de ses talens, & de son esprit. Le ministre leur envoyoit tous les quinze jours un état de ce qui se passoit au-dedans & au-dehors du royaume : Finette le lisoit, & s'en occupoit; les autres ne s'en embarrassoient guères.

Un jour que Finette étoit occupée, Nonchalante & Babillarde virent au pied de la tour une pauvre femme toute déguenillée, qui les supplioit de lui permettre d'entrer, & qui offroit de les servir. Nonchalante & Babillarde y consentirent; elles descendirent leur corbillon, & le remontèrent. La vieille étoit sale & dégoûtante; mais Nonchalante voyoit en elle une femme qui la serviroit, & Babillarde une femme avec qui elle pourroit jaser. Quant à Finette, elle fut très-fâchée lorsqu'elle la vit; mais il n'y avoit plus de remède.

Il y avoit un prince nommé Riche-Cautèle, voisin & ennemi du père des princesses, dont il avoit juré de se venger; & ce prince étoit la vieille qui s'étoit introduite auprès des prison-

nières. Quand la nuit fut venue, il quitta ses haillons, & parut en cavalier aux yeux des princesses, qui fuirent dans leurs chambres. Mais Nonchalante, qui ne marchoit pas vite, fut bientôt jointe par Riche-Cautèle. Il l'assura que ce n'étoit que pour elle qu'il s'étoit déguisé, qu'il l'adoroit, & qu'il venoit lui offrir sa main, pour la délivrer de sa prison. Nonchalante se défendit d'abord, mais l'indolence ne sait pas disputer; elle lui promit sa foi, & le mariage fut conclu.

Il la conduisit dans une chambre, l'enferma, & alla faire les mêmes protestations à Babillarde à travers la serrure. Celle-ci, séduite par le plaisir de parler, ouvre la porte au séducteur, l'écoute avec trop de foiblesse, & sa quenouille cassa comme avoit fait celle de Nonchalante. Il restoit Finette à séduire. Celle-ci refusa obstinément d'ouvrir, & répondit avec colère à la proposition qui lui en fut faite. Le prince prit une bûche, & enfonça la porte. Finette indignée de son audace, s'arma d'un marteau, dont elle menaça de casser la tête au téméraire. Cependant, désirant de se venger de lui, elle feignit bientôt de l'écouter plus favorablement; & mettant à profit sa confiance, elle fit faire un lit sur l'ouverture d'un égoût qui donnoit dans une chambre du château: ce lit portoit sur deux bâtons croisés. Le lendemain, ce prince s'étant présenté à elle, elle feignit de consentir au mariage; le prince, sans se déshabiller, se jeta sur le lit, & s'enfonça

dans cet horrible égoût, meurtri & fracassé par tout, barbotant dans l'ordure, & passant de caverne en caverne, jusqu'à ce qu'enfin il trouva une issue qui donnoit sur le bord de la rivière. Mais quelle fut la douleur de Finette & de ses sœurs, lorsqu'elles connurent toute sa perfidie !

Cependant Riche-Cautèle songeoit à se venger, & imagina bien des moyens pour cela; mais Finette, conduite par la prudence, & animée par la haine, eut toujours l'avantage de triompher de ses artifices; & devenue plus furieuse lorsqu'elle eut vu les suites cruelles de la foiblesse de ses sœurs dans une grossesse déshonorante, elle fit éclater tous ses sentimens en exerçant son génie contre ce prince coupable, & il trouva enfin la mort dans les pièges qu'elle sut lui tendre.

Finette reçut la récompense de ses vertus des mains de l'amour même. Riche-Cautèle avoit un frère que la nature avoit formé avec complaisance, & qui unissoit les dons aimables aux qualités solides. Il admira Finette dans sa conduite avec son frère, & prit pour elle les sentimens les plus tendres. L'aveu qu'il en fit fut payé du retour dont il étoit digne. Lorsque le père des trois princesses fut revenu dans ses états, il confirma les sentimens de Finette, & accorda sa main à celui qui prétendoit moins honorer ses charmes que couronner ses vertus.

LE PETIT
CHAPERON ROUGE,
CONTE.

IL étoit une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir. Sa mère en étoit folle, & sa mère-grand' plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge, qui lui séyoit si bien, que partout on l'appeloit le petit Chaperon rouge.

Un jour sa mère ayant fait des galettes, lui dit : Va voir comment se porte ta mère-grand' ; car on m'a dit qu'elle étoit malade : porte-lui une galette & ce petit pot de beurre. Le petit Chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand', qui demeuroit dans un autre village. En passant dans un bois, elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger ; mais il n'osa, à cause de quelques bûcherons qui étoient dans la forêt. Il lui demanda où elle alloit ? La pauvre enfant, qui ne savoit pas qu'il étoit dangereux de s'arrêter à écouter un loup, lui dit : Je vais voir ma mère-grand', & lui porter une galette avec un petit pot de beurre

que ma mère lui envoie. Demeure-t-elle bien loin, lui dit le Loup? Oh oui, lui dit le petit Chaperon rouge ; c'eſt par-delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maiſon du village. Eh bien, dit le Loup, je veux l'aller voir auſſi ; je m'y en vais par ce chemin-ci, & toi par ce chemin-là, & nous verrons à qui plutôt y ſera. Le Loup ſe mit à courir de toute ſa force par le chemin qui étoit le plus court ; & la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amuſant à cueillir des noiſettes, à courir après des papillons, & à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontroit. Le Loup ne fut pas long-temps à arriver à la maiſon de la mère-grand' ; il heurte, toc, toc. – Qui eſt-là ? – C'eſt votre fille le petit Chaperon rouge, dit le Loup en contrefaiſant ſa voix, qui vous apporte une galette & un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. La bonne mère-grand', qui étoit dans ſon lit à cauſe qu'elle ſe trouvoit un peu mal, lui cria : Tire la chevillette, la bobinette cherra. Le Loup tira la chevillette, & la porte s'ouvrit. Il ſe jeta ſur la bonne femme, & la dévora en moins de rien ; car il y avoit plus de trois jours qu'il n'avoit mangé. Enſuite il ferma la porte, & s'en alla coucher dans le lit de la

mère-grand', en attendant le petit Chaperon rouge, qui, quelque temps après, vint heurter à la porte. Toc, toc. — Qui eſt-là? Le petit Chaperon rouge, qui entendit la groſſe voix du Loup, eut peur d'abord; mais croyant que ſa mère-grand' étoit enrhumée, répondit: C'eſt votre fille le petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette & un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. Le Loup lui cria, en adouciſſant un peu ſa voix: Tire la chevillette, la bobinette cherra. Le petit Chaperon rouge tira la chevillette, & la porte s'ouvrit. Le Loup la voyant entrer, lui dit en ſe cachant dans le lit ſous la couverture: Mets la galette & le petit pot de beurre ſur la huche, & viens te coucher avec moi. Le petit Chaperon rouge ſe déshabille, & va ſe mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment ſa mère-grand' étoit faite en ſon déshabillé. Elle lui dit: Ma mère-grand', que vous avez de grands bras! — C'eſt pour mieux t'embraſſer, ma fille! — Ma mère-grand', que vous avez de grandes jambes! — C'eſt pour mieux courir, mon enfant. — Ma mère-grand', que vous avez de grandes oreilles! — C'eſt pour mieux écouter, mon enfant. — Ma mère-grand', que vous avez de grands yeux! — C'eſt pour mieux voir,

mon enfant. — Ma mère-grand', que vous avez de grandes dents ! — C'eſt pour te manger. Et en diſant ces mots, ce méchant Loup ſe jeta ſur le petit Chaperon rouge, & la mangea.

MORALITÉ.

On voit ici que de jeunes enfans,
Surtout de jeunes filles,
Belles, bien faites, & gentilles,
Font très-mal d'écouter toutes ſortes de gens;
Et que ce n'eſt pas choſe étrange,
S'il en eſt tant que le loup mange.
Je dis le loup, car tous les loups
Ne ſont pas de la même ſorte;
Il en eſt d'une humeur accorte,
Sans bruit, ſans fiel & ſans courroux,
Qui, privés, complaiſans & doux,
Suivent les jeunes demoiſelles
Juſques dans les maiſons, juſques dans les ruelles.
Mais, hélas! qui ne ſait que ces loups doucereux,
De tous les loups ſont les plus dangereux ?



LES FÉES,

CONTE.

IL étoit une fois une veuve qui avoit deux filles. L'aînée lui reſſembloit ſi fort & d'humeur & de viſage, que, qui la voyoit, voyoit la mère. Elles étoient toutes deux ſi déſagréables & ſi orgueilleuſes, qu'on ne pouvoit vivre avec elles. La cadette, qui étoit le vrai portrait de ſon père pour la douceur & pour l'honnêteté, étoit avec cela une des plus belles filles qu'on eût ſu voir. Comme on aime naturellement ſon ſemblable, cette mère étoit folle de ſa fille aînée, & en même-temps avoit une averſion effroyable pour la cadette. Elle la faiſoit manger à la cuiſine, & travailler ſans ceſſe.

Il falloit, entr'autres choſes, que cette pauvre enfant allât deux fois le jour puiſer de l'eau à une grande demi-lieue du logis, & qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle étoit à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire. Oui-dà, ma bonne mère, dit cette belle fille; & rinçant auſſi-

tôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine, & la lui présenta, soutenant toujours la cruche, afin qu'elle bût plus aisément. La bonne femme ayant bu, lui dit : Vous êtes si belle, si bonne & si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don ; (car c'étoit une Fée qui avoit pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où iroit l'honnêteté de cette jeune fille.) Je vous donne pour don, poursuivit la Fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une fleur, ou une pierre précieuse. Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine. Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si long-temps ; & en disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux roses, deux perles & deux gros diamans. Que vois-je là, dit sa mère toute étonnée ? je crois qu'il lui sort de la bouche des perles & des diamans. D'où vient cela, ma fille ? (ce fut-là la première fois qu'elle l'appela sa fille.) La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce que lui étoit arrivé, non sans jeter une infinité de diamans. Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie ma fille. Tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la

bouche de votre fœur quand elle parle : ne feriez-vous pas bien aife d'avoir le même don ? Vous n'avez qu'à aller puifer de l'eau à la fontaine, & quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement. Il me feroit beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine! Je veux que vous y alliez, reprit la mère, & tout-à-l'heure. Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plutôt arrivée à la fontaine, qu'elle vit fortir du bois une dame magnifiquement vêtue, qui vint lui demander à boire ; c'étoit la même Fée qui avoit apparu à fa fœur, mais qui avoit pris l'air & les habits d'une princeffe, pour voir jufqu'où iroit la malhonnêteté de cette fille. Eft-ce que je fuis ici venue, lui dit cette brutale orgueilleufe, pour vous donner à boire ? Juftement, j'ai apporté un flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à madame ! j'en fuis d'avis : buvez à même fi vous voulez. Vous n'êtes guère honnête, reprit la Fée, fans fe mettre en colère ; eh bien, puifque vous êtes fi peu obligeante, je vous donne pour don, qu'à chaque parole que vous direz, il vous fortira de la bouche ou un ferpent, ou un cra-

paud. D'abord que ſa mère l'apperçut, elle lui cria : Hé bien, ma fille? Hé bien, ma mère, lui répondit la brutale, en jetant deux vipères & deux crapauds. O ciel! s'écria la mère, que vois-je là? c'eſt ſa ſœur qui en eſt cauſe, elle me le paiera, & auſſitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit, & alla ſe ſauver dans la forêt prochaine. Le fils du roi qui revenoit de la chaſſe, la rencontra, & la voyant ſi belle, lui demanda ce qu'elle faiſoit là toute ſeule, & ce qu'elle avoit à pleurer? Hélas! monſieur, c'eſt ma mère qui m'a chaſſée du logis. Le fils du roi, qui vit ſortir de ſa bouche cinq ou ſix perles & autant de diamans, la pria de lui dire d'où cela lui venoit. Elle lui conta toute ſon aventure. Le fils du roi en devint amoureux, &, conſidérant qu'un tel don valoit mieux que tout ce qu'on pouvoit donner en mariage à une autre, l'emmena au palais du roi ſon père, où il l'épouſa. Pour ſa ſœur, elle ſe fit tant haïr, que ſa propre mère la chaſſa de chez elle ; & la malheureuſe, après avoir bien couru ſans trouver perſonne qui voulût la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

MORALITÉ.

MORALITÉ.

Les diamans & les pistoles
Peuvent beaucoup sur les esprits ;
Cependant les douces paroles
Ont encor plus de force, & sont d'un plus grand prix.

AUTRE MORALITÉ.

L'honneteté coûte des soins,
Et veut un peu de complaisance ;
Mais tôt ou tard elle a sa récompense,
Et souvent dans le temps qu'on y pense le moins.

LA BARBE BLEUE,

CONTE.

Il étoit une fois un homme qui avoit de belles maisons à la ville & à la campagne, de la vaisselle d'or & d'argent, des meubles en broderie, & des carrosses tout dorés ; mais par malheur cet homme avoit la barbe bleue ; cela le rendoit si laid & si terrible, qu'il n'étoit ni femme, ni fille qui ne s'enfuît de devant lui. Une de ses voisines, dame de

qualité ; avoit deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en mariage, en lui laiſſant le choix de celle qu'elle voudroit lui donner. Elles n'en vouloient point toutes deux, & ſe le renvoyèrent l'une à l'autre, ne pouvant ſe réſoudre à prendre un homme qui eût la barbe bleue. Ce qui les dégoûtoit encore, c'eſt qu'il avoit déjà épouſé pluſieurs femmes, & qu'on ne ſavoit ce que ces femmes étoient devenues. La Barbe bleue, pour faire connoiſſance, les mena avec leur mère, & trois ou quatre de leurs meilleures amies & quelques jeunes gens du voiſinage, à une de ſes maiſons de campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'étoit que promenades, que parties de chaſſe & de pêche, que danſes & feſtins, que colations : on ne dormoit point, & on paſſoit toute la nuit à ſe faire des malices les uns les autres ; enfin tout alla ſi bien, que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avoit plus la barbe ſi bleue, & que c'étoit un fort honnête homme. Dès qu'on fut de retour à la ville, le mariage ſe conclut. Au bout d'un mois, la Barbe bleue dit à ſa femme, qu'il étoit obligé de faire un voyage en province, de ſix ſemaines au moins, pour une affaire de conſéquence, qu'il la prioit de ſe bien divertir

pendant ſon abſence, qu'elle fît venir ſes bonnes amies, qu'elle les menât à la campagne ſi elle vouloit ; que par-tout elle fît bonne chère. Voilà, lui dit-il, les clefs de deux grands garde-meubles ; voilà celles de la vaiſſelle d'or & d'argent qui ne ſert pas tous les jours ; voilà celles de mes coffres-forts, où eſt mon or & mon argent ; celles des caſſettes où ſont mes pierreries ; & voilà le paſſe - partout de tous les appartemens. Pour cette petite clef-ci, c'eſt la clef du cabinet au bout de la grande gallerie de l'appartement bas : ouvrez tout, allez par-tout ; mais pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, & je vous le défends de telle ſorte, que s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. Elle promit d'obſerver exactement tout ce qui venoit de lui être ordonné ; & lui, après l'avoir embraſſée, il monte dans ſon carroſſe & part pour ſon voyage. Les voiſines & les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât querir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avoient d'impatience de voir toutes les richeſſes de ſa maiſon, n'ayant oſé y venir pendant que le mari y étoit, à cauſe de ſa barbe bleue qui leur faiſoit peur. Les voilà auſſitôt à par-

courir les chambres, les cabinets, les garde-robes, toutes plus belles & plus riches les unes que les autres. Elles montèrent enſuite aux garde-meubles, où elles ne pouvoient aſſez admirer le nombre & la beauté des tapiſſeries, des lits, des ſofas, des cabinets, des guéridons, des tables & des miroirs, où l'on ſe voyoit depuis les pieds juſqu'à la tête, & dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent & de vermeil doré, étoient les plus belles & les plus magnifiques qu'on eût jamais vues. Elles ne ceſſoient d'exagérer & d'envier le bonheur de leur amie, qui cependant ne ſe divertiſſoit point à voir toutes ces richeſſes, à cauſe de l'impatience qu'elle avoit d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas. Elle fut ſi preſſée de ſa curioſité, que, ſans conſidérer qu'il étoit malhonnête de quitter ſa compagnie, elle deſcendit par un eſcalier dérobé, & avec tant de précipitation, qu'elle penſa ſe rompre le cou deux ou trois fois. Etant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, ſongeant à la défenſe que ſon mari lui avoit faite, & conſidérant qu'il pourroit lui arriver malheur d'avoir été déſobéiſſante; mais la tentation étoit ſi forte, qu'elle ne put la ſurmonter : elle prit donc la petite

clef, & ouvrit en tremblant la porte du cabinet. D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étoient fermées ; après quelques momens, elle commença à voir que le plancher étoit tout couvert de ſang caillé, dans lequel ſe miroient les corps de pluſieurs femmes mortes & attachées le long des murs : c'étoient toutes les femmes que la Barbe bleue avoit épouſées, & qu'il avoit égorgées l'une après l'autre. Elle penſa mourir de peur, & la clef du cabinet, qu'elle venoit de retirer de la ſerrure, lui tomba de la main. Après avoir un peu repris ſes ſens, elle ramaſſa la clef, referma la porte, & monta à ſa chambre pour ſe remettre un peu ; mais elle n'en pouvoit venir à bout, tant elle étoit émue. Ayant remarqué que la clef du cabinet étoit tachée de ſang, elle l'eſſuya deux ou trois fois ; mais le ſang ne s'en alloit point : elle eut beau la laver, & même la frotter avec du ſable & avec du grès, il y demeura toujours du ſang ; car la clef étoit fée, & il n'y avoit pas moyen de la nettoyer tout-à-fait : quand on ôtoit le ſang d'un côté, il revenoit de l'autre. La Barbe bleue revint de ſon voyage dès le ſoir même, & dit qu'il avoit reçu des lettres dans le chemin, qui lui avoient appris que l'affaire pour laquelle

il étoit parti, venoit d'être terminée à ſon avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle étoit ravie de ſon prompt retour. Le lendemain il lui redemanda les clefs, & elle les lui donna, mais d'une main ſi tremblante, qu'il devina ſans peine tout ce qui s'étoit paſſé. D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'eſt point avec les autres ? Il faut, dit-elle, que je l'aie laiſſée là-haut ſur ma table. Ne manquez pas, dit la Barbe bleue, de me la donner tantôt. Après pluſieurs remiſes, il fallut apporter la clef. La Barbe bleue l'ayant conſidérée, dit à ſa femme : Pourquoi y a-t-il du ſang ſur cette clef? Je n'en ſais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort. Vous n'en ſavez rien, reprit la Barbe bleue? je le ſais bien, moi. Vous avez voulu entrer dans le cabinet. Hé bien, madame, vous y entrerez, & irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues. Elle ſe jeta aux pieds de ſon mari, en pleurant & en lui demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir de n'avoir pas été obéiſſante. Elle auroit attendri un rocher, belle & affligée comme elle étoit ; mais la Barbe bleue avoit un cœur plus dur qu'un rocher. Il faut mourir, madame, lui dit-il,

& tout - à - l'heure. Puiſqu'il faut mourir, répondit-elle, en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu. Je vous donne un demi quart-d'heure, reprit la Barbe bleue, mais pas un moment davantage. Lorſqu'elle fut ſeule, elle appela ſa ſœur, & lui dit : Ma ſœur Anne, car elle s'appeloit ainſi, monte, je te prie, ſur le haut de la tour, pour voir ſi mes frères ne viennent point : ils m'ont promis qu'ils me viendront voir aujourd'hui; &, ſi tu les vois, fais-leur ſigne de ſe hâter. La ſœur Anne monte ſur le haut de la tour; & la pauvre affligée lui crioit de temps en temps : *Anne, ma ſœur Anne, ne vois-tu rien venir?* Et la ſœur Anne lui répondoit : *Je ne vois rien que le ſoleil qui poudroie, & l'herbe qui verdoie.* Cependant la Barbe bleue, tenant un grand coutelas à ſa main, crioit de toute ſa force à ſa femme : Deſcends vîte, ou je monterai là-haut. Encore un moment, s'il vous plaît, lui répondit ſa femme; & auſſitôt elle crioit tout bas : *Anne, ma ſœur Anne, ne vois-tu rien venir?* Et la ſœur Anne répondoit : *Je ne vois rien que le ſoleil qui poudroie, & l'herbe qui verdoie.* Deſcends donc vîte, crioit la Barbe bleue, ou je monterai là-haut. Je m'en vais,

répondit la femme ; & puis elle crioit : *Anne, ma ſœur Anne, ne vois-tu rien venir ?* Je vois, répondit la ſœur Anne, une groſſe pouſſière qui vient de ce côté-ci. — Sont-ce mes frères ? — Hélas non, ma ſœur, je vois un troupeau de moutons. Ne veux-tu pas deſcendre, crioit la Barbe bleue ? Encore un petit moment, répondit ſa femme ; & puis elle crioit : *Anne, ma ſœur Anne, ne vois-tu rien venir ?* Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce côté, mais ils ſont bien loin encore. Dieu ſoit loué, s'écria-t-elle un moment après, ce ſont mes frères ; je leur fais ſigne tant que je puis, de ſe hâter. La Barbe bleue ſe mit à crier ſi fort, que toute la maiſon en trembla. La pauvre femme deſcendit, & alla ſe jeter à ſes pieds toute éplorée & toute échevelée. Cela ne ſert de rien, dit la Barbe bleue, il faut mourir ; puis la prenant d'une main par les cheveux, & de l'autre levant le coutelas en l'air, il alloit lui abattre la tête. La pauvre femme ſe tournant vers lui, & le regardant avec des yeux mourans, le pria de lui donner un petit moment pour ſe recueillir. Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu ; & levant ſon bras. . . . . Dans ce moment on heurta ſi fort à la porte, que la Barbe



Recommande-toi bien à Dieu;

bleue s'arrêta tout court : on ouvrit, & auſſitôt on vit entrer deux cavaliers qui, mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe bleue. Il reconnut que c'étoient les frères de ſa femme, l'un dragon, & l'autre mouſquetaire, de ſorte qu'il s'enfuit auſſitôt pour ſe ſauver ; mais les deux frères le pourſuivirent de ſi près, qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron. Ils lui paſsèrent leur épée au travers du corps, & le laiſsèrent mort. La pauvre femme étoit preſque auſſi morte que ſon mari, & n'avoit pas la force de ſe lever pour embraſſer ſes frères. Il ſe trouva que la Barbe bleue n'avoit point d'héritiers, & qu'ainſi ſa femme demeura maîtreſſe de tous ſes biens. Elle en employa une partie à marier ſa ſœur Anne avec un jeune gentilhomme, dont elle étoit aimée depuis long-temps : une autre partie à acheter des charges de capitaines à ſes deux frères ; & le reſte à ſe marier elle-même à un fort honnête homme, qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avoit paſſé avec la Barbe bleue.

MORALITÉ.

La curiosité, malgré tous ses attraits,
Coûte souvent bien des regrets!
On en voit tous les jours mille exemples paroître.
C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien léger:
Dès qu'on le prend, il cesse d'être;
Et toujours il coûte trop cher.

AUTRE MORALITÉ.

Pour peu qu'on ait l'esprit sensé,
Et que du monde on sache le grimoire,
On voit bientôt que cette histoire
Est un conte du temps passé.
Il n'est plus d'époux si terrible,
Ni qui demande l'impossible:
Fût-il mal content & jaloux,
Près de sa femme on le voit filer doux,
Et de quelque couleur que sa barbe puisse être,
On a peine a juger qui des deux est le maître.



LA BELLE

AU BOIS DORMANT,

CONTE.

Il y avoit une fois un roi & une reine, qui étoient si fâchés de n'avoir point d'enfans, si fâchés, qu'on ne sauroit dire. Ils allèrent à toutes les eaux du monde : vœux, pélérinages, tout fut mis en œuvre, & rien n'y faisoit. Enfin, pourtant la reine devint grosse, & accoucha d'une fille. On fit un beau baptême ; on donna pour marraines à la petite princesse, toutes les fées qu'on put trouver dans le pays, (il s'en trouva sept) afin que chacune d'elles lui faisant un don, comme c'étoit la coutume des fées en ce temps-là, la princesse eût par ce moyen toutes les perfections imaginables. Après les cérémonies du baptême, toute la compagnie revint au palais du roi, où il y avoit un grand festin pour les fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or massif, où il y avoit une cuiller, une fourchette & un couteau de fin or, garni de

diamans & de rubis. Mais, comme chacun prenoit ſa place à table, on vit entrer une vieille fée qu'on n'avoit point priée, parce qu'il y avoit plus de cinquante ans qu'elle n'étoit ſortie d'une tour, & qu'on la croyoit morte, ou enchantée. Le roi lui fit donner un couvert; mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or maſſif, comme aux autres, parce que l'on n'en avoit fait faire que ſept pour les ſept fées. La vieille crut qu'on la mépriſoit, & grommela quelques menaces entre ſes dents. Une des jeunes fées, qui ſe trouva auprès d'elle, l'entendit; & jugeant qu'elle pourroit donner quelque fâcheux don à la petite princeſſe, alla, dès qu'on fut ſorti de table, ſe cacher derrière la tapiſſerie, afin de parler la dernière, & de pouvoir réparer, autant qu'il lui feroit poſſible, le mal que la vieille auroit fait. Cependant les fées commencèrent à faire leurs dons à la princeſſe. La plus jeune lui donna pour don, qu'elle feroit la plus belle perſonne du monde; celle d'après, qu'elle auroit de l'eſprit comme un ange; la troiſième, qu'elle auroit une grâce admirable à tout ce qu'elle feroit; la quatrième qu'elle danſeroit parfaitement bien; la cinquième, qu'elle chanteroit comme un roſſignol; & la ſixième,

qu'elle joueroit de toutes ſortes d'inſtrumens dans la dernière perfection. Le rang de la vieille fée étant venu, elle dit en branlant la tête, avec plus de dépit que de vieilleſſe, que la princeſſe ſe perceroit la main d'un fuſeau, & qu'elle en mourroit. Ce terrible don fit frémir toute la compagnie, & il n'y eut perſonne qui ne pleurât. Dans ce moment la jeune fée ſortit de derrière la tapiſſerie, & dit tout haut ces paroles : Raſſurez-vous, roi & reine, votre fille n'en mourra pas ; il eſt vrai que je n'ai pas aſſez de puiſſance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait : la princeſſe ſe percera la main d'un fuſeau ; mais au lieu d'en mourir, elle tombera ſeulement dans un profond ſommeil qui durera cent ans, au bout deſquels le fils d'un roi viendra la réveiller. Le roi, pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la vieille, fit publier auſſitôt un édit, par lequel il défendoit à toutes perſonnes de filer au fuſeau, ni d'avoir des fuſeaux chez ſoi, ſous peine de la vie. Au bout de quinze ou ſeize ans, le roi & la reine étant allés à une de leurs maiſons de plaiſance, il arriva que la jeune princeſſe courant un jour dans le château, & montant de chambre en chambre, alla juſqu'au haut d'un donjon, dans un petit gale-

tas où une bonne vieille étoit ſeule à filer ſa quenouille. Cette bonne femme n'avoit point ouï parler des défenſes que le roi avoit faites de filer au fuſeau. Que faites-vous-là, ma bonne femme, dit la princeſſe ? Je file, ma belle enfant, lui répondit la vieille, qui ne la connoiſſoit pas. Ha ! que cela eſt joli ! reprit la princeſſe : comment faites-vous ? donnez-moi que je voie ſi j'en ferois bien autant. Elle n'eut pas plutôt pris le fuſeau, que comme elle étoit fort vive, un peu étourdie, & que d'ailleurs l'arrêt des fées l'ordonnoit ainſi, elle s'en perça la main, & tomba évanouie. La bonne vieille, bien embarraſſée, crie au ſecours : on vient de tous côtés ; on jette de l'eau au viſage de la princeſſe ; on la délace ; on lui frappe dans les mains ; on lui frotte les tempes avec de l'eau de la reine de Hongrie : mais rien ne la faiſoit revenir. Alors le roi, qui étoit monté au bruit, ſe ſouvint de la prédiction des fées, & jugeant bien qu'il falloit que cela arrivât, puiſque les fées l'avoient dit, fit mettre la princeſſe dans le plus bel appartement du palais, ſur un lit en broderie d'or & d'argent. On l'eût dit un ange, tant elle étoit belle ; car ſon évanouiſſement n'avoit pas ôté les couleurs vives de ſon teint :

ſes joues étoient incarnates, & ſes lèvres comme du corail ; elle avoit ſeulement les yeux fermés, mais on l'entendoit reſpirer doucement, ce qui faiſoit voir qu'elle n'étoit pas morte. Le roi ordonna qu'on la laiſsât dormir en repos, juſqu'à ce que ſon heure de ſe réveiller fût venue. La bonne fée qui lui avoit ſauvé la vie, en la condamnant à dormir cent ans, étoit dans le royaume de Mataquin, à douze mille lieues de-là, lorſque l'accident arriva à la princeſſe ; mais elle en fut avertie en un inſtant par un petit nain, qui avoit des bottes de ſept lieues, (c'étoient des bottes avec leſquelles on faiſoit ſept lieues d'une ſeule enjambée.) La fée partit auſſitôt ; & on la vit au bout d'une heure arriver dans un chariot tout de feu, traîné par des dragons. Le roi lui alla préſenter la main à la deſcente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avoit fait ; mais, comme elle étoit grandement prévoyante, elle penſa que quand la princeſſe viendroit à ſe réveiller, elle feroit bien embarraſſée toute ſeule dans ce vieux château : voici ce qu'elle fit. Elle toucha de ſa baguette tout ce qui étoit dans ce château, (hors le roi & la reine) gouvernantes, filles d'honneur, femmes de chambre, gentils-hommes, officiers, maîtres-d'hôtel, cuiſi-

niers, marmitons, galopins, gardes, suisses, pages, valets de pied; elle toucha aussi tous les chevaux qui étoient dans les écuries, avec les palfreniers, les gros mâtins de la basse-cour, & la petite *Pouste*, petite chienne de la princesse, qui étoit auprès d'elle sur son lit. Dès qu'elle les eut touchés, ils s'endormirent tous, pour ne se réveiller qu'en même temps que leur maîtresse, afin d'être tous prêts à la servir quand elle en auroit besoin. Les broches mêmes qui étoient au feu toutes pleines de perdrix & de faisans s'endormirent, & le feu aussi. Tout cela se fit en un moment: les fées n'étoient pas longues à leur besógne. Alors le roi & la reine, après avoir baisé leur chère enfant, sans qu'elle s'éveillât, sortirent du château, & firent publier des défenses à qui que ce soit d'en approcher. Ces défenses n'étoient pas nécessaires, car il crût dans un quart-d'heure tout autour du parc une si grande quantité de grands arbres & de petits, de ronces & d'épines entrelacées les unes dans les autres, que bête ni homme n'y auroit pu passer: ensorte qu'on ne voyoit plus que le haut des tours du château, encore n'étoit-ce que de bien loin. On ne douta point que la fée n'eût encore fait-là un tour de son métier, afin que la princesse, pen-

dant qu'elle dormiroit, n'eût rien à craindre des curieux.

Au bout de cent ans, le fils du roi qui régnoit alors, & qui étoit d'une autre famille que la princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'étoit que des tours qu'il voyoit au-dessus d'un grand bois fort épais. Chacun lui répondit selon qu'il en avoit ouï parler : les uns disoient que c'étoit un vieux château où il revenoit des esprits ; les autres, que tous les sorciers de la contrée y faisoient leur sabbat. La plus commune opinion étoit qu'un Ogre y demeuroit, & que là il emportoit tous les enfans qu'il pouvoit attraper, pour les pouvoir manger à son aise & sans qu'on le pût suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois. Le prince ne savoit qu'en croire, lorsqu'un vieux paysan prit la parole, & lui dit : mon prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai ouï dire à mon père, qu'il y avoit dans ce château une princesse, la plus belle qu'on eût su voir ; qu'elle y devoit dormir cent ans, & qu'elle seroit réveillée par le fils d'un roi, à qui elle étoit réservée. Le jeune prince à ce discours se sentit tout de feu ; il crut sans balancer qu'il mettroit fin à une si belle aventure ; &,

pouſſé par l'amour & par la gloire, il réſolut de voir ſur-le-champ ce qui en étoit. A peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces & ces épines s'écartèrent d'elles-mêmes pour le laiſſer paſſer. Il marche vers le château qu'il voyoit au bout d'une grande avenue où il entra ; & ce qui le ſurprit un peu, il vit que perſonne de ſes gens ne l'avoient pu ſuivre, parce que les arbres s'étoient rapprochés dès qu'il avoit été paſſé. Il ne laiſſa pas de continuer ſon chemin : un prince jeune & amoureux eſt toujours vaillant. Il entra dans une grande avant-cour, où tout ce qu'il vit d'abord étoit capable de le glacer de crainte. C'étoit un ſilence affreux : l'image de la mort s'y préſentoit partout ; & ce n'étoient que des corps étendus d'hommes & d'animaux, qui paroiſſoient morts. Il reconnut pourtant bien aux nés bourgeonnés & à la face vermeille des ſuiſſes, qu'ils n'étoient qu'endormis ; & leurs taſſes où il y avoit encore quelques gouttes de vin, montroient aſſez qu'ils s'étoient endormis en buvant. Il paſſa une grande cour pavée de marbre : il monte l'eſcalier ; il entre dans la ſalle des gardes qui étoient rangés en haie, la carabine ſur l'épaule, & ronflant de leur mieux. Il traverſe pluſieurs cham-

bres pleines de gentilshommes & de dames, dormant tous, les uns debout, les autres assis. Il entre dans une chambre toute dorée ; & il vit sur un lit, dont les rideaux étoient ouverts de deux côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu : une princesse qui paroissoit avoir quinze ou seize ans, & dont l'éclat resplendissant avoit quelque chose de lumineux & de divin. Il s'approcha en tremblant & en admirant, & se mit a genoux auprès d'elle. Alors, comme la fin de l'enchantement étoit venue, la princesse s'éveilla ; &, le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne sembloit le permettre : Est-ce vous, mon prince, lui dit-elle, vous vous êtes bien fait attendre. Le prince, charmé de ces paroles, & plus encore de la manière dont elles étoient dites, ne savoit comment lui témoigner sa joie & sa reconnoissance ; il l'assura qu'il l'aimoit plus que lui-même. Ses discours furent mal rangés ; ils en plurent davantage : peu d'éloquence, beaucoup d'amour. Il étoit plus embarrassé qu'elle, & l'on ne doit pas s'en étonner : elle avoit eu le temps de songer à ce qu'elle auroit à lui dire ; car il y a apparence (l'histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne fée, pendant un si long som-

meil, lui avoit procuré le plaiſir des ſonges agréables. Enfin il y avoit quatre heures qu'ils ſe parloient, & ils ne s'étoient pas encore dit la moitié des choſes qu'ils avoient à ſe dire.

Cependant tout le palais s'étoit réveillé avec la princeſſe : chacun ſongeoit à faire ſa charge ; &, comme ils n'étoient pas tous amoureux, ils mouroient de faim. La dame d'honneur, preſſée comme les autres, s'impatienta, & dit tout haut à la princeſſe que la viande étoit ſervie. Le prince aida à la princeſſe à ſe lever : elle étoit toute habillée, & fort magnifiquement ; mais il ſe garda bien de dire qu'elle étoit habillée comme ma mère-grand', & qu'elle avoit un collet monté : elle n'en étoit pas moins belle. Ils paſsèrent dans un ſallon de miroirs, & y ſoupèrent, ſervis par les officiers de la princeſſe. Les violons & les hautbois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes, quoiqu'il y eût près de cent ans qu'on ne les jouât plus ; & après ſoupé, ſans perdre de temps, le grand aumônier les maria dans la chapelle du château, & la dame d'honneur leur tira le rideau. Ils dormirent peu : la princeſſe n'en avoit pas grand beſoin ; & le prince la quitta dès le matin pour retourner à la ville, où ſon père

devoit être en peine de lui. Le prince lui dit, qu'en chaſſant il s'étoit perdu dans la forêt, & qu'il avoit couché dans la huche d'un charbonnier, qui lui avoit fait manger du pain noir & du fromage. Le roi ſon père, qui étoit bon homme, le crut; mais ſa mère n'en fut pas bien perſuadée; & voyant qu'il alloit preſque tous les jours à la chaſſe, & qu'il avoit toujours une raiſon en main pour s'excuſer, quand il avoit couché deux ou trois nuits dehors, elle ne douta plus qu'il n'eût quelque amourette; car il vécut avec la princeſſe plus de deux ans entiers, & en eut deux enfans, dont le premier, qui fut une fille, fut nommée l'*Aurore*, & le ſecond un fils, qu'on nomma le *Jour*, parce qu'il paroiſſoit encore plus beau que ſa ſœur. La reine dit pluſieurs fois à ſon fils, pour le faire expliquer, qu'il falloit ſe contenter dans la vie; mais il n'oſa jamais ſe fier à elle de ſon ſecret: il la craignoit, quoiqu'il l'aimât; car elle étoit de race ogreſſe, & le roi ne l'avoit épouſée qu'à cauſe de ſes grands biens. On diſoit même tout bas à la cour qu'elle avoit les inclinations des ogres, & qu'en voyant paſſer de petits enfans, elle avoit toutes les peines du monde à ſe retenir de ſe jeter ſur eux: ainſi le prince ne voulut jamais

rien dire. Mais quand le roi fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, & qu'il se vit le maître, il déclara publiquement son mariage, & alla en grande cérémonie querir la reine sa femme dans son château. On lui fit une entrée magnifique dans la ville capitale, où elle entra au milieu de ses deux enfans. Quelque temps après, le roi alla faire la guerre à l'empereur Cantalabutte, son voisin. Il laissa la régence du royaume à la reine sa mère, & lui recommanda fort sa femme & ses enfans. Il devoit être à la guerre tout l'été ; & dès qu'il fut parti, la reine-mère envoya sa bru & ses enfans à une maison de campagne dans les bois, pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie. Elle y alla quelques jours après, & dit un soir à son maître-d'hôtel : Je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore. Ah! madame, dit le maître-d'hôtel. Je le veux, dit la reine, (& elle le dit d'un ton d'ogresse qui a envie de manger de la chair fraîche,) & je la veux manger à la sauce robert. Ce pauvre homme voyant bien qu'il ne falloit pas se jouer à une ogresse, prit son grand couteau, & monta à la chambre de la petite Aurore : elle avoit pour lors quatre ans, & vint en sautant & en riant

ſe jeter à ſon cou, & lui demander du bonbon. Il ſe mit à pleurer : le couteau lui tomba des mains ; & il alla dans la baſſe-cour couper la gorge à un petit agneau, & lui fit une ſi bonne ſauce, que ſa maîtreſſe l'aſſura qu'elle n'avoit jamais rien mangé de ſi bon. Il avoit emporté en même temps la petite Aurore, & l'avoit donnée à ſa femme, pour la cacher dans le logement qu'elle avoit au fond de la baſſe-cour. Huit jours après, la méchante reine dit à ſon maître-d'hôtel : Je veux manger à mon ſoupé le petit Jour. Il ne répliqua pas, réſolu de la tromper comme l'autre fois. Il alla chercher le petit Jour, & le trouva avec un petit fleuret à la main, dont il faiſoit des armes avec un gros ſinge : il n'avoit pourtant que trois ans. Il le porta à ſa femme, qui le cacha avec la petite Aurore, & donna, à la place du petit Jour, un petit chevreau fort tendre, que l'Ogreſſe trouva admirablement bon.

Cela étoit fort bien allé juſques-là ; mais un ſoir cette méchante reine dit au maître-d'hôtel : Je veux manger la reine à la même ſauce que ſes enfans. Ce fut alors que le pauvre maître-d'hôtel déſeſpéra de la pouvoir encore tromper. La jeune reine avoit vingt ans paſſés, ſans compter les cent ans qu'elle

avoit dormi ; sa peau étoit un peu dure, quoique belle & blanche, & le moyen de trouver dans la ménagerie une bête aussi dure que cela ! Il prit la résolution, pour sauver sa vie, de couper la gorge à la reine, & monta dans sa chambre, dans l'intention de n'en pas faire à deux fois. Il s'excitoit à la fureur, & entra le poignard à la main dans la chambre de la jeune reine ; il ne voulut point la surprendre, & il lui dit avec beaucoup de respect l'ordre qu'il avoit reçu de la reine-mère. Faites, faites, lui dit-elle, en lui tendant le cou ; exécutez l'ordre qu'on vous a donné ; j'irai revoir mes enfans, mes pauvres enfans que j'ai tant aimés ; elle les croyoit morts depuis qu'on les avoit enlevés sans lui rien dire. Non, non, madame, lui répondit le pauvre maître-d'hôtel tout attendri, vous ne mourrez point, & vous ne laisserez pas d'aller revoir vos enfans ; mais ce sera chez moi où je les ai cachés, & je tromperai encore la reine, en lui faisant manger une jeune biche en votre place. Il la mena aussitôt à sa chambre, où, la laissant embrasser ses enfans & pleurer avec eux, il alla accommoder une biche, que la reine mangea à son soupé, avec le même appétit que si ç'eût été la jeune reine. Elle étoit bien contente de sa cruauté ; & elle se

préparoit

préparoit à dire au roi, à ſon retour, que les loups enragés avoient mangé la reine ſa femme & ſes deux enfans.

Un ſoir qu'elle rodoit à ſon ordinaire dans les cours & baſſe-cours du château, pour y halener quelque viande fraîche, elle entendit dans une ſalle baſſe le petit Jour qui pleuroit, parce que la reine ſa mère le vouloit faire fouetter, à cauſe qu'il avoit été méchant; & elle entendit auſſi la petite Aurore qui demandoit pardon pour ſon frère. L'ogreſſe reconnut la voix de la reine & de ſes enfans; & furieuſe d'avoir été trompée, elle commanda dès le lendemain au matin, avec une voix épouvantable qui faiſoit trembler tout le monde, qu'on apportât au milieu de la cour une grande cuve, qu'elle fit remplir de crapauds, de vipères, de couleuvres & de ſerpens, pour y faire jeter la reine & ſes enfans, le maître-d'hôtel, ſa femme & ſa ſervante; elle avoit donné ordre de les amener les mains liées derrière le dos. Ils étoient là, & les bourreaux ſe préparoient à les jeter dans la cuve, lorſque le roi, qu'on n'attendoit pas ſitôt, entra dans la cour à cheval; il étoit venu en poſte, & demanda tout étonné ce que vouloit dire cet horrible ſpectacle. Perſonne n'oſoit l'en inſtruire, quand

l'ogreſſe, enragée de voir ce qu'elle voyoit, ſe jeta elle-même la tête la première dans la cuve, & fut dévorée en un inſtant par les vilaines bêtes qu'elle y avoit fait mettre. Le roi ne laiſſa pas d'en être fâché, elle étoit ſa mère; mais il s'en conſola bientôt avec ſa belle femme & ſes enfans.

MORALITÉ.

ATTENDRE quelque temps pour avoir un époux
Riche, bien fait, galant & doux,
La choſe eſt aſſez naturelle;
Mais l'attendre cent ans, & toujours en dormant:
On ne trouve plus de femelle
Qui dormît ſi tranquillement.
La Fable ſemble encor vouloir nous faire entendre,
Que ſouvent de l'hymen les agréables nœuds,
Pour être différés, n'en ſont pas moins heureux,
Et qu'on ne perd rien pour attendre;
Mais le ſexe, avec tant d'ardeur
Aſpire à la foi conjugale,
Que je n'ai pas la force, ni le cœur,
De lui prêcher cette morale.

LE MAITRE CHAT,

OU

LE CHAT BOTTÉ,

CONTE.

Un meûnier ne laissa pour tous biens, à trois enfans qu'il avoit, que son moulin, son âne & son chat. Les partages furent bientôt faits ; ni le notaire, ni le procureur n'y furent point appelés ; ils auroient eu bientôt mangé tout le pauvre patrimoine. L'aîné eut le moulin, le second eut l'âne, & le plus jeune n'eut que le chat. Ce dernier ne pouvoit se consoler d'avoir un si pauvre lot : Mes frères, disoit-il, pourront gagner leur vie honnêtement, en se mettant ensemble ; pour moi, lorsque j'aurai mangé mon chat, & que je me serai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim. Le chat qui entendoit ce discours, mais qui n'en fit pas semblant, lui dit d'un air posé & sérieux. Ne vous affligez point, mon maître ; vous n'avez qu'à me donner un sac, & me faire

faire une paire de bottes pour aller dans les broussailles, & vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez. Quoique le maître du chat ne fît pas grand fond là-dessus, il lui avoit vu faire tant de tours de souplesse pour prendre des rats & des souris, comme quand il se pendoit par les pieds, ou qu'il se cachoit dans la farine pour faire le mort, qu'il ne désespéra pas d'en être secouru dans sa misère. Lorsque le chat eut ce qu'il avoit demandé, il se botta bravement, & mettant son sac à son cou, il en prit les cordons avec ses deux pattes de devant, & s'en alla dans une garenne où il y avoit grand nombre de lapins. Il mit du son & des lacerons dans son sac, &, s'étendant comme s'il eût été mort, il attendit que quelque jeune lapin, peu instruit encore des ruses de ce monde, vint se fourrer dans son sac, pour manger ce qu'il y avoit mis. A peine fut-il couché, qu'il eut contentement : un jeune étourdi de lapin entra dans son sac; & le maître chat, tirant aussitôt les cordons, le prit, & le tua sans miséricorde. Tout glorieux de sa proie, il s'en alla chez le roi, & demanda à lui parler. On le fit monter à l'appartement de sa majesté, où étant entré, il fit une grande

révérence au roi, & lui dit : Voilà, ſire, un lapin de garenne que M. le marquis de Carabas, (c'étoit le nom qu'il lui prit en gré de donner à ſon maître) m'a chargé de vous préſenter de ſa part. Dis à ton maître, répondit le roi, que je le remercie, & qu'il me fait plaiſir. Un autre fois il alla ſe cacher dans un bled, tenant toujours ſon ſac ouvert; & lorſque deux perdrix y furent entrées, il tira les cordons, & les prit toutes deux. Il alla enſuite les préſenter au roi, comme il avoit fait le lapin de garenne. Le roi reçut encore avec plaiſir les deux perdrix, & lui fit donner pour boire. Le chat continua ainſi pendant deux ou trois mois, de porter de temps en temps au roi du gibier de la chaſſe de ſon maître. Un jour qu'il ſut que le roi devoit aller à la promenade ſur le bord de la rivière, avec ſa fille, la plus belle princeſſe du monde, il dit à ſon maître, ſi vous voulez ſuivre mon conſeil, votre fortune eſt faite ; vous n'avez qu'à vous baigner dans la rivière, à l'endroit que je vous montrerai, & enſuite me laiſſer faire. Le marquis de Carabas fit ce que ſon chat lui conſeilloit, ſans ſavoir à quoi cela ſeroit bon. Dans le temps qu'il ſe baignoit, le roi vint à paſſer ; & le chat ſe mit à crier de toute ſa force ;

Au ſecours! au ſecours! voilà M. le marquis de Carabas qui ſe noie. A ce cri le roi mit ſa tête à la portiere, &, reconnoiſſant le chat qui lui avoit apporté tant de fois du gibier, il ordonna à ſes gardes qu'on allât vite au ſecours de M. le marquis de Carabas. Pendant qu'on retiroit le pauvre marquis de la rivière, le chat, s'approchant du caroſſe, dit au roi que dans le temps que ſon maître ſe baignoit, il étoit venu des voleurs qui avoient emporté ſes habits, quoiqu'il eût crié au voleur de toute ſa force; le drôle les avoit cachés ſous une groſſe pierre. Le roi ordonna auſſitôt aux officiers de ſa garde-robe d'aller querir un de ſes plus beaux habits pour M. le marquis de Carabas. Le roi lui fit mille careſſes; &, comme les beaux habits qu'on venoit de lui donner relevoient ſa bonne mine (car il étoit beau & bien fait de ſa perſonne), la fille du roi le trouva fort à ſon gré; & le marquis de Carabas ne lui eut pas plutôt jeté deux ou trois regards reſpectueux & un peu tendres, qu'elle en devint amoureuſe à la folie. Le roi voulut qu'il montât dans ſon carroſſe, & qu'il fût de la promenade. Le chat, ravi de voir que ſon deſſein commençoit à réuſſir, prit les devans, & ayant ren-

contré des payſans qui fauchoient un pré, il leur dit : *Bonnes gens qui fauchez, ſi vous ne dites au roi que le pré que vous fauchez appartient à M. le marquis de Carabas, vous ſerez tous hâchés menu comme chair à pâté.* Le roi ne manqua pas à demander aux faucheurs, à qui étoit ce pré qu'ils fauchoient? C'eſt à M. le marquis de Carabas, dirent-ils tous enſemble ; car la menace du chat leur avoit fait peur. Vous avez là un bel héritage, dit le roi au marquis de Carabas. Vous voyez, ſire, répondit le marquis ; c'eſt un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. Le maître chat qui alloit toujours devant, rencontra des moiſſonneurs, & leur dit : *Bonnes gens qui moiſſonnez, ſi vous ne dites que tous ces bleds appartiennent à M. le marquis de Carabas, vous ſerez tous hâchés menu comme chair à pâté.* Le roi qui paſſa un moment après, voulut ſavoir à qui appartenoient tous les bleds qu'il voyoit? C'eſt à M. le marquis de Carabas, répondirent les moiſſonneurs, & le roi s'en réjouit encore avec le marquis. Le chat, qui alloit devant le carroſſe, diſoit toujours la même choſe à tous ceux qu'il rencontroit, & le roi étoit étonné des grands biens de M. le marquis de Carabas.

Le maître chat arriva enfin dans un beau château, dont le maître étoit un ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu ; car toutes les terres par où le roi avoit paſſé étoient de la dépendance de ce château. Le chat eut ſoin de s'informer qui étoit cet ogre, & ce qu'il ſavoit faire, & demanda à lui parler, diſant qu'il n'avoit pas voulu paſſer ſi près de ſon château, ſans avoir l'honneur de lui faire la révérence. L'ogre le reçut auſſi civilement que le peut un ogre, & le fit repoſer. On m'a aſſuré, dit le chat, que vous aviez le don de vous changer en toutes ſortes d'animaux; que vous pouviez, par exemple, vous transformer en lion, en éléphant? Cela eſt vrai, répondit l'ogre bruſquement, & pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir lion. Le chat fut ſi effrayé de voir un lion devant lui, qu'il gagna auſſitôt les gouttières, non ſans peine & ſans péril, à cauſe de ſes bottes qui ne valoient rien pour marcher ſur les tuiles. Quelque temps après, le chat ayant vu que l'ogre avoit quitté ſa première forme, deſcendit, & avoua qu'il avoit eu bien peur. On m'a aſſuré encore, dit le chat, mais je ne ſaurois le croire, que vous aviez auſſi le pouvoir de prendre la forme des plus petits

animaux ; par exemple, de vous changer en un rat, en une souris. Je vous avoue que je tiens cela tout-à-fait impossible. Impossible, reprit l'ogre ? vous allez voir ; & en même temps il se changea en une souris, qui se mit à courir sur le plancher. Le chat ne l'eut pas plutôt apperçue, qu'il se jeta dessus & la mangea. Cependant le roi, qui vit en passant le beau château de l'ogre, voulut entrer dedans. Le chat, qui entendit le bruit du carrosse qui passoit sur le pont-levis, courut au devant, & dit au roi : Votre majesté soit la bien venue dans le château de M. le marquis de Carabas. Comment, M. le marquis, s'écria le roi, ce château est encore à vous? Il ne se peut rien de plus beau que cette cour, & que tous ces bâtimens qui l'environnent ; voyons les dedans, s'il vous plaît. Le marquis donna la main à la jeune princesse, &, suivant le roi, qui montoit le premier, ils entrèrent dans une grande salle où ils trouvèrent une magnifique collation, que l'ogre avoit fait préparer pour ses amis qui le devoient venir voir ce même jour-là, mais qui n'avoient pas osé entrer, sachant que le roi y étoit. Le roi, charmé des bonnes qualités de M. le marquis de Carabas, de même que sa fille

qui en étoit folle, & voyant les grands biens qu'il poſſédoit, lui dit, après avoir bu cinq ou ſix coups : Il ne tiendra qu'à vous, M. le marquis, que vous ne ſoyez mon gendre. Le marquis, faiſant de grandes révérences, accepta l'honneur que lui faiſoit le roi ; & dès le même jour il épouſa la princeſſe. Le chat devint grand ſeigneur, & ne courut plus après les ſouris que pour ſe divertir.

MORALITÉ.

QUELQUE grand que ſoit l'avantage
De jouir d'un riche héritage,
Venant à nous de père en fils ;
Aux jeunes gens, pour l'ordinaire,
L'induſtrie & le ſavoir-faire
Valent mieux que des biens acquis.

AUTRE MORALITÉ.

SI le fils d'un meûnier, avec tant de viteſſe
Gagne le cœur d'une Princeſſe,
Et s'en fait regarder avec des yeux mourans ;
C'eſt que l'habit, la mine & la jeuneſſe,
Pour inſpirer de la tendreſſe.
Ne ſont pas des moyens toujours indifférens.

CENDRILLON,

OU LA PETITE

PANTOUFLE DE VERRE,

CONTE.

Il étoit une fois un gentilhomme, qui épousa en secondes noces une femme, la plus hautaine & la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avoit deux filles de son humeur, & qui lui ressembloient en toutes choses. Le mari avoit de son côté une jeune fille, mais d'une douceur & d'une bonté sans exemple : elle tenoit cela de sa mère, qui étoit la meilleure personne du monde. Les noces ne furent pas plutôt faites, que la belle-mère fit éclater sa mauvaise humeur, elle ne put souffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant, qui rendoient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la maison : c'étoit elle qui nettoyoit la vaisselle & les montées, qui frottoit la chambre de madame, & celles de mesdemoiselles ses filles ; elle couchoit tout au haut de la maison dans

un grenier, ſur une méchante paillaſſe, pendant que ſes ſœurs étoient dans des chambres parquetées, où elles avoient des lits des plus à la mode, & des miroirs où elles ſe voyoient depuis les pieds juſques à la tête. La pauvre fille ſouffroit tout avec patience, & n'oſoit ſe plaindre à ſon père qui l'auroit grondée, parce que ſa femme le gouvernoit entièrement. Lorſqu'elle avoit fait ſon ouvrage, elle s'alloit mettre au coin de la cheminée, & s'aſſeoir dans les cendres; ce qui faiſoit qu'on l'appeloit communément dans le logis *Cucendron*; la cadette, qui n'étoit pas ſi malhonnête que ſon aînée, l'appeloit *Cendrillon*. Cependant Cendrillon, avec ſes méchans habits, ne laiſſoit pas d'être cent fois plus belle que ſes ſœurs, quoique vêtues très-magnifiquement.

Il arriva que le fils du roi donna un bal, & qu'il en pria toutes les perſonnes de qualité : nos deux demoiſelles en furent auſſi priées; car elles faiſoient grande figure dans le pays. Les voilà bien-aiſes, & bien occupées à choiſir les habits & les coiffures qui leur ſiéroient le mieux. Nouvelle peine pour Cendrillon; car c'étoit elle qui repaſſoit le linge de ſes ſœurs, & qui godronnoit leurs manchettes. On ne parloit que de la manière

dont on s'habilleroit. Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge, & ma garniture d'Angleterre. Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire, mais en récompenfe je mettrai mon manteau à fleurs d'or, & ma barrière de diamans, qui n'eft pas des plus indifférentes. On envoya quérir la bonne coiffeufe, pour dreffer les cornettes à deux rangs, & on fit acheter des mouches de la bonne faifeufe. Elles appellèrent Cendrillon pour lui demander fon avis ; car elle avoit le goût bon. Cendrillon les confeilla le mieux du monde, & s'offrit même à les coiffer, ce qu'elles voulurent bien. Et les coiffant, elles lui difoient : Cendrillon, ferois-tu bien-aife d'aller au bal? Hélas, mefdemoifelles, vous vous mocquez de moi : ce n'eft pas-là ce qu'il me faut. Tu as raifon ; on riroit bien fi on voyoit un Cucendron aller au bal. Une autre que Cendrillon les auroit coiffées de travers ; mais elle étoit bonne, & elle les coiffa parfaitement bien. Elles furent près de deux jours fans manger, tant elles étoient tranfportées de joie ; on rompit plus de douze lacets à force de les ferrer pour leur rendre la taille plus menue, & elles étoient toujours devant leur miroir. Enfin l'heureux jour arriva : on partit, & Cendrillon les fui-

vit des yeux le plus longtemps qu'elle put; lorſqu'elle ne les vit plus, elle ſe mit à pleurer. Sa marraine qui la vit toute en pleurs, lui demanda ce qu'elle avoit. Je voudrois bien ..... Je voudrois bien..... Elle pleuroit ſi fort, qu'elle ne put achever. Sa marraine, qui étoit fée, lui dit : Tu voudrois bien aller au bal, n'eſt-ce pas ? Hélas oui, dit Cendrillon en ſoupirant. Hé bien : ſeras-tu bonne fille, dit ſa marraine, je t'y ferai aller ? Elle la mena dans ſa chambre, & lui dit : Va dans le jardin, & apporte-moi une citrouille. Cendrillon alla auſſitôt cueillir la plus belle qu'elle put trouver & la porta à ſa marraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille la pourroit faire aller au bal. Sa marraine la creuſa, & n'ayant laiſſé que l'écorce, la frappa de ſa baguette, & la citrouille fut auſſitôt changée en un beau carroſſe tout doré. Enſuite elle alla regarder dans ſa ſouricière, où elle trouva ſix ſouris toutes en vie. Elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la ſouricière, & à chaque ſouris qui ſortoit, elle lui donnoit un coup de ſa baguette, & la ſouris étoit auſſitôt changée en un beau cheval, ce qui fit un bel attelage de ſix chevaux, d'un beau gris de ſouris pommelé. Comme elle étoit en peine de quoi elle feroit un cocher.

Je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a point quelque rat dans la ratière; nous en ferons un cocher. Tu as raiſon, dit ſa marraine, va voir. Cendrillon lui apporta la ratière, où il y avoit trois gros rats. La fée en prit un d'entre les trois, à cauſe de ſa maîtreſſe barbe; & l'ayant touché, il fut changé en un gros cocher, qui avoit une des plus belles mouſtaches qu'on ait jamais vues. Enſuite elle lui dit: Va dans le jardin, tu y trouveras ſix lézards derrière l'arroſoir, apporte-les moi. Elle ne les eut pas plutôt apportés, que la marraine les changea en ſix laquais, qui montèrent auſſitôt derrière le carroſſe avec leurs habits chamarrés, & qui s'y tenoient attachés, comme s'ils n'euſſent fait autre choſe toute leur vie. La fée dit alors à Cendrillon: Hé bien, voilà de quoi aller au bal; n'es-tu pas bien-aiſe? Oui; mais eſt-ce que j'irai comme cela avec mes vilains habits? Sa marraine ne fit que la toucher avec ſa baguette, & en même temps ſes habits furent changés en des habits de drap d'or & d'argent tout chamarrés de pierreries: elle lui donna enſuite une paire de pantoufles de verre, les plus jolies du monde. Quand elle fut ainſi parée, elle monta en carroſſe; mais ſa marraine lui recommanda ſur toutes choſes de

ne pas paſſer minuit, l'avertiſſant que ſi elle demeuroit au bal un moment davantage, ſon carroſſe redeviendroit citrouille, ſes chevaux des ſouris, ſes laquais des lézards, & que ſes vieux habits reprendroient leur première forme. Elle promit à ſa marraine qu'elle ne manqueroit pas de ſortir du bal avant minuit. Elle part, ne ſe ſentant pas de joie. Le fils du roi, qu'on alla avertir qu'il venoit d'arriver une grande princeſſe qu'on ne connoiſſoit point, courut la recevoir, il lui donna la main à la deſcente du carroſſe, & la mena dans la ſalle où étoit la compagnie. Il ſe fit alors un grand ſilence; on ceſſa de danſer, & les violons ne jouèrent plus, tant on étoit attentif à contempler les grandes beautés de cette inconnue; on n'entendoit qu'un bruit confus: ha, qu'elle eſt belle! Le roi même, tout vieux qu'il étoit, ne laiſſoit pas de la regarder, & de dire tout bas à la reine, qu'il y avoit longtemps qu'il n'avoit vu une ſi belle & ſi aimable perſonne. Toutes les dames étoient attentives à conſidérer ſa coiffure & ſes habits, pour en avoir dès le lendemain de ſemblables, pourvu qu'il ſe trouvât des étoffes aſſez belles & des ouvriers aſſez habiles. Le fils du roi la mit à la place la plus honorable,

& enſuite la prit pour la mener danſer : elle danſa avec tant de grâce, qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation, dont le jeune prince ne mangea point, tant il étoit occupé à la conſidérer. Elle alla s'aſſeoir auprès de ſes ſœurs, & leur fit mille honnêtetés : elle leur fit part des oranges & des citrons que le prince lui avoit donnés, ce qui les étonna fort ; car elles ne la connoiſſoient point. Lorſqu'elles cauſoient ainſi, Cendrillon entendit ſonner onze heures trois quarts ; elle fit auſſitôt une grande révérence à la compagnie, & s'en alla le plus vîte qu'elle put. Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver ſa marraine, &, après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle ſouhaiteroit bien aller encore le lendemain au bal, parce que le fils du roi l'en avoit priée. Comme elle étoit occupée à raconter à ſa marraine tout ce qui s'étoit paſſé au bal, les deux ſœurs heurtèrent à la porte : Cendrillon leur alla ouvrir. Que vous êtes longtemps à revenir, leur dit-elle, en bâillant, en ſe frottant les yeux, & en s'étendant comme ſi elle n'eût fait que de ſe réveiller ! Elle n'avoit cependant pas eu envie de dormir, depuis qu'elles s'étoient quittées. Si tu étois venue au bal, lui dit une de ſes ſœurs,

tu ne t'y ferois pas ennuyée : il y eſt venu la plus belle princeſſe, la plus belle qu'on puiſſe jamais voir ; elle nous a fait mille civilités ; elle nous a donné des oranges & des citrons. Cendrillon ne ſe ſentoit pas de joie : elle leur demanda le nom de cette princeſſe ; mais elles lui répondirent qu'on ne la connoiſſoit pas, que le fils du roi en étoit fort en peine, & qu'il donneroit toutes choſes au monde pour ſavoir qui elle étoit. Cendrillon ſourit, & leur dit : Elle étoit donc bien belle ? Mon Dieu, que vous êtes heureuſes ! Ne pourrois-je point la voir ? Hélas ! mademoiſelle Javotte, prêtez-moi votre habit jaune que vous mettez tous les jours. Vraiment, dit mademoiſelle Javotte, je ſuis de cet avis ! prêtez votre habit à un vilain Cucendron comme cela ! il faudroit que je fuſſe bien folle. Cendrillon s'attendoit bien à ce refus, & elle en fut bien aiſe ; car elle auroit été grandement embarraſſée ſi ſa ſœur eût bien voulu lui prêter ſon habit. Le lendemain les deux ſœurs furent au bal, & Cendrillon auſſi, mais encore plus parée que la première fois. Le fils du roi fut toujours auprès d'elle, & ne ceſſa de lui conter des douceurs. La jeune demoiſelle ne s'ennuyoit point, & oublia ce que ſa marraine lui

avoit recommandé ; de ſorte qu'elle entendit ſonner le premier coup de minuit, lorſqu'elle ne croyoit pas qu'il fût encore onze heures, elle ſe leva, & s'enfuit auſſi légèrement qu'auroit fait une biche. Le prince la ſuivit, mais il ne put l'attraper ; elle laiſſa tomber une de ſes pantoufles de verre, que le prince ramaſſa bien ſoigneuſement. Cendrillon arriva chez elle bien eſſoufflée, ſans carroſſe, ſans laquais & avec ſes méchants habits, rien ne lui étant reſté de toute ſa magnificence, qu'une de ſes petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avoit laiſſé tomber. On demanda aux gardes de la porte du palais, s'ils n'avoient point vu ſortir une princeſſe ; ils dirent qu'ils n'avoient vu ſortir perſonne, qu'une fille fort mal vêtue, & qui avoit plus l'air d'une payſanne, que d'une demoiſelle. Quand les deux ſœurs revinrent du bal, Cendrillon leur demanda ſi elles s'étoient encore bien diverties, & ſi la belle dame y avoit été ; elles lui dirent que oui, mais qu'elle s'étoit enfuie lorſque minuit avoit ſonné, & ſi promptement, qu'elle avoit laiſſé tomber une de ſes petites pantoufles de verre, la plus jolie du monde, que le fils du roi l'avoit ramaſſée, qu'il n'avoit fait que la regarder tout le reſte du bal, & qu'aſſurément il étoit

fort amoureux de la belle perſonne à qui appartenoit la petite pantoufle. Elles dirent vrai, car peu de jours après, le fils du roi fit publier à ſon de trompe qu'il épouſeroit celle dont le pied ſeroit bien juſte à la pantoufle. On commença à l'eſſayer aux princeſſes, enſuite aux ducheſſes, & à toute la cour ; mais inutilement. On la porta chez les deux ſœurs, qui firent tout leur poſſible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle ; mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon, qui les regardoit, & qui reconnut ſa pantoufle, dit en riant, que je voie ſi elle ne me feroit pas bonne. Ses ſœurs ſe mirent à rire & à ſe mocquer d'elle. Le gentilhomme qui faiſoit l'eſſai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, & la trouvant fort belle, dit que cela étoit très-juſte, & qu'il avoit ordre de l'eſſayer à toutes les filles. Il fit aſſeoir Cendrillon, & approchant la pantoufle de ſon petit pied, il vit qu'elle y entroit ſans peine, & qu'elle y étoit juſte comme de cire. L'étonnement des deux ſœurs fut grand, mais plus grand encore, quand Cendrillon tira de ſa poche l'autre petite pantoufle qu'elle mit à ſon pied. Là-deſſus arriva la marraine, qui, ayant donné un coup de ſa baguette ſur les habits de Cen-

drillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avoient vue au bal. Elles se jetèrent à ses pieds, pour lui demander pardon de tous les mauvais traitemens qu'elles lui avoient fait souffrir. Cendrillon les releva, & leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnoit de bon cœur, & qu'elle les prioit de l'aimer bien toujours. On la mena chez le jeune prince, parée comme elle étoit : il la trouva encore plus belle que jamais, & peu de jours après il l'épousa. Cendrillon, qui étoit aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au palais, & les maria dès le jour même à deux grands seigneurs de la cour.

MORALITÉ.

LA beauté pour le sexe est un rare trésor ;
De l'admirer jamais on ne se lasse.
Mais ce qu'on nomme bonne grâce,
Est sans prix, & vaut mieux encor.
C'est ce qu'à Cendrillon fit avoir sa marraine,
En la dressant, en l'instruisant
Tant & si bien, qu'elle en fit une reine;
Car ainsi sur ce Conte on va moralisant.
Belles, ce don vaut mieux que d'être bien coiffées.
Pour engager un cœur, pour en venir à bout,
La bonne grâce est le vrai don des fées ;
Sans elle on ne peut rien, avec elle on peut tout.

AUTRE MORALITÉ.

C'EST ſans doute un grand avantage
D'avoir de l'eſprit, du courage,
De la naiſſance, du bon ſens,
Et d'autres ſemblables talens,
Qu'on reçoit du ciel en partage :
Mais vous aurez beau les avoir ;
Pour votre avancement ce ſeront choſes vaines,
Si vous n'avez, pour les faire valoir,
Ou des parrains, ou des marraines.

RIQUET A LA HOUPE,

CONTE.

IL étoit une fois une reine qui accoucha d'un fils ſi laid & ſi mal fait, qu'on douta long-temps s'il avoit forme humaine. Une fée, qui ſe trouva à ſa naiſſance, aſſura qu'il ne laiſſeroit pas d'être aimable, parce qu'il auroit beaucoup d'eſprit : elle ajouta même qu'il pourroit, en vertu du don qu'elle venoit de lui faire, donner autant d'eſprit qu'il en auroit, à la perſonne qu'il aimeroit le mieux. Tout cela conſola un peu la pauvre reine,

qui étoit bien affligée d'avoir mis au monde un ſi vilain marmot. Il eſt vrai que cet enfant ne commença pas plutôt à parler, qu'il dit mille jolies choſes, & qu'il avoit dans toutes ſes actions je ne ſais quoi de ſi ſpirituel, qu'on en étoit charmé. J'oubliois de dire qu'il vint au monde avec une petite houpe de cheveux ſur la tête, ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la Houpe ; car Riquet étoit le nom de la famille.

Au bout de ſept ou huit ans, la reine d'un royaume voiſin accoucha de deux filles. La première qui vint au monde étoit plus belle que le jour : la reine en fut ſi aiſe, qu'on appréhenda que la trop grande joie qu'elle en avoit, ne lui fît mal. La même fée qui avoit aſſiſté à la naiſſance du petit Riquet à la Houpe étoit préſente ; & pour modérer la joie de la reine, elle lui déclara que cette petite princeſſe n'auroit point d'eſprit, & qu'elle ſeroit auſſi ſtupide qu'elle étoit belle. Cela mortifia beaucoup la reine, mais elle eut, quelques momens après, un bien plus grand chagrin ; car la ſeconde fille dont elle accoucha, ſe trouva extrêmement laide. Ne vous affligez pas tant, madame, lui dit la fée, votre fille ſera récompenſée d'ailleurs, & elle aura tant d'eſprit, qu'on ne s'apperce-

vra presque pas qu'il lui manque de la beauté. Dieu le veuille, répondit la reine! mais n'y auroit-il point moyen de faire avoir un peu d'esprit à l'aînée qui est si belle? Je ne puis rien pour elle, madame, du côté de l'esprit, lui dit la fée, mais je puis tout du côté de la beauté; & comme il n'y a rien que je ne veuille faire pour votre satisfaction, je vais lui donner pour don, de pouvoir rendre beau ou belle la personne qui lui plaira. A mesure que ces deux princesses devinrent grandes, leurs perfections crûrent aussi avec elles, & on ne parloit partout que de la beauté de l'aînée & de l'esprit de la cadette. Il est vrai que leurs défauts augmentèrent beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidissoit à vue d'œil, & l'aînée devenoit plus stupide de jour en jour; ou elle ne répondoit rien à ce qu'on lui demandoit, ou elle disoit une sottise. Elle étoit avec cela si mal-âdroite, qu'elle n'eût pu ranger quatre porcelaines sur le bord d'une cheminée sans en casser une, ni boire un verre d'eau sans en répandre la moitié sur ses habits. Quoique la beauté soit un grand avantage dans une jeune personne, cependant la cadette l'emportoit presque toujours sur son aînée dans toutes les compagnies. D'abord on alloit du côté de la plus

belle,

belle, pour la voir & pour l'admirer : mais bientôt après on alloit à celle qui avoit le plus d'efprit, pour lui entendre dire mille chofes agréables ; & on étoit étonné qu'en moins d'un quart d'heure l'aînée n'avoit plus perfonne auprès d'elle, & que tout le monde s'étoit rangé autour de la cadette. L'aînée, quoique fort ftupide, le remarqua bien ; & elle eût donné fans regret toute fa beauté, pour avoir la moitié de l'efprit de fa fœur. La reine, toute fage qu'elle étoit, ne put s'empêcher de lui reprocher plufieurs fois fa bêtife ; ce qui penfa faire mourir de douleur cette pauvre princeffe. Un jour qu'elle s'étoit retirée dans un bois pour y plaindre fon malheur, elle vit venir à elle un petit homme fort défagréable, mais vêtu très-magnifiquement. C'étoit le jeune prince Riquet à la Houpe, qui, étant devenu amoureux d'elle fur fes portraits, qui couroient par tout le monde, avoit quitté le royaume de fon père pour avoir le plaifir de la voir & de lui parler. Ravi de la rencontrer ainfi toute feule, il l'aborde avec tout le refpect & toute la politeffe imaginables. Ayant remarqué, après lui avoir fait les complimens ordinaires, qu'elle étoit fort mélancolique, il lui dit : Je ne comprends point, madame, comment,

une perſonne auſſi belle que vous l'êtes, peut être auſſi triſte que vous le paroiſſez; car, quoique je puſſe me vanter d'avoir vu une infinité de belles perſonnes, je puis dire que je n'en ai jamais vu dont la beauté approche de la vôtre. Cela vous plaît à dire, monſieur, lui répondit la princeſſe, & elle en demeura-là. La beauté, reprit Riquet à la Houpe, eſt un ſi grand avantage, qu'il doit tenir lieu de tout le reſte; & quand on le poſsède, je ne vois pas qu'il y ait rien qui puiſſe vous affliger beaucoup. J'aimerois mieux, dit la princeſſe, être auſſi laide que vous & avoir de l'eſprit, que d'avoir de la beauté comme j'en ai, & être bête autant que je le ſuis. Il n'y a rien, madame, qui marque davantage qu'on a de l'eſprit, que de croire n'en pas avoir; & il eſt de la nature de ce bien-là, que plus on en a, plus on croit en manquer. Je ne ſais pas cela, dit la princeſſe, mais je ſais bien que je ſuis fort bête; & c'eſt de-là que vient le chagrin qui me tue. Si ce n'eſt que cela, madame, qui vous afflige, je puis aiſément mettre fin à votre douleur. Et comment ferez-vous, dit la princeſſe? J'ai le pouvoir, madame, dit Riquet à la Houpe, de donner de l'eſprit autant qu'on en ſauroit avoir, à la perſonne que je dois aimer

ſe plus; & comme vous êtes, madame, cette perſonne, il ne tiendra qu'à vous que vous n'ayez autant d'eſprit qu'on en peut avoir, pourvu que vous vouliez bien m'épouſer. La princeſſe demeura toute interdite, & ne répondit rien. Je vois, reprit Riquet à la Houpe, que cette propoſition vous fait de la peine, & je ne m'en étonne pas; mais je vous donne un an tout entier pour vous y réſoudre. La princeſſe avoit ſi peu d'eſprit, & en même temps une ſi grande envie d'en avoir, qu'elle s'imagina que la fin de cette année ne viendroit jamais; de ſorte qu'elle accepta la propoſition qui lui étoit faite. Elle n'eut pas plutôt promis à Riquet à la Houpe qu'elle l'épouſeroit dans un an à pareil jour, qu'elle ſe ſentit toute autre qu'elle n'étoit auparavant: elle ſe trouva une facilité incroyable à dire tout ce qui lui plaiſoit, & à le dire d'une manière fine, aiſée & naturelle. Elle commença dès ce moment une converſation galante & ſoutenue avec Riquet à la Houpe, où elle babilla d'une telle force, que Riquet à la Houpe crut lui avoir donné plus d'eſprit qu'il ne s'en étoit réſervé pour lui-même. Quand elle fut retournée au palais, toute la cour ne ſavoit que penſer d'un changement ſi ſubit & ſi extraordinaire; car,

autant on lui avoit ouï dire d'impertinences auparavant, autant lui entendoit-on dire des choſes bien ſenſées & infiniment ſpirituelles. Toute la cour en eut une joie qui ne ſe peut imaginer; il n'y eut que ſa cadette qui n'en fut pas bien aiſe, parce que, n'ayant plus ſur ſon aînée l'avantage de l'eſprit, elle ne paroiſſoit plus auprès d'elle qu'une guenon fort déſagréable. Le roi ſe conduiſoit par ſes avis, & alloit même quelquefois tenir le conſeil dans ſon appartement. Le bruit de ce changement s'étant répandu, tous les jeunes princes des royaumes voiſins firent leurs efforts pour s'en faire aimer, & preſque tous la demandèrent en mariage; mais elle n'en trouvoit point qui eût aſſez d'eſprit, & elle les écoutoit tous ſans s'engager à aucun d'eux. Cependant il en vint un ſi puiſſant, ſi riche, ſi ſpirituel & ſi bien fait, qu'elle ne put s'empêcher d'avoir de la bonne volonté pour lui. Son père s'en étant apperçu, lui dit qu'il la faiſoit la maîtreſſe ſur le choix d'un époux, & qu'elle n'avoit qu'à ſe déclarer. Comme plus on a d'eſprit, & plus on a de peine à prendre une ferme réſolution ſur cette affaire, elle demanda, après avoir remercié ſon père, qu'il lui donnât du temps pour y penſer. Elle alla par haſard ſe promener dans le même

bois où elle avoit trouvé Riquet à la Houpe, pour rêver plus commodément à ce qu'elle avoit à faire. Dans le temps qu'elle se promenoit, rêvant profondément, elle entendit un bruit sourd sous ses pieds, comme de plusieurs personnes qui vont & viennent, & qui agissent. Ayant prêté l'oreille plus attentivement, elle ouït que l'un disoit : apporte-moi cette marmite; l'autre, donne-moi cette chaudière ; l'autre, mets du bois dans ce feu. La terre s'ouvrit dans le même temps, & elle vit sous ses pieds comme une grande cuisine pleine de cuisiniers, de marmitons, & de toutes sortes d'officiers nécessaires pour faire un festin magnifique. Il en sortit une bande de vingt ou trente rôtisseurs qui allèrent se camper dans une allée du bois autour d'une table fort longue, & qui, tous la lardoire à la main & la queue de renard sur l'oreille, se mirent à travailler en cadence au son d'une chanson harmonieuse. La princesse, étonnée de ce spectacle, leur demanda pour qui ils travailloient. C'est, madame, lui répondit le plus apparent de la bande, pour le prince Riquet à la Houpe, dont les noces se feront demain. La princesse encore plus surprise qu'elle ne l'avoit été, & se ressouvenant tout-à-coup qu'il y avoit un an qu'à

pareil jour elle avoit promis d'épouſer le prince Riquet à la Houpe, penſa tomber de ſon haut. Ce qui faiſoit qu'elle ne s'en ſouvenoit pas, c'eſt que, quand elle fit cette promeſſe, elle étoit une bête, & qu'en prenant le nouvel eſprit que le prince lui avoit donné, elle avoit oublié toutes ſes ſottiſes. Elle n'eut pas fait trente pas en continuant ſa promenade, que Riquet à la Houpe ſe préſenta à elle, brave, magnifique, & comme un prince qui va ſe marier. Vous me voyez, dit-il, madame, exact à tenir ma parole; & je ne doute point que vous ne veniez ici pour exécuter la vôtre, & me rendre, en me donnant la main, le plus heureux de tous les hommes. Je vous avouerai franchement, répondit la princeſſe, que je n'ai pas encore pris ma réſolution là-deſſus, & que je ne crois pas pouvoir jamais la prendre telle que vous la ſouhaitez. Vous m'étonnez, madame, dit Riquet à la Houpe. Je le crois, dit la princeſſe; & aſſurément ſi j'avois affaire à un brutal, à un homme ſans eſprit, je me trouverois bien embarraſſée. Une princeſſe n'a que ſa parole, me diroit-il; & il faut que vous m'épouſiez, puiſque vous me l'avez promis: mais comme celui à qui je parle eſt l'homme du monde qui a le plus d'eſprit, je ſuis sûre qu'il entendra raiſon.

Vous ſavez que quand je n'étois qu'une bête, je ne pouvois néanmoins me réſoudre à vous épouſer; comment voulez-vous qu'ayant l'eſprit que vous m'avez donné, qui me rend encore plus difficile en gens que je n'étois, je prenne aujourd'hui une réſolution que je n'ai pu prendre dans ce temps-là? Si vous penſiez tout de bon à m'épouſer, vous avez eu grand tort de m'ôter ma bêtiſe, & de me faire voir plus clair que je ne voyois. Si un homme ſans eſprit, répondit Riquet à la Houpe, ſeroit bien reçu, comme vous venez de le dire, à vous reprocher votre manque de parole, pourquoi voulez-vous, madame, que je n'en uſe pas de même dans une choſe où il y va de tout le bonheur de ma vie? Eſt-il raiſonnable que les perſonnes qui ont de l'eſprit, ſoient d'une pire condition que ceux qui n'en ont pas? Le pouvez-vous prétendre, vous qui en avez tant, & qui avez tant ſouhaité d'en avoir? Mais venons au fait, s'il vous plaît. A la réſerve de ma laideur, y a-t-il quelque choſe en moi qui vous déplaiſe? Etes-vous mécontente de ma naiſſance, de mon eſprit, de mon humeur & de mes manières? Nullement, répondit la princeſſe; j'aime en vous tout ce que vous venez de me dire. Si cela eſt ainſi, reprit Riquet à la Houpe,

je vais être heureux, puisque vous pouvez me rendre le plus aimable de tous les hommes. Comment cela se peut-il faire, lui dit la princesse ? Cela se fera, répondit Riquet à la Houpe, si vous m'aimez assez pour souhaiter que cela soit ; & afin, madame, que vous n'en doutiez pas, sachez que la même fée qui, au jour de ma naissance, me fit le don de pouvoir rendre spirituelle la personne qu'il me plairoit, vous a aussi fait le don de pouvoir rendre beau celui que vous aimerez, & à qui vous voudrez bien faire cette faveur. Si la chose est ainsi, dit la princesse, je souhaite de tout mon cœur que vous deveniez le prince du monde le plus aimable, & je vous en fais le don autant qu'il est en moi. La princesse n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que Riquet à la Houpe parut à ses yeux l'homme du monde le plus beau, le mieux fait, & le plus aimable qu'elle eût jamais vu. Quelques-uns assurent que ce ne furent point les charmes de la fée qui opérèrent, mais que l'amour seul fit cette métamorphose. Ils disent que la princesse, ayant fait réflexion sur la persévérance de son amant, sur sa discrétion, & sur toutes les bonnes qualités de son ame & de son esprit, ne vit plus la difformité de son corps ni la laideur de son visage ; que

ſa boſſe ne lui ſembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos; & qu'au lieu que juſqu'alors elle l'avoit vu boiter effroyablement, elle ne lui trouva plus qu'un certain air penché qui la charmoit. Ils diſent encore que ſes yeux, qui étoient louches, ne lui en parurent que plus brillans; que leur déréglement paſſa dans ſon eſprit pour la marque d'un violent excès d'amour; & qu'enfin ſon gros nez rouge eut pour elle quelque choſe de martial & d'héroïque. Quoi qu'il en ſoit, la princeſſe lui promit ſur le champ de l'épouſer, pourvu qu'il en obtînt le conſentement du roi ſon père. Le roi ayant ſu que ſa fille avoit beaucoup d'eſtime pour Riquet à la Houpe, qu'il connoiſſoit d'ailleurs pour un prince très - ſpirituel & très - ſage, le reçut avec plaiſir pour ſon gendre. Dès le lendemain les noces furent faites, ainſi que Riquet à la Houpe l'avoit prévu, & ſelon les ordres qu'il en avoit donnés long-temps auparavant.

MORALITÉ.

Ce que l'on voit dans cet écrit,
Eſt moins un conte en l'air que la vérité même:
Tout eſt beau dans ce que l'on aime,
Tout ce qu'on aime a de l'eſprit.

AUTRE MORALITÉ.

Dans un objet où la nature
Aura mis de beaux traits, & la vive peinture
D'un teint où jamais l'art ne sauroit arriver,
Tous ces dons pourront moins pour rendre un cœur sensible,
Qu'un seul agrément invisible
Que l'Amour y fera trouver.

LE PETIT POUCET,

CONTE.

Il étoit une fois un bucheron & une bucheronne qui avoient sept enfans, tous garçons : l'aîné n'avoit que dix ans, & le plus jeune n'en avoit que sept. On s'étonnera que le bucheron ait eu tant d'enfans en si peu de temps; mais c'est que sa femme alloit vîte en besogne, & n'en faisoit pas moins de deux à la fois. Ils étoient fort pauvres, & leurs sept enfans les incommodoient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvoit encore gagner sa vie. Ce qui les chagrina encore, c'est que le plus jeune étoit fort délicat, & ne disoit

mot, prenant pour bêtiſe ce qui étoit une marque de la bonté de ſon eſprit. Il étoit fort petit, & quand il vint au monde il n'étoit guères plus gros que le pouce ; ce qui fit que l'on l'appela le petit Poucet. Ce pauvre enfant étoit le ſouffre-douleurs de la maiſon, & on lui donnoit toujours le tort. Cependant il étoit le plus fin & le plus aviſé de tous ſes frères ; & s'il parloit peu, il écoutoit beaucoup. Il vint une année très-fâcheuſe, & la famine fut ſi grande, que ces pauvres gens réſolurent de ſe défaire de leurs enfans. Un ſoir que ces enfans étoient couchés, & que le bucheron étoit auprès du feu avec ſa femme, il lui dit, le cœur ſerré de douleur : tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfans ; je ne ſaurois les voir mourir de faim devant mes yeux, & je ſuis réſolu de les mener perdre demain au bois, ce qui ſera bien aiſé ; car, tandis qu'ils s'amuſeront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir ſans qu'ils nous voient. Ah ! s'écria la bucheronne, pourrois-tu bien toi-même mener perdre tes enfans ? Son mari avoit beau lui repréſenter leur grande pauvreté, elle ne pouvoit y conſentir : elle étoit pauvre, mais elle étoit leur mère. Cependant, ayant conſidéré quelle douleur ce lui ſeroit de les voir mourir de

faim, elle y consentit, & alla se coucher en pleurant. Le petit poucet ouït tout ce qu'ils dirent; car, ayant entendu de dedans son lit qu'ils parloient d'affaires, il s'étoit levé doucement, & s'étoit glissé sous l'escabelle de son père, pour les écouter sans être vu. Il alla se recoucher, & ne dormit point du reste de la nuit, songeant à ce qu'il avoit à faire. Il se leva de bon matin, & alla au bord d'un ruisseau où il remplit ses poches de petits cailloux blancs, & ensuite revint à la maison. On partit, & le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il savoit à ses frères. Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où, à dix pas de distance, on ne se voyoit pas l'un l'autre. Le bucheron se mit à couper du bois, & ses enfans à ramasser des broussailles pour faire des fagots. Le père & la mère les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, & puis s'enfuirent tout-à-coup par un petit sentier détourné. Lorsque ces enfans se virent seuls, ils se mirent à crier & à pleurer de toute leur force. Le petit Poucet les laissoit crier, sachant bien par où il reviendroit à la maison; car, en marchant, il avoit laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avoit dans ses poches. Il leur dit donc: ne craignez point, mes frères,

mon père & ma mère nous ont laiſſés ici, mais je vous ramènerai bien au logis; ſuivez-moi ſeulement. Ils le ſuivirent, & il les mena juſqu'à leur maiſon, par le même chemin qu'ils étoient venus dans la forêt. Ils n'osèrent d'abord entrer; mais ils ſe mirent tout contre la porte, pour écouter ce que diſoient leur père & leur mère.

Dans le moment que le bucheron & la bucheronne arrivèrent chez eux, le ſeigneur du village leur envoya dix écus qu'il leur devoit il y avoit long-temps, & dont ils n'eſpéroient plus rien. Cela leur redonna la vie; car les pauvres gens mouroient de faim. Le bucheron envoya ſur l'heure ſa femme à la boucherie. Comme il y avoit long-temps qu'ils n'avoient mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en falloit pour le ſoupé de deux perſonnes. Lorſqu'ils furent raſſaſiés, la bucheronne dit: hélas! où ſont maintenant nos pauvres enfans? Ils feroient bonne chère de ce qui nous reſte là. Mais auſſi, Guillaume, c'eſt toi qui les as voulu perdre; j'avois bien dit que nous nous en repentirions: que font-ils maintenant dans cette forêt? Hélas! mon Dieu, les loups les ont peut-être déjà mangés: tu es bien inhumain d'avoir perdu ainſi tes enfans. Le bucheron s'impatienta à la fin; car

elle redit plus de vingt fois qu'ils s'en repentiroient, & qu'elle l'avoit bien dit. Il la menaça de la battre, ſi elle ne ſe taiſoit. Ce n'eſt pas que le bucheron ne fût peut-être encore plus fâché que ſa femme; mais c'eſt qu'elle lui rompoit la tête, & qu'il étoit de l'humeur de beaucoup d'autres gens qui aiment fort les femmes qui diſent bien, mais qui trouvent très-importunes celles qui ont toujours bien dit. La bucheronne étoit toute en pleurs: hélas! où ſont maintenant mes enfans, mes pauvres enfans? Elle le dit une fois ſi haut, que les enfans qui étoient à la porte l'ayant entendue, ſe mirent à crier tous enſemble: nous voilà! nous voilà! elle courut vîte leur ouvrir la porte, & leur dit en les embraſſant: que je ſuis aiſe de vous revoir, mes chers enfans! vous êtes bien las, & vous avez bien faim: & toi, Pierrot, comme te voilà crotté! viens que je te débarbouille. Ce Pierrot étoit ſon fils aîné qu'elle aimoit plus que tous les autres, parce qu'il étoit un peu rouſſeau, & qu'elle étoit un peu rouſſe. Ils ſe mirent à table, & mangèrent d'un appétit qui faiſoit plaiſir au père & à la mère, à qui ils racontoient la peur qu'ils avoient eue dans la forêt, en parlant preſque toujours tous enſemble. Ces bonnes gens étoient ravis de revoir leurs en-

fans avec eux, & cette joie dura tant que les dix écus durèrent : mais lorfque l'argent fut dépenfé, ils retombèrent dans leur premier chagrin ; & réfolurent de les perdre encore ; &, pour ne pas manquer le coup, de les mener bien plus loin que la première fois. Ils ne purent parler de cela fi fecrètement qu'ils ne fuffent entendus par le petit Poucet, qui fit fon compte de fortir d'affaire comme il avoit déjà fait : mais quoiqu'il fe fût levé de bon matin pour aller ramaffer de petits cailloux, il ne put en venir à bout ; car il trouva la porte de la maifon fermée à double tour. Il ne favoit que faire, lorfque la bucheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeûné, il fongea qu'il pourroit fe fervir de fon pain au lieu de cailloux ; en le jetant par miettes le long des chemins où ils pafferoient : il le ferra donc dans fa poche. Le père & la mère les menèrent dans l'endroit de la forêt le plus épais & le plus obfcur, & dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux - fuyant & les laifsèrent là. Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyoit retrouver aifément fon chemin, par le moyen de fon pain qu'il avoit femé partout où il avoit paffé : mais il fut bien furpris lorfqu'il ne put en retrouver une feule

miette ; les oiſeaux étoient venus, qui avoient tout mangé. Les voilà donc bien affligés ; car plus ils s'égaroient, & plus ils s'enfonçoient dans la forêt. La nuit vint, & il s'éleva un grand vent qui leur faiſoit des peurs épouvantables. Ils croyoient n'entendre de tous côtés que des hurlemens de loups qui venoient à eux pour les manger. Ils n'oſoient preſque ſe parler ni tourner la tête. Il ſurvint une pluie qui les perça juſqu'aux os ; ils gliſſoient à chaque pas, tomboient dans la boue d'où ils ſe relevoient tout crottés, ne ſachant que faire de leurs mains. Le petit Poucet grimpa au haut d'un arbre pour voir s'il ne découvriroit rien : ayant tourné la tête de tous côtés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui étoit bien loin par-delà la forêt. Il deſcendit de l'arbre ; & lorſqu'il fut à terre, il ne vit plus rien : cela le déſola. Cependant ayant marché quelque temps avec ſes frères du côté qu'il avoit vu la lumière, il la revit en ſortant du bois. Ils arrivèrent enfin à la maiſon où étoit cette chandelle, non ſans bien des frayeurs ; car ſouvent ils la perdoient de vue, ce qui leur arrivoit toutes les fois qu'ils deſcendoient dans quelques fonds. Ils heurtèrent à la porte, & une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils vou-

ſoient. Le petit Poucet lui dit, qu'ils étoient de pauvres enfans qui s'étoient perdus dans la forêt, & qui demandoient à coucher par charité. Cette femme, les voyant tous ſi jolis, ſe mit à pleurer, & leur dit: Hélas! mes pauvres enfans, où êtes-vous venus? Savez-vous bien que c'eſt ici la maiſon d'un ogre qui mange les petits enfans? Hélas! madame, lui répondit le petit Poucet, qui trembloit de toute ſa force auſſi bien que ſes frères, que ferons-nous? Il eſt bien sûr que les loups de la forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, ſi vous ne voulez pas nous retirer chez vous; & cela étant, nous aimons mieux que ce ſoit monſieur qui nous mange; peut-être qu'il aura pitié de nous, ſi vous voulez bien l'en prier. La femme de l'ogre, qui crut qu'elle pourroit les cacher à ſon mari juſqu'au lendemain matin, les laiſſa entrer, & les mena ſe chauffer auprès d'un bon feu; car il y avoit un mouton tout entier à la broche pour le ſoupé de l'ogre. Comme ils commençoient à ſe chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte: c'étoit l'ogre qui revenoit. Auſſitôt ſa femme les fit cacher ſous le lit, & alla ouvrir la porte. L'ogre demanda d'abord ſi le ſoupé étoit prêt & ſi on avoit tiré du vin, & auſſitôt il ſe mit

à table. Le mouton étoit encore tout ſanglant ; mais il ne lui en ſembla que meilleur. Il fleuroit à droite & à gauche, diſant qu'il ſentoit la chair fraîche. Il faut, lui dit ſa femme, que ce ſoit ce veau que je viens d'habiller que vous ſentiez. Je ſens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'ogre, en regardant ſa femme de travers, & il y a ici quelque choſe que je n'entends pas : en diſant ces mots, il ſe leva de table & alla droit au lit. Ah ! dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme ! Je ne ſais à quoi il tient que je ne te mange auſſi : bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours-ci. Il les tira de deſſous le lit l'un après l'autre. Ces pauvres enfans ſe mirent à genoux en lui demandant pardon ; mais ils avoient affaire au plus cruel de tous les ogres, qui, bien loin d'avoir de la pitié, les dévoroit déjà des yeux, & diſoit à ſa femme que ce ſeroient là de friands morceaux lorſqu'elle leur auroit fait une bonne ſauce. Il alla prendre un grand couteau ; &, en approchant de ces pauvres enfans, il l'aiguiſoit ſur une longue pierrre qu'il tenoit à ſa main gauche. Il en avoit déjà empoigné un lorſque ſa femme



Voila du gibier qui me vient bien a propos pour traiter trois Ogres de mes amis.

lui dit : Que voulez-vous faire à l'heure qu'il eſt ? N'aurez-vous pas aſſez de temps demain ? Tais-toi, reprit l'ogre ; ils en ſeront plus mortifiés. Mais vous avez encore tant de viande, reprit ſa femme : voilà un veau, deux moutons, & la moitié d'un cochon. Tu as raiſon, dit l'ogre : donne-leur bien à ſouper afin qu'ils ne maigriſſent pas, & va les mener coucher. La bonne femme fut ravie de joie, & leur porta bien à ſouper, mais ils ne purent manger, tant ils étoient ſaiſis de peur. Pour l'ogre, il ſe remit à boire, ravi d'avoir de quoi ſi bien régaler ſes amis. Il but une douzaine de coups plus qu'à l'ordinaire ; ce qui lui donna un peu dans la tête, & l'obligea de s'aller coucher.

L'ogre avoit ſept filles qui n'étoient encore que des enfans. Ces petites ogreſſes avoient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeoient de la chair fraîche comme leur père ; mais elles avoient de petits yeux gris & tout ronds, le nez crochu, & une fort grande bouche, avec de longues dents fort aiguës & fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étoient pas encore bien méchantes ; mais elles promettoient beaucoup, car elles mordoient déjà les petits enfans pour en ſucer le ſang. On les avoit fait coucher de bonne heure, & elles

étoient toutes ſept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or ſur la tête. Il y avoit dans la même chambre un autre lit de la même grandeur: ce fut dans ce lit que la femme de l'ogre mit coucher les ſept petits garçons, après quoi elle s'alla coucher auprès de ſon mari. Le petit Poucet, qui avoit remarqué que les filles de l'ogre avoient des couronnes d'or ſur la tête, & qui craignoit qu'il ne prît à l'ogre quelque remords de ne les avoir pas égorgés dès le ſoir même, ſe leva vers le milieu de la nuit, & prenant les bonnets de ſes frères & le ſien, il alla tout doucement les mettre ſur la tête des ſept filles de l'ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or, qu'il mit ſur la tête de ſes frères & ſur la ſienne, afin que l'ogre les prît pour ſes filles, & ſes filles pour les garçons qu'il vouloit égorger. La choſe réuſſit comme il l'avoit penſé; car l'ogre s'étant éveillé ſur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvoit exécuter la veille. Il ſe jeta donc bruſquement hors du lit, & prenant ſon grand couteau: Allons voir, dit-il, comment ſe portent nos petits drôles; n'en faiſons pas à deux fois. Il monta donc à tâtons à la chambre de ſes filles, & s'approcha du lit où étoient les petits garçons, qui dormoient tous, excepté

le petit Poucet, qui eut bien peur lorſqu'il ſentit la main de l'ogre qui lui tâtoit la tête, comme il avoit tâté celle de tous ſes frères. L'ogre qui ſentit les couronnes d'or : Vraiment, dit-il, j'allois faire là un bel ouvrage; je vois bien que je bus trop hier au ſoir. Il alla enſuite au lit de ſes filles, où ayant ſenti les petits bonnets des garçons : Ah! les voilà, dit-il, nos gaillards; travaillons hardiment. En diſant ces mots, il coupa ſans, balancer, la gorge à ſes ſept filles. Fort content de cette expédition, il alla ſe recoucher auprès de ſa femme. Auſſitôt que le petit Poucet entendit ronfler l'ogre, il réveilla ſes frères, & leur dit de s'habiller promptement & de le ſuivre. Ils deſcendirent doucement dans le jardin, & ſautèrent par-deſſus les murailles. Ils coururent preſque toute la nuit, toujours en tremblant & ſans ſavoir où ils alloient. L'ogre, s'étant éveillé, dit à ſa femme : Va-t-en là-haut habiller ces petits drôles d'hier au ſoir. L'ogreſſe fut fort étonnée de la bonté de ſon mari, ne ſe doutant point de la manière qu'il entendoit qu'elle les habillât; & croyant qu'il lui ordonnoit de les aller vêtir, elle monta en haut, où elle fut bien ſurpriſe, lorſqu'elle apperçut ſes ſept filles égorgées & nageant dans leur ſang. Elle commença par s'évanouir

(car c'eſt le premier expédient que trouvent preſque toutes les femmes en pareilles rencontres). L'ogre, craignant que ſa femme ne fût trop long-temps à la beſogne dont il l'avoit chargée, monta en haut pour lui aider. Il ne fut pas moins étonné que ſa femme, lorſqu'il vit cet affreux ſpectacle. Ah! qu'ai-je fait là, s'écria-t-il? Ils me le payeront, les malheureux, & tout-à-l'heure. Il jeta auſſitôt une potée d'eau dans le nez de ſa femme; & l'ayant fait revenir: Donne-moi vîte mes bottes de ſept lieues, lui dit-il, afin que j'aille les attraper. Il ſe mit en campagne; & après avoir couru de tous côtés, enfin il entra dans le chemin où marchoient ces pauvres enfans, qui n'étoient plus qu'à cent pas du logis de leur père. Ils virent l'ogre qui alloit de montagne en montagne, & qui traverſoit des rivières auſſi aiſément qu'il auroit fait le moindre ruiſſeau. Le petit Poucet, qui vit un rocher creux proche le lieu où ils étoient, y fit cacher ſes ſix frères, & s'y fourra auſſi, regardant toujours ce que l'ogre deviendroit. L'ogre, qui ſe trouvoit fort las du long chemin qu'il avoit fait inutilement (car les bottes de ſept lieues fatiguent fort leur homme) voulut ſe repoſer; & par haſard, il alla s'aſſeoir ſur la roche où les petits garçons s'étoient cachés.

Comme il n'en pouvoit plus de fatigue, il s'endormit après s'être reposé quelque temps, & vint à ronfler si effroyablement, que les pauvres enfans n'en eurent pas moins de peur que quand il tenoit son grand couteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en eut moins de peur, & dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'ogre dormoit bien fort, & qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil, & gagnèrent vîte la maison. Le petit Poucet s'étant approché de l'ogre, lui tira doucement ses bottes, & les mit aussitôt. Les bottes étoient fort grandes & fort larges: mais comme elles étoient fées, elles avoient le don de s'aggrandir & de s'appetisser selon la jambe de celui qui les chaussoit; de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses pieds & à ses jambes, que si elles avoient été faites pour lui. Il alla droit à la maison de l'ogre, où il trouva sa femme qui pleuroit auprès de ses filles égorgées. Votre mari, lui dit le petit Poucet, est en grand danger; car il a été pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuer s'il ne leur donne tout son or & tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenoient le poignard sur la gorge, il m'a apperçu, & m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, & de vous

dire de me donner tout ce qu'il a vaillant, ſans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront ſans miſéricorde. Comme la choſe preſſe beaucoup, il a voulu que je priſſe ſes bottes de ſept lieues que voilà, pour faire diligence, & auſſi afin que vous ne croyez pas que je ſois un affronteur. La bonne femme, fort effrayée, lui donna auſſitôt tout ce qu'elle avoit; car cet ogre ne laiſſoit pas d'être fort bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfans. Le petit Poucet étant donc chargé de toutes les richeſſes de l'ogre, s'en revint au logis de ſon père, où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonſtánce, & qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'ogre; qu'à la vérité il n'avoit pas fait conſcience de lui prendre ſes bottes de ſept lieues, parce qu'il ne s'en ſervoit que pour courir après les petits enfans. Ces gens-là aſſurent le ſavoir de bonne part, & même pour avoir bu & mangé dans la maiſon du bucheron. Ils aſſurent que lorſque le petit Poucet eut chauſſé les bottes de l'ogre, il s'en alla à la cour, où il ſavoit qu'on étoit fort en peine d'une armée qui étoit à deux cent lieues de là, & du ſuccès d'une bataille qu'on avoit donnée. Il alla, diſent-ils, trouver

le

le roi, & lui dit que s'il le ſouhaitoit, il lui rapporteroit des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une groſſe ſomme d'argent s'il en venoit à bout. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le ſoir même; & cette première courſe l'ayant fait connoître, il gagnoit tout ce qu'il vouloit: car le roi payoit parfaitement bien pour porter ſes ordres à l'armée; & une infinité de dames lui donnoient tout ce qu'il vouloit pour avoir des nouvelles de leurs amans, & ce fut là ſon plus grand gain. Il ſe trouvoit quelques femmes qui le chargeoient de lettres pour leurs maris; mais elles le payoient ſi mal, & cela alloit à ſi peu de choſe, qu'il ne daignoit pas mettre en ligne de compte ce qu'il gagnoit de ce côté-là. Après avoir fait pendant quelque temps le métier de coureur, & y avoir amaſſé beaucoup de bien, il revint chez ſon père, où il n'eſt pas poſſible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. Il mit toute ſa famille à ſon aiſe. Il acheta des offices de nouvelle création pour ſon père & pour ſes frères; & par là ils les établit tous, & fit parfaitement bien ſa cour en même temps.

MORALITÉ.

ON ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfans,
Quand ils font tous beaux, bien faits & bien grands,
Et d'un extérieur qui brille;
Mais fi l'un d'eux eft foible, on ne dit mot;
On le méprife, on le raille, on le pille:
Quelquefois cependant, c'eft ce petit marmot
Qui fera le bonheur de toute la famille.

L'ADROITE PRINCESSE,

O U

LES AVENTURES DE FINETTE,

NOUVELLE.

A madame la comteffe de Murat.

VOUS faites les plus jolies nouvelles du monde en vers; mais en vers auffi doux que naturels. Je voudrois bien, charmante comteffe, vous en dire une à mon tour; cependant je ne fais fi vous pourrez vous en divertir. Je fuis aujourd'hui de l'humeur du bourgeois gentilhomme; je ne voudrois ni vers, ni profe pour vous la conter: point de grands

mots, point de brillans, point de rimes; un tour naïf m'accommode mieux; en un mot, un récit ſans façon & comme on parle: je ne cherche que quelque moralité.

Mon hiſtoriette en fournit aſſez, & par-là elle pourra vous être agréable. Elle roule ſur deux proverbes au lieu d'un: c'eſt la mode; vous les aimez: je m'accommode à l'uſage avec plaiſir. Vous y verrez comment nos aïeux ſavoient inſinuer qu'on tombe dans mille déſordres quand on ſe plaît à ne rien faire, ou, pour parler comme eux, qu'*oiſiveté eſt la mère de tous vices;* & vous aimerez ſans doute leur manière de perſuader. Le ſecond proverbe eſt, qu'il faut être toujours ſur ſes gardes: vous voyez bien que je veux dire, que la *défiance eſt la mère de sûreté.*

Non, l'amour ne triomphe guères
Que des cœurs qui n'ont point d'affaires.
Vous, qui craignez que d'un adroit vainqueur
Votre raiſon ne devienne la dupe,
Beautés, ſi vous voulez conſerver votre cœur,
Il faut que votre eſprit s'occupe.
Mais ſi, malgré vos ſoins, votre ſort eſt d'aimer,
Gardez du moins de vous laiſſer charmer,
Sans connoître
Celui que votre cœur ſe veut donner pour maître.
Craignez les blondins doucereux
Qui fatiguent les ruelles,

Et, ne fachant que dire aux belles,
Soupirent fans être amoureux.
Défiez-vous des conteurs de fleurettes ;
Connoiffez bien le fond de leurs efprits :
Auprès de toutes les Iris
Ils débitent mille fornettes.
Défiez-vous enfin de ces brufques amans,
Qui fe difent en feu dès les premiers momens,
Et jurent une vive flâme ;
Moquez-vous de ces vains fermens :
Pour bien affujétir une âme
Il faut qu'il en coûte du temps.
Gardez qu'un peu de complaifance
Ne défarme trop tôt votre auftère fierté ;
De votre jufte défiance
Dépend votre repos & votre sûreté.

Mais je n'y fonge pas, madame ; j'ai fait des vers : au lieu de m'en tenir au goût de monfieur Jourdain, j'ai rimé fur le ton de Quinault. Je reprends le tour fimple au plus vîte, de peur d'avoir part aux vieilles haines qu'on eût pour cet agréable moralifeur, & de peur qu'on ne m'accufe de le piller & de le mettre en pièces, comme tant d'auteurs impitoyables font tous les jours.

Du temps des premières croifades, un roi de je ne fais quel royaume de l'Europe, fe réfolut d'aller faire la guerre aux infidelles dans la Paleftine. Avant que d'entreprendre un fi long voyage, il mit un fi bon ordre aux affai-

res de ſon royaume, & il en confia la régence à un miniſtre ſi habile, qu'il fut en repos de ce côté-là. Ce qui inquiétoit le plus ce prince, c'étoit le ſoin de ſa famille. Il avoit perdu la reine ſon épouſe depuis aſſez peu de temps : elle ne lui avoit point laiſſé de fils; mais il ſe voyoit père de trois jeunes princeſſes à marier. Ma chronique ne m'a point appris leur véritable nom; je ſais ſeulement que, comme en ces temps heureux la ſimplicité des peuples donnoit, ſans façon, des ſurnoms aux perſonnes éminentes, ſuivant leurs bonnes qualités ou leurs défauts, on avoit ſurnommé l'aînée de ſes princeſſes, *Nonchalante*, ce qui ſignifie indolente en ſtyle moderne; la ſeconde, *Babillarde*; & la troiſième, *Finette* : noms qui avoient tous un juſte rapport aux caractères de ces trois ſœurs.

Jamais on n'a rien vu de ſi indolent qu'étoit Nonchalante. Tous les jours elle n'étoit pas éveillée à une heure après midi : on la traînoit à l'égliſe telle qu'elle ſortoit de ſon lit, ſa coëffure en déſordre, ſa robe détachée, point de ceinture, & ſouvent une mule d'une façon & une de l'autre. On corrigeoit cette différence durant la journée; mais on ne pouvoit réſoudre cette princeſſe à être jamais autrement qu'en mules; elle trouvoit une

fatigue inſupportable à mettre des ſouliers. Quand Nonchalante avoit dîné, elle ſe mettoit à ſa toilette, où elle étoit juſqu'au ſoir : elle employoit le reſte de ſon temps, juſqu'à minuit, à jouer & à ſouper, enſuite on étoit preſque auſſi long-temps à la déshabiller, qu'on avoit été à l'habiller : elle ne pouvoit jamais parvenir à aller ſe coucher qu'au grand jour.

Babillarde menoit une autre ſorte de vie. Cette princeſſe étoit fort vive, & n'employoit que peu de temps pour ſa perſonne ; mais elle avoit une envie de parler ſi étrange, que depuis qu'elle étoit éveillée juſqu'à ce qu'elle fût endormie, la bouche ne lui fermoit pas. Elle ſavoit l'hiſtoire des mauvais ménages, des liaiſons tendres, des galanteries, non ſeulement de toute la cour, mais des plus petits bourgeois. Elle tenoit régiſtre de toutes les femmes qui exerçoient certaines rapines dans leur domeſtique, pour ſe donner une parure plus éclatante, & étoit informée préciſément de ce que gagnoit la ſuivante de la comteſſe une telle, & le maître d'hôtel du marquis un tel. Pour être inſtruite de toutes ces petites choſes, elle écoutoit ſa nourrice & ſa couturière avec plus de plaiſir qu'elle n'auroit fait un ambaſſadeur, & enſuite elle étourdiſſoit de ces belles hiſtoires, depuis le roi ſon père juſ-

qu'à ſes valets de pied ; car, pourvu qu'elle parlât, elle ne ſe ſoucioit pas à qui. La démangeaiſon de parler produiſit encore un autre mauvais effet chez cette princeſſe. Malgré ſon haut rang, ſes airs trop familiers donnèrent la hardieſſe aux blondins de la cour de lui débiter des douceurs. Elle écouta leurs fleurettes ſans façon, pour avoir le plaiſir de leur répondre ; car, à quelque prix que ce fût, il falloit que, du matin au ſoir, elle écoutât ou caquetât. Babillarde, non plus que Nonchalante, ne s'occupoit jamais, ni à penſer, ni à faire aucune réflexion, ni à lire ; elle s'embarraſſoit auſſi peu d'aucun ſoin domeſtique, ni des amuſemens que produit l'aiguille & le fuſeau. Enfin ces deux ſœurs, dans une éternelle oiſiveté, ne faiſoient jamais agir ni leur eſprit, ni leur main.

La ſœur cadette de ces deux princeſſes étoit d'un caractère bien différent. Elle agiſſoit inceſſamment de l'eſprit & de ſa perſonne : elle avoit une vivacité ſurprenante, & elle s'appliquoit à en faire un bon uſage. Elle ſavoit parfaitement bien danſer, chanter, jouer des inſtrumens ; réuſſiſſoit avec une adreſſe admirable à tous les petits travaux de la main, qui amuſent d'ordinaire les perſonnes de ſon ſexe ; mettoit l'ordre & la règle dans la maiſon du

roi, & empêchoit, par ſes ſoins, les pilleries des petits officiers; car dès ce temps-là ils ſe mêloient de voler les princes.

Ses talens ne ſe bornoient pas là; elle avoit beaucoup de jugement, & une préſence d'eſprit ſi merveilleuſe, qu'elle trouvoit ſur-le-champ des moyens pour ſortir de toutes ſortes d'affaires. Cette jeune princeſſe avoit découvert, par ſa pénétration, un piége dangereux qu'un ambaſſadeur de mauvaiſe foi avoit tendu au roi ſon père, dans un traité que ce prince étoit tout prêt de ſigner. Pour punir la perfidie de cet ambaſſadeur & de ſon maître, le roi changea l'article du traité; & en le mettant dans les termes que lui avoit inſpirés ſa fille, il trompa à ſon tour le trompeur même. La jeune princeſſe découvrit encore un tour de fourberie qu'un miniſtre vouloit jouer au roi; & par le conſeil qu'elle donna à ſon père, il fit retomber l'infidélité de cet homme-là ſur lui-même. La princeſſe donna, en pluſieurs autres occaſions, des marques de ſa pénétration & de ſa fineſſe d'eſprit; elle en donna tant, que le peuple lui donna le nom de Finette. Le roi l'aimoit beaucoup plus que ſes autres filles; & il faiſoit un ſi grand fonds ſur ſon bon ſens, que s'il n'avoit point eu d'autre enfant

qu'elle, il feroit parti fans inquiétude : mais il fe défioit autant de la conduite de fes autres filles, qu'il fe repofoit fur celle de Finette. Ainfi, pour être sûr des démarches de fa famille, comme il fe croyoit sûr de celles de fes fujets, il prit les mefures que je vais dire.

Vous, qui êtes fi favante dans toutes fortes d'antiquités, je ne doute pas, comteffe charmante, que vous n'ayez cent fois entendu parler du merveilleux pouvoir des fées. Le roi dont je vous parle, étant ami intime d'une de ces habiles femmes, alla trouver cette amie ; il lui repréfenta l'inquiétude où il étoit touchant fes filles. Ce n'eft pas, lui dit ce prince, que les deux aînées dont je m'inquiète, aient jamais fait la moindre chofe contre leur devoir ; mais elles ont fi peu d'efprit, elles font fi imprudentes, & vivent dans une fi grande défoccupation, que je crains que, pendant mon abfence, elles n'aillent s'embarraffer dans quelque folle intrigue pour trouver de quoi s'amufer. Pour Finette, je fuis sûr de fa vertu ; cependant je la traiterai comme les autres, pour faire tout égal : c'eft pourquoi, fage fée, je vous prie de me faire trois quenouilles de verre pour mes filles, qui foient faites avec un tel art, que chaque quenouille ne manque point de fe caffer, fitôt que celle à qui

elle appartiendra fera quelque chofe contre fa gloire.

Comme cette fée étoit des plus habiles, elle donna à ce prince trois quenouilles enchantées, & travaillées avec tous les foins néceffaires pour le deffein qu'il avoit. Mais il ne fut pas content de cette précaution ; il mena les princeffes dans une tour fort haute, qui étoit bâtie dans un lieu bien défert. Le roi dit à fes filles, qu'il leur ordonnoit de demeurer dans cette tour pendant tout le temps de fon abfence, & qu'il leur défendoit d'y recevoir aucune perfonne que ce fût. Il leur ôta tous leurs officiers de l'un & de l'autre fexe ; &, après leur avoir fait préfent des quenouilles enchantées, dont il leur expliqua les qualités, il embraffa les princeffes, & ferma les portes de la tour, dont il prit lui-même les clefs ; puis il partit.

Vous allez peut-être croire, madame, que ces princeffes étoient-là en danger de mourir de faim. Point du tout : on avoit eu foin d'attacher une poulie à une des fenêtres de la tour, & on y avoit mis une corde, à laquelle les princeffes attachoient un corbillon, qu'elles defcendoient chaque jour. Dans ce corbillon on mettoit leurs provifions pour la journée, & quand elles l'avoient remonté,

elles retiroient avec ſoin la corde dans la chambre.

Nonchalante & Babillarde menoient dans cette ſolitude une vie qui les déſeſpéroit : elles s'ennuyoient à un point qu'on ne ſauroit exprimer ; mais il falloit prendre patience, car on leur avoit fait la quenouille ſi terrible, qu'elles craignoient que la moindre démarche un peu équivoque ne la fît caſſer.

Pour Finette, elle ne s'ennuyoit point du tout : ſon fuſeau, ſon aiguille, & ſes inſtrumens de muſique, lui fourniſſoient des amuſemens ; &, outre cela, par l'ordre du miniſtre qui gouvernoit l'état, on mettoit, dans le corbillon des princeſſes, des lettres qui les informoient de tout ce qui ſe paſſoit au-dedans & au-dehors du royaume. Le roi l'avoit permis ainſi ; & le miniſtre, pour faire ſa cour aux princeſſes, ne manquoit par d'être exact ſur cet article. Finette liſoit toutes ces nouvelles avec empreſſement, & s'en divertiſſoit. Pour ſes deux ſœurs, elles ne daignoient pas y prendre la moindre part : elles diſoient qu'elles étoient trop chagrines pour avoir la force de s'amuſer de ſi peu de choſe ; il leur falloit au moins des cartes, pour ſe déſennuyer pendant l'abſence de leur père.

Elles paſſoient donc ainſi triſtement leur vie

en murmurant contre leur deſtin ; & je crois qu'elles ne manquèrent pas de dire : *Qu'il vaut mieux être né heureux , que d'être né fils de roi.* Elles étoient ſouvent aux fenêtres de leur tour , pour voir du moins ce qui ſe paſſeroit dans la campagne. Un jour , comme Finette étoit occupée dans ſa chambre à quelque joli ouvrage , ſes ſœurs , qui étoient à la fenêtre, virent au pied de leur tour une pauvre femme vêtue de haillons déchirés , qui leur crioit ſa misère fort pathétiquement ; elle les prioit à mains jointes de la laiſſer entrer dans leur château , leur repréſentant qu'elle étoit une malheureuſe étrangère qui ſavoit mille ſortes de choſes , & qu'elle leur rendroit ſervice avec la plus exacte fidélité. D'abord les princeſſes ſe ſouvinrent de l'ordre qu'avoit donné le roi leur père , de ne laiſſer entrer perſonne dans la tour ; mais Nonchalante étoit ſi laſſe de ſe ſervir elle-même , & Babillarde ſi ennuyée de n'avoir que ſes ſœurs à qui parler , que l'envie qu'eut l'une d'être coëffée en détail , & l'empreſſement qu'eut l'autre d'avoir une perſonne de plus pour jaſer , les engagea à ſe réſoudre de laiſſer entrer la pauvre étrangère.

Penſez-vous , dit Babillarde à ſa ſœur que , la défenſe du roi s'étende ſur des gens comme

cette malheureuſe ? Je crois que nous la pouvons recevoir ſans conſéquence. Vous ferez ce qu'il vous plaira, ma ſœur, répondit Nonchalante. Babillarde, qui n'attendoit que ce conſentement, deſcendit auſſitôt le corbillon: la pauvre femme ſe mit dedans, & les princeſſes la montèrent avec le ſecours de la poulie.

Quand cette femme fut devant leurs yeux, l'horrible mal-propreté de ſes habits les dégoûta : elles voulurent lui en donner d'autres ; mais elle leur dit qu'elle en changeroit le lendemain, & que pour l'heure qu'il étoit, elle alloit ſonger à les ſervir. Comme elle achevoit de parler, Finette revint de ſa chambre. Cette princeſſe fut étrangement ſurpriſe de voir cette inconnue avec ſes ſœurs ; elles lui dirent pour quelles raiſons elles l'avoient fait monter ; & Finette, qui vit que c'étoit une choſe faite, diſſimula le chagrin qu'elle eut de cette imprudence.

Cependant la nouvelle officière des princeſſes fit cent tours dans le château, ſous prétexte de leur ſervice, mais en effet pour obſerver la diſpoſition du dedans : car, madame, je ne ſais ſi vous ne vous en doutez point déjà ; mais cette gueuſe prétendue étoit auſſi dangereuſe dans le château, que le fut

le comte Ory dans le couvent où il entra déguifé en abbeffe fugitive.

Pour ne vous pas tenir davantage en fufpens, je vous dirai que cette créature couverte de haillons, étoit le fils aîné d'un puiffant roi, voifin du père des princeffes. Ce jeune prince, qui étoit un des plus artificieux efprits de fon temps, gouvernoit entièrement le roi fon père ; & il n'avoit pas befoin de beaucoup de fineffe pour cela : car ce roi étoit d'un caractère fi doux & fi facile, qu'on lui en avoit donné le furnom de *Moult-benin*. Pour le jeune prince, comme il n'agiffoit que par artifices & par détours, les peuples l'avoient furnommé *Riche-en-cautèle*, & pour abréger, on difoit *Riche-cautèle*.

Il avoit un frère cadet qui étoit auffi rempli de belles qualités, que fon aîné l'étoit de défauts : cependant, malgré la différence d'humeurs, on voyoit entre ces deux frères une union fi parfaite, que tout le monde en étoit furpris. Outre les bonnes qualités de l'ame qu'avoit le prince cadet, la beauté de fon vifage & la grâce de fa perfonne étoient fi remarquables, qu'elles l'avoient fait nommer *Bel-à-voir*. C'étoit le prince Riche-cautèle qui avoit infpiré à l'ambaffadeur du roi fon père ce trait de mauvaife foi, que l'adreffe

de Finette avoit fait tomber fur eux. Riche-cautèle, qui n'aimoit déjà guères le roi père des princeffes, avoit achevé par-là de le prendre en averfion ; ainfi quand il fut les précautions que ce prince avoit prifes à l'égard de fes filles, il fe fit un pernicieux plaifir de tromper la prudence d'un père fi foupçonneux. Riche-cautèle obtint permiffion du roi fon père, d'aller faire un voyage, fous des prétextes qu'il inventa, & il prit des mefures qui le firent parvenir à entrer dans la tour des princeffes, comme vous avez vu.

En examinant le château, ce prince remarqua qu'il étoit facile aux princeffes de fe faire entendre des paffans, & il en conclut qu'il devoit refter dans fon déguifement pendant tout le jour, parce qu'elles pourroient bien, fi elles s'en avifoient, appeler du monde & le faire punir de fon entreprife téméraire. Il conferva donc toute la journée les habits & le perfonnage d'une gueufe de profeffion ; & le foir, lorfque les trois fœurs eurent foupé, Riche-cautèle jeta les haillons qui le couvroient, & laiffa voir des habits de cavalier tout couverts d'or & de pierreries. Les pauvres princeffes furent fi épouvantées de cette vue, que toutes fe mirent à fuir avec précipitation. Finette & Babillarde, qui étoient agi-

les, eurent bientôt gagné leur chambre ; mais Nonchalante, qui avoit à peine l'uſage de marcher, fut en un inſtant atteinte par le prince.

Auſſitôt il ſe jeta à ſes pieds, lui déclara qui il étoit, & lui dit que la réputation de ſa beauté & ſes portraits l'avoient engagé à quitter une cour délicieuſe, pour lui venir offrir ſes vœux & ſa foi. Nonchalante fut d'abord ſi éperdue, qu'elle ne pouvoit répondre au prince qui étoit toujours à genoux; mais comme en lui diſant mille douceurs & lui faiſant mille proteſtations, il la conjuroit avec ardeur de le recevoir pour époux dès ce moment-là même, ſa molleſſe naturelle ne lui laiſſant pas la force de diſputer, elle dit nonchalamment à Riche-cautèle qu'elle le croyoit ſincère, & qu'elle acceptoit ſa foi. Elle n'obſerva pas de plus grandes formalités que celles-là dans la concluſion de ce mariage ; mais auſſi elle en perdit ſa quenouille, qui ſe briſa en mille morceaux.

Cependant Babillarde & Finette étoient dans des inquiétudes étranges : elles avoient gagné ſéparément leurs chambres, & elles s'y étoient enfermées. Ces chambres étoient aſſez éloignées l'une de l'autre; &, comme chacune de ces princeſſes ignoroit entière-

ment le deſtin de ſes ſœurs, elles paſsèrent la nuit ſans fermer l'œil. Le lendemain, le pernicieux prince mena Nonchalante dans un appartement bas qui étoit au bout du jardin; & là cette princeſſe témoigna à Riche-cautèle l'inquiétude où elle étoit de ſes ſœurs, quoiqu'elle n'osât ſe préſenter devant elles, dans la crainte qu'elles ne blâmaſſent fort ſon mariage. Le prince lui dit qu'il ſe chargeoit de le leur faire approuver; & après quelques diſcours il ſortit, & enferma Nonchalante ſans qu'elle s'en apperçût; enſuite il ſe mit à chercher les princeſſes avec ſoin. Il fut quelque temps ſans pouvoir découvrir dans quelles chambres elles étoient enfermées. Enfin, l'envie qu'avoit Babillarde de toujours parler, étant cauſe que cette princeſſe parloit toute ſeule en ſe plaignant, le prince s'approcha de la porte de ſa chambre, & la vit par le trou de la ſerrure.

Riche-cautèle lui parla au travers de la porte, & lui dit, comme il avoit dit à ſa ſœur, que c'étoit pour lui offrir ſon cœur & ſa foi qu'il avoit fait l'entrepriſe d'entrer dans la tour. Il louoit avec exagération ſa beauté & ſon eſprit; & Babillarde, qui étoit très-perſuadée qu'elle poſſédoit un mérite extrême, fut aſſez folle pour croire ce que le prince lui

difoit : elle lui répondit un flux de paroles qui n'étoient pas trop défobligeantes. Il falloit que cette princeffe eût une étrange fureur de parler, pour s'en acquitter comme elle faifoit dans ces momens ; car elle étoit dans un abattement terrible, outre qu'elle n'avoit rien mangé de la journée, par la raifon qu'il n'y avoit rien dans fa chambre propre à manger. Comme elle étoit d'une pareffe extrême, & qu'elle ne fongeoit jamais à rien qu'à toujours parler, elle n'avoit pas la moindre prévoyance: quand elle avoit befoin de quelque chofe, elle avoit recours à Finette; & cette aimable princeffe, qui étoit auffi laborieufe & prévoyante que fes fœurs l'étoient peu, avoit toujours dans fa chambre une infinité de maffepains, de pâtes, & de confitures sèches & liquides qu'elle avoit faites elle-même. Babillarde donc, qui n'avoit pas un pareil avantage, fe fentant preffée par la faim & par les tendres proteftations que lui faifoit le prince au travers de la porte, l'ouvrit enfin à ce féducteur ; & quand elle eût ouvert, il fit encore parfaitement le comédien auprès d'elle : il avoit bien étudié fon rôle.

Enfuite ils fortirent tous deux de cette chambre, & s'en allèrent à l'office du château, où ils trouvèrent toutes fortes de rafraî-

chiffemens ; car le corbillon en fourniffoit toujours les princeffes d'avance. Babillarde continuoit d'abord à être en peine de ce qu'étoient devenues fes fœurs ; mais elle s'alla mettre dans l'efprit, fur je ne fais quel fondement, qu'elles étoient fans doute toutes deux enfermées dans la chambre de Finette, où elles ne manquoient de rien. Riche-cautèle fit tous fes efforts pour la confirmer dans cette penfée, & lui dit qu'ils iroient trouver ces princeffes vers le foir : elle ne fut pas de cet avis ; elle répondit qu'il falloit les aller chercher quand ils auroient mangé.

Enfin le prince & la princeffe mangèrent enfemble de fort bon accord ; &, après qu'ils eurent achevé, Riche-cautèle demanda à aller voir le bel appartement du château : il donna la main à la princeffe, qui le mena dans ce lieu ; & quand il y fut, il recommença à exagérer la tendreffe qu'il avoit pour elle, & les avantages qu'elle trouveroit en l'époufant. Il lui dit, comme il avoit dit à Nonchalante, qu'elle devoit accepter fa foi au moment même, parce que, fi elle alloit trouver fes fœurs avant que de l'avoir reçu pour époux, elles ne manqueroient pas de s'y oppofer, puifqu'étant fans contredit le plus puiffant prince voifin, il paroiffoit plus

vraisemblablement un parti pour l'aînée que pour elle ; qu'ainsi cette princesse ne consentiroit jamais à une union qu'il souhaitoit avec toute l'ardeur imaginable. Babillarde, après bien des discours qui ne signifioient rien, fut aussi extravagante qu'avoit été sa sœur ; elle accepta le prince pour époux, & ne se souvint des effets de sa quenouille de verre qu'après que cette quenouille fut cassée en cent pièces.

Vers le soir, Babillarde retourna dans sa chambre avec le prince ; & la première chose que vit cette princesse, ce fut sa quenouille de verre en morceaux. Elle se troubla à ce spectacle : le prince lui demanda le sujet de son trouble. Comme la rage de parler la rendoit incapable de rien taire, elle dit sottement à Riche-cautèle le mystère des quenouilles ; & ce prince eut une joie de scélérat, de ce que le père des princesses seroit par-là entièrement convaincu de la mauvaise conduite de ses filles.

Cependant Babillarde n'étoit plus en humeur d'aller chercher ses sœurs : elle craignoit avec raison qu'elles ne pussent approuver sa conduite ; mais le prince s'offrit de les aller trouver, & dit qu'il ne manqueroit pas de moyens pour les persuader de l'approuver. Après cetre assurance, la princesse, qui n'avoit point

dormi la nuit, s'assoupit; & pendant qu'elle dormoit, Riche-cautèle l'enferma à la clef, comme il avoit fait Nonchalante.

N'est-il pas vrai, belle comtesse, que ce Riche-cautèle étoit un grand scélérat, & ces deux princesses, de lâches & imprudentes personnes? Je suis fort en colère contre tous ces gens-là, & je ne doute pas que vous n'y soyez beaucoup aussi : mais ne vous inquiétez point; ils seront tous traités comme ils méritent. Il n'y aura que la sage & courageuse Finette qui triomphera.

Quand ce prince perfide eut enfermé Babillarde, il alla dans toutes les chambres du château les unes après les autres; &, comme il les trouva toutes ouvertes, il conclut qu'une seule, qu'il voyoit fermée par dedans, étoit assurément celle où s'étoit retirée Finette. Comme il avoit composé une harangue circulaire, il s'en alla débiter à la porte de Finette les mêmes choses qu'il avoit dites à ses sœurs. Mais cette princesse, qui n'étoit pas une dupe comme ses aînées, l'écouta assez long-temps sans lui répondre. Enfin, voyant qu'il étoit éclairci qu'elle étoit dans cette chambre, elle lui dit, que s'il étoit vrai qu'il eût une tendresse aussi forte & aussi sincère pour elle qu'il vouloit le lui persuader,

elle le prioit de defcendre dans le jardin, & d'en fermer la porte fur lui; & qu'après elle lui parleroit tant qu'il voudroit par la fenêtre de fa chambre, qui donnoit fur ce jardin.

Riche-cautèle ne voulut point accepter ce parti; &, comme la princeffe s'opiniâtroit toujours à ne point vouloir ouvrir, ce méchant prince, outré d'impatience, alla querir une bûche & enfonça la porte. Il trouva Finette armée d'un gros marteau, qu'on avoit laiffé par hafard dans une garde-robe qui étoit proche de fa chambre. L'émotion animoit le teint de cette princeffe; &, quoique fes yeux fuffent pleins de colère, elle parut à Riche-cautèle d'une beauté à enchanter. Il voulut fe jeter à fes pieds; mais elle lui dit fièrement en fe reculant: prince, fi vous approchez de moi, je vous fendrai la tête avec ce marteau. Quoi! belle princeffe, s'écria Riche-cautèle de fon ton d'hypocrite, l'amour qu'on a pour vous s'attire une fi cruelle haine? Il fe mit à lui prôner de nouveau, mais d'un bout de la chambre à l'autre, l'ardeur violente que lui avoit infpiré la réputation de fa beauté & de fon efprit merveilleux. Il ajouta, qu'il ne s'étoit déguifé que pour venir lui offrir avec refpect fon cœur & fa main, & lui dit qu'elle devoit pardonner à la violence

de ſa paſſion, la hardieſſe qu'il avoit eue d'enfoncer ſa porte. Il finit en lui voulant perſuader, comme il avoit fait à ſes ſœurs, qu'il étoit de ſon intérêt de le recevoir pour époux au plus vîte. Il dit encore à Finette, qu'il ne ſavoit pas où s'étoient retirées les princeſſes ſes ſœurs, parce qu'il ne s'étoit pas mis en peine de les chercher, n'ayant ſongé qu'à elle. L'adroite princeſſe, feignant de ſe radoucir, lui dit qu'il falloit chercher ſes ſœurs, & qu'après on prendroit des meſures tous enſemble; mais Riche-cautèle lui répondit qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à aller trouver les princeſſes, qu'elle n'eût conſenti à l'épouſer, parce que ſes ſœurs ne manqueroient pas de s'y oppoſer, à cauſe de leur droit d'aîneſſe.

Finette, qui ſe défioit avec raiſon de ce prince perfide, ſentit redoubler ſes ſoupçons par cette réponſe ; elle trembla de ce qui pouvoit être arrivé à ſes ſœurs, & ſe réſolut de les venger du même coup qui lui feroit éviter un malheur pareil à celui qu'elle jugeoit qu'elles avoient eu. Cette jeune princeſſe dit donc à Riche-cautèle, qu'elle conſentoit ſans peine à l'épouſer ; mais qu'elle étoit perſuadée que les mariages qui ſe faiſoient le ſoir, étoient toujours malheureux ; qu'ainſi elle le prioit

de remettre la cérémonie de ſe donner une foi réciproque au lendemain matin : elle ajouta, qu'elle l'aſſuroit de n'avertir les princeſſes de rien, & lui dit qu'elle le prioit de la laiſſer un peu de temps ſeule pour penſer au ciel ; qu'enſuite elle le meneroit dans une chambre où il trouveroit un fort bon lit, & qu'après elle reviendroit s'enfermer chez elle juſqu'au lendemain.

Riche-cautèle, qui n'étoit pas un fort courageux perſonnage, & qui voyoit toujours Finette armée du gros marteau, dont elle badinoit comme on fait d'un éventail ; Riche-cautèle, dis-je, conſentit à ce que ſouhaitoit la princeſſe, & ſe retira pour la laiſſer quelque temps méditer. Il ne fut pas plutôt éloigné, que Finette courut faire un lit ſur le trou d'un égoût qui étoit dans une chambre du château : cette chambre étoit auſſi propre qu'une autre ; mais on jetoit dans le trou de cet égoût, qui étoit fort ſpacieux, toutes les ordures du château. Finette mit ſur ce trou deux bâtons croiſés très-foibles ; puis elle fit bien proprement un lit par-deſſus, & s'en retourna auſſitôt dans ſa chambre. Un moment après Riche-cautèle y revint, & la princeſſe le conduiſit où elle venoit de faire le lit, & ſe retira. Le prince, ſans ſe déshabiller,

biller, se jeta sur le lit avec précipitation ; & sa pesanteur ayant fait tout-d'un-coup rompre les petits bâtons, il tomba au fond de l'égoût, sans pouvoir se retenir, en se faisant vingt bosses à la tête, & en se fracassant de tous côtés. La chûte du prince fit un grand bruit dans le tuyau : d'ailleurs il n'étoit pas éloigné de la chambre de Finette ; elle sut aussitôt que son artifice avoit eu tout le succès qu'elle s'étoit promis, & elle en ressentit une joie secrète qui lui fut extrêmement agréable. On ne peut pas décrire le plaisir qu'elle eut de l'entendre barboter dans l'égoût. Il méritoit bien cette punition, & la princesse avoit raison d'en être satisfaite.

Mais sa joie ne l'occupoit pas si fort qu'elle ne pensât plus à ses sœurs. Son premier soin fut de les chercher. Il lui fut facile de trouver Babillarde. Riche-cautèle, après avoir enfermé cette princesse à double tour, avoit laissé la clef à sa chambre. Finette entra dans cette chambre avec empressement, & le bruit qu'elle fit réveilla sa sœur en sursaut. Elle fut bien confuse en la voyant. Finette lui raconta de quelle manière elle s'étoit défaite du prince fourbe qui étoit venu pour les outrager. Babillarde fut frappée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre ; car,

malgré fon caquet, elle étoit fi peu éclairée, qu'elle avoit cru ridiculement tout ce que Riche-cautèle lui avoit dit. Il y a encore des dupes comme celle-là au monde. Cette princeffe, diffimulant l'excès de fa douleur, fortit de fa chambre pour aller avec Finette chercher Nonchalante. Elles parcoururent toutes les chambres du château, fans trouver la fœur; enfin, Finette s'avifa qu'elle pouvoit bien être dans l'appartement du jardin : elles l'y trouvèrent en effet, demi-morte de défefpoir & de foibleffe; car elle n'avoit pris aucune nourriture de la journée. Les princeffes lui donnèrent tous les fecours néceffaires; enfuite elles firent enfemble des éclairciffemens qui mirent Nonchalante & Babillarde dans une douleur mortelle : puis toutes trois s'allèrent repofer.

Cependant Riche-cautèle paffa la nuit fort mal à fon aife; & quand le jour fut venu, il ne fut guères mieux. Ce prince fe trouvoit dans des cavernes dont il ne pouvoit pas voir toute l'horreur, parce que le jour n'y donnoit jamais. Néanmoins, à force de fe tourmenter, il trouva l'iffue de l'égoût, qui donnoit dans une rivière affez éloignée du château. Il trouva moyen de fe faire entendre à des gens qui pêchoient dans cette

rivière, dont il fut tiré dans un état qui fit compaſſion à ces bonnes gens.

Il ſe fit tranſporter à la cour du roi ſon père pour ſe guérir à loiſir ; & la diſgrace qui lui étoit arrivée lui fit prendre une ſi forte haine contre Finette, qu'il ſongea moins à ſe guérir, qu'à ſe venger d'elle.

Cette princeſſe paſſoit des momens bien triſtes : la gloire lui étoit mille fois plus chère que la vie ; & la honteuſe foibleſſe de ſes ſœurs la mettoit dans un déſeſpoir dont elle avoit peine à ſe rendre maîtreſſe. Cependant la mauvaiſe ſanté de ces deux princeſſes, qui étoit cauſée par les ſuites de leurs mariages indignes, mit encore la conſtance de Finette à l'épreuve. Riche-cautèle, qui étoit déjà un habile fourbe, rappela tout ſon eſprit depuis ſon aventure pour devenir fourbiſſime. L'égoût, ni les contuſions ne lui donnoient pas tant de chagrin, que le dépit d'avoir trouvé quelqu'un plus fin que lui. Il ſe douta des ſuites de ſes deux mariages ; &, pour tenter les princeſſes malades, il fit porter ſous les fenêtres de leur château de grandes caiſſes remplies d'arbres tout chargés de beaux fruits. Nonchalante & Babillarde, qui étoient ſouvent aux fenêtres, ne manquèrent pas de voir ces fruits : auſſitôt il leur prit une

envie violente d'en manger; & elles perſécutèrent Finette de deſcendre dans le corbillon pour en aller cueillir. La complaiſance de cette princeſſe fut aſſez grande pour vouloir bien contenter ſes ſœurs; elle deſcendit, & leur rapporta de ces beaux fruits, qu'elles mangèrent avec la dernière avidité.

Le lendemain il parut des fruits d'une autre eſpèce. Nouvelle envie des princeſſes: nouvelle complaiſance de Finette; mais des officiers de Riche-cautèle, cachés, & qui avoient manqué leur coup la première fois, ne le manquèrent pas celle-ci: ils ſe ſaiſirent de Finette, & l'emmenèrent aux yeux de ſes ſœurs, qui s'arrachoient les cheveux de déſeſpoir.

Les ſatellites de Riche-cautèle firent ſ bien, qu'ils menèrent Finette dans une mai ſon de campagne où étoit le prince pou achever de ſe remettre en ſanté. Comme i étoit tranſporté de fureur contre cette prin ceſſe, il lui dit cent choſes brutales, à quc elle répondit toujours avec une fermeté 8 une grandeur d'ame digne d'une héroïn comme elle étoit. Enfin, après l'avoir gaı dée quelques jours priſonnière, il la fit coı duire au ſommet d'une montagne extrême ment haute, & il y arriva lui-même ı

moment après elle. Dans ce lieu, il lui annonça qu'on l'alloit faire mourir d'une manière qui le vengeroit des tours qu'elle lui avoit faits. Enſuite ce perfide prince montra barbarement à Finette un tonneau tout hériſſé par dedans de canifs, de raſoirs & de clous à crochet, & lui dit que pour la punir comme elle méritoit, on l'alloit jeter dans ce tonneau, puis le rouler du haut de la montagne en bas. Quoique Finette ne fût pas romaine, elle ne fut pas plus effrayée du ſupplice qu'on lui préparoit, que Regulus l'avoit été autrefois à la vue d'un deſtin pareil. Cette jeune princeſſe conſerva toute ſa fermeté, & même toute ſa préſence d'eſprit. Riche-cautèle, au lieu d'admirer ſon caractère héroïque, en prit une nouvelle rage contre elle, & ſongea à hâter ſa mort. Dans cette vue, il ſe baiſſa vers l'entrée du tonneau, qui devoit être l'inſtrument de ſa vengeance, pour examiner s'il étoit bien fourni de toutes ſes armes meurtrières. Finette, qui vit ſon perſécuteur attentif à regarder, ne perdit point de temps : elle le jeta habilement dans le tonneau, & elle le fit rouler du haut de la montagne en bas, ſans donner au prince le temps de ſe reconnoître. Après ce coup elle prit la fuite; & les officiers du prince, qui avoient

vu avec une extrême douleur la manière cruelle dont leur maître vouloit traiter cette aimable princeſſe, n'eurent garde de courir après elle pour l'arrêter. D'ailleurs, ils étoient ſi effrayés de ce qui venoit d'arriver à Riche-cautèle, qu'ils ne purent ſonger à autre choſe qu'à tâcher d'arrêter le tonneau qui rouloit avec violence ; mais leurs ſoins furent inutiles : il roula juſqu'au bas de la montagne, & ils en tirèrent leur prince couvert de mille plaies.

L'accident de Riche-cautèle mit au déſeſpoir le roi Moult-benin & le prince Bel-à-voir. Pour les peuples de leurs états, ils n'en furent point touchés. Riche-cautèlé en étoit très-haï, & même l'on s'étonnoit de ce que le jeune prince, qui avoit des ſentimens ſi nobles & ſi généreux, pût tant aimer cet indigne aîné. Mais tel étoit le bon naturel de Bel-à-voir, qu'il s'attachoit fortement à tous ceux de ſon ſang ; & Riche-cautèle avoit toujours eu l'adreſſe de lui témoigner tant d'amitié, que ce généreux prince n'auroit jamais pu ſe pardonner de n'y pas répondre avec vivacité. Bel-à-voir eut donc une douleur violente des bleſſures de ſon frère, & il mit tout en uſage pour tâcher de les guérir promptement ; cependant, malgré les ſoins

empreſſés que tout le monde en prit, rien ne ſoulageoit Riche-cautèle; au contraire ſes plaies ſembloient toujours s'envenimer de plus en plus, & le faire ſouffrir long-temps.

Finette, après s'être dégagée de l'effroyable danger qu'elle avoit couru, avoit encore regagné heureuſement le château où elle avoit laiſſé ſes ſœurs, & n'y fut pas long-temps ſans être livrée à de nouveaux chagrins. Les deux princeſſes mirent au monde chacune un fils, dont Finette ſe trouva fort embarraſſée. Cependant le courage de cette princeſſe ne s'abattit point : l'envie qu'elle eut de cacher la honte de ſes ſœurs, la fit réſoudre à s'expoſer encore une fois, quoiqu'elle en vît bien le péril. Elle prit, pour faire réuſſir le deſſein qu'elle avoit, toutes les meſures que la prudence peut inſpirer : elle ſe déguiſa en homme, enferma les enfans de ſes ſœurs dans des boîtes, & elle y fit de petits trous vis-à-vis la bouche de ces enfans, pour leur laiſſer la reſpiration : elle prit un cheval, emporta ces boîtes & quelques autres; & dans cet équipage elle arriva à la ville capitale du roi Moult-benin, où étoit Riche-cautèle.

Quand Finette fut dans cette ville, elle

apprit que la manière magnifique dont le prince Bel-à-voir récompenfoit les remèdes qu'on donnoit à fon frère, avoit attiré à la cour tous les charlatans de l'Europe : car dès ce temps-là il y avoit quantité d'aventuriers fans emploi, fans talent, qui fe donnoient pour des hommes admirables, qui avoient reçu des dons du ciel pour guérir toutes fortes de maux. Ces gens, dont la feule fcience étoit de fourber hardiment, trouvoient toujours beaucoup de croyance parmi les peuples. Ils favoient leur impofer par leur extérieur extraordinaire, & par les noms bizarres qu'ils prenoient. Ces fortes de médecins ne reftent jamais dans le lieu de leur naiffance ; & la prérogative de venir de loin leur tient fouvent lieu de mérite chez le vulgaire.

L'ingénieufe princeffe, bien informée de tout cela, fe donna un nom parfaitement étranger pour ce royaume-là : ce nom étoit Sanatio ; puis elle fit annoncer de tous côtés que le chevalier Sanatio étoit arrivé avec des fecrets merveilleux, pour guérir toutes fortes de bleffures les plus dangereufes & les plus envenimées. Auffitôt Bel-à-voir envoya querir le prétendu chevalier. Finette vint, fit le médecin empirique le mieux du

monde ; débita cinq ou ſix mots de l'art d'un air cavalier : rien n'y manquoit. Cette princeſſe fut ſurpriſe de la bonne mine & des manières agréables de Bel-à-voir ; &, après avoir raiſonné quelque temps avec ce prince au ſujet des bleſſures de Riche-cautèle, elle dit qu'elle alloit querir une bouteille d'une eau incomparable, & que cependant elle laiſſoit deux boîtes qu'elle avoit apportées, qui contenoient des onguens excellens, propres au prince bleſſé.

Là-deſſus le prétendu médecin ſortit ; il ne revenoit point : l'on s'impatientoit beaucoup de le voir tant tarder. Enfin, comme on alloit envoyer le preſſer de revenir, on entendit des cris de petits enfans dans la chambre de Riche-Cautèle. Cela ſurprit tout le monde, car il ne paroiſſoit point d'enfans. Quelqu'un prêta l'oreille, & on découvrit que ces cris venoient des boîtes de l'empirique.

C'étoient en effet les neveux de Finette. Cette princeſſe leur avoit fait prendre beaucoup de nourriture avant que de venir au palais ; mais comme il y avoit déjà longtemps, ils en ſouhaitoient de nouvelle, & ils expliquoient leurs beſoins en chantant ſur un ton dolent. On ouvrit les boîtes, & l'on

fut fort furpris d'y voir bien effectivement deux marmots qu'on trouva fort jolis. Riche-cautèle fe douta auffitôt que c'étoit encore un nouveau tour de Finette : il en conçut une fureur qu'on ne peut pas dire, & fes maux en augmentèrent à un tel point, qu'on vit bien qu'il falloit qu'il en mourût.

Bel-à-voir en fut pénétré de douleur ; & Riche-cautèle, perfide jufqu'à fon dernier moment, fongea à abufer de la tendreffe de fon frère. Vous m'avez toujours aimé, prince, lui dit-il, & vous pleurez ma perte. Je n'ai plus befoin des preuves de votre amitié, par rapport à la vie. Je meurs ; mais fi je vous ai été véritablement chér, promettez-moi de m'accorder la prière que je vais vous faire.

Bel-à-voir, qui, dans l'état où il voyoit fon frère, fe fentoit incapable de lui rien refufer, lui promit avec les plus terribles fermens, de lui accorder tout ce qu'il lui demanderoit. Auffitôt que Riche-cautèle eut entendu ces fermens, il dit à fon frère en l'embraffant : Je meurs confolé, prince, puifque je ferai vengé ; car la prière que j'ai à vous faire, c'eft de demander Finette en mariage auffitôt que je ferai mort. Vous obtiendrez fans doute cette maligne princeffe,

& dès qu'elle ſera en votre pouvoir, vous lui plongerez un poignard dans le ſein. Bel-à-voir frémit d'horreur à ces mots : il ſe repentit de l'imprudence de ſes ſermens ; mais il n'étoit plus temps de ſe dédire, & il ne voulut rien témoigner de ſon repentir à ſon frère, qui expira peu de temps après. Le roi Moult-benin en eut une ſenſible douleur. Pour ſon peuple, loin de regretter Riche-cautèle, il fut ravi que ſa mort aſſurât la ſucceſſion du royaume à Bel-à-voir, dont le mérite étoit chéri de tout le monde.

Finette, qui étoit encore une fois heureuſement retournée avec ſes ſœurs, apprit bientôt la mort de Riche-cautèle ; &, peu de temps après, on annonca aux trois princeſſes le retour du roi leur père. Ce prince vint avec empreſſement dans leur tour, & ſon premier ſoin fut de demander à voir les quenouilles de verre. Nonchalante alla querir la quenouille de Finette, la montra au roi ; puis ayant fait une profonde révérence, elle reporta la quenouille où elle l'avoit priſe. Babillarde fit le même manège, & Finette à ſon tour apporta ſa quenouille ; mais le roi, qui étoit ſoupçonneux, voulut voir les trois quenouilles à-la-fois. Il n'y eut que Finette qui pût montrer la ſienne ; & le roi entra dans une telle fureur

contre ſes deux filles aînées, qu'il les envoya à l'heure même à la fée qui lui avoit donné les quenouilles, en la priant de les garder toute leur vie auprès d'elle, & de les punir comme elles le méritoient.

Pour commencer la punition des princeſſes, la fée les mena dans une gallerie de ſon château enchanté, où elle avoit fait peindre l'hiſtoire d'un nombre infini de femmes illuſtres, qui s'étoient rendues célèbres par leurs vertus & par leur vie laborieuſe. Par un effet merveilleux de l'art de féerie, toutes ces figures avoient du mouvement, & étoient en action depuis le matin juſqu'au ſoir. On voyoit de tous côtés des trophées & des deviſes à la gloire de ces femmes vertueuſes; & ce ne fut pas une légère mortification pour les deux ſœurs, de comparer le triomphe de ces héroïnes, avec la ſituation mépriſable où leur malheureuſe imprudence les avoit réduites. Pour comble de chagrin, la fée leur dit avec gravité, que ſi elles s'étoient auſſi bien occupées que celles dont elles voyoient les tableaux, elles ne ſeroient pas tombées dans les indignes égaremens où elles s'étoient perdues; mais que l'oiſiveté étoit *la mère de tous vices* & la ſource de tous les malheurs. La fée ajouta que pour

les empêcher de retomber jamais dans des malheurs pareils, & pour leur faire réparer le temps qu'elles avoient perdu, elle alloit les occuper d'une bonne manière. En effet, elle obliga les princeſſes de s'employer aux travaux les plus groſſiers & les plus vils; &, ſans égard pour leur teint, elles les envoyoit cueillir des pois dans ſes jardins & en arracher les mauvaiſes herbes. Nonchalante ne put réſiſter au déſeſpoir qu'elle eut de mener une vie ſi peu conforme à ſes inclinations: elle mourut de chagrin & de fatigue. Babillarde, qui trouva moyen, quelque temps après, de s'échapper la nuit du château de la fée, ſe caſſa la tête contre un arbre, & mourut de cette bleſſure entre les mains des payſans.

Le bon naturel de Finette lui fit reſſentir une douleur bien vive du deſtin de ſes ſœurs; & au milieu de ſes chagrins, elle apprit que le prince Bel-à-voir l'avoit fait demander en mariage au roi ſon père, qui l'avoit accordée ſans l'en avertir; car dès ce temps-là, l'inclination des parties étoit la moindre choſe que l'on conſidéroit dans les mariages. Finette trembla à cette nouvelle; elle craignoit avec raiſon que la haine que Riche-cautèle avoit pour elle, n'eût paſſé dans le cœur d'un frère

dont il étoit ſi chéri ; & elle appréhenda que ce jeune prince ne voulût l'épouſer pour la ſacrifier à ſon frère. Pleine de cette inquiétude, la princeſſe alla conſulter la ſage fée, qui l'eſtimoit autant qu'elle avoit mépriſé Nonchalante & Babillarde.

La fée ne voulut rien révéler à Finette ; elle lui dit ſeulement : Princeſſe, vous êtes ſage & prudente ; vous n'avez pris juſqu'ici des meſures ſi juſtes pour votre conduite, qu'en vous mettant toujours dans l'eſprit que *la défiance eſt mère de sûreté.* Continuez de vous ſouvenir vivement de l'importance de cette maxime, & vous parviendrez à être heureuſe ſans le ſecours de mon art. Finette n'ayant pu tirer d'autre éclairciſſement de la fée, s'en retourna au palais dans une extrême agitation.

Quelques jours après, cette princeſſe fut épouſée par un ambaſſadeur, au nom du prince Bel-à-voir, & on l'emmena trouver ſon époux dans un équipage magnifique. On lui fit des entrées de même dans les deux premières villes frontières du roi Moult-benin ; & dans la troiſième, elle trouva Bel-à-voir qui étoit venu au-devant d'elle par l'ordre de ſon père. Tout le monde étoit ſurpris de voir la triſteſſe de ce jeune prince

aux approches d'un mariage qu'il avoit témoigné ſouhaiter : le roi même lui en faiſoit la guerre, & l'avoit envoyé malgré lui au-devant de la princeſſe.

Quand Bel-à-voir la vit, il fut frappé de ſes charmes : il lui en fit compliment, mais d'une manière ſi confuſe, que les deux cours, qui ſavoient combien ce prince étoit ſpirituel & galant, crurent qu'il en étoit ſi vivement touché, qu'à force d'être amoureux il perdoit ſa préſence d'eſprit. Toute la ville retentiſſoit de cris de joie, & l'on n'entendoit de tous côtés que des concerts & des feux d'artifice. Enfin, après un ſouper magnifique, on ſongea à mener les deux époux dans leur appartement.

Finette, qui ſe ſouvenoit toujours de la maxime que la fée lui avoit renouvelée dans l'eſprit, avoit ſon deſſein en tête. Cette princeſſe avoit gagné une de ſes femmes qui avoit la clef du cabinet de l'appartement qu'on lui deſtinoit, & elle avoit donné ordre à cette femme, de porter dans ce cabinet de la paille, une veſſie, du ſang de mouton & les boyaux de quelques-uns des animaux qu'on avoit mangé au ſoupé. La princeſſe paſſa dans ce cabinet ſous quelque prétexte, & compoſa une figure de paille, dans laquelle

elle mit les boyaux & la vessie pleine de sang. Ensuite elle ajusta cette figure en déshabillé de femme & en bonnet de nuit. Lorsque Finette eut achevé cette belle marionnette, elle alla rejoindre la compagnie, & peu de temps après on conduisit la princesse & son époux dans leur appartement. Quand on eut donné à la toilette le temps qu'il lui falloit donner, la dame d'honneur emporta les flambeaux & se retira. Aussitôt Finette jeta la femme de paille dans le lit, & se cacha dans un des coins de la chambre.

Le prince, après avoir soupiré deux ou trois fois fort haut, prit son épée & la passa au travers du corps de la prétendue Finette. Au même moment il sentit le sang ruisseler de tous côtés, & trouva la femme de paille sans mouvement. Qu'ai-je fait, s'écria Bel-à-voir ! Quoi ! après tant de cruelles agitations ! quoi ! après avoir tant balancé si je garderois mes sermens aux dépens d'un crime, j'ai ôté la vie à une charmante princesse que j'étois né pour aimer ! Ses charmes m'ont ravi dès le moment que je l'ai vue ; cependant je n'ai pas eu la force de m'affranchir d'un serment qu'un frère possédé de fureur avoit exigé de moi par une indigne surprise ! Ah ciel ! peut-

on ſonger à vouloir punir une femme d'avoir trop de vertu? Hé bien, Riche-cautèle, j'ai ſatisfait ton injuſte vengeance; mais je vais venger Finette à ſon tour par ma mort. Oui, belle princeſſe, il faut que de la même épée.... A ces mots Finette entendit que le prince, qui dans ſon tranſport, avoit laiſſé tomber ſon épée, la cherchoit pour ſe la paſſer au travers du corps: elle ne voulut pas qu'il fît une pareille ſottiſe; ainſi elle lui cria: prince, je ne ſuis point morte. Votre bon cœur m'a fait deviner votre répentir; &, par une tromperie innocente, je vous ai épargné un crime.

Là-deſſus Finette raconta à Bel-à-voir la prévoyance qu'elle avoit eue touchant la femme de paille. Le prince, tranſporté de joie d'apprendre que la princeſſe vivoit, admira la prudence qu'elle avoit en toutes ſortes d'occaſions, & lui eut une obligation infinie de lui avoir épargné un crime auquel il ne pouvoit penſer ſans horreur, & il ne comprenoit pas comment il avoit eu la foibleſſe de ne pas voir la nullité des malheureux ſermens qu'on avoit exigés de lui par artifice.

Cependant, ſi Finette n'eût pas toujours été bien perſuadée que *défiance eſt mère de*

sûreté; elle eût été tuée, & fa mort eût été caufe de celle de Bel-à-voir; & puis on auroit raifonné à loifir fur la bifarrerie des fentimens de ce prince. Vive la prudence & la préfence d'efprit! elles préfervèrent ces deux époux de malheurs bien funeftes, pour les réferver à un deftin le plus doux du monde. Ils eurent toujours l'un pour l'autre une tendreffe extrême, & pafsèrent une longue fuite de beaux jours dans une gloire & dans une félicité qu'on auroit peine à bien décrire.

Voilà, madame, la très-merveilleufe hiftoire de Finette. Je vous avoue que je l'ai brodée, & que je vous l'ai contée un peu au long, mais quand on dit des contes, c'eft une marque que l'on n'a pas beaucoup d'affaires; on cherche à s'amufer, & il me paroît qu'il ne coûte pas plus de les allonger, pour faire durer davantage la converfation. D'ailleurs, il me femble que les circonftances font le plus fouvent l'agrément de ces hiftoires badines. Vous pouvez croire, charmante comteffe, qu'il eft facile de les réduire en abrégé. Je vous affure que quand vous voudrez, je vous dirai les aventures de Finette en fort peu de mots. Cependant ce n'eft pas ainfi que l'on me les racontoit quand j'étois

enfant : le récit en duroit au moins une bonne heure.

Je ne doute pas que vous ne ſachiez que ce conte eſt très-fameux ; mais je ne ſais ſi vous êtes informée de ce que la tradition nous dit de ſon antiquité. Elle nous aſſure que les troubadours, ou conteurs de Provence, ont inventé Finette, bien long-temps devant qu'Abeilard, ni le célèbre comte Thibaud de Champagne euſſent produit des romans. Ces ſortes de fables renferment une bonne morale. Vous avez remarqué, avec beaucoup de juſteſſe, qu'on fait parfaitement bien de les raconter aux enfans, pour leur inſpirer l'amour de la vertu. Je ne ſais ſi dans cet âge on vous a parlé de Finette ; mais pour moi,

Cent & cent fois ma gouvernante,
Au lieu de fables d'animaux,
M'a raconté les traits moraux
De cette hiſtoire ſurprenante.
On y voit accablé de maux
Un prince dangereux, qu'une noire malice
Entraîna dans l'horreur du vice.
On y voit naturellement
Que deux imprudentes princeſſes,
Qui paſſoient tous les jours dans de vaines molleſſes,
Et tombèrent indignement
Dans un affreux égarement,

Reçurent pour le prix de leurs lâches foiblesses,
Un prompt & juste châtiment.
Mais, autant que l'on voit dans cette belle histoire
Le vice puni, malheureux,
Autant on voit les vertueux,
Triomphans & couverts de gloire.
Après mille incidens qu'on ne sauroit prévoir,
La sage & prudente Finette
Et le généreux Bel-à-voir
Goûtent une gloire parfaite.
Oui, ces contes frappent beaucoup
Plus que ne font les faits & du singe & du loup.
J'y prenois un plaisir extrême;
Tous les enfans en font de même:
Mais ces fables plairont jusqu'aux plus grands esprits
Si vous voulez, belle comtesse,
Par vos heureux talens orner de tels récits,
L'antique Gaule vous en presse.
Daignez donc mettre dans leurs jours,
Les contes ingénus, quoique remplis d'adresse,
Qu'ont inventés les Troubadours.
Le sens mystérieux que leur tour enveloppe,
Egale bien celui d'Esope.



A MADEMOISELLE ***.

En vous offrant, jeune & ſage beauté,
Ce modèle de patience,
Je ne me ſuis jamais flatté
Que par vous de tout point il ſeroit imité;
C'en ſeroit trop, en conſcience.

Mais Paris, où l'homme eſt poli,
Où le beau ſexe, né pour plaire,
Trouve ſon bonheur accompli,
De tous côtés eſt ſi rempli
D'exemples du vice contraire,
Qu'on ne peut en toute ſaiſon,
Pour s'en garder ou s'en défaire,
Avoir trop de contre-poiſon.

Une dame auſſi patiente
Que celle dont ici je relève le prix,
Seroit partout une choſe étonnante;
Mais ce ſeroit un prodige à Paris.

Les femmes y ſont ſouveraines,
Tout s'y règle ſelon leurs vœux;
Enfin, c'eſt un climat heureux
Qui n'eſt habité que de reines.

Ainſi je vois que, de toutes façons,
Griſelidis y ſera peu priſée,
Et qu'elle y donnera matière de riſée,
Par ſes trop antiques leçons.

Ce n'eſt pas que la patience
Ne ſoit une vertu des dames de Paris;
Mais, par un long uſage, elles ont la ſcience
De la faire exercer par leurs propres maris.

GRISELIDIS,

NOUVELLE.

Au pied des célèbres montagnes
Où le Pô, s'échappant de deſſous ſes roſeaux,
Va dans le ſein des prochaines campagnes
Promener ſes naiſſantes eaux,
Vivoit un jeune & vaillant prince,
Les délices de ſa province.
Le ciel, en le formant, ſur lui tout à la fois
Verſa ce qu'il a de plus rare,
Ce qu'entre ſes amis d'ordinaire il ſépare,
Et qu'il ne donne qu'aux grands rois.
Comblé de tous les dons & du corps, & de l'ame,
Il fut robuſte, adroit, propre au métier de Mars,
Et, par l'inſtinct ſecret d'une divine flamme,
Avec ardeur il aima les beaux arts.
Il aima les combats, il aima la victoire,
Les grands projets, les actes valeureux,
Et tout ce qui fait vivre un beau nom dans l'hiſtoire;
Mais ſon cœur, tendre & généreux,
Fut encor plus ſenſible à la ſolide gloire
De rendre ſes peuples heureux.
Ce tempérament héroïque
Fut obſcurci d'une ſombre vapeur,
Qui, chagrine & mélancolique,
Lui faiſoit voir dans le fond de ſon cœur,
Tout le beau ſexe infidelle & trompeur.
Dans la femme où brilloit le plus rare mérite,

Il voyoit une ame hypocrite,
Un esprit d'orgueil enivré,
Un cruel ennemi, qui sans cesse n'aspire
Qu'à prendre un souverain empire
Sur l'homme malheureux qui lui sera livré.
Le fréquent usage du monde,
Où l'on ne voit qu'époux subjugués ou trahis,
Joint à l'air jaloux du pays,
Accrut encor cette haine profonde.
Il jura donc plus d'une fois,
Que quand même le ciel, pour lui plein de tendresse,
Formeroit une autre Lucrèce,
Jamais de l'hyménée il ne suivroit les loix.
Ainsi, quand le matin, qu'il donnoit aux affaires,
Il avoit réglé sagement
Toutes les choses nécessaires
Au bonheur du gouvernement;
Que du foible orphelin, de la veuve oppressée
Il avoit conservé les droits,
Ou banni quelqu'impôt qu'une guerre forcée
Avoit introduit autrefois;
L'autre moitié de la journée
A la chasse étoit destinée,
Où les sangliers & les ours,
Malgré leur fureur & leurs armes,
Lui donnoient encor moins d'alarmes
Que le sexe charmant qu'il évitoit toujours.
Cependant ses sujets, que leur intérêt presse
De s'assurer d'un successeur
Qui les gouverne un jour avec même douceur,
A leur donner un fils le convioient sans cesse.
Un jour dans le palais ils vinrent tous en corps
Pour faire leurs derniers efforts.
Un orateur d'une grave apparence,

Et le meilleur qui fût alors.
Dit tout ce qu'on peut dire en pareille occurrence;
Il marqua leur désir pressant
De voir sortir du prince une heureuse lignée
Qui rendît à jamais leur état florissant;
Il lui dit même en finissant,
Qu'il voyoit un astre naissant,
Issu de son chaste hyménée,
Qui faisoit pâlir le croissant.
D'un ton plus simple & d'une voix moins forte,
Le prince à ses sujets répondit de la sorte:
Le zèle ardent, dont je vois qu'en ce jour
Vous me portez aux nœuds du mariage,
Me fait plaisir, & m'est de votre amour
Un agréable témoignage;
J'en suis sensiblement touché,
Et voudrois dès demain pouvoir vous satisfaire:
Mais, à mon sens, l'hymen est une affaire
Où, plus l'homme est prudent, plus il est empêché.
Observez bien toutes les jeunes filles;
Tant qu'elles sont au sein de leurs familles,
Ce n'est que vertu, que bonté,
Que pudeur, que sincérité;
Mais sitôt que le mariage
Au déguisement a mis fin,
Et qu'ayant fixé leur destin,
Il n'importe plus d'être sage;
Elles quittent leur personnage,
Non, sans avoir beaucoup pâti;
Et chacun dans son ménage,
Selon son gré prend son parti.
L'une d'humeur chagrine, & que rien ne récrée,
Devient une dévote outrée,
Qui crie & gronde à tous momens;

L'autre

L'autre se façonne en coquette,
Qui sans cesse écoute ou caquette,
Et n'a jamais assez d'amans :
Celle-ci, des beaux-arts follement curieuse,
De tout décide avec hauteur,
Et, critiquant le plus habile auteur,
Prend la forme de précieuse;
Cette autre s'érige en joueuse,
Perd tout, argent, bijoux, bagues, meubles de prix;
Et même jusqu'à ses habits.
Dans la diversité des routes qu'elles tiennent,
Il n'est qu'une chose où je voi
Qu'enfin toutes elles conviennent,
C'est de vouloir donner la loi;
Or, je suis convaincu que dans le mariage
On ne peut jamais vivre heureux,
Quand on y commande tous deux.
Si donc vous souhaitez qu'à l'hymen je m'engage;
Cherchez une jeune beauté
Sans orgueil & sans vanité,
D'une obéissance achevée,
D'une patience éprouvée,
Et qui n'ait point de volonté;
Je la prendrai quand vous l'aurez trouvée.
Le prince, ayant mis fin à ce discours moral,
Monte brusquement à cheval,
Et court joindre, à perte d'haleine,
Sa meute qui l'attend au milieu de la plaine.
Après avoir passé des prés & des guérets,
Il trouve ses chasseurs couchés sur l'herbe verte;
Tous se lèvent, & tous alerte,
Font trembler de leurs cors les hôtes des forêts.
Des chiens courans l'aboyante famille,
Deçà, delà, parmi le chaume brille;

Et les limiers à l'œil ardent,
Qui du fort de la bête à leur poſte reviennent,
Entraînent en les regardant
Les forts valets qui les retiennent.
S'étant inſtruit par un des ſiens,
Si tout eſt prêt, ſi l'on eſt ſur la trace,
Il ordonne auſſitôt qu'on commence la chaſſe,
Et fait donner le cerf aux chiens.
Le ſon des cors qui retentiſſent,
Le bruit des chevaux qui henniſſent,
Et des chiens animés les pénétrans abois,
Rempliſſent la forêt de tumulte & de trouble;
Et, pendant que l'écho ſans ceſſe les redouble,
S'enfoncent avec eux dans les plus creux du bois.
Le prince par haſard, ou par ſa deſtinée,
Prit une route détournée,
Où nul des chaſſeurs ne le ſuit;
Plus il court, plus il s'en ſépare.
Enfin, à tel point il s'égare,
Que des chiens & des cors il n'entend plus le bruit.
L'endroit où le mena ſa bizarre aventure,
Clair de ruiſſeaux & ſombre de verdure,
Saiſiſſoit les eſprits d'une ſecrète horreur;
La ſimple & naïve nature
S'y faiſoit voir, & ſi belle & ſi pure,
Que mille fois il bénit ſon erreur.
Rempli des douces rêveries
Qu'inſpirent les grands bois, les eaux & les prairies,
Il ſent ſoudain frapper & ſon cœur & ſes yeux
Par l'objet le plus agréable,
Le plus doux & le plus aimable
Qu'il eût jamais vu ſous les cieux.
C'étoit une jeune bergère
Qui filoit au bord d'un ruiſſeau,

Et qui, conduisant son troupeau,
D'une main sage & ménagère
Tournoit son agile fuseau.
Elle auroit pu dompter les cœurs les plus sauvages;
Des lys son teint a la blancheur,
Et sa naturelle fraicheur
S'étoit toujours sauvée à l'ombre des boccages:
Sa bouche, de l'enfance avoit tout l'agrément;
Et ses yeux, qu'adoucit une brune paupière,
Plus bleus que n'est le firmament,
Avoient aussi plus de lumière.
Le prince, avec transport dans le bois se glissant,
Contemple les beautés dont son ame est émue;
Mais le bruit qu'il fait en passant,
De la belle sur lui fit détourner la vue.
Dès qu'elle se vit apperçue,
D'un brillant incarnat la prompte & vive ardeur,
De son beau teint redoubla la splendeur,
Et sur son visage épandue,
Y fit triompher la pudeur.
Sous le voile innocent de cette honte aimable,
Le prince découvrit une simplicité,
Une douceur, une sincérité,
Dont il croyoit le beau sexe incapable,
Et qu'il voit là dans toute leur beauté.
Saisi d'une frayeur pour lui toute nouvelle,
Il s'approche interdit & plus timide qu'elle.
Lui dit d'une tremblante voix,
Que de tous ses veneurs il a perdu la trace,
Et lui demande si la chasse
N'a point passé quelque part dans le bois.
Rien n'a paru, seigneur, dans cette solitude,
Dit-elle, & nul ici que vous seul n'est venu;
Mais n'ayez point d'inquiétude,

Je remettrai vos pas ſur un chemin connu.
De mon heureuſe deſtinée
Je ne puis, lui dit-il, trop rendre grâce aux dieux ;
Depuis long-temps je fréquente ces lieux ;
Mais j'avois ignoré, juſqu'à cette journée,
Ce qu'ils ont de plus précieux.
Dans ce temps elle voit que le prince ſe baiſſe
Sur le moite bord du ruiſſeau,
Pour étancher dans le cours de ſon eau
La ſoif ardente qui le preſſe.
Seigneur, attendez un moment,
Dit-elle ; & courant promptement
Vers ſa cabane, elle y prend une taſſe,
Qu'avec joie & de bonne grâce
Elle préſente à ſon nouvel amant.
Les vaſes précieux de cryſtal & d'agate,
Où l'or en mille endroits éclate,
Et qu'un art curieux avec ſoin façonna,
N'eurent jamais pour lui, dans leur pompe inutile,
Tant de beauté, que le vaſe d'argile
Que la bergère lui donna.
Cependant, pour trouver une route facile
Qui mène le prince à la ville,
Ils traverſent des bois, des rochers eſcarpés,
Et de torrens entrecoupés.
Le prince n'entre point dans de route nouvelle,
Sans en bien obſerver tous les lieux d'alentour ;
Et ſon ingénieux amour,
Qui ſongeoit au retour,
En fit une carte fidelle.
Dans un boccage ſombre & frais,
Enfin la bergère le mène,
Où, de deſſous ſes branchages épais,
Il voit au loin dans le ſein de la plaine

Les toits dorés de ſon riche palais.
S'étant ſéparé de la belle,
Touché d'une vive douleur,
A pas lents il s'éloigne d'elle,
Chargé du trait qui lui perce le cœur.
Le ſouvenir de ſa tendre aventure,
Avec plaiſir le conduiſit chez lui;
Mais dès le lendemain il ſentit ſa bleſſure,
Et ſe vit accablé de triſteſſe & d'ennui.
Dès qu'il le peut il retourne à la chaſſe,
Où de ſa ſuite adroitement
Il s'échappe & ſe débarraſſe,
Pour s'égarer heureuſement.
Des arbres & des monts les cimes élevées,
Qu'avec grand ſoin il avoit obſervées,
Et les avis ſecrets de ſon fidelle amour,
Le guidèrent ſi bien, que, malgré les traverſes
De cent routes diverſes,
De ſa jeune bergère il trouva le ſéjour.
Il ſait qu'elle n'a plus que ſon père avec elle;
Que Griſelidis on l'appelle;
Qu'ils vivent doucement du lait de leurs brebis;
Et que de leur toiſon qu'elle ſeule elle file,
Sans avoir recours à la ville,
Ils font eux-mêmes leurs habits.
Plus il la voit, plus il s'enflamme
Des vives beautés de ſon ame;
Il connoît, en voyant tant de dons précieux,
Que ſi la bergère eſt ſi belle,
C'eſt qu'une légère étincelle
De l'eſprit qui l'anime a paſſé dans ſes yeux.
Il reſſent une joie extrême
D'avoir ſi bien placé ſes premières amours.
Ainſi, ſans plus tarder, il fit dès le jour même

Aſſembler ſon conſeil, & lui tint ce diſcours :
Enfin aux loix de l'hyménée,
Suivant vos vœux, je me vais engager :
Je ne prends point ma femme en pays étranger ;
Je la prends parmi vous, belle, ſage, bien née,
Ainſi que mes aïeux ont fait plus d'une fois ;
Mais j'attendrai cette grande journée
A vous informer de mon choix.
Dès que la nouvelle fut ſue,
Par-tout elle fut répandue.
On ne peut dire avec combien d'ardeur
L'alégreſſe publique
De tous côtés s'explique ;
Le plus content fut l'orateur,
Qui, par ſon diſcours pathétique,
Croyoit d'un ſi grand bien être l'unique auteur.
Qu'il ſe trouvoit homme de conſéquence !
Rien ne peut réſiſter à la grande éloquence,
Diſoit-il ſans ceſſe en ſon cœur.
Le plaiſir fut de voir le travail inutile
Des belles de toute la ville,
Pour s'attirer & mériter le choix
Du prince, leur ſeigneur, qu'un air chaſte & modeſte
Charmoit uniquement, & plus que tout le reſte,
Ainſi qu'il l'avoit dit cent fois.
D'habit & de maintien toutes elles changèrent ;
D'un ton dévot elles touſsèrent,
Elles radoucirent leurs voix ;
De démi-pied les coëffures baiſsèrent ;
La gorge ſe couvrit, les manches s'allongèrent ;
A peine on leur voyoit le petit bout des doigts.
Dans la ville avec diligence,
Pour l'hymen dont le jour s'avance,
On voit travailler tous les arts ;

Ici, ſe font de magnifiques chars
D'une forme toute nouvelle,
Si beaux & ſi bien inventés,
Que l'or, qui par-tout étincelle,
En fait la moindre des beautés.
Là, pour voir aiſément & ſans aucun obſtacle
Toute la pompe du ſpectacle,
On dreſſe de longs échafauds;
Ici de grands arcs triomphaux,
Où du prince guerrier ſe célèbre la gloire,
Et de l'amour ſur lui l'éclatante victoire.
Là, ſont forgés d'un art induſtrieux,
Ces feux qui, par les coups d'un innocent tonnerre,
En effrayant la terre,
De mille aſtres nouveaux embelliſſent les cieux.
Là, d'un ballet ingénieux
Se concerte avec ſoin l'agréable folie;
Et là, d'un opéra peuplé de mille dieux,
Le plus beau que jamais aît produit l'Italie,
On entend répéter les airs mélodieux.
Enfin du fameux hyménée
Arriva la grande journée.
Sur le fond d'un ciel vif & pur
A peine l'aurore vermeille
Confondoit l'or avec l'azur,
Que par-tout en ſurſaut le beau ſexe s'éveille:
Le peuple curieux s'épand de tous côtés;
En différens endroits des gardes ſont poſtés
Pour contenir la populace,
Et la contraindre à faire place.
Tout le palais retentit de clairons,
De flûtes, de hautbois, de ruſtiques muſettes;
Et l'on n'entend aux environs
Que des tambours & des trompettes.

Enfin, le prince fort entouré de fa cour;
Il s'élève un long cri de joie :
Mais on eft bien furpris, quand, au premier détour,
De la forêt prochaine on voit qu'il prend la voie,
Ainfi qu'il faifoit chaque jour.
Voilà, dit-on, fon penchant qui l'emporte;
Et de fes paffions, en dépit de l'amour,
La chaffe eft toujours la plus forte.
Il traverfe rapidement
Les guérets de la plaine; &, gagnant la montagne,
Il entre dans le bois, au grand étonnement
De la troupe qui l'accompagne.
Après avoir paffé par différens détours,
Que fon cœur amoureux fe plaît à reconnoître,
Il trouve enfin la cabane champêtre
Où logent fes tendres amours.
Grifelidis, de l'hymen informée
Par la voix de la renommée,
En avoit pris fon bel habillement;
Et, pour en aller voir la pompe magnifique,
De deffous fa cafe ruftique
Sortoit en ce même moment.
Où courez-vous, fi prompte & fi légère?
Lui dit le prince en l'abordant,
Et tendrement la regardant.
Ceffez de vous hâter, trop aimable bergère;
La noce où vous allez, & dont je fuis l'epoux,
Ne fauroit fe faire fans vous.
Oui; je vous aime, & je vous ai choifie
Entre mille jeunes beautés,
Pour paffer avec vous le refte de ma vie,
Si toutefois mes vœux ne font pas rejetés.
Ah! dit-elle, Seigneur, je n'ai garde de croire
Que je fois deftinée à ce comble de gloire;

Vous cherchez à vous divertir.
Non, non, dit-il, je ſuis ſincère ;
J'ai déjà pour moi votre père :
(Le prince avoit eu ſoin de l'en faire avertir)
Daignez, bergère, y conſentir ;
C'eſt-là tout ce qui reſte à faire.
Mais, afin qu'entre nous une ſolide paix
Eternellement ſe maintienne,
Il faudroit me jurer que vous n'aurez jamais
D'autre volonté que la mienne.
Je le jure, dit-elle, & je vous le promets ;
Si j'avois épouſé le moindre du village,
J'obéirois, ſon joug me ſeroit doux :
Hélas! combien donc davantage,
Si je viens à trouver en vous
Et mon ſeigneur & mon époux!
Ainſi le prince ſe déclare ;
Et pendant que la cour applaudit à ſon choix,
Il porte la bergère à ſouffrir qu'on la pare
Des ornemens qu'on donne aux épouſes des rois.
Celles qu'à cet emploi leur devoir intéreſſe,
Entrent dans la cabane, & là diligemment
Mettent tout leur ſavoir & toute leur adreſſe
A donner de la grâce à chaque ajuſtement.
Dans cette hutte où l'on ſe preſſe,
Les dames admirent ſans ceſſe
Avec quel art la pauvreté
S'y cache ſous la propreté ;
Et cette ruſtique cabane,
Que couvre & rafraîchit un ſpacieux platane,
Leur ſemble un ſéjour enchanté.
Enfin de ce réduit ſort pompeuſe & brillante
La bergère charmante :
Ce ne ſont qu'applaudiſſemens

Sur ſa beauté, ſur ſes habillemens;
Mais, ſous cette pompe étrangère,
Déjà plus d'une fois le prince a regretté
Des ornemens de la bergère
L'innocente ſimplicité.
Sur un grand char d'or & d'ivoire,
La bergère s'aſſied, pleine de majeſté;
Le prince y monte avec fierté,
Et ne trouve pas moins de gloire
A ſe voir comme amant aſſis à ſon côté,
Qu'à marcher en triomphe après une victoire.
La cour les ſuit, & tous gardent le rang
Que leur donne leur charge, ou l'éclat de leur ſang.
La ville, dans les champs preſque toute ſortie,
Couvroit les plaines d'alentour;
Et, du choix du prince avertie,
Avec impatience attendoit ſon retour.
Il paroît, on le joint. Parmi l'épaiſſe foule
Du peuple qui ſe fend, le char à peine roule;
Par les longs cris de joie à tout coup redoublés,
Les chevaux émus & troublés,
Se cabrent, trépignent, s'élancent,
Et reculent plus qu'ils n'avancent.
Dans le temple on arrive enfin;
Et là, par la chaîne éternelle,
D'une promeſſe ſolemnelle,
Les deux époux uniſſent leur deſtin:
Enſuite au palais ils ſe rendent,
Où mille plaiſirs les attendent;
Où la danſe, les jeux, les courſes, les tournois
Répandent l'allégreſſe en différens endroits.
Sur le ſoir, le blond hyménée
De ſes chaſtes douceurs couronna la journée.
Le lendemain les différens états

De toute la province
Accourent haranguer la princeſſe & le prince
Par la voix de leurs magiſtrats.
De ſes dames environnée,
Griſelidis, ſans paroître étonnée,
En princeſſe les entendit,
En princeſſe leur répondit.
Elle fit toute choſe avec tant de prudence,
Qu'il sembla que le ciel eût verſé ſes tréſors
Avec encor plus d'abondance
Sur ſon ame que ſur ſon corps.
Par ſon eſprit, par ſes vives lumières,
Du grand monde auſſitôt elle prit les manières;
Et même dès le premier jour,
Des talens, de l'humeur des dames de ſa cour
Elle ſe fit ſi bien inſtruire,
Que ſon bon ſens, jamais embarraſſé,
Eut moins de peine à les conduire,
Que ſes brebis du temps paſſé.
Avant la fin de l'an, des fruits de l'hyménée
Le ciel bénit leur couche fortunée.
Ce ne fut pas un prince, on l'eût bien ſouhaité;
Mais la jeune princeſſe avoit tant de beauté,
Que l'on ne ſongea plus qu'à conſerver ſa vie.
Le père qui lui trouve un air doux & charmant,
La venoit voir de moment en moment,
Et la mère, encor plus ravie,
La regardoit inceſſamment.
Elle voulut la nourrir elle-même:
Ah! dit-elle, comment m'exempter de l'emploi
Que ſes cris demandent de moi,
Sans une ingratitude extrême?
Par un motif de nature ennemi,
Pourrois-je bien vouloir, de mon enfant que j'aime,

N'être la mère qu'à demi ?
Soit que le prince eût l'ame un peu moins enflammée
Qu'aux premiers jours de son ardeur,
Soit que de sa maligne humeur
La masse se fût rallumée,
Et de son épaisse fumée
Eût obscurci ses sens & corrompu son cœur;
Dans tout ce que fait la princesse,
Il s'imagine voir peu de sincérité;
Sa trop grande vertu le blesse,
C'est un piége qu'on tend à sa crédulité.
Son esprit inquiet, & de trouble agité,
Croit tous les soupçons qu'il écoute,
Et prend plaisir à révoquer en doute
L'excès de sa félicité.
Pour guérir les chagrins dont son ame est atteinte,
Il la suit, il l'observe, il aime à la troubler
Par les ennuis de la contrainte,
Par les alarmes de la crainte,
Par tout ce qui peut démêler
La vérité d'avec la feinte.
C'est trop, dit-il, me laisser endormir;
Si ses vertus sont véritables,
Les traitemens insupportables
Ne feront que les affermir.
Dans son palais il la tient resserrée,
Loin de tous les plaisirs qui naissent à la Cour;
Et dans sa chambre, où seule elle vit retirée,
A peine il laisse entrer le jour.
Persuadé que la parure
Et le superbe ajustement
Du sexe, que pour plaire a formé la nature,
Est le plus doux enchantement,
Il lui demande avec rudesse

Les perles, les rubis, les bagues, les bijoux
Qu'il lui donna pour marque de tendreſſe,
Lorſque de ſon amant il devint ſon époux.
Elle, dont la vie eſt ſans tache,
Et qui n'a jamais eu d'attache
Qu'à s'acquitter de ſon devoir,
Les lui donne ſans s'émouvoir;
Et même, le voyant ſe plaire à les reprendre,
N'a pas moins de joie à les rendre,
Qu'elle en eut à les recevoir.
Pour m'éprouver mon époux me tourmente,
Dit-elle, je vois bien qu'il ne me fait ſouffrir,
Qu'afin de réveiller ma vertu languiſſante,
Qu'un doux & long repos pourroit faire périr.
S'il n'a pas ce deſſein, du moins ſuis-je aſſurée
Que telle eſt du ſeigneur la conduite ſur moi,
Et que de tant de maux l'ennuyeuſe durée
N'eſt que pour exercer ma conſtance & ma foi.
Pendant que tant de malheureuſes
Errent au gré de leurs déſirs,
Par mille routes dangereuſes,
Après de faux & vains plaiſirs;
Pendant que le ſeigneur dans ſa lente juſtice
Les laiſſe aller au bords du précipice,
Sans prendre part à leur danger;
Par un pur mouvement de ſa bonté ſuprême,
Il me choiſit comme un enfant qu'il aime,
Il s'applique à me corriger.
Aimons donc ſa rigueur utilement cruelle;
On n'eſt heureux qu'autant qu'on a ſouffert,
Aimons ſa bonté paternelle,
Et la main dont elle ſe ſert.
Le prince a beau la voir obéir ſans contrainte
A tous ſes ordres abſolus:

Je vois le fondement de cette vertu feinte,
Dit-il, & ce qui rend tous mes coups superflus:
C'est qu'ils n'ont porté leur atteinte
Qu'à des endroits où son amour n'est plus.
Dans son enfant, dans la jeune princesse,
Elle a mis toute sa tendresse:
A l'éprouver si je veux réussir,
C'est-là qu'il faut que je m'adresse;
C'est-là que je puis m'éclaircir.
Elle venoit de donner la mammelle
Au tendre objet de son amour ardent
Qui, couché sur son sein, se jouoit avec elle,
Et rioit en la regardant.
Je vois que vous l'aimez, lui dit-il; cependant
Il faut que je vous l'ôte en cet âge encor tendre,
Pour lui former les mœurs, & pour la préserver
De certains mauvais airs qu'avec vous l'on peut prendre:
Mon heureux sort m'a fait trouver
Une Dame d'esprit qui saura l'élever
Dans toutes les vertus & dans la politesse
Que doit avoir une princesse.
Disposez-vous à la quitter,
On va venir pour l'emporter.
Il la laisse à ces mots, n'ayant pas le courage,
Ni les yeux assez inhumains,
Pour voir arracher de ses mains
De leur amour l'unique gage.
Elle, de mille pleurs se baigne le visage,
Et dans un morne accablement
Attend de son malheur le funeste moment.
Dès que d'une action, si triste & si cruelle,
Le ministre odieux à ses yeux se montra,
Il faut obéir, lui dit-elle;
Puis prenant son enfant qu'elle considéra,

Qu'elle baisa d'une ardeur maternelle,
Qui de ses petits bras tendrement la serra,
Toute en pleurs elle le livra.
Ah! que sa douleur fut amère!
Arracher l'enfant ou le cœur
Du sein d'une si tendre mère,
C'est la même douleur.
Près de la ville étoit un monastère
Fameux par son antiquité,
Où des Vierges vivoient dans une règle austère,
Sous les yeux d'une Abbesse, illustre en piété.
Ce fut-là que dans le silence,
Et sans déclarer sa naissance,
On déposa l'enfant, & des bagues de prix,
Sous l'espoir d'une récompense
Digne des soins que l'on en auroit pris.
Le prince, qui tâchoit d'éloigner par la chasse
Le vif remords qui l'embarrasse
Sur l'excès de sa cruauté,
Craignoit de revoir la princesse,
Comme on craint de revoir une fière tigresse
A qui son faon vient d'être ôté;
Cependant il en fut traité
Avec douceur, avec caresse,
Et même avec cette tendresse
Qu'elle eut aux plus beaux jours de sa prospérité.
Par cette complaisance & si grande, & si prompte,
Il fut touché de regret & de honte;
Mais son chagrin demeura le plus fort:
Ainsi deux jours après, avec des larmes feintes,
Pour lui porter encor de plus vives atteintes,
Il lui vint dire que la mort
De leur aimable enfant avoit fini le sort.
Ce coup inopiné mortellement la blesse;

Cependant, malgré sa tristesse,
Ayant vu son époux qui changeoit de couleur,
Elle parut oublier son malheur,
Et n'avoit même de tendresse
Que pour le consoler de sa fausse douleur.
Cette bonté, cette ardeur sans égale
D'amitié conjugale,
Du prince tout-à-coup désarmant la rigueur,
Le touche, le pénètre, & lui change le cœur,
Jusques-là qu'il prend envie
De déclarer que leur enfant
Jouit encore de la vie:
Mais sa bile s'élève, fière & lui défend
De rien découvrir du mystère
Qu'il peut être utile de taire.
Dès ce bienheureux jour, telle des deux époux
Fut la mutuelle tendresse,
Qu'elle n'est point plus vive aux momens les plus doux,
Entre l'amant & la maîtresse.
Quinze fois le soleil, pour former les saisons,
Habita tour-à-tour dans ses douze maisons,
Sans rien voir qui les désunisse:
Que si quelquefois par caprice
Il prend plaisir à la fâcher,
C'est seulement pour empêcher
Que l'amour ne se ralentisse:
Tel que le forgeron qui, pressant son labeur,
Répand un peu d'eau sur la braise
De sa languissante fournaise,
Pour en redoubler la chaleur.
Cependant la jeune princesse
Croissoit en esprit, en sagesse;
A la douceur, à la naïveté
Qu'elle tenoit de son aimable mère,

Elle joignit de ſon illuſtre père
L'agréable & noble fierté;
L'amas de ce qui plaît dans chaque caractère,
Fit une parfaite beauté.
Par-tout comme un aſtre elle brille;
Et par haſard un ſeigneur de la cour,
Jeune, bien fait, & plus beau que le jour,
L'ayant vu paroître à la grille,
Conçut pour elle un violent amour.
Par l'inſtinct qu'au beau ſexe a donné la nature,
Et que toutes les beautés ont,
De voir l'invincible bleſſure.
Que font leurs yeux, au moment qu'ils la font,
La princeſſe fut informée
Qu'elle étoit tendrement aimée.
Après avoir quelque temps réſiſté,
Comme on le doit, avant que de ſe rendre,
D'un amour également tendre
Elle l'aima de ſon côté.
Dans cet amant, rien n'étoit à reprendre;
Il étoit beau, vaillant, né d'illuſtres aïeux;
Et dès long-temps, pour en faire ſon gendre,
Sur lui le prince avoit jeté les yeux.
Ainſi donc avec joie il apprit la nouvelle
De l'ardeur tendre & mutuelle
Dont brûloient ces jeunes amans;
Mais il lui prit une bizarre envie
De leur faire acheter par de cruels tourmens,
Le plus grand bonheur de leur vie.
Je me plairai, dit-il, à les rendre contens;
Mais il faut que l'inquiétude
Par tout ce qu'elle a de plus rude,
Rende encor leurs feux plus conſtans:
De mon épouſe en même-temps

J'exercerai la patience,
Non point, comme jufqu'à ce jour,
Pour raffurer ma folle défiance,
Je ne dois plus douter de fon amour;
Mais pour faire éclater aux yeux de tout le monde
Sa bonté, fa douceur, fa fageffe profonde,
Afin que de ces dons fi grands, fi précieux,
La terre fe voyant parée,
En foit de refpect pénétrée,
Et par reconnoiffance en rende grâce aux cieux.
Il déclare en public, que, manquant de lignée
En qui l'état un jour retrouve fon feigneur,
Que la fille qu'il eut de fon fol hyménée,
Etant morte auffitôt que née,
Il doit ailleurs chercher plus de bonheur.
Que l'époufe qu'il prend eft d'illuftre naiffance,
Qu'en un convent on l'a jufqu'à ce jour
Fait élever dans l'innocence,
Et qu'il va par l'hymen couronner fon amour.
On peut juger à quel point fut cruelle
Aux deux jeunes amans cette affreufe nouvelle;
Enfuite, fans marquer ni chagrin, ni douleur,
Il avertit fon époufe fidelle,
Qu'il faut qu'il fe fépare d'elle
Pour éviter un extrême malheur;
Que le peuple, indigné de fa baffe naiffance,
Le force à prendre ailleurs une digne alliance.
Il faut, dit-il, vous retirer
Sous votre toit de chaume & de fougère,
Après avoir repris vos habits de bergère,
Que je vous ai fait préparer.
Avec une tranquille & muette conftance,
La princeffe entendit prononcer fa fentence:
Sous les dehors d'un vifage ferein

Elle dévoroit ſon chagrin ;
Et, ſans que la douleur diminuât ſes charmes,
De ſes beaux yeux tomboient de groſſes larmes,
Ainſi que quelquefois, au retour du printemps,
Il fait ſoleil & pleut en même-temps.
Vous êtes mon époux, mon ſeigneur & mon maître,
(Dit-elle en ſoupirant, prête à s'évanouir)
Et, quelque affreux que ſoit ce que je viens d'ouïr,
Je ſaurai vous faire connoître
Que rien ne m'eſt ſi cher que de vous obéir.
Dans ſa chambre auſſitôt ſeule elle ſe retire,
Et là, ſe dépouillant de ſes riches habits,
Elle reprend, paiſible & ſans rien dire,
Pendant que ſon cœur en ſoupire,
Ceux qu'elle avoit en gardant ſes brebis.
En cet humble & ſimple équipage,
Elle aborde le prince & lui tient ce langage :
Je ne puis m'éloigner de vous,
Sans le pardon d'avoir ſu vous déplaire ;
Je puis ſouffrir le poids de ma misère,
Mais je ne puis, Seigneur, ſouffrir votre courroux ;
Accordez cette grâce à mon regret ſincère ;
Et je vivrai contente en mon triſte ſéjour,
Sans que jamais le temps altère
Ni mon humble reſpect, ni mon fidelle amour.
Tant de ſoumiſſion & tant de grandeur d'ame
Sous un ſi vil habillement,
Qui, dans le cœur du prince en ce même moment,
Réveilla tous les traits de ſa première flâme,
Alloient caſſer l'arrêt de ſon banniſſement.
Emu par de ſi puiſſans charmes,
Et prêt à répandre des larmes,
Il commençoit à s'avancer
Pour l'embraſſer ;

Quand tout-à-coup l'impérieuſe gloire
        D'être ferme en ſon ſentiment,
    Sur ſon amour remporta la victoire,
Et le fit en ces mots répondre durement :
De tout le temps paſſé j'ai perdu la mémoire,
    Je ſuis content de votre repentir ;
        Allez, il eſt temps de partir.
Elle part auſſitôt, & regardant ſon père
Qu'on avoit revêtu de ſon ruſtique habit,
Et qui, le cœur percé d'une douleur amère,
Pleuroit un changement ſi prompt & ſi ſubit,
Retournons, lui dit-elle, en nos ſombres boccages,
Retournons habiter nos demeures ſauvages,
Et quittons ſans regret la pompe des palais ;
Nos cabanes n'ont pas tant de magnificence,
    Mais on y trouve, avec plus d'innocence,
Un plus ferme repos, une plus douce paix.
Dans ſon déſert à grand'peine arrivée,
    Elle reprend & quenouille & fuſeaux,
    Et va filer au bord des mêmes eaux
        Où le prince l'avoit trouvée.
    Là, ſon cœur tranquille & ſans fiel,
    Cent fois le jour demande au ciel
Qu'il comble ſon époux de gloire, de richeſſes,
Et qu'à tous ſes déſirs il ne refuſe rien :
        Un amour nourri de careſſes
        N'eſt pas plus ardent que le ſien.
        Ce cher époux qu'elle regrette,
        Voulant encore l'éprouver,
        Lui fait dire dans ſa retraite,
        Qu'elle ait à le venir trouver.
Griſelidis, dit-il, dès qu'elle ſe préſente,
Il faut que la princeſſe à qui je dois demain
        Dans le temple donner la main,

De vous & de moi ſoit contente.
Je vous demande ici tous vos ſoins, & je veux
Que vous m'aidiez à plaire à l'objet de mes vœux;
Vous ſavez de quel air il faut que l'on me ſerve;
Point d'épargne, point de réſerve,
Que tout ſente le prince, & le Prince amoureux.
Employez toute votre adreſſe
A parer ſon appartement;
Que l'abondance, la richeſſe,
La propreté, la politeſſe
S'y faſſent voir également;
Enfin, ſongez inceſſamment
Que c'eſt une jeune princeſſe
Que j'aime tendrement.
Pour vous faire entrer davantage
Dans les ſoins de votre devoir,
Je veux ici vous faire voir
Celle qu'à bien ſervir mon ordre vous engage.
Telle qu'aux portes du levant
Se montre la naiſſante aurore,
Telle parut en arrivant
La princeſſe plus belle encore.
Griſelidis à ſon abord
Dans le fond de ſon cœur ſentit un doux tranſport
De la tendreſſe maternelle;
Du temps paſſé, de ſes jours bienheureux
Le ſouvenir en ſon cœur ſe rappelle:
Hélas! ma fille, en ſoi-même dit-elle,
Si le ciel favorable eût écouté mes vœux,
Seroit preſque auſſi grande, & peut-être auſſi belle.
Pour la jeune princeſſe en ce même moment
Elle prit un amour ſi vif, ſi véhément,
Qu'auſſitôt qu'elle fut abſente,
En cette ſorte au Prince elle parla,

Suivant, ſans le ſavoir, l'inſtinct qui s'en mêla :
Souffrez, Seigneur, que je vous repréſente,
Que cette princeſſe charmante
Dont vous allez être l'époux,
Dans l'aiſe, dans l'éclat, dans la pourpre nourrie,
Ne pourra ſupporter, ſans en perdre la vie,
Les mêmes traitemens que j'ai reçus de vous.
Le beſoin, ma naiſſance obſcure,
M'avoient endurcie aux travaux,
Et je pouvois ſouffrir toutes ſortes de maux
Sans peine, & même ſans murmure;
Mais elle qui jamais n'a connu la douleur,
Elle mourra dès la moindre rigueur,
Dès la moindre parole un peu sèche, un peu dure.
Hélas! Seigneur, je vous conjure
De la traiter avec douceur.
Songez, lui dit le prince avec un ton ſévère,
A me ſervir ſelon votre pouvoir;
Il ne faut pas qu'une ſimple bergère
Faſſe des leçons & s'ingère
De m'avertir de mon devoir.
Griſelidis à ces mots, ſans rien dire,
Baiſſe les yeux & ſe retire.
Cependant pour l'hymen, les ſeigneurs invités
Arrivèrent de tous côtés;
Dans une magnifique ſalle
Où le Prince les aſſembla
Avant que d'allumer la torche nuptiale,
En cette ſorte il leur parla :
Rien au monde, après l'eſpérance,
N'eſt plus trompeur que l'apparence;
Ici l'on en peut voir un exemple éclatant.
Qui ne croyoit que ma jeune maîtreſſe,
Que l'hymen va rendre princeſſe,

Ne ſoit heureuſe & n'ait le cœur content?
Il n'en eſt rien pourtant.
Qui pourroit s'empêcher de croire
Que ce jeune guerrier amoureux de la gloire,
N'aime à voir cet hymen, lui qui dans les tournois
Va ſur tous ſes rivaux remporter la victoire?
Cela n'eſt pas vrai toutefois.
Qui ne croiroit encor qu'en ſa juſte colère,
Griſelidis ne pleure & ne ſe déſeſpère?
Elle ne ſe plaint point, elle conſent à tout,
Et rien n'a pu pouſſer ſa patience à bout.
Qui ne croiroit enfin que de ma deſtinée
Rien ne peut égaler la courſe fortunée,
En voyant les appas de l'objet de mes vœux?
Cependant, ſi l'hymen me lioit de ſes nœuds,
J'en concevrois une douleur profonde,
Et de tous les princes du monde
Je ſerois le plus malheureux.
L'énigme vous paroît difficile à comprendre;
Deux mots vont vous la faire entendre,
Et ces deux mots feront évanouir
Tous les malheurs que vous venez d'ouïr.
Sachez, pourſuivit-il, que l'aimable perſonne
Que vous croyez m'avoir bleſſé le cœur,
Eſt ma fille, & que je la donne
Pour femme à ce jeune ſeigneur
Qui l'aime d'un amour extrême,
Et dont il eſt aimé de même.
Sachez encor, que, touché vivement
De la patience & du zèle
De l'épouſe ſage & fidelle
Que j'ai chaſſée indignement,
Je la reprends, afin que je répare
Par tout ce que l'amour peut avoir de plus doux,

Le traitement dur & barbare
Qu'elle a reçu de mon efprit jaloux.
Plus grande fera mon étude
A prévenir tous fes défirs,
Qu'elle, ne fut dans mon inquiétude
A l'accabler de déplaifir :
Et fi dans tous les temps doit vivre la mémoire
Des ennuis dont fon cœur ne fut point abattu,
Je veux que plus encore on parle de la gloire
Dont j'aurai couronné fa fuprême vertu.
Comme quand un épais nuage
A le jour obfcurci,
Et que le ciel, de toutes parts noirci,
Menace d'un affreux orage;
Si de ce voile obfcur par les vents écarté,
Un brillant rayon de clarté
Se répand fur le payfage,
Tout rit & reprend fa beauté.
Telle dans tous les yeux où régnoit la trifteffe,
Eclate tout-à-coup une vive allégreffe.
Par ce prompt éclairciffement,
La jeune princeffe ravie
D'apprendre que du prince elle a reçu la vie,
Se jete à fes genoux qu'elle embraffe ardemment.
Son père qu'attendrit une fille fi chère,
La relève, la baife, & la mène à fa mère,
A qui trop de plaifir en un même moment,
Otoit prefque tout fentiment.
Son cœur, qui tant de fois en proie
Aux plus cuifans traits du malheur,
Supporta fi bien la douleur,
Succombe au doux poids de la joie;
A peine de fes bras pouvoit-elle ferrer
L'aimable enfant que le ciel lui renvoie;

Elle

Elle ne pouvoit que pleurer.
Affez dans d'autres temps vous pourrez fatisfaire,
Lui dit le prince, aux tendreffes du fang;
Reprenez les habits qu'exige votre rang,
Nous avons des noces à faire.
Au temple on conduifit les deux jeunes amans,
Où la mutuelle promeffe
De fe chérir avec tendreffe
Affermit pour jamais leurs doux engagemens.
Ce ne font que plaifirs, que tournois magnifiques,
Que jeux, que danfes, que mufiques,
Et que feftins délicieux,
Où fur Grifelidis fe tournent tous les yeux;
Où fa patience éprouvée,
Jufques au ciel eft élevée
Par mille éloges glorieux.
Des peuples réjouis la complaifance eft telle
Pour leur prince capricieux,
Qu'ils vont jufqu'à louer fon épreuve cruelle,
A qui d'une vertu fi belle,
Si féante au beau fexe, & fi rare en tous lieux,
On doit un fi parfait modèle.



A MONSIEUR***,

EN LUI ENVOYANT

GRISELIDIS.

SI je m'étois rendu à tous les différens avis qui m'ont été donnés ſur l'ouvrage que je vous envoie, il n'y ſeroit rien demeuré que le Conte tout ſec & tout uni ; & en ce cas j'aurois mieux fait de n'y pas toucher & de le laiſſer dans ſon papier bleu, où il eſt depuis tant d'années. Je le lus d'abord à deux de mes amis. Pourquoi, dit l'un, s'étendre ſi fort ſur le caractère de votre héros ? Qu'a-t-on à faire de ſavoir ce qu'il faiſoit le matin dans ſon conſeil, & moins encore à quoi il ſe divertiſſoit l'après-dîné? Tout cela eſt bon à retrancher. Otez-moi, je vous prie, dit l'autre, la réponſe enjouée qu'il fait aux députés de ſon peuple, qui le preſſent de ſe marier ; elle ne convient point à un prince grave & ſérieux. Vous voulez bien encore, pourſuit-il, que je vous conſeille de ſupprimer la longue deſcription de votre chaſſe. Qu'importe tout cela au fond de votre hiſtoire? Croyez-moi, ce ſont de vains & ambitieux ornemens qui appauvriſſent

votre Poëme au lieu de l'enrichir. Il en eſt de même, ajouta-t-il, des préparatifs qu'on fait pour le mariage du prince; tout cela eſt oiſeux & inutile. Pour vos dames qui rabaiſſent leurs coiffures, qui couvrent leurs gorges & qui alongent leurs manches; froide plaiſanterie, auſſi bien que celle de l'orateur qui s'applaudit de ſon éloquence. Je demande encore, reprit celui qui avoit parlé le premier, que vous ôtiez les réflexions chrétiennes de Griſelidis, qui dit que c'eſt Dieu qui veut l'éprouver; c'eſt un ſermon hors de ſa place. Je ne ſaurois encore ſouffrir les inhumanités de votre prince; elles me mettent en colère, je les ſupprimerois. Il eſt vrai qu'elles ſont de l'hiſtoire, mais il n'importe. J'ôterois encore l'épiſode du jeune ſeigneur, qui n'eſt là que pour épouſer la jeune princeſſe; cela alonge trop votre Conte. Mais, lui dis-je, le Conte finiroit mal ſans cela. Je ne ſaurois vous dire, répondit-il; je ne laiſſerois pas de l'ôter. A quelques jours de-là, je fis la même lecture à deux autres de mes amis, qui ne me dirent pas un ſeul mot ſur les endroits dont je viens de parler, mais qui en reprirent quantité d'autres. Bien loin de me plaindre de la rigueur de votre critique, leur dis-je, je me plains de ce qu'elle n'eſt pas aſſez ſévère; vous m'avez paſſé une infinité d'en-

droits que l'on trouve très-dignes de censure. Comme quoi, dirent-ils ? On trouve, leur dis-je, que le caractère du prince est trop étendu, & qu'on n'a que faire de savoir ce qu'il faisoit le matin, & encore moins l'après-dîné. On se moque de vous, dirent-ils tous deux ensemble, quand on vous fait de semblables critiques. On blâme, poursuis-je, la réponse que fait le prince à ceux qui le pressent de se marier, comme trop enjouée, & indigne d'un prince grave & sérieux. Bon, reprit l'un d'eux, & où est l'inconvénient qu'un jeune prince d'Italie, pays où l'on est accoutumé à voir les hommes les plus graves & les plus élevés en dignité, dire des plaisanteries, & qui d'ailleurs fait profession de mal parler & des femmes & du mariage, matières si sujettes à la raillerie, se soit un peu réjoui sur cet article ? Quoi qu'il en soit, je vous demande grâce pour cet endroit, comme pour celui de l'orateur qui croyoit avoir converti le prince, & pour le rabaissement des coiffures; car ceux qui n'ont pas aimé la réponse enjouée du prince, ont bien la mine d'avoir fait main basse sur ces deux endroits-là. Vous l'avez deviné, lui dis-je. Mais d'un autre côté, ceux qui n'aiment que les choses plaisantes, n'ont pu souffrir les réflexions

chrétiennes de la princeſſe, qui dit que c'eſt Dieu qui la veut éprouver; ils prétendent que c'eſt un ſermon hors de propos. Hors de propos? reprit l'autre; non-ſeulement ces réflexions conviennent au ſujet, mais elles y ſont abſolument néceſſaires. Vous aviez beſoin de rendre croyable la patience de votre héroïne; & quel autre moyen aviez-vous, que de lui faire regarder les mauvais traitemens de ſon époux, comme venant de la main de Dieu? ſans cela, on la prendroit pour la plus ſtupide de toutes les femmes, ce qui ne feroit pas aſſurément un bon effet. On blâme encore, leur dis-je, l'épiſode du jeune ſeigneur qui épouſe la jeune princeſſe. On a tort, reprit-il: comme votre ouvrage eſt un véritable Poëme, quoique vous lui donniez le titre de Nouvelle, il faut qu'il n'y ait rien à déſirer quand il finit. Cependant ſi la jeune princeſſe s'en retournoit dans ſon couvent ſans être mariée, après s'y être attendue, elle ne ſeroit point contente, ni ceux qui liroient la Nouvelle. Enſuite de cette conférence, j'ai pris le parti de laiſſer mon ouvrage tel à-peu-près qu'il a été lu dans l'Académie. En un mot, j'ai eu ſoin de corriger les choſes qu'on m'a fait voir être mauvaiſes en elles-mêmes; mais à l'égard de celles que j'ai trouvé n'avoir

point d'autre défaut que de n'être pas au goût de quelques perſonnes peut-être un peu trop délicates, j'ai cru n'y devoir pas toucher.

Eſt-ce une raiſon déciſive
D'ôter un bon mets d'un repas,
Parce qu'il s'y trouve un convive
Qui par malheur ne l'aime pas ?
Il faut que tout le monde vive,
Et que les mets, pour plaire à tous,
Soient différens comme les goûts.

Quoi qu'il en ſoit, j'ai cru devoir m'en remettre au public, qui juge toujours bien. J'apprendrai de lui ce que j'en dois croire, & je ſuivrai exactement tous ſes avis, s'il m'arrive jamais de faire une ſeconde édition de cet ouvrage.



PEAU D'ANE,

CONTE.

Il eſt des gens de qui l'eſprit guindé,
Sous un front jamais déridé
Ne ſouffre, n'approuve & n'eſtime
Que le pompeux & le ſublime;
Pour moi, j'oſe poſer en fait,
Qu'en de certains momens l'eſprit le plus parfait
Peut aimer ſans rougir juſqu'aux marionettes;
Et qu'il eſt des temps & des lieux,
Où le grave & le ſérieux
Ne valent pas d'agréables ſornettes.
Pourquoi faut-il s'émerveiller
Que la raiſon la mieux ſenſée,
Laſſe ſouvent de trop veiller,
Par des contes d'Ogre (*) & de Fée
Ingénieuſement bercée,
Prenne plaiſir à ſommeiller?
Sans craindre donc qu'on me condamne
De mal employer mon loiſir,
Je vais, pour contenter votre juſte déſir,
Vous raconter au long l'hiſtoire de Peau d'Ane.

Il étoit une fois un roi,
Le plus grand qu'il fût ſur la terre,
Aimable en paix, terrible en guerre,
Seul enfin comparable à ſoi.
Ses voiſins le craignoient, ſes Etats étoient calmes;
Et l'on voyoit de toutes parts

(*) *Homme ſauvage qui mangeoit les petits enfans.*

Fleurir, à l'ombre de ses palmes,
Et les vertus & les beaux arts.
Son aimable moitié, sa compagne fidelle,
Etoit si charmante & si belle,
Avoit l'esprit si commode & si doux,
Qu'il étoit encore avec elle
Moins heureux roi, qu'heureux époux.
De leur tendre & chaste hyménée,
Plein de douceur & d'agrément,
Avec tant de vertus une fille étoit née,
Qu'ils se consoloient aisément
De n'avoir pas de plus ample lignée.
Dans son vaste & riche palais,
Ce n'étoit que magnificence;
Partout y fourmilloit une vive abondance
De courtisans & de valets:
Il avoit dans son écurie,
Grands & petits chevaux de toutes les façons,
Couverts de beaux caparaçons,
Roides d'or & de broderie;
Mais ce qui surprenoit tout le monde en entrant,
C'est qu'au lieu le plus apparent,
Un maître âne étaloit ses deux grandes oreilles.
Cette injustice vous surprend;
Mais lorsque vous saurez ses vertus nompareilles,
Vous ne trouverez pas que l'honneur fût trop grand.
Tel & si net le forma la nature,
Qu'il ne faisoit jamais d'ordure;
Mais bien beaux écus au soleil,
Et Louis de toute manière,
Qu'on alloit recueillir sur la blonde litière,
Tous les matins à son réveil.
Or le ciel, qui par fois se lasse
De rendre les hommes contens,

Qui toujours à ses biens mêle quelque disgrâce,
Ainsi que la pluie au beau temps,
Permit qu'une âpre maladie
Tout-à-coup de la reine attaquât les beaux jours.
Partout on cherche du secours ;
Mais ni Faculté qui le grec étudie,
Ni les charlatans ayant cours,
Ne purent tous ensemble arrêter l'incendie
Que la fièvre allumoit en s'augmentant toujours.
Arrivée à sa dernière heure,
Elle dit au roi son époux :
Trouvez bon qu'avant que je meure,
J'exige une chose de vous ;
C'est que, s'il vous prenoit envie
De vous remarier quand je ne serai plus....
Ha ! dit le roi, ces soins sont superflus,
Je n'y songerai de ma vie,
Soyez en repos là-dessus.
Je le crois bien, reprit la reine,
Si j'en prends à témoin votre amour véhément ;
Mais pour m'en rendre plus certaine,
Je veux avoir votre serment,
Adouci toutefois par ce tempérament :
Que si vous rencontrez une femme plus belle
Mieux faite & plus sage que moi,
Vous pourrez franchement lui donner votre foi,
Et vous marier avec elle.
Sa confiance en ses attraits
Lui faisoit regarder une telle promesse
Comme un serment surpris avec adresse
De ne se marier jamais.
Le prince jura donc, les yeux baignés de larmes,
Tout ce que la reine voulut.
La reine entre ses bras mourut ;

Et jamais un mari ne fit tant de vacarmes.
A l'ouir ſangloter & les nuits & les jours,
On jugea que ſon deuil ne lui dureroit guère,
Et qu'il pleuroit ſes défuntes amours,
Comme un homme preſſé qui veut ſortir d'affaire.
On ne ſe trompa point. Au bout de quelques mois,
Il voulut procéder à faire un nouveau choix;
Mais ce n'étoit pas choſe aiſée:
Il falloit garder ſon ſerment,
Et que la nouvelle épouſée
Eût plus d'attraits & d'agrément
Que celle qu'on venoit de mettre au monument.
Ni la cour en beautés fertile,
Ni la campagne, ni la ville,
Ni les royaumes d'alentour,
Dont on alla faire le tour,
N'en purent fournir une telle;
L'infante ſeule étoit plus belle,
Et poſſédoit certains tendres appas
Que la défunte n'avoit pas.
Le roi le remarqua lui-même,
Et, brûlant d'un amour extrême,
Alla follement s'aviſer
Que par cette raiſon il devoit l'épouſer;
Il trouva même un caſuiſte
Qui jugea que le cas ſe pouvoit propoſer.
Mais la jeune princeſſe, triſte
D'ouir parler d'un tel amour,
Se lamentoit & pleuroit nuit & jour.
De mille chagrins l'ame pleine,
Elle alla trouver ſa marraine
Loin dans une grotte à l'écart,
De nacre & de corail richement étoffée:
C'étoit une admirable Fée,

Qui n'eut jamais de pareille en ſon art.
Il n'eſt pas beſoin qu'on vous die
Ce qu'étoit une Fée en ces bienheureux temps,
Car je ſuis sûr que votre mie
Vous l'aura dit dès vos plus jeunes ans.
Je ſais, dit-elle, en voyant la princeſſe,
Ce qui vous fait venir ici,
Je ſais de votre cœur la profonde triſteſſe;
Mais avec moi n'ayez plus de ſouci,
Il n'eſt rien qui vous puiſſe nuire,
Si par mes conſeils vous vous laiſſez conduire.
Votre père, il eſt vrai, voudroit vous épouſer;
Ecouter ſa folle demande
Seroit une faute bien grande;
Mais ſans le contredire on peut le refuſer.
Dites-lui qu'il faut qu'il vous donne,
Pour rendre vos déſirs contens,
Avant qu'à ſon amour votre cœur s'abandonne,
Une robe qui ſoit de la couleur du temps.
Malgré tout ſon pouvoir & toute ſa richeſſe,
Quoique le ciel en tout favoriſe ſes vœux,
Il ne pourra jamais accomplir ſa promeſſe.
Auſſitôt la jeune princeſſe
L'alla dire en tremblant à ſon père amoureux,
Qui dans le moment fit entendre
Aux tailleurs les plus importans,
Que s'ils ne lui faiſoient, ſans trop le faire attendre,
Une robe qui fût de la couleur du temps,
Ils pouvoient s'aſſurer qu'il les feroient tous pendre.
Le ſecond jour ne luiſoit pas encor,
Qu'on apporta la robe déſirée;
Le plus beau bleu de l'empirée
N'eſt pas, lorſqu'il eſt ceint d'un gros nuage d'or,
D'une couleur plus azurée.

De joie & de douleur l'infante pénétrée,
Ne fait que dire, ni comment
Se dérober à fon engagement.
Princeffe, demandez-en une,
Lui dit fa marraine tout bas,
Qui, plus brillante & moins commune,
Soit de la couleur de la lune;
Il ne vous la donnera pas.
A peine la princeffe en eut fait la demande,
Que le roi dit à fon brodeur:
Que l'aftre de la nuit n'ait pas plus de fplendeur,
Et que dans quatre jours fans faute on me la rende.
Le riche habillement fut fait au jour marqué,
Tel que le roi s'en étoit expliqué.
Dans les cieux où la nuit a déployé fes voiles,
La lune eft moins pompeufe en fa robe d'argent,
Lors même qu'au milieu de fon cours diligent
Sa plus vive clarté fait pâlir les étoiles.
La princeffe admirant ce merveilleux habit,
Etoit à confentir prefque délibérée;
Mais, par fa marraine infpirée,
Au prince amoureux elle dit:
Je ne faurois être contente,
Que je n'aie une robe encore plus brillante,
Et de la couleur du foleil.
Le prince, qui l'aimoit d'un amour fans pareil,
Fit venir auffitôt un riche lapidaire,
Et lui commanda de la faire
D'un fuperbe tiffu d'or & de diamans,
Difant que s'il manquoit à le bien fatisfaire,
Il le feroit mourir au milieu des tourmens.
Le prince fut exempt de s'en donner la peine;
Car l'ouvrier induftrieux,
Avant la fin de la femaine,

Fit apporter l'ouvrage précieux,
Si beau, ſi vif, ſi radieux,
Que le blond amant de Climène,
Lorſque ſur la voûte des cieux
Dans ſon char d'or il ſe promène,
D'un plus brillant éclat n'éblouit pas les yeux.
L'infante, que ces dons achèvent de confondre,
A ſon père, à ſon roi ne ſait plus que répondre.
Sa marraine auſſitôt la prenant par la main:
Il ne faut pas, lui dit-elle à l'oreille,
Demeurer en ſi beau chemin.
Eſt-ce une ſi grande merveille
Que tous ces dons que vous en recevez,
Tant qu'il aura l'âne que vous ſavez,
Qui d'écus d'or ſans ceſſe emplit ſa bourſe?
Demandez-lui la peau de ce rare animal:
Comme il eſt toute ſa reſſource,
Vous ne l'obtiendrez pas, ou je raiſonne mal.
Cette Fée étoit bien ſavante,
Et cependant elle ignoroit encor
Que l'amour violent, pourvu qu'on le contente,
Compte pour rien l'argent & l'or.
La peau fut galamment auſſitôt accordée
Que l'infante l'eut demandée.
Cette peau, quand on l'apporta,
Terriblement l'épouvanta,
Et la fit de ſon fort amèrement ſe plaindre.
Sa marraine ſurvint, & lui repréſenta
Que quand on fait le bien on ne doit jamais craindre;
Qu'il faut laiſſer penſer au roi
Qu'elle eſt tout-à-fait diſpoſée
A ſubir avec lui la conjugale loi;
Mais qu'au même moment, ſeule & bien déguiſée,
Il faut qu'elle s'en aille en quelque état lointain,

Pour éviter un mal ſi proche & ſi certain.
Voici, pourſuivit-elle, une grande caſſette
Où nous mettrons tous vos habits,
Votre miroir, votre toilette,
Vos diamans, vos rubis.
Je vous donne encor ma baguette ;
Et la tenant en votre main,
La caſſette ſuivra votre même chemin,
Toujours ſous la terre cachée ;
Et lorſque vous voudrez l'ouvrir,
A peine mon bâton la terre aura touchée,
Qu'auſſitôt à vos yeux elle viendra s'offrir.
Pour vous rendre méconnoiſſable,
La depouille de l'âne eſt un maſque admirable :
Cachez-vous bien dans cette peau ;
On ne croira jamais, tant elle eſt effroyable,
Qu'elle renferme rien de beau.
La princeſſe ainſi traveſtie,
De chez la ſage Fée à peine fut ſortie
Pendant la fraîcheur du matin,
Que le prince, qui pour la fête
De ſon heureux hymen s'apprête,
Apprend tout effrayé ſon funeſte deſtin.
Il n'eſt point de maiſons, de chemin, d'avenue,
Qu'on ne parcoure promptement ;
Mais on s'agite vainement,
On ne peut deviner ce qu'elle eſt devenue.
Partout ſe répandit un triſte & noir chagrin ;
Plus de noces, plus de feſtin,
Plus de tarte, plus de dragées :
Les dames de la cour, toutes découragées,
N'en dînèrent point la plupart ;
Mais du curé ſurtout la triſteſſe fut grande,
Car il en déjeuna fort tard,

Et qui pis eſt, n'eut point d'offrande.
L'infante cependant pourſuivoit ſon chemin,
Le viſage couvert d'une vilaine craſſe ;
A tous paſſans elle tendoit la main,
Et tâchoit pour ſervir de trouver une place ;
Mais les moins délicats & les plus malheureux,
La voyant ſi mauſſade & ſi pleine d'ordure,
Ne vouloient écouter ni retirer chez eux
Une ſi ſale créature.
Elle alla donc bien loin, bien loin, encore plus loin.
Enfin, elle arriva dans une métairie,
Où la Fermière avoit beſoin
D'une ſouillon, dont l'induſtrie
Allât juſqu'à ſavoir bien laver des torchons,
Et nettoyer l'auge aux cochons.
On la mit dans un coin au fond de la cuiſine,
Où les valets, inſolente vermine,
Ne faiſoient que la tirailler,
La contredire & la railler :
Ils ne ſavoient quelle pièce lui faire,
La harcelant à tout propos ;
Elle étoit la butte ordinaire
De tous leurs quolibets & de tous leurs bons mots.
Elle avoit le dimanche un peu plus de repos ;
Car, ayant du matin fait ſa petite affaire,
Elle entroit dans ſa chambre, & tenant ſon huis clos,
Elle ſe décraſſoit, puis ouvroit ſa caſſette,
Mettoit proprement ſa toilette,
Rangeoit deſſus ſes petits pots
Devant ſon grand miroir : contente & ſatisfaite,
De la lune tantôt la robe elle mettoit,
Tantôt celle où le feu du ſoleil éclatoit,
Tantôt la belle robe bleue,
Que tout l'azur des cieux ne ſauroit égaler ;

Avec ce chagrin ſeul, que leur traînante queue
Sur le plancher trop court ne pouvoit s'étaler.
Elle aimoit à ſe voir jeune, vermeille & blanche,
Et plus blanche cent fois que nulle autre n'étoit.
Ce doux plaiſir la ſubſtantoit,
Et la menoit juſqu'à l'autre dimanche.
J'oubliois de dire en paſſant,
Qu'en cette grande métairie,
D'un roi magnifique & puiſſant
Se faiſoit la ménagerie;
Que là, poules de Barbarie,
Rales, pintades, cormorans,
Oiſons muſqués, canes petières,
Et mille autres oiſeaux de bizarres manières,
Entre eux preſque tous différens,
Rempliſſoient à l'envi dix cours toutes entières.
Le fils du roi, dans ce charmant ſéjour,
Venoit ſouvent au retour de la chaſſe,
Se repoſer, boire à la glace
Avec les ſeigneurs de ſa cour.
Tel ne fut point le beau Céphale;
Son air étoit royal, ſa mine martiale,
Propre à faire trembler les plus fiers bataillons.
Peau d'Ane de fort loin le vit avec tendreſſe,
Et reconnut par cette hardieſſe,
Que ſous ſa craſſe & ſes haillons
Elle gardoit encor le cœur d'une princeſſe.
Qu'il a l'air grand, quoiqu'il l'ait négligé;
Qu'il eſt aimable, diſoit-elle,
Et que bienheureuſe eſt la belle
A qui ſon cœur eſt engagé!
D'une robe de rien s'il m'avoit honorée,
Je m'en trouverois plus parée
Que de toutes celles que j'ai.

Un jour le jeune prince errant à l'aventure,
De basse-cour en basse-cour,
Passa dans une allée obscure,
Où de Peau d'Ane étoit l'humble séjour.
Par hasard il mit l'œil au trou de la serrure.
Comme il étoit fête ce jour,
Elle avoit pri une riche parure
Et ses superbes vêtemens,
Qui, tissus de fin or & de gros diamans,
Egaloient du soleil la clarté la plus pure.
Le prince, au gré de son désir,
La contemple, & ne peut qu'avec peine,
En la voyant, reprendre haleine,
Tant il est comblé de plaisir.
Quels que soient les habits, la beauté du visage,
Son beau tour, sa vive blancheur,
Ses traits fins, sa jeune fraîcheur
Le touchent cent fois davantage;
Mais un certain air de grandeur,
Plus encore une sage & modeste pudeur,
Des beautés de son cœur assuré témoignage,
S'emparèrent de tout son cœur.
Trois fois, dans la chaleur du feu qui le transporte,
Il voulut enfoncer la porte;
Mais croyant voir une divinité,
Trois fois par le respect son bras fut arrêté.
Dans le palais, pensif il se retire;
Et là, nuit & jour il soupire;
Il ne veut plus aller au bal,
Quoiqu'on soit dans le carnaval.
Il hait la chasse, il hait la comédie;
Il n'a plus d'appétit, tout lui fait mal au cœur;
Et le fond de sa maladie
Est une triste & mortelle langueur.

Il s'enquit quelle étoit cette nymphe admirable
Qui demeuroit dans une baſſe-cour,
Au fond d'une allée effroyable,
Où l'on ne voit goûte en plein jour.
C'eſt, lui dit-on, Peau d'Ane, en rien nymphe ni belle,
Et que Peau d'Ane l'on appelle,
A cauſe de la peau qu'elle met ſur ſon cou.
De l'amour c'eſt le vrai remède,
La bête, en un mot, la plus laide
Qu'on puiſſe voir après le loup.
On a beau dire, il ne ſauroit le croire;
Les traits que l'amour a tracés,
Toujours préſens à ſa mémoire,
N'en feront jamais effacés.
Cependant la reine ſa mère,
Qui n'a que lui d'enfant, pleure & ſe déſeſpère:
De déclarer ſon mal elle le preſſe en vain;
Il gémit, il pleure, il ſoupire;
Il ne dit rien, ſi ce n'eſt qu'il déſire
Que Peau d'Ane lui faſſe un gâteau de ſa main;
Et la mère ne ſait ce que ſon fils veut dire.
O ciel! madame, lui dit-on,
Cette Peau d'Ane eſt une noire taupe,
Plus vilaine encore & plus gaupe
Que le plus ſale marmiton.
N'importe, dit la reine, il le faut ſatisfaire,
Et c'eſt à cela ſeul que nous devons ſonger:
Il auroit eu de l'or, tant l'aimoit cette mère,
S'il en avoit voulu manger.
Peau d'Ane donc prend ſa farine,
Qu'elle avoit fait bluter exprès
Pour rendre ſa pâte plus fine,
Son ſel, ſon beurre & ſes œufs frais;
Et, pour bien faire ſa galette,

S'enferme ſeule en ſa chambrette.
D'abord elle ſe décraſſa
Les mains, les bras & le viſage;
Et prit un corps d'argent que vîte elle laça,
Pour dignement faire l'ouvrage
Qu'auſſitôt elle commença.
On dit qu'en travaillant un peu trop à la hâte,
De ſon doigt par haſard il tomba dans la pâte
Un de ſes anneaux de grand prix;
Mais ceux qu'on tient ſavoir le fin de cette hiſtoire,
Aſſurent que par elle exprès il y fut mis;
Et pour moi, franchement, je l'oſerois bien croire;
Fort sûr que quand le prince à ſa porte aborda
Et par le trou la regarda,
Elle s'en étoit apperçue.
Sur ce point la femme eſt ſi drue,
Et ſon œil va ſi promptement,
Qu'on ne peut la voir un moment,
Qu'elle ne ſache qu'on l'a vue.
Je ſuis bien sûr encore, & j'en ferois ſerment,
Qu'elle ne douta point que de ſon jeune amant
La bague ne fût bien reçue.
On ne pêtrit jamais un ſi friand morceau,
Et le prince trouva la galette ſi bonne,
Qu'il ne s'en fallut rien que d'une faim gloutonne
Il n'avalât auſſi l'anneau.
Quand il en vit l'émeraude admirable,
Et du jonc le cercle étroit,
Qui marquoit la forme du doigt,
Son cœur en fut touché d'une joie incroyable:
Sous ſon chevet il le mit à l'inſtant;
Et ſon mal toujours augmentant,
Les médecins ſages d'expérience,
En le voyant maigrir de jour en jour,

Jugèrent tous par leur grande ſcience
Qu'il étoit malade d'amour.
Comme l'hymen, quelque mal qu'on en die,
Eſt un remède exquis pour cette maladie,
On conclut à le marier.
Il s'en fit quelque temps prier;
Puis dit: Je le veux bien, pourvu que l'on me donne
En mariage la perſonne
Pour qui cet anneau ſera bon.
A cette bizarre demande,
De la reine & du roi la ſurpriſe fut grande;
Mais il étoit ſi mal, qu'on n'oſa dire non.
Voilà donc qu'on ſe met en quête
De celle que l'anneau, ſans nul égard du ſang,
Doit placer dans un ſi haut rang.
Il n'en eſt point qui ne s'apprête
A venir préſenter ſon doigt,
Ni qui veuille céder ſon droit.
Le bruit ayant couru que, pour prétendre au prince
Il faut avoir le doigt bien mince,
Tout charlatan, pour être bien venu,
Dit qu'il a le ſecret de le rendre menu.
L'une, en ſuivant ſon bizarre caprice,
Comme une rave le ratiſſe;
L'autre en coupe un petit morceau;
Un autre, en le preſſant croit qu'elle l'appetiſſe;
Et l'autre, avec de certaine eau,
Pour le rendre moins gros en fait tomber la peau:
Il n'eſt enfin point de manœuvre
Qu'une dame ne mette en œuvre
Pour faire que ſon doigt quadre bien à l'anneau.
L'eſſai fut commencé par les jeunes princeſſes,
Les marquiſes & les ducheſſes;
Mais leurs doigts, quoique délicats,

Etoient trop gros & n'entroient pas.
Les comteſſes & les baronnes,
Et toutes les nobles perſonnes,
Comme elles tour-à-tour préſentèrent leur main,
Et la préſentèrent en vain.
Enſuite vinrent les griſettes,
Dont les jolis & menus doigts,
Car il en eſt de très-bien faites,
Semblèrent à l'anneau s'ajuſter quelquefois;
Mais la bague toujours trop petite ou trop ronde,
D'un dédain preſque égal rebutoit tout le monde.
Il fallut en venir enfin
Aux ſervantes, aux cuiſinières,
Aux tortillons, aux dindonnières,
En un mot à tout le fretin,
Dont les rouges & noires pattes,
Non moins que les mains délicates,
Eſpéroient un heureux deſtin.
Il s'y préſenta mainte fille
Dont le doigt gros & ramaſſé,
Dans la bague du prince eût auſſi peu paſſé
Qu'un cable au travers d'une aiguille.
On crut enfin que c'étoit fait,
Car il ne reſtoit en effet
Que la pauvre Peau d'Ane au fond de la cuiſine.
Mais comment croire, diſoit-on,
Qu'à régner le ciel la deſtine?
Le prince dit: Et pourquoi non?
Qu'on la faſſe venir. Chacun ſe prit à rire,
Criant tout haut: Que veut-on dire,
De faire entrer ici cette ſale guenon?
Mais lorſqu'elle tira de deſſous ſa peau noire
Une petite main qui ſembloit de l'ivoire
Qu'un peu de pourpre a coloré,

Et que de la bague fatale,
D'une justesse sans égale
Son petit doigt fut entouré;
La cour fut dans une surprise
Qui ne peut pas être comprise.
On la menoit au roi dans ce transport subit;
Mais elle demanda qu'avant que de paroître
Devant son seigneur & son maître,
On lui donnât le temps de prendre un autre habit.
De cet habit, pour la vérité dire,
De tous côtés on s'apprêtoit à rire;
Mais lorsqu'elle arriva dans les appartemens,
Et qu'elle eut traversé les salles,
Avec ses pompeux vêtemens
Dont les riches beautés n'eurent jamais d'égales;
Que ses aimables cheveux blonds,
Mêlés de diamans dont la vive lumière
En faisoient autant de rayons;
Que ses yeux bleus, grands, doux & longs,
Qui, pleins d'une majesté fière,
Ne regardent jamais sans plaire & sans blesser;
Et que sa taille enfin, si menue & si fine
Qu'avecque les deux mains on eût pu l'embrasser,
Montrèrent leurs appas & leur grâce divine;
Des dames de la cour & de leurs ornemens
Tombèrent tous les agrémens.
Dans la joie & le bruit de toute l'assemblée,
Le bon Roi ne se sentoit pas
De voir sa bru posséder tant d'appas:
La reine en étoit affolée;
Et le prince, son cher amant,
De cent plaisirs l'ame comblée,
Succomboit sous le poids de son ravissement.
Pour l'hymen aussitôt chacun prit ses mesures;

Le monarque en pria tous les rois d'alentour,
Qui tous brillans de diverses parure,
Quittèrent leurs états pour être à ce grand jour.
On en vit arriver des climats de l'aurore,
Montés sur de grands eléphans;
Il en vint du rivage More,
Qui, plus noirs & plus laids encore,
Faisoient peur aux petits enfans;
Enfin de tous les coins du monde
Il en débarque, & la cour en abonde.
Mais nul prince, nul potentat,
N'y parut avec tant d'éclat
Que le père de l'épousée,
Qui, d'elle autrefois amoureux,
Avoit avec le temps purifié les feux
Dont son ame étoit embrâsée:
Il en avoit banni tout désir criminel,
Et de cette odieuse flâme,
Le peu qui restoit dans son âme
N'en rendoit que plus vif son amour paternel.
Dès qu'il la vit: Que bénit soit le ciel
Qui veut bien que je te revoie,
Ma chère enfant, dit-il; &, tout pleurant de joie,
Courut tendrement l'embrasser.
Chacun à son bonheur voulut s'intéresser,
Et le futur époux étoit ravi d'apprendre
Que d'un Roi si puissant il devenoit le gendre.
Dans ce moment la marraine arriva,
Qui raconta toute l'histoire,
Et par son récit acheva
De combler Peau d'Ane de gloire.

Il n'est pas mal aisé de voir
Que le but de ce Conte est qu'un enfant apprenne

Qu'il vaut mieux s'expoſer à la plus rude peine ;
Que de manquer à ſon devoir ;
Que la vertu peut être infortunée,
Mais qu'elle eſt toujours couronnée ;
Que contre un fol amour & ſes fougueux tranſports,
La raiſon la plus forte eſt une foible digue,
Et qu'il n'eſt point de ſi riches tréſors
Dont un amant ne ſoit prodigue ;
Que de l'eau claire & du pain bis
Suffiſent pour la nourriture
De toute jeune créature,
Pourvu qu'elle ait de beaux habits ;
Que ſous le ciel il n'eſt point de femelle
Qui ne s'imagine être belle,
Et qui ſouvent ne s'imagine encor
Que, ſi des trois beautés la fameuſe querelle
S'étoit démêlée avec elle,
Elle auroit eu la pomme d'or.

Le conte de Peau d'Ane eſt difficile à croire ;
Mais tant que dans le monde on aura des enfans,
Des mères & des mères-grand's
On en gardera la mémoire.

ÉPITRE

ÉPITRE
A MADEMOISELLE
ÉLÉONORE DE HUBER.

VOTRE jeune âge, Eléonore,
Vous permet les amufemens;
Vous y verrez affez de documens
Pour mériter qu'on s'en honore.
Quoique vous foyez à l'aurore
Du printemps de vos jeunes ans,
Déjà vous préférez des écrits pleins de fens,
A ceux que nous voyons éclore
D'un fade Auteur outrant le fentiment.
O vous, ma chère Eléonore,
Qui fentez tout fi vivement,
Et dont le cœur encore ignore
Ce que les paffions y caufent de tourment,
Ignorez-le toujours! Peau d'Ane vous apprend
Qu'il eft un don plus cher encore
Que la beauté, qui fuit rapidement;
La folide vertu, c'eft des dons le plus grand.
Mais, hélas! c'eft trop rarement
Que le foible mortel l'implore.



PEAU D'ANE,

CONTE.

Il étoit une fois un roi ſi grand, ſi aimé de ſes peuples, ſi reſpečté de tous ſes voiſins & de ſes alliés, qu'on pouvoit dire qu'il étoit le plus heureux de tous les monarques. Son bonheur étoit encore confirmé par le choix qu'il avoit fait d'une princeſſe auſſi belle que vertueuſe; & ces heureux époux vivoient dans une union parfaite. De leur chaſte hymen étoit née une fille douée de tant de grâces & de charmes, qu'ils ne regrettoient point d'avoir une plus ample lignée.

La magnificence, le goût & l'abondance régnoient dans ſon palais; les miniſtres ſages & habiles, les courtiſans vertueux & attachés, les domeſtiques fidelles & laborieux; ſes écuries vaſtes & remplies des plus beaux chevaux du monde, couverts de riches caparaçons. Mais ce qui étonnoit les étrangers qui venoient admirer ces belles écuries, c'eſt qu'au lieu le plus apparent, un maître âne étaloit de longues & grandes oreilles. Ce n'étoit pas par fantaiſie, mais avec raiſon,

que le roi lui avoit donné une place particulière & diſtinguée. Les vertus de ce rare animal méritoient cette diſtinction, puiſque la nature l'avoit formé ſi extraordinaire, que ſa litière, au lieu d'être mal-propre, étoit couverte tous les matins, avec profuſion, de beaux écus au ſoleil & de louis d'or de toute eſpèce, qu'on alloit recueillir à ſon réveil.

Or, comme les viciſſitudes de la vie s'étendent auſſi-bien ſur les rois que ſur les ſujets, & que toujours les biens ſont mêlés de quelques maux, le Ciel permit que la reine fût tout-à-coup attaquée d'une âpre maladie pour laquelle, malgré la ſcience & l'habileté des médecins, on ne put trouver aucun ſecours. La déſolation fut générale. Le roi, ſenſible & amoureux, malgré le proverbe fameux qui dit que l'hymen eſt le tombeau de l'amour, s'affligeoit ſans modération, faiſoit des vœux ardens à tous les temples de ſon royaume, offroit ſa vie pour celle d'une épouſe ſi chérie; mais les Dieux & les Fées étoient invoqués en vain. La reine, ſentant ſa dernière heure approcher, dit à ſon époux qui fondoit en larmes: trouvez bon, avant que je meure, que j'exige une choſe de vous; c'eſt que s'il vous prenoit envie de vous remarier..... A ces mots, le roi fit des cris pitoyables, prit

les mains de sa femme, les baigna de pleurs; & l'assurant qu'il étoit superflu de lui parler d'un second hyménée : Non, non, dit-il enfin, ma chère reine, parlez-moi plutôt de vous suivre. L'état, reprit la reine, avec une fermeté qui augmentoit les regrets de ce prince, l'état, qui doit exiger des successeurs, & ne vous ayant donné qu'une fille, doit vous presser d'avoir des fils qui vous ressemblent; mais je vous demande instamment, par tout l'amour que vous avez eu pour moi, de ne céder à l'empressement de vos peuples que lorsque vous aurez trouvé une princesse plus belle & mieux faite que moi; j'en veux votre serment, & alors je mourrai contente. On présume que la reine, qui ne manquoit pas d'amour-propre, avoit exigé ce serment, pensant bien que, ne croyant pas qu'il fût au monde personne qui pût l'égaler, c'étoit s'assurer que le roi ne se remarieroit jamais. Enfin elle mourut. Jamais mari ne fit tant de vacarme; pleurer, sanglotter jour & nuit, menus droits du veuvage, furent son unique occupation.

Les grandes douleurs ne durent pas. D'ailleurs, les grands de l'état s'assemblèrent, & vinrent en corps demander au roi de se remarier. Cette proposition lui parut dure, & lui

fit répandre de nouvelles larmes. Il allégua le ferment qu'il avoit fait à la reine, défiant tous fes confeillers de pouvoir trouver une princeffe plus belle & mieux faite que feue fa femme, penfant que cela étoit impoffible. Mais le confeil traita de babiole une telle promeffe, & dit qu'il importoit peu de la beauté, pourvu qu'une reine fût vertueufe & point ftérile; que l'état demandoit des princes pour fon repos & fa tranquillité; qu'à la vérité, l'infante avoit toutes les qualités requifes pour faire une grande reine, mais qu'il falloit lui choifir un étranger pour époux; & qu'alors, ou cet étranger l'emmèneroit chez lui, ou que, s'il régnoit avec elle, fes enfans ne feroient plus réputés du même fang, & que, n'y ayant point de prince de fon nom, les peuples voifins pouvoient leur fufciter des guerres qui entraîneroient la ruine du royaume. Le roi, frappé de ces confidérations, promit qu'il fongeroit à les contenter.

Effectivement, il chercha parmi les princeffes à marier, qui feroit celle qui pourroit lui convenir. Chaque jour on lui portoit des portraits charmans; mais aucun n'avoit les grâces de la feue reine. Ainfi, il ne fe déterminoit point. Malheureufement il s'avifa de trouver que l'infante fa fille étoit non-feule-

ment belle & bien faite à ravir, mais qu'elle surpassoit encore de beaucoup la reine sa mère, en esprit & en agrément. Sa jeunesse, l'agréable fraîcheur de son beau teint, enflamma le roi d'un feu si violent, qu'il ne le put cacher à l'infante, & lui dit qu'il avoit résolu de l'épouser, puisqu'elle seule pouvoit le dégager de son serment.

La jeune princesse, remplie de vertu & de pudeur, pensa s'évanouir à cette horrible proposition. Elle se jeta aux pieds du roi son père, & le conjura avec toute la force qu'elle put trouver dans son esprit, de ne la pas contraindre à commettre un tel crime.

Le roi, qui s'étoit mis en tête ce bisarre projet, avoit consulté un vieux Druïde, pour mettre la conscience de la jeune princesse en repos. Ce Druïde, moins religieux qu'ambitieux, sacrifia à l'honneur d'être confident d'un grand roi, l'intérêt de l'innocence & de la vertu, & s'insinua avec tant d'adresse dans l'esprit du roi, lui adoucit tellement le crime qu'il alloit commettre, qu'il lui persuada même que c'étoit une œuvre pie que d'épouser sa fille. Ce prince, flatté par les discours de ce scélérat, l'embrassa, & revint d'avec lui plus entêté que jamais de son projet : il fit donc ordonner à l'infante de se préparer à lui obéir.

La jeune princeſſe, outrée d'une vive douleur, n'imagina rien autre choſe que d'aller trouver la fée des Lilas ſa marraine. Pour cet effet, elle partit la même nuit dans un joli cabriolet attelé d'un gros mouton qui ſavoit tous les chemins. Elle y arriva heureuſement. La fée, qui aimoit l'infante, lui dit qu'elle ſavoit tout ce qu'elle venoit lui dire, mais qu'elle n'eût aucun ſouci, rien ne lui pouvant nuire, ſi elle exécutoit fidellement ce qu'elle alloit lui preſcrire. Car, ma chère enfant, lui dit-elle, ce ſeroit une grande faute que d'épouſer votre père; mais, ſans le contredire, vous pouvez l'éviter: dites-lui que pour remplir une fantaiſie que vous avez, il faut qu'il vous donne une robe de la couleur du temps; jamais, avec tout ſon amour & ſon pouvoir, il ne pourra y parvenir. La princeſſe remercia bien ſa marraine, & dès le lendemain matin elle dit au roi ſon père ce que la fée lui avoit conſeillé, & proteſta qu'on ne tireroit d'elle aucun aveu, qu'elle n'eût la robe couleur du temps. Le roi, ravi de l'eſpérance qu'elle lui donnoit, aſſembla les plus fameux ouvriers, & leur commanda cette robe, ſous la condition que s'ils ne pouvoient réuſſir il les feroit tous pendre. Il n'eut pas le chagrin d'en venir à cette extrémité: dès le ſecond jour ils ap-

portèrent la robe ſi déſirée. L'empirée n'eſt pas d'un plus beau bleu, lorſqu'il eſt ceint de nuages d'or, que cette belle robe lorſqu'elle fut étalée. L'infante en fut toute contriſtée, & ne ſavoit comment ſe tirer d'embarras. Le roi preſſoit la concluſion. Il fallut recourir encore à la marraine, qui, étonnée de ce que ſon ſecret n'avoit pas réuſſi, lui dit d'eſſayer d'en demander une de la couleur de la lune. Le roi, qui ne pouvoit lui rien refuſer, envoya chercher les plus habiles ouvriers, & leur commanda ſi expreſſément une robe couleur de la lune, qu'entre ordonner & l'apporter, il n'y eut pas vingt-quatre heures. L'infante, plus charmée de cette ſuperbe robe que des ſoins du roi ſon père, s'affligea immodérément lorſqu'elle fut avec ſes femmes & ſa nourrice. La fée des Lilas, qui ſavoit tout, vint au ſecours de l'affligée princeſſe, & lui dit : ou je me trompe fort, ou je crois que ſi vous demandez une robe couleur du ſoleil, nous viendrons à bout de dégoûter le roi votre père, car jamais on ne pourra parvenir à faire une pareille robe. L'infante en convint, demanda la robe ; & l'amoureux roi donna ſans regret tous les diamans & les rubis de ſa couronne pour aider à ce ſuperbe ouvrage, avec ordre de ne rien épargner pour

rendre cette robe égale au ſoleil. Auſſi, dès qu'elle parut, tous ceux qui la virent déployée furent obligés de fermer les yeux, tant ils furent éblouis. C'eſt de ce temps que datent les lunettes vertes & les verres noirs. Que devint l'infante à cette vue ! Jamais on n'avoit rien vu de ſi beau & de ſi artiſtement ouvré. Elle étoit confondue ; & ſous prétexte d'en avoir mal aux yeux, elle ſe retira dans ſa chambre, ou la fée l'attendoit, plus honteuſe qu'on ne peut dire. Ce fut bien pis; car en voyant la robe du ſoleil, elle devint rouge de colère. Oh! pour le coup, ma fille, dit-elle à l'infante, nous allons mettre l'indigne amour de votre père à une terrible épreuve. Je le crois bien entêté de ce mariage, qu'il croit ſi prochain ; mais je penſe qu'il ſera un peu étourdi de la demande que je vous conſeille de lui faire ; c'eſt la peau de cet âne qu'il aime ſi paſſionnément, & qui fournit à toutes ſes dépenſes avec tant de profuſion : allez, & ne manquez pas de lui dire que vous déſirez cette peau. L'infante, ravie de trouver encore un moyen d'éluder un mariage qu'elle déteſtoit, & qui penſoit en même temps que ſon père ne pourroit jamais ſe réſoudre à ſacrifier ſon âne, vint le trouver, & lui expoſa ſon déſir pour la peau de ce bel

animal. Quoique le roi fût étonné de cette fantaisie, il ne balança pas à la satisfaire. Le pauvre âne fut sacrifié, & la peau galamment apportée à l'infante, qui, ne voyant plus aucun moyen d'éluder son malheur, s'alloit désespérer lorsque sa marraine accourut. Que faites-vous, ma fille? dit-elle, voyant la princesse déchirant ses cheveux & meurtrissant ses belles joues; voici le moment le plus heureux de votre vie. Enveloppez-vous de cette peau, sortez de ce palais, & allez tant que terre vous pourra porter: lorsqu'on sacrifie tout à la vertu, les Dieux savent en récompenser. Allez, j'aurai soin que votre toilette vous suive partout; en quelque lieu que vous vous arrêtiez, votre cassette, où seront vos habits & vos bijoux, suivra vos pas sous terre; & voici ma baguette que je vous donne: en frappant la terre quand vous aurez besoin de cette cassette, elle paroîtra devant vos yeux: mais hâtez-vous de partir, & ne tardez pas. L'infante embrassa mille fois sa marraine, la pria de ne pas l'abandonner, s'affubla de cette vilaine peau, après s'être barbouillée de suie de cheminée, & sortit de ce riche palais sans être reconnue de personne.

L'absence de l'infante causa une grande rumeur. Le roi, au désespoir, qui avoit fait

préparer une fête magnifique, étoit inconsolable. Il fit partir plus de cent gendarmes & plus de mille mousquetaires pour aller à la quête de sa fille; mais la fée, qui la protégeoit, la rendoit invisible aux plus habiles recherches; ainsi, il fallut bien s'en consoler.

Pendant ce temps l'infante cheminoit. Elle alla bien loin, bien loin, encore plus loin, & cherchoit partout une place; mais, quoique par charité on lui donnât à manger, on la trouvoit si crasseuse, que personne n'en vouloit. Cependant elle entra dans une belle ville, à la porte de laquelle étoit une métairie, dont la fermière avoit besoin d'un souillon pour laver les torchons, & nettoyer les dindons & l'auge des cochons. Cette femme, voyant cette voyageuse si mal-propre, lui proposa d'entrer chez elle; ce que l'infante accepta de grand cœur, tant elle étoit lasse d'avoir tant marché. On la mit dans un coin reculé de la cuisine, où elle fut, les premiers jours, en butte aux plaisanteries grossières de la valetaille, tant sa peau d'âne la rendoit sale & dégoûtante. Enfin, on s'y accoutuma; d'ailleurs elle étoit si soigneuse de remplir ses devoirs, que la fermière la prit sous sa protection. Elle conduisoit les moutons, les faisoit parquer au temps où il le falloit; elle

menoit les dindons paître avec une intelligence qui sembloit qu'elle n'eût jamais fait autre chose : aussi tout fructifioit sous ses belles mains.

Un jour qu'assise près d'une claire fontaine, où elle déploroit souvent sa triste condition, elle s'avisa de s'y mirer, l'effroyable peau d'âne, qui faisoit sa coiffure & son habillement, l'épouvanta. Honteuse de cet ajustement, elle se décrassa le visage & les mains, qui devinrent plus blanches que l'ivoire, & son beau teint reprit sa fraîcheur naturelle. La joie de se trouver si belle lui donna envie de s'y baigner, ce qu'elle exécuta ; mais il fallut remettre son indigne peau pour retourner à la métairie. Heureusement le lendemain étoit un jour de fête ; ainsi elle eut le loisir de tirer sa cassette, d'arranger sa toilette, de poudrer ses beaux cheveux, & de mettre sa belle robe couleur du temps. Sa chambre étoit si petite, que la queue de cette belle robe ne pouvoit pas s'étendre. La belle princesse se mira & s'admira elle-même avec raison, si bien qu'elle résolut, pour se désennuyer, de mettre tour-à-tour ses belles robes les fêtes & les dimanches, ce qu'elle exécuta ponctuellement. Elle mêloit des fleurs & des diamans dans ses beaux cheveux avec un art admi-

rable ; & souvent elle soupiroit de n'avoir pour témoin de sa beauté, que ses moutons & ses dindons qui l'aimoient autant avec son horrible peau d'âne, dont on lui avoit donné le nom dans cette ferme.

Un jour de fête que Peau-d'Ane avoit mis la robe couleur du soleil, le fils du roi à qui cette ferme appartenoit, vint y descendre pour se reposer en revenant de la chasse. Ce prince étoit jeune, beau & admirablement bien fait, l'amour de son père & de la reine sa mère, & adoré des peuples. On offrit à ce jeune prince une colation champêtre, qu'il accepta ; puis il se mit à parcourir les basses-cours & tous leurs recoins. En courant ainsi de lieu en lieu, il entra dans une sombre allée, au bout de laquelle il vit une porte fermée. La curiosité lui fit mettre l'œil à la serrure. Mais que devint-il en appercevant la princesse si belle & si richement vêtue, qu'à son air noble & modeste il prit pour une divinité ? L'impétuosité du sentiment qu'il éprouva dans ce moment, l'auroit porté à enfoncer la porte, sans le respect que lui inspira cette ravissante personne.

Il sortit avec peine de cette petite allée sombre & obscure, mais ce fut pour s'informer qui demeuroit dans cette petite chambre,

On lui répondit que c'étoit une fouillon qu'on nommoit Peau-d'Ane , à caufe de la peau dont elle s'habilloit ; & qu'elle étoit fi fale & fi craffeufe, que perfonne ne la regardoit ni ne lui parloit, & qu'on ne l'avoit prife que par pitié pour garder les moutons & les dindons.

Le prince, peu fatisfait de cet éclairciffement, vit bien que ces gens groffiers n'en favoient pas davantage, & qu'il étoit inutile de les queftionner. Il revint au palais du roi fon père, plus amoureux qu'on ne peut dire, ayant continuellement devant les yeux la belle image de cette divinité qu'il avoit vue par le trou de la ferrure. Il fe repentit de n'avoir pas heurté à la porte, & fe promit bien de n'y pas manquer une autre fois. Mais l'agitation de fon fang, caufée par l'ardeur de fon amour, lui donna, dans la même nuit, une fièvre fi terrible, que bientôt il fut réduit à l'extrêmité. La reine fa mère, qui n'avoit que lui d'enfant, fe défefpéroit de ce que tous les remèdes étoient inutiles. Elle promettoit en vain les plus grandes récompenfes aux médecins ; ils y employoient tout leur art, mais rien ne guériffoit le prince. Enfin ils devinèrent qu'un mortel chagrin caufoit tout ce ravage ; ils en avertirent la reine, qui, toute pleine de ten-

dreſſe pour ſon fils, vint le conjurer de dire la cauſe de ſon mal; & que quand il s'agiroit de lui céder la couronne, le roi ſon père deſcendroit de ſon trône ſans regret pour l'y faire monter : que s'il déſiroit quelque princeſſe, quand même on ſeroit en guerre avec le roi ſon père, & qu'on eût de juſtes ſujets de s'en plaindre, on ſacrifieroit tout pour obtenir ce qu'il déſiroit; mais qu'elle le conjuroit de ne pas ſe laiſſer mourir, puiſque de ſa vie dépendoit la leur. La reine n'acheva pas ce touchant diſcours ſans mouiller le viſage du prince d'un torrent de larmes. Madame, lui dit enfin le prince, avec une voix fort foible, je ne ſuis pas aſſez dénaturé pour déſirer la couronne de mon père; plût au ciel qu'il vive de longues années, & qu'il veuille bien que je ſois long-temps le plus fidelle & le plus reſpectueux de ſes ſujets! Quant aux princeſſes que vous m'offrez, je n'ai point encore penſé à me marier; & vous penſez bien que, ſoumis comme je le ſuis à vos volontés, je vous obéirai toujours, quoi qu'il m'en coûte. Ah! mon fils, reprit la reine, rien ne nous coûtera pour te ſauver la vie; mais, mon cher fils, ſauve la mienne & celle du roi ton père, en me déclarant ce que tu déſires, & ſois bien aſſuré qu'il te ſera accordé. Eh bien, ma-

dame, dit-il, puiſqu'il faut vous déclarer ma penſée, je vais vous obéir; je me ferois un crime de mettre en danger deux têtes qui me ſont ſi chères. Oui, ma mère, je déſire que Peau-d'Ane me faſſe un gâteau, & que, dès qu'il ſera fait, on me l'apporte. La reine étonnée de ce nom bizarre, demanda qui étoit cette Peau-d'Ane? C'eſt, madame, reprit un de ſes officiers, qui par haſard avoit vu cette fille, c'eſt, la plus vilaine bête, après le loup; une noire peau, une craſſeuſe qui loge dans votre métairie, & qui garde vos dindons. N'importe, dit la reine: mon fils, au retour de la chaſſe, a peut-être mangé de ſa pâtiſſerie; c'eſt une fantaiſie de malade; en un mot, je veux que Peau-d'Ane, puiſque Peau-d'Ane y a, lui faſſe promptement un gâteau. On courut à la métairie, & l'on fit venir Peau-d'Ane pour lui ordonner de faire de ſon mieux un gâteau pour le prince.

Quelques auteurs ont aſſuré que Peau-d'Ane, au moment que ce prince avoit mis l'œil à la ſerrure, les ſiens l'avoient apperçu; & puis, que regardant par ſa petite fenêtre, elle avoit vu ce prince ſi jeune, ſi beau & ſi bien fait, que l'idée lui en étoit reſtée, & que ſouvent ce ſouvenir lui avoit coûté quelques ſoupirs. Quoi qu'il en ſoit, Peau-d'Ane l'ayant vu,

ou en ayant beaucoup entendu parler avec éloge, ravie de pouvoir trouver un moyen d'être connue, s'enferma dans sa chambrette, jeta sa vilaine peau, se décrassa le visage & les mains, se coiffa de ses blonds cheveux, mit un beau corset d'argent brillant, un jupon pareil, & se mit à faire le gâteau tant désiré : elle prit de la plus pure farine, des œufs & du beurre bien frais. En travaillant, soit de dessein soit autrement, une bague qu'elle avoit au doigt tomba dans la pâte, & s'y mêla. Dès que le gâteau fut cuit, s'affublant de son horrible peau, elle donna le gâteau à l'officier, à qui elle demanda des nouvelles du prince; mais cet homme ne daignant pas lui répondre, courut chez le prince lui porter ce gâteau.

Le prince le prit avidement des mains de cet homme, & le mangea avec une telle vivacité, que les médecins qui étoient présens ne manquèrent pas de dire que cette fureur n'étoit pas un bon signe. Effectivement le prince pensa s'étrangler par la bague qu'il trouva dans un des morceaux du gâteau, mais il l'a retira adroitement de sa bouche; & son ardeur à dévorer ce gâteau se ralentit, en examinant cette fine émeraude montée sur un jonc d'or dont le cercle étoit si étroit, qu'il jugea ne pouvoir servir qu'au plus petit joli doigt du monde.

Il baiſa mille fois cette bague, la mit ſous ſon chevet, & l'en tiroit à tout moment, quand il croyoit n'être vu de perſonne. Le tourment qu'il ſe donna pour imaginer comment il pourroit voir celle à qui cette bague pouvoit aller, & n'oſant croire, s'il demandoit Peau-d'Ane qui avoit fait ce gâteau qu'il avoit demandé, qu'on lui accordât de la faire venir, n'oſant non plus dire ce qu'il avoit vu par le trou de cette ſerrure, de crainte qu'on ne ſe moquât de lui, & qu'on ne le prît pour un viſionnaire, toutes ces idées le tourmentant à la fois, la fièvre le reprit fortement; & les médecins, ne ſachant plus que faire, déclarèrent à la reine que le prince étoit malade d'amour. La reine accourut chez ſon fils avec le roi qui ſe déſoloit: Mon fils, mon cher fils, s'écrie le monarque affligé, nomme-nous celle que tu veux; nous jurons que nous te la donnerons, fût-elle la plus vile des eſclaves. La reine, en l'embraſſant, lui confirma le ſerment du roi. Le prince attendri par les larmes & les careſſes des auteurs de ſes jours: mon père & ma mère, leur dit-il, je n'ai point deſſein de faire une alliance qui vous déplaiſe; & pour preuve de cette vérité, dit-il en tirant l'émeraude de deſſous ſon chevet, c'eſt que j'épouſerai celle à qui cette bague

ira, telle qu'elle ſoit; & il n'y a pas apparence que celle qui aura ce joli doigt ſoit une ruſtaude ou une payſanne. Le roi & la reine prirent la bague, l'examinèrent curieuſement; & jugèrent, ainſi que le prince, que cette bague ne pouvoit aller qu'à quelque fille de bonne maiſon. Alors le roi ayant embraſſé ſon fils, en le conjurant de guérir, ſortit, fit ſonner les tambours, les fifres & les trompettes par toute la ville, & crier par ſes hérauts, que l'on n'avoit qu'à venir au palais eſſayer une bague; & que celle à qui elle iroit juſte, épouſeroit l'héritier du trône.

Les princeſſes d'abord arrivèrent, puis les ducheſſes, les marquiſes & les baronnes; mais elles eurent beau toutes s'amenuiſer les doigts; aucune ne put mettre la bague. Il fallut en venir aux griſettes, qui, toutes jolies qu'elles étoient, avoient toutes le doigt trop gros. Le prince, qui ſe portoit mieux, faiſoit lui-même l'eſſai. Enfin on en vint aux filles-de-chambre; elles ne réuſſirent pas mieux. Il n'y avoit plus perſonne qui n'eût eſſayé cette bague ſans ſuccès, lorſque le prince demanda les cuiſinières, les marmitonnes, les gardeuſes de moutons: on amena tout cela: mais leurs gros doigts rouges & courts ne purent ſeulement aller par-delà l'ongle. A-t-on fait venir cette

Peau-d'Ane qui m'a fait un gâteau ces jours derniers, dit le prince ? Chacun se prit à rire, & lui dit que non, tant elle étoit sale & crasseuse. Qu'on l'aille chercher tout-à-l'heure, dit le roi; il ne sera pas dit que j'aie excepté quelqu'un. On courut, en riant & se moquant, chercher la dindonnière.

L'infante qui avoit entendu les tambours & le cri des hérauts d'armes, s'étoit bien doutée que sa bague faisoit ce tintamare : elle aimoit le prince; &, comme le véritable amour est craintif & n'a point de vanité, elle étoit dans la crainte continuelle que quelque dame n'eût le doigt aussi menu que le sien. Elle eut donc une grande joie quand on vint la chercher, & qu'on heurta à sa porte. Depuis qu'elle avoit su qu'on cherchoit un doigt propre à mettre sa bague, je ne sais quel espoir l'avoit portée à se coiffer plus soigneusement & à mettre son beau corps d'argent, avec le jupon plein de falbalas de dentelles d'argent, semés d'émeraudes. Sitôt qu'elle entendit qu'on heurtoit à la porte, & qu'on l'appeloit pour aller chez le prince, elle remit promptement sa peau d'âne, ouvrit sa porte; & ses gens, en se moquant d'elle, lui dirent que le roi la demandoit pour lui faire épouser son fils; puis, avec de longs éclats de rire, ils la menèrent



Est-ce vous qui logez au fond de cette allée obscure, dans la troisième Basse-Cour de la Métairie ?

chez le prince, qui, lui-même étonné de l'accoutrement de cette fille, n'ofa croire que ce fût celle qu'il avoit vue fi pompeufe & fi belle. Trifte & confus de s'être fi lourdement trompé: eft-ce vous, lui dit-il, qui logez au fond de cette allée obfcure dans la troifième baffe-cour de la métairie? Oui, Seigneur, répondit-elle. Montrez-moi votre main, dit-il en tremblant & pouffant un profond foupir. Dame! qui fut bien furpris? Ce furent le roi & la reine, ainfi que tous les chambellans & les grands de la cour, lorfque de deffous cette peau noire & craffeufe, fortit un main délicate, blanche & couleur de rofe, où la bague s'ajufta fans peine au plus petit joli doigt du monde; & par un petit mouvement que l'infante fe donna la peau étant tombée, elle parut d'une beauté fi raviffante, que le prince, tout foible qu'il étoit, fe mit à fes genoux, & les ferra avec une ardeur qui la fit rougir; mais on ne s'en apperçut prefque pas, parce que le roi & la reine vinrent l'embraffer de toute leur force, & lui demander fi elle ne vouloit pas bien époufer leur fils. La princeffe, confufe de tant de careffes, & de l'amour que lui marquoit ce jeune prince, alloit cependant les en remercier, lorfque le plafond du fallon s'ouvrit, & que la fée des Lilas, defcendant dans

un char fait de branches & de fleurs de son nom, conta, avec une grâce infinie, l'histoire de l'infante. Le roi & la reine, charmés de voir que Peau-d'Ane étoit une grande princesse, redoublèrent leurs caresses; mais le prince fut encore plus sensible à la vertu de la princesse, & son amour s'accrut par cette connoissance. L'impatience du prince pour épouser la princesse fut telle, qu'à peine donna-t-il le temps de faire les préparatifs convenables pour cet auguste hyménée. Le roi & la reine qui étoient affolés de leur belle-fille, lui faisoient mille caresses, & la tenoient incessamment dans leurs bras. Elle avoit déclaré qu'elle ne pouvoit épouser le prince sans le consentement du roi son père: aussi fut-il le premier auquel on envoya une invitation, sans lui dire quelle étoit l'épousée; la fée des Lilas, qui présidoit à tout, comme de raison, l'avoit exigé, à cause des conséquences. Il vint des rois de tous les pays; les uns en chaise à porteurs, d'autres en cabriolet, de plus éloignés montés sur des éléphans, sur des tigres, sur des aigles: mais le plus magnifique & le plus puissant, fut le père de l'infante, qui heureusement avoit oublié son amour déréglé, & avoit épousé une reine veuve fort belle, dont il n'avoit point eu d'enfant. L'infante courut

au-devant de lui; il la reconnut auſſitôt, & l'embraſſa avec une grande tendreſſe, avant qu'elle eût eu le temps de ſe jeter à ſes genoux. Le roi & la reine lui préſentèrent leur fils, qu'il combla d'amitié. Les noces ſe firent avec toute la pompe imaginable. Les jeunes époux, peu ſenſibles à ces magnificences, ne virent & ne regardèrent qu'eux. Le roi, père du prince, fit couronner ſon fils ce même jour, &, lui baiſant la main, le plaça ſur ſon trône, malgré la réſiſtance de ce fils ſi bien né: mais il fallut bien obéir. Les fêtes de cet illuſtre mariage durèrent près de trois mois, & l'amour des deux époux dureroit encore, tant ils s'aimoient, s'ils n'étoient pas morts cent ans après.

MORALITÉ.

Le conte de Peau d'Ane eſt difficile à croire;
Mais tant que dans le monde on aura des enfans,
Des mères & des mères-grand's,
On en gardera la mémoire.

LES

SOUHAITS RIDICULES,

CONTE.

Si vous étiez moins raiſonnable,
Je me garderois bien de venir vous conter
La folle & peu galante fable
Que je m'en vais vous débiter.
Une aune de boudin en fournit la matière :
Une aune de boudin, ma chère,
Quelle pitié ? C'eſt une horreur,
S'écrioit une précieuſe,
Qui, toujours tendre & ſérieuſe,
Ne veut ouir parler que d'affaires de cœur.
Mais vous qui, mieux qu'ame qui vive,
Savez charmer en racontant,
Et dont l'expreſſion eſt toujours ſi naïve,
Que l'on croit voir ce qu'on entend ;
Qui ſavez que c'eſt la manière
Dont quelque choſe eſt inventé,
Qui, beaucoup plus que la matière,
De tout récit fait la beauté ;
Vous aimerez ma fable & ſa moralité :
J'en ai, j'oſe le dire, une aſſurance entière.

Il étoit une fois un pauvre Bucheron
Qui, las de ſa pénible vie,
Avoit, diſoit-il, grande envie
De s'aller repoſer aux bords de l'Achéron,

Repréſentant

Repréfentant dans fa douleur profonde,
Que, depuis qu'il étoit au monde,
Le Ciel cruel n'avoit jamais
Voulu remplir un feul de fes fouhaits.
Un jour que, dans le bois, il fe mit à fe plaindre,
A lui, la foudre en main, Jupiter apparut:
On auroit peine à bien dépeindre
La peur que le bon homme en eut.
Je ne veux rien, dit-il, en fe jetant par terre;
Point de fouhaits, point de tonnerre,
Seigneur; demeurons but à but.
Ceffe d'avoir aucune crainte;
Je viens, dit Jupiter, touché de ta complainte,
Te faire voir le tort que tu me fais:
Ecoute donc. Je te promets,
Moi qui du monde entier fuis le fouverain maître,
D'exaucer pleinement les trois premiers fouhaits
Que tu voudras former fur quoi que ce puiffe être:
Vois ce qui peut te rendre heureux,
Vois ce qui peut te fatisfaire;
Et comme ton bonheur dépend tout de tes vœux,
Songes-y bien avant que de les faire.
A ces mots, Jupiter dans les cieux remonta;
Et le gai Bucheron, embraffant fa falourde,
Pour retourner chez lui fur fon dos la jeta.
Cette charge jamais ne lui parut moins lourde.
Il ne faut pas, difoit-il en trottant,
Dans tout ceci, rien faire à la légère;
Il faut, le cas eft important,
En prendre avis de notre ménagère.
Çà, dit-il, en entrant fous fon toit de fougère,
Faifons, Fanchon, grand feu, grand'chère;
Nous fommes riches à jamais,
Et nous n'avons qu'à faire des fouhaits.

Là-dessus tout au long le fait il lui raconte.
A ce récit, l'épouse, vive & prompte,
Forma dans son esprit mille vastes projets:
Mais, considérant l'importance
De s'y conduire avec prudence,
Blaise, mon cher ami, dit-elle à son époux.
Ne gâtons rien par notre impatience;
Examinons bien entre nous
Ce qu'il faut faire en pareille occurrence:
Remettons à demain notre premier souhait,
Et consultons notre chevet.
Je l'entends bien ainsi, dit le bon homme Blaise;
Mais va tirer du vin derrière ces fagots.
A son retour, il but; & goûtant à son aise,
Près d'un grand feu, la douceur du repos,
Il dit, en s'appuyant sur le dos de sa chaise:
Pendant que nous avons une si bonne braise,
Qu'une aune de boudin viendroit bien à propos!
A peine acheva-t-il de prononcer ces mots,
Que sa femme apperçut, grandement étonnée,
Un boudin fort long, qui, partant
D'un des coins de la cheminée,
S'approchoit d'elle en serpentant.
Elle fit un cri dans l'instant;
Mais, jugeant que cette aventure
Avoit pour cause le souhait
Que, par bêtise toute pure,
Son homme imprudent avoit fait,
Il n'est point de pouille & d'injure
Que, de dépit & de courroux,
Elle ne dit au pauvre époux.
Quand on peut, disoit-elle, obtenir un empire,
De l'or, des perles, des rubis,
Des diamans, de beaux habits,

Eſt-ce alors du boudin qu'il faut que l'on déſire ?
Eh bien, j'ai tort, dit-il; j'ai mal placé mon choix;
J'ai commis une faute énorme;
Je ferai mieux une autre fois.
Bon, bon, dit-elle, attendez-moi ſous l'orme :
Pour faire un tel ſouhait, il faut être bien bœuf!
L'époux, plus d'une fois emporté de colère,
Penſa faire tout bas le ſouhait d'être veuf;
Et peut-être, entre nous, ne pouvoit-il mieux faire.
Les hommes, diſoit-il, pour ſouffrir ſont bien nés!
Peſte ſoit du boudin, & du boudin encore;
Plût à Dieu, maudite pécore,
Qu'il te pendît au bout du nez.
La prière auſſitôt du ciel fut écoutée;
Au nez de l'épouſe irritée
L'aune de boudin s'attacha.
Ce prodige imprévu grandement le fâcha.
Fanchon étoit jolie; elle avoit bonne grâce;
Et, pour dire ſans fard la vérité du fait,
Cet ornement en cette place
Ne faiſoit pas un bon effet;
Si ce n'eſt qu'en pendant ſur le bas du viſage,
Il l'empêchoit de parler aiſément;
Pour un époux merveilleux avantage,
Et ſi grand, qu'il penſa, dans cet heureux moment,
Ne ſouhaiter rien davantage!
Je pourrois bien, diſoit-il à part ſoi,
Après un malheur ſi funeſte,
Avec le ſouhait qui me reſte,
Tout d'un plein ſaut me faire roi.
Rien n'égale, il eſt vrai, la grandeur ſouveraine;
Mais encore faut-il ſonger
Comment ſeroit faite la reine,
Et dans quelle douleur ce ſeroit la plonger,

De l'aller placer fur un trône
Avec un nez plus long qu'une aune.
Il faut l'écouter fur cela ;
Et qu'elle-même elle foit la maîtreffe
De devenir une grande princeffe,
En confervant l'horrible nez qu'elle a ;
Ou de demeurer Bucheronne
Avec un nez comme un autre perfonne,
Et tel qu'elle l'avoit avant ce malheur-là.
La chofe bien examinée,
Quoiqu'elle sût d'un fceptre & la force, & l'effet,
Et que, quand on eft couronnée,
On a toujours le nez bien fait ;
Comme au défir de plaire il n'eft rien qui ne céde,
Elle aima mieux garder fon bavolet,
Que d'être reine & d'être laide.
Ainfi le Bucheron ne changea point d'état,
Ne devint point grand potentat,
D'écus ne remplit point fa bourfe ;
Trop heureux d'employer fon fouhait qui reftoit,
Foible bonheur, pauvre reffource,
A remettre fa femme en l'état qu'elle étoit.

BIEN eft donç vrai qu'aux hommes miférables,
Aveugles, imprudens, inquiets, variables,
Pas n'appartient de faire des fouhaits ;
Et que peu d'entre eux font capables
De bien ufer des dons que le ciel leur a faits.

NOUVEAUX CONTES

DES FÉES,

Par Madame la Comtesse de MURAT.

LE PARFAIT AMOUR,

CONTE.

DANS un de ces agréables pays qui sont dépendans de l'empire des fées, régnoit la redoutable Danamo ; elle étoit savante dans son art, cruelle dans ses actions & glorieuse de l'honneur d'être descendue de la célèbre Calipso, dont les charmes eurent la gloire & le pouvoir, en arrêtant le fameux Ulysse, de triompher de la prudence des vainqueurs de Troyes.

Elle étoit grande, avoit l'air farouche, & sa fierté s'étoit soumise avec beaucoup de peine aux dures loix de l'hymen ; l'amour n'avoit jamais pu parvenir jusques à son cœur, mais le dessein d'unir un royaume florissant à celui dont elle étoit reine, & un autre

qu'elle avoit ufurpé, lui avoit fait époufer un vieux roi de fes voifins.

Il mourut peu d'années après fon mariage, & il en demeura à la fée une fille, qui fut nommée Azire; elle étoit d'une laideur extraordinaire, mais elle ne paroiffoit point telle aux yeux de Danamo, elle la trouvoit charmante, peut-être à caufe qu'elle lui reffembloit parfaitement. Elle devoit être reine de trois royaumes, cette circonftance adoucit bien des défauts; elle fut demandée par tous les princes les plus puiffans des contrées voifines.

Cet empreffement, joint à l'aveugle amitié de Danamo, acheva de rendre fa vanité infupportable; elle étoit défirée avec ardeur, donc elle étoit digne de l'être.

C'étoit ainfi que la fée & la princeffe raifonnoient entr'elles & jouiffoient du plaifir de fe tromper. Cependant Danamo ne fongeoit qu'à rendre le bonheur de la princeffe auffi parfait qu'elle l'en trouvoit digne; elle élevoit dans fon palais un jeune prince, fils de fon frère.

Il s'appelloit Parcin Parcinet, il avoit l'air noble, la taille fine, une grande quantité de cheveux blonds admirables; l'amour pouvoit être jaloux de fon pouvoir, car ce dieu n'a

jamais eu de flèches aux pointes dorées, si sûres de triompher des cœurs sans résistance, que l'étoient les beaux yeux de Parcin Parcinet. Il faisoit bien tout ce qu'il vouloit faire, il dansoit parfaitement, il chantoit de même, & il gagnoit tous les prix des tournois, dès qu'il prenoit la peine de les disputer.

Ce jeune prince faisoit les délices de la cour, & Danamo qui avoit ses desseins, ne s'étoit point opposée aux respects & à l'admiration que l'on avoit pour lui.

Le roi, père de Parcin Parcinet, étoit frère de la fée ; elle lui déclara la guerre, sans même en chercher de raisons. Ce roi combattit vaillamment à la tête de ses troupes ; mais que peut une armée contre le pouvoir d'une fée aussi savante que Danamo ? Elle ne laissa balancer la victoire qu'autant qu'il falloit pour que son malheureux frère pérît en cette occasion. Dès qu'il fut mort, d'un coup de baguette elle dissipa ses ennemis, & se rendit maîtresse du royaume.

Parcin Parcinet étoit encore au berceau, on l'apporta à Danamo : on auroit entrepris en vain de le cacher à une fée, il avoit déjà ces grâces séduisantes qui gagnent les cœurs. Danamo le caressa, & peu de jours après

elle l'emmena avec elle dans ſon royaume.

Ce prince avoit dix-huit ans, quand la fée voulant enfin exécuter ſes deſſeins, formés depuis tant d'années, réſolut d'unir Parcin Parcinet à la princeſſe ſa fille. Elle ne douta pas un moment de la joie infinie qu'auroit ce jeune prince, né ambitieux, deſtiné par ſes malheurs à vivre ſujet, de devenir en un jour ſouverain de trois empires ; elle envoya querir la princeſſe, & lui découvrit enfin le choix qu'elle avoit fait pour elle.

La princeſſe écouta ce diſcours avec une émotion qui fit juger à la fée que cette réſolution, en faveur de Parcin Parcinet, déplaiſoit à ſa fille. Je vois bien, lui dit-elle, en remarquant que ſon trouble augmentoit encore, que tu voulois porter ton ambition plus loin, & joindre à ton empire celui d'un de ces rois qui t'ont tant de fois demandée. Mais de quels rois Parcin Parcinet ne peut-il pas être vainqueur? Son courage eſt au-deſſus de tous ; les ſujets d'un prince ſi parfait pourroient bien un jour en ſa faveur devenir rebelles. En te donnant à lui, je t'aſſure la poſſeſſion de ſon royaume. Pour ſa perſonne il eſt inutile d'en parler, tu ſais que les plus fières beautés n'ont pu réſiſter à ſes charmes.

La princeſſe ſe jetant tout-d'un-coup aux pieds de la fée, interrompit ſon diſcours, & lui avoua ue ſon cœur n'avoit pu réſiſter à ce jeune vainqueur, fameux par tant de conquêtes ; mais, ajouta-t-elle en rougiſſant, j'ai donné mille marques de ma tendreſſe à 'inſenſible Parcin Parcinet, il les a reçues avec une froideur qui me déſeſpère. C'eſt qu'il n'oſoit élever ſes penſées juſques à toi, reprit l'orgueilleuſe fée, il a ſans doute craint de me déplaire, & je lui ſais bon gré de ſon reſpect.

Cette opinion flatteuſe étoit trop convenable à l'inclination & à la vanité de la princeſſe, pour ne s'en pas laiſſer perſuader. Enfin, la fée envoya querir Parcin Parcinet; il vint la trouver dans un cabinet magnifique où elle l'attendoit avec la princeſſe ſa fille. Appelle tout ton courage à ton ſecours, lui dit-elle, dès qu'il parut ; ce n'eſt pas pour ſoutenir des malheurs, mais c'eſt pour ne pas ſuccomber ſous ta bonne fortune : tu vas régner, Parcin Parcinet, & pour comble de bonheur, tu vas régner en épouſant ma fille. Moi, madame, s'écria le jeune prince, avec un étonnement où il étoit aiſé de remarquer que la joie n'avoit point de part, moi je vais épouſer la princeſſe, continua-t-il, en recu-

lant quelques pas ? Hé ! quel dieu vient ſe mêler de ma deſtinée ? que n'en laiſſe-t-il le ſoin au ſeul à qui je demandois du ſecours ?

Ces paroles furent prononcées par le prince avec un emportement où ſon cœur prenoit trop de part, pour pouvoir être d'abord arrêté par ſa raiſon. La fée crut que le bonheur ineſpéré de Parcin Parcinet le mettoit hors de lui-même, mais la princeſſe l'aimoit, & l'amour rend quelquefois les amans plus pénétrans que l'eſprit même. De quel dieu, Parcin Parcinet, lui dit-elle avec émotion, implorez-vous ſi tendrement le ſecours ? Je connois trop bien que je n'ai point de part aux vœux que vous lui faites. Le jeune prince qui avoit eu le temps de ſe remettre de ſon premier étonnement, & qui avoit compris l'imprudence qu'il venoit de faire, apela ſon eſprit au ſecours de ſon cœur. Il répondit plus galamment à la princeſſe qu'elle n'avoit eſpéré, & remercia la fée avec un air de grandeur, qui marquoit aſſez qu'il étoit non-ſeulement digne des empires qui lui étoient offerts, mais de celui de tout le monde.

Danamo & ſon orgueilleuſe fille furent ſatisfaites de ſes diſcours, elles réglèrent toutes choſes avant que de ſortir du cabinet,

& la fée ne différa le jour des noces de quelque temps, que pour donner le loifir à toute fa cour de fe préparer à cette grande fête. En fortant du cabinet de la reine, la nouvelle du mariage de Parcin Parcinet avec Azire fut répandue en un moment dans tout le palais; on vint en foule s'en réjouir avec le prince. Quelque peu aimable que fût la princeffe, c'étoit une belle fortune que celle où elle alloit le faire monter.

Parcin Parcinet recevoit tous ces honneurs avec un air froid qui furprenoit d'autant plus fes nouveaux fujets, qu'il paroiffoit mêlé d'un chagrin & d'une inquiétude extrême : il fallut recevoir, le refte de la journée, les empreffemens de toute la cour, & tenir les témoignages d'amour que lui donnoit fans ceffe Azire.

Quelle fituation pour un jeune prince, occupé d'une vive douleur ! La nuit lui parut avoir retardé fon retour mille fois plus longtemps qu'à l'ordinaire.

L'impatient Parcin Parcinet la preffoit par fes fouhaits; elle vint enfin, il fortit avec précipitation de ce lieu où il avoit tant fouffert, il rentra dans fon appartement, & après avoir écarté tout le monde, il ouvrit une porte qui donnoit dans les jardins du palais,

il les traversa, suivi seulement d'un jeune esclave.

Une belle rivière, mais de peu d'étendue, passoit au bout de ces jardins, & séparoit du magnifique palais de la fée, un petit château flanqué de quatre tours, & entouré d'un fossé assez profond que remplissoit cette même rivière : c'étoit dans ce lieu fatal que voloient sans cesse les vœux & les désirs de Parcin Parcinet.

Quelle merveille y étoit renfermée! Danamo y faisoit garder soigneusement ce trésor : c'étoit une jeune princesse, fille de sa sœur. Elle l'avoit confiée en mourant aux soins de la fée; sa beauté, digne de l'admiration de tout le monde, parut trop dangereuse à Danamo, pour laisser voir Azire auprès d'elle. Quelquefois on permettoit à la charmante Irolite (c'est ainsi qu'elle se nommoit) de venir au palais voir la fée & la princesse sa fille, mais jamais on ne l'avoit laissée paroître en public; ses charmes naissans étoient inconnus, mais non pas ignorés de tout le monde.

Ils avoient paru chez la princesse Azire aux yeux de Parcin Parcinet, & il l'adora dès qu'il l'eut vue. La proximité du sang ne donnoit aucun privilège à ce jeune prince

auprès d'Iriolite : depuis que la jeune princesse n'étoit plus un enfant, l'impitoyable Danamo ne permettoit à personne de la voir.

Cependant Parcin Parcinet brûloit d'un feu aussi ardent que le devoient allumer les charmes d'Irolite : elle avoit quatorze ans, sa beauté étoit parfaite, ses cheveux étoient d'une couleur charmante, sans être tout-à-fait noirs ni blonds ; son teint avoit tout-à-fait la fraîcheur du printemps, sa bouche étoit belle, ses dents admirables, son sourire gracieux ; elle avoit de grands yeux bruns, vifs & touchans, & ses regards paroissoient dire mille choses que son jeune cœur ignoroit.

On l'avoit élevée dans une grande solitude : quelque près du palais de la fée que fût le château où elle demeuroit, elle n'y voyoit pas plus de monde qu'elle auroit fait au milieu des déserts. Danamo faisoit suivre exactement cet ordre ; la belle Iriolite passoit sa vie avec les femmes destinées à être auprès d'elle. Leur nombre étoit petit, mais quelque peu de fortune qu'on dût attendre dans une cour si solitaire & si bornée, la renommée qui ne redoutoit point Danamo, publioit tant de merveilles de cette jeune princesse, que les personnes les plus élevées de la cour

s'offroient à s'aller renfermer avec la jeune Irolite. Sa préſence ne démentoit point ce que la renommée en faiſoit attendre, on trouvoit toujours en elle à admirer.

Une gouvernante d'un eſprit & d'une ſageſſe extrême, autrefois attachée à la princeſſe mère d'Irolite, étoit demeurée auprès d'elle, & gémiſſoit ſouvent des rigueurs de Danamo pour la charmante Irolite; elle s'appeloit Mana. Le déſir de rendre à la princeſſe la liberté dont elle devoit jouir, & le rang où elle devoit être, lui avoient fait ſouffrir l'amour de Parcin Parcinet. Il y avoit alors trois ans qu'il s'étoit un ſoir introduit dans le château en habit d'eſclave : il trouva Irolite dans le jardin, il lui parla de ſa tendreſſe, elle n'étoit alors qu'un enfant admirable ; elle aimoit Parcin Parcinet comme s'il eût été ſon frère, & ne pouvoit encore comprendre que l'on aimât autrement. Mana, qui ne s'éloignoit guères d'Irolite, ſurprit le jeune prince dans le jardin, il lui apprit ſon amour pour la princeſſe, & le deſſein qu'il avoit formé de perdre la vie ou de lui rendre un jour la liberté, & d'aller enſuite chercher, en ſe montrant au peuple de ſon royaume, un moyen glorieux de ſe venger de Danamo, & de placer Irolite ſur le trône.

Le mérite naiſſant de Parcin Parcinet pouvoit rendre croyables les projets les plus difficiles, & c'étoit le ſeul ſecours qui s'offroit pour délivrer Irolite. Mana lui permit de venir quelquefois dans le château quand la nuit ſeroit arrivée ; il ne voyoit Irolite qu'en ſa préſence, mais il lui parloit de ſon amour, & tâchoit ſans ceſſe par ſes tendres diſcours & par ſes ſoins conſtans, de lui inſpirer une ardeur auſſi vive que la ſienne. Parcin Parcinet depuis trois ans n'étoit occupé que de ſa tendreſſe ; preſque toutes les nuits il alloit au château de ſa princeſſe, & tous les jours il ne faiſoit que penſer à elle. Nous l'avons laiſſé traverſant les jardins de Danamo, ſuivi d'un eſclave, & pénétré de la douleur où le réduiſoient les réſolutions de la fée. Il arriva au bord de la rivière : une petite barque dorée, attachée ſur le rivage, dans laquelle Azire ſe promenoit quelquefois ſur l'eau, ſervit à paſſer l'amoureux prince. L'eſclave ramoit, & dès que Parcin Parcinet avoit monté une échelle de ſoie qu'on lui jetoit d'une petite terraſſe qui régnoit ſur toute la face du château, le fidelle eſclave ramenoit la barque où elle devoit être, & ne la rapprochoit du château, qu'à un ſignal que lui faiſoit Parcin Parcinet : c'étoit de faire voir pendant quelques

momens un flambeau allumé ſur la terraſſe.
Ce ſoir le prince fit ſon chemin ordinaire, on lui jeta l'échelle de ſoie, & il entra ſans obſtacle juſques à la chambre de la jeune Irolite, il la trouva couchée ſur un lit de repos toute en larmes. Qu'elle lui parut belle dans cet état douloureux ! ſes charmes n'avoient jamais paru ſi touchans au jeune prince.

Qu'avez-vous, ma princeſſe, lui dit-il, en ſe jetant à genoux devant le lit ſur lequel elle étoit couchée ? qui peut faire couler ces précieuſes larmes ? hélas, continua-t-il en ſoupirant, aurai-je encore ici de nouveaux malheurs à apprendre ! Les larmes & les ſoupirs de ces jeunes amans ſe confondirent enſemble, & il fallut qu'ils en laiſſaſſent paſſer le cours avant que de ſe pouvoir dire la cauſe de cette vive douleur. Enfin ce jeune prince pria Irolite de lui apprendre quelle nouvelle rigueur la fée avoit encore exercée contr'elle. Elle veut vous faire épouſer Azire, lui répondit la belle Irolite en rougiſſant : laquelle de ces cruautés pouvoit jamais m'être ſi douloureuſe ? Ah ! ma chère princeſſe, s'écria le prince, vous craignez que j'épouſe Azire ! mon ſort eſt mille fois plus doux que je ne l'avois penſé. Pouvez-vous vous louer de la deſtinée, reprit languiſſamment la jeune

Irolite, quand elle s'apprête à nous séparer? Je ne saurois exprimer les peines que cette frayeur me fait sentir? Ah! Parcin Parcinet, vous aviez raison, on aime autrement un amant qu'un frère. L'amoureux prince pensa remercier la fortune de ses malheurs; jamais le jeune cœur d'Irolite ne lui avoit paru connoître l'amour, & enfin il ne pouvoit plus douter du bonheur d'avoir inspiré ses tendres sentimens à sa princesse. Cette félicité, qu'il n'attendoit pas, releva toutes ses espérances. Non, s'écria-t-il avec transport, je ne désespère plus de vaincre nos malheurs, puisque je suis assuré de votre tendresse; fuyons, ma princesse, fuyons les fureurs de Danamo & de son odieuse fille: allons confier à un séjour moins funeste, l'ardent amour qui peut seul nous rendre heureux. Quoi! je partirois avec vous, reprit avec étonnement la jeune princesse, & que diroit de ma fuite tout ce royaume? Oubliez ces vaines considérations, belle Irolite, interrompit l'impatient Parcin Parcinet, tout nous presse de quitter ces lieux, allons..... Mais où irez-vous, reprit la prudente Mana, qui avoit toujours été présente, & qui moins préoccupée que ces jeunes amans, prévoyoit toutes les difficultés de leur fuite? J'ai des desseins dont je

vais vous rendre compte, lui dit Parcin Parcinet ; mais comment avez-vous ſitôt appris ici les nouvelles de la cour de la fée ? Un de mes parens, reprit Mana, m'a écrit dès que ce bruit a été répandu dans le palais, & j'ai cru en devoir avertir la princeſſe. Que j'ai ſouffert depuis ce moment, reprit l'aimable Irolite ! Non, Parcin Parcinet, je ne pourrois pas vivre ſans vous. Le jeune prince, tranſporté d'amour & charmé de ces paroles, porta ſur la belle main d'Irolite un baiſer ardent & tendre, qui eut toutes les grâces d'une faveur précieuſe, & d'une première faveur. Le jour qui commença à paroître, avertit trop tôt Parcin Parcinet, qu'il étoit temps de ſe retirer ; il aſſura la princeſſe qu'il reviendroit la nuit ſuivante pour lui faire part de ſes deſſeins ; il retrouva la barque & ſon fidelle eſclave, & ſe retira dans ſon appartement. Il étoit tranſporté du plaiſir d'être aimé de la belle Irolite, & agité par les difficultés qu'il prévoyoit bien qui ſe rencontreroient à ſa fuite : le ſommeil ne put calmer cette inquiétude, ni lui faire oublier un moment ſon bonheur.

A peine le matin étoit-on entré dans ſon appartement, qu'un nain lui préſenta une écharpe magnifique de la part de la princeſſe

Azire, qui par un billet plus tendre que Parcin Parcinet n'eût désiré, le prioit instamment de porter dès ce jour-là cette écharpe. Il fit une réponse qui l'embarrassa fort, mais il falloit délivrer Irolite ; & à quelle contrainte ne se seroit-il pas exposé pour lui rendre sa liberté ? Il venoit de renvoyer le nain d'Azire, quand un géant vint lui présenter de la part de Danamo, un sabre d'une beauté extraordinaire ; la poignée étoit d'une seule pierre plus brillante qu'un diamant, & qui jetoit une lumière si éclatante, qu'elle éclairoit pendant la nuit ; sur ce sabre étoient gravées ces paroles:

Pour la main d'un vainqueur.

Ce présent plut à Parcin Parcinet, il alla en remercier la fée, & parut chez elle paré de ce sabre merveilleux, qu'elle lui venoit d'envoyer, & de la belle écharpe d'Azire. La tendresse qu'Irolite avoit pour lui, suspendoit toutes ces inquiétudes ; elle avoit répandu dans son cœur cette joie si douce & si parfaite que fait sentir l'amour heureux : cet air content paroissoit dans toutes ses actions, Azire l'attribuoit à ses charmes, & la fée à l'ambition satisfaite de Parcin Parcinet. La journée se passa en plaisirs qui ne diminuèrent rien de la longueur insupportable dont Parcin Parcinet la trouva.

Sur le ſoir on ſe promena dans les jardins du palais, & ſur cette même rivière que le prince connoiſſoit ſi bien ; ſon cœur ſentit une vive émotion en entrant dans la petite barque. Quelle différence, des plaiſirs où elle avoit accoutumé de le conduire, à l'ennui mortel qu'il ſentoit alors ! Parcin Parcinet ne put s'empêcher de regarder pluſieurs fois la demeure de la charmante Irolite ; elle ne parut point ſur la terraſſe du château, car il y avoit un ordre exprès de ne la pas laiſſer ſortir de ſa chambre, quand la fée ou Azire ſe promenoient ſur l'eau. Cette princeſſe, qui étoit attentive à toutes les actions du prince, remarqua que ſes regards étoient ſouvent tournés vers le château. Que regardez-vous, prince, lui dit-elle ? au milieu des honneurs qui vous environnent, la priſon d'Irolite eſt-elle digne de votre attention ? Oui, madame, reprit Parcin Parcinet aſſez imprudemment, je ſuis ſenſible aux ſouffrances de ceux qui ne ſe ſont point attiré leur malheur. Vous êtes trop pitoyable, reprit dédaigneuſement Azire, mais pour vous tirer de peine, ajouta-t-elle en baiſſant ſa voix, je vous dirai qu'Irolite ne ſera pas long-temps priſonnière. Et que deviendra-t-elle, reprit bruſquement le jeune prince ? La reine lui fera épouſer dans

quinze jours le prince Ormond, répliqua Azire : il eſt, comme vous le ſavez, du même ſang que nous; & ſuivant les intentions de la reine, le lendemain de ſon mariage il emmènera Irolite dans une de ſes fortereſſes, d'où elle ne reviendra jamais à la cour. Quoi! reprit le prince avec une émotion extraordinaire, la reine donneroit cette belle princeſſe à un prince ſi effroyable, & dont les mauvaiſes qualités ſurpaſſent encore la laideur : quelle cruauté! Ce dernier mot lui échappa malgré lui, mais il ne put trahir plus long-temps ſon courage & ſon cœur. Il me ſemble que ce n'étoit pas à vous, Parcin Parcinet, lui répondit fièrement Azire, à vous plaindre des cruautés de Danamo? Cette converſation auroit ſans doute été pouſſée trop loin pour un jeune prince qui devoit feindre, quand, par bonheur pour Parcin Parcinet, des filles de la ſuite d'Azire ſe rapprochèrent d'elle; & un moment après la fée ayant paru au bord de l'eau, Azire la voulut aller rejoindre. En ſortant de la barque, Parcin Parcinet feignit de ſe trouver mal, pour avoir du moins la liberté d'aller ſe plaindre ſans témoins de ſes nouvelles infortunes.

La fée, & ſurtout Azire, lui témoignèrent une grande inquiétude de ſon mal; il

ſe retira chez lui. Ce fut là qu'il accuſa mille fois le deſtin des malheurs qui menaçoient la charmante Irolite, qu'il s'abandonna à toute ſa douleur & à toute ſa tendreſſe, & que commençant enfin de remédier à des maux ſi douloureux pour un amant fidelle, il écrivit avec les expreſſions les plus touchantes que ſon amour lui pût dicter, à une de ſes tantes qui étoit fée comme Danamo, mais qui avoit autant de joie à ſoulager les malheureux, que Danamo prenoit de plaiſir à en faire; on la nommoit Favorable. Il lui expliqua donc la ſituation cruelle où l'amour & la fortune l'avoient réduit; & n'oſant s'éloigner lui-même de la cour de Danamo, ſans trahir les deſſeins qu'il avoit formés, il envoya ſon fidelle eſclave à Favorable.

Quand tout le monde fut retiré, il ſortit à ſon ordinaire de ſon appartement, traverſa ſeul les jardins, & entrant dans la petite barque, prit lui-même une rame, ſans ſavoir encore s'il pourroit bien s'en ſervir; mais que n'apprend point l'amour! il enſeigne des choſes bien plus difficiles: il fit ramer Parcin Parcinet avec autant d'adreſſe & de diligence que le plus expert en ce métier; il entra dans le château d'Irolite, & fut bien ſurpris de ne trouver que la ſage Mana, fon-

dant en pleurs dans la chambre de la princeſſe. Qu'avez-vous, Mana, lui dit le prince avec empreſſement, & en quel lieu eſt ma chère Irolite? Hélas, Seigneur, lui dit Mana, elle n'eſt plus ici, une troupe des gardes de la reine, & quelques femmes à qui apparemment elle ſe confie, l'ont emmenée de ce château il y a trois ou quatre heures. Parcin Parcinet n'entendit point la fin de ces triſtes paroles, il s'étoit évanoui dès qu'il avoit appris le départ de la princeſſe. Mana le fit revenir avec des peines infinies; il ne ſortit de cet état languiſſant, que pour paſſer tout-d'un-coup à la fureur: il tira un petit poignard qu'il portoit à ſa ceinture, & s'en ſeroit percé le cœur, ſi la ſage Mana ne lui eût dit en lui retenant le bras le mieux qu'il lui fut poſſible, & ſe jetant à ſes genoux: Quoi, Seigneur, vous voulez abandonner Irolite? Vivez pour la délivrer des fureurs de Danamo. Hélas! ſans vous, où trouveroit-elle du ſecours contre les cruautés de la fée? Ces paroles ſuſpendirent un moment le déſeſpoir du malheureux prince. Hélas! reprit-il en verſant des larmes que tout ſon courage ne put retenir, en quel lieu eſt ma princeſſe? Oui, Mana, je vivrai pour avoir au moins la triſte ſatisfaction de mourir pour elle, &

d'expirer en la vengeant de ſes ennemis. Après ces mots, Mana le conjura de ſortir de ce funeſte ſéjour, pour éviter de nouveaux malheurs. Allez, prince, lui dit-elle; que ſavons-nous ſi la fée n'a point ici quelqu'un prêt à lui rendre compte de ce qui s'y paſſe ménagez donc une vie ſi chère à la princeſſe que vous adorez; je vous ferai ſavoir tout ce que je pourrai apprendre d'elle. Le prince partit après cette promeſſe, & ſe retira chez lui, avec toute la douleur que peut inſpirer un amour bien malheureux & bien tendre. Il paſſa la nuit ſur un ſiège, ſur lequel il s'étoit jeté en entrant; le jour l'y ſurprit, & il y avoit déjà quelques heures qu'il étoit commencé, quand il entendit quelque bruit à la porte de ſa chambre; il y courut avec cette impatience ſi preſſante que l'on reſſent quand on attend des nouvelles où le cœur s'intéreſſe vivement: il trouva que ſes gens lui amenoient un homme qui vouloit lui parler ſans aucun retardement; il le reconnut pour un des parens de Mana, il remit une lettre entre les mains de Parcin Parcinet, il entra dans ſon cabinet pour cacher 'émotion que lui donnoit cette lettre, il l'ouvrit avec précipitation, ayant reconnu l'écriture de Mana, & il y trouva ces paroles:

MANA,

MANA,

Au plus grand prince du monde.

Rassurez-vous, Seigneur, notre princesse est en sûreté, si ce mot peut être permis, tant qu'elle sera soumise au pouvoir de son ennemie; elle m'a demandée à Danamo, qui m'a permis de retourner auprès d'elle, on la garde dans le palais. Hier au soir la reine la fit venir dans son cabinet, lui ordonna de regarder le prince Ormond comme devant être son époux dans peu de jours, & lui présenta ce prince si indigne d'être votre rival. La princesse étoit si affligée, qu'elle ne répondit à la reine que par des larmes : elles n'ont point encore tari. C'est à vous, Seigneur, à trouver, s'il est possible, du secours contre des maux si pressans.

Au bas de la lettre étoient ces mots écrits d'une main tremblante, & qui paroissoient effacés en quelques endroits :

Que je vous plains, mon cher prince! vos maux me sont encore plus douloureux que les miens ; j'épargne à votre tendresse le récit de ce que j'ai souffert depuis hier : pourquoi faut-il que je trouble le repos de votre vie! Hélas! sans moi, peut-être seriez-vous heureux.

Quel mouvement de joie & de douleur ne sentit point le cœur du jeune prince ! quels baisers ne donna-t-il point à cette précieuse marque de l'amour de la divine Irolite ! Il étoit si hors de lui-même, qu'il eut toutes les peines du monde à faire une réponse qui eût quelque suite ; il remercia la sage Mana, il instruisit la princesse du secours qu'il attendoit de la fée Favorable : & que ne lui dit-il pas sur sa douleur & sur son amour ! Il porta enfin sa lettre au parent de Mana, & lui donna une attache de pierreries d'une beauté & d'un prix inestimables, pour commencer à le récompenser du plaisir qu'il venoit de lui faire. A peine le parent de Mana étoit sorti, que la reine & la princesse Azire envoyèrent savoir comment le prince avoit passé la nuit. Il leur fut aisé de juger, par son visage, qu'il n'étoit pas en bonne santé ; on le pressa de se mettre au lit, & comme il comprit qu'il y seroit moins contraint que s'il alloit chez la fée, il y consentit.

L'après-dîner la reine le fut voir & lui parla du mariage d'Irolite & du prince Ormond, comme d'une chose qu'elle avoit résolue. Parcin Parcinet qui avoit enfin pris la résolution de se contraindre pour ne pas rendre inutiles ses desseins, parut approuver les intentions de la fée, & la pria seulement

d'attendre que ſa ſanté fût rétablie, parce qu'il vouloit être des fêtes de ce grand mariage. La fée & Azire, qui étoient au déſeſpoir de ſon mal, lui promirent tout ce qu'il vouloit, & du moins Parcin Parcinet retarda quelques jours la triſte noce d'Irolite. La converſation qu'il avoit eue en ſe promenant ſur l'eau avec Azire, avoit avancé le malheur de la belle princeſſe qu'il aimoit ſi tendrement. Azire avoit rendu compte à la reine des diſcours de Parcin Parcinet, & de ſa pitié pour Irolite. La reine, qui ne retardoit jamais l'exécution de ſes volontés, envoya dès le même ſoir querir Irolite, & réſolut avec Azire d'achever le mariage de cette princeſſe, & de preſſer ſon départ avant que Parcin Parcinet eût une autorité plus établie; cependant au bout de dix jours le fidelle eſclave du prince arriva. Quelle joie pour lui de trouver dans la lettre que Favorable lui écrivoit, des marques de ſa compaſſion & de ſon amitié pour lui & pour Irolite! Elle lui envoyoit une petite bague mêlée de quatre métaux différens, d'or, d'argent, d'airain & de fer. Cette bague pouvoit le garantir quatre fois des perſécutions de la cruelle Danamo; & Favorable aſſuroit le prince que la mauvaiſe fée ne commanderoit qu'on le pourſuivît, que le nombre de fois

que la bague avoit le pouvoir de le ſauver. Ces bonnes nouvelles rendirent la ſanté au jeune prince, & il envoya chercher en diligence le parent de Mana. Il lui donna une lettre qui inſtruiſoit Irolite de l'heureux ſuccès dont ils pouvoient ſe flatter. Il n'y avoit point de temps à perdre ; la reine vouloit achever le mariage d'Irolite dans trois jours. Ce même ſoir il y eut un bal chez Azire : Irolite y devoit être. Parcin Parcinet ne put ſe réſoudre à y paroître en négligé ; il mit un habit magnifique, & il parut mille fois plus brillant que le jour. Il n'oſa d'abord parler à la divine Irolite : mais que ne ſe diſoient-ils pas, quand leurs yeux oſoient quelquefois ſe rencontrer? Irolite avoit le plus bel habit du monde ; la fée lui avoit donné des pierreries merveilleuſes ; & n'ayant plus que quatre jours à l'avoir dans ſon palais, elle avoit réſolu de la traiter pendant ce peu de temps comme elle le devoit être. Sa beauté, qui n'avoit pas accoutumé d'être accompagnée de tant d'ornemens, parut merveilleuſe à tout le monde, & encore plus à l'amoureux Parcin Parcinet : il jugea même, par quelques mouvemens de joie qu'il vit briller dans ſes beaux yeux, qu'elle avoit reçu ſa lettre. Le prince Ormond parloit ſouvent à Irolite, mais il

paroiſſoit de ſi mauvaiſe mine ſous l'or & les pierreries dont il étoit accablé, que ce n'étoit pas un rival digne de la jalouſie du jeune prince. Le bal étoit près de finir, quand Parcin Parcinet, emporté par ſon amour, ſouhaita avec une ardeur extrême la liberté de pouvoir parler quelque moment à ſa princeſſe. Reine cruelle, & toi odieuſe Azire, dit-il en lui-même, m'ôterez-vous encore long-temps le charmant plaiſir de dire mille fois à la belle Irolite que je l'adore? que ne ſortez-vous de ces lieux, témoins jaloux de mon bonheur, l'amour ne triomphe qu'en votre abſence. A peine Parcin Parcinet eut formé ce ſouhait, que la fée ſe trouvant un peu mal, appela Azire, & paſſa avec elle dans une chambre prochaine où Ormond les ſuivit; Parcin Parcinet avoit à ſon doigt la bague que la fée Favorable lui avoit envoyée; elle pouvoit le délivrer quatre fois des perſécutions de Danamo. Il auroit dû garder ce ſecours aſſuré pour des occaſions plus preſſantes; mais un violent amour peut-il s'accorder avec la prudence! Le jeune prince ſe douta bien, par le départ de la fée & d'Azire, que la bague commençoit à ſervir ſon amour; il vola près de la belle Irolite, il lui parla de ſa tendreſſe avec des expreſſions

plus vives qu'éloquentes ; il voyoit bien qu'il avoit peut-être employé légèrement le charme de Favorable ; mais pouvoit-il ſe repentir d'une imprudence qui le faiſoit parvenir au doux plaiſir de parler à ſa chère Irolite ? Ils réſolurent enſemble pour le lendemain, le lieu & l'heure où ils devoient enfin s'affranchir de leur pénible eſclavage. La fée & Azire revinrent au bout de quelque temps. Parcin Parcinet s'éloigna avec regret d'Irolite ; il regarda la bague fatale, & s'apperçut que le fer s'étoit confondu avec les autres métaux, & ne paroiſſoit plus du tout, ainſi il vit trop bien qu'il n'avoit plus alors que trois ſouhaits à faire. Il ſe réſolut de les employer plus utilement que le premier pour ſa princeſſe ; mais il ne fit confidence de ſon départ qu'à ſon fidelle eſclave, & paſſa le reſte de cette nuit à diſpoſer toutes les choſes néceſſaires pour ſa fuite. Le lendemain il parut tranquille chez la reine, & même d'une humeur plus vive qu'à ſon ordinaire ; il fit des plaiſanteries au prince Ormond ſur ſon mariage, & agit enfin d'une manière capable de calmer tous les ſoupçons, ſi l'on en avoit eu quelques-uns ſur ſon amour. A deux heures après minuit, il ſe rendit dans le parc de la fée ; il y trouva ſon fidelle eſclave, qui, pour exécuter les ordres

de ſon maître, avoit amené en ce lieu quatre de ſes chevaux. Le prince attendit peu; l'aimable Irolite parut marchant d'un pas chancelant & appuyée ſur Mana : cette jeune princeſſe faiſoit cette démarche avec peine, il avoit fallu toutes les cruautés de Danamo, & toutes les mauvaiſes qualités d'Ormond pour l'y réſoudre, l'amour ſeul n'auroit peut-être pas ſuffi. On étoit alors en été, la nuit étoit belle, & la lune qui éclairoit dans le ciel, avec les étoiles brillantes, faiſoient une clarté plus aimable que celle du jour. Le prince s'avança avec empreſſement, ils n'étoient pas en lieu de faire de longs diſcours; Parcin Parcinet baiſa tendrement la main d'Irolite, & l'aida à monter à cheval, heureuſement elle y étoit à merveilles, & c'étoit un des plaiſirs qui l'avoient amuſée pendant ſa priſon. Elle montoit quelquefois à cheval, avec ſes filles dans un petit bois peu diſtant de ſon château, dont la fée lui avoit permis la promenade. Parcin Parcinet, après avoir encore parlé quelques momens à la princeſſe, fut lui-même prendre ſon cheval; les deux autres ſervirent à Mana & au fidelle eſclave. Alors le jeune prince tirant le ſabre brillant qu'il tenoit de la fée, jura à la belle Irolite de l'adorer toute ſa vie, & de mourir s'il étoit

néceſſaire, pour la défendre de ſes ennemis. Après ces mots, ils partirent, & il ſembloit que les zéphirs fuſſent d'intelligence avec eux, où qu'ils priſſent Irolite pour Flore, car ils l'accompagnèrent.

Cependant le jour découvrit à Danamo une nouvelle ſi peu attendue; les dames qui étoient auprès d'Irolite s'étonnoient de ce qu'elle dormoit bien plus tard qu'à l'ordinaire ; mais ſuivant l'ordre que la ſage Mana leur avoit donné le ſoir, elles n'oſoient entrer chez la princeſſe ſans qu'elle les vînt avertir. Mana couchoit dans la chambre d'Irolite, & elles étoient ſorties par une petite porte qui donnoit dans une cour du palais, peu fréquentée; cette porte étoit dans le cabinet d'Irolite, elle étoit fermée ; mais avec un peu de peine, en deux ou trois ſoirées elles avoient trouvé le moyen de l'ouvrir. Enfin, la reine envoya chez Irolite, pour lui ordonner de ſe rendre chez elle; tout obéiſſoit aux ordres de la fée : on frappe à la porte de la chambre de la princeſſe, on ne répondit point. Le prince Ormond arriva; il venoit pour conduire Irolite chez la reine, & fut très-étonné de voir qu'on frappoit vainement; il fit enfoncer la porte, on entra, & voyant la petite porte du cabinet forcée, on ne douta plus que la princeſſe n'eût fui du

palais. L'on porta cette nouvelle à la reine, elle frémit de colère en l'apprenant. Elle ordonna que l'on cherchât par - tout Irolite ; mais ce fut inutilement qu'on voulut s'inftruire de fa fuite, perfonne n'en avoit été informé. Le prince Ormond partit lui-même pour aller chercher Irolite ; on envoya les gardes de la fée en toute diligence fur les chemins qu'on jugea qu'elle devoit avoir pris. Cependant Azire s'apperçut que, dans ce trouble général, Parcin Parcinet n'avoit point paru ; elle envoya chez lui avec empreffement, & enfin la jaloufie ouvrant les yeux d'Azire, lui fit penfer que ce prince avoit enlevé Irolite, quoiqu'elle ne l'eût pas encore foupçonné d'en être amoureux. La fée ne le pouvoit croire, mais elle alla confulter fes livres, & trouva que le foupçon d'Azire étoit une vérité. Cependant cette princeffe ayant appris que Parcin Parcinet n'étoit point dans fon appartement, ni dans tout le palais, envoya dans le château où Irolite avoit demeuré fi long-temps, pour voir fi l'on n'y trouveroit rien qui pût juftifier ou condamner le prince. La fage Mana avoit eu foin de n'y rien laiffer qui pût marquer l'intelligence d'Irolite avec Parcin Parcinet, mais on trouva près du fiège fur lequel ce jeune prince avoit refté long-

temps évanoui, l'écharpe qu'Azire lui avoit donnée ; elle s'étoit détachée pendant son évanouissement, & ce prince & Mana, occupés de leur douleur, ne s'en étoient apperçus ni l'un ni l'autre. Que ne sentit point l'orgueilleuse Azire, à la vue de cette écharpe ? son amour & sa gloire la faisoient souffrir également, elle s'affligea avec excès, elle fit mettre dans les prisons de la fée tous ceux qui avoient été au service d'Irolite, & à celui du prince. L'ingratitude que la reine croyoit que Parcin Parcinet avoit pour elle, poussa à l'extrémité sa fureur naturelle, & elle auroit donné volontiers un de ses royaumes, pour pouvoir se venger de ces deux amans. Cependant ils étoient poursuivis de tous côtés. Ormond & sa troupe trouvoient par-tout des chevaux frais par l'ordre de la fée ; ceux de Parcin Parcinet étoient las, & ne répondoient plus par leur ardeur à l'impatience de leur maître. En sortant d'une forêt, Ormond le joignit : le premier mouvement du jeune prince fut d'aller combattre cet indigne rival ; il couroit déjà au-devant de lui, & portoit la main sur son sabre, quand Irolite lui cria : Prince! ne cherchez point un danger inutile, obéissez aux ordres de Favorable! Ces paroles arrêtèrent la colère de Parcin Parcinet, & pour

obéir à sa princesse & à la fée, il souhaita que la belle Irolite fût en sûreté contre les persécutions de la cruelle reine. A peine ce souhait fut-il formé, que la terre s'ouvrit entre lui & Ormond : il se présenta à ses yeux un petit homme assez mal fait, vêtu d'un habit magnifique, qui lui fit signe de le suivre. La pente étoit douce de son côté, il descendit de cheval avec la belle Irolite ; Mana & le fidelle esclave les suivirent, & la terre se referma. Ormond, surpris d'un événement si extraordinaire, courut en diligence pour en rendre compte à Danamo. Cependant nos jeunes amans suivirent le petit homme par une route fort obscure, au bout de laquelle ils trouvèrent un vaste palais, qui n'étoit éclairé que par une grande quantité de flambeaux & de lampes. On les fit descendre de cheval, ils entrèrent dans une salle d'une grandeur prodigieuse ; elle étoit soutenue par des colonnes de terre luisante, couverte d'ornemens d'or ; les murs étoient de même matière ; un petit homme tout couvert de pierreries, étoit assis au fond de la salle, sur un trône d'or, entouré d'un grand nombre des gens faits comme celui qui avoit conduit le prince jusqu'en ce lieu. Dès qu'il parut avec la charmante Irolite, ce petit homme se leva de son

trône, & lui dit : Venez, prince, la grande fée Favorable, qui est dès long-temps de mes amies, m'a prié de vous sauver des cruautés de Danamo. Je suis le roi des Gnomes, soyez le bien venu dans mon palais avec la belle princesse qui vous accompagne. Parcin Parcinet le remercia du secours qu'il venoit de lui donner. Ce roi & tous ses sujets furent enchantés de la beauté d'Irolite, ils la prirent pour un astre qui venoit éclairer leur séjour : on servit un magnifique repas à Parcin Parcinet & à la princesse. Le roi des Gnomes en fit les honneurs : une musique fort harmonieuse, mais un peu barbare, fit le divertissement de la soirée ; on y chanta les charmes d'Irolite, & ces vers furent répétés plusieurs fois :

Quel astre descend sous la terre?
Pour embellir ce séjour ténébreux;
Ne regardons point trop cette vive lumière
Qui séduit & charme les yeux;
L'astre brillant qui nous éclaire,
Pour les cœurs est bien dangereux.

Après la musique, on conduisit le prince & la princesse chacun dans une chambre magnifique : Mana & le fidelle esclave les servirent. Le lendemain on leur fit voir le palais du roi; il dispose de tous les trésors que la terre ren-

ferme ; on ne pouvoit rien ajouter à ces richeſſes : c'étoit un amas confus de belles choſes, mais l'art y manquoit par-tout. Le prince & la princeſſe demeurèrent huit jours dans ce lieu ſouterrain : Favorable l'avoit ainſi ordonné au roi des Gnomes. Pendant ce temps on donna tous les jours à la princeſſe & à ſon amant, des fêtes peu galantes, mais magnifiques ; la veille de leur départ le roi, pour immortaliſer la mémoire de leur ſéjour dans ſon empire, fit élever leurs ſtatues aux deux côtés de ſon trône ; elles étoient d'or, & les piedeſtaux de marbre blanc : ces paroles étoient écrites avec des lettres formées de diamans ſur le piedeſtal de la ſtatue du prince :

NOUS NE DÉSIRONS PLUS LA VUE DU SOLEIL ;
NOUS AVONS VU CE PRINCE,
IL EST PLUS BEAU ET PLUS BRILLANT QUE LUI.

Et ſur le piedeſtal de la ſtatue de la princeſſe, étoient ces mots écrits de la même manière :

À LA GLOIRE IMMORTELLE,
DE LA DÉESSE DE LA BEAUTÉ,
ELLE EST DESCENDUE ICI BAS,
SOUS LES TRAITS ET LE NOM D'IROLITE.

Le neuvième jour on donna au prince les plus beaux chevaux du monde ; leurs har-

nois étoient d'or, tout couverts de diamans: il ſortit de la ſombre demeure des Gnomes avec ſa petite troupe, après avoir témoigné ſa reconnoiſſance au roi. Il ſe retrouva dans la même campagne où Ormond l'avoit attaqué, il regarda ſa bague, & ne trouva plus que l'argent & l'airain qui paroiſſoient. Il pourſuivit ſon chemin avec la charmante Irolite, & ils ſe hâtoient d'arriver à la demeure de Favorable, où enfin ils devoient être en ſûreté, quand tout d'un coup en ſortant d'un vallon, ils rencontrèrent une troupe des gardes de Danamo, qui continuoient à les chercher. Ils s'apprêtoient à fondre ſur eux, quand le prince fit promptement ſon ſouhait, & tout auſſitôt il parut un grand eſpace couvert d'eau entre la troupe de Parcin Parcinet & celle de la fée. Une belle nymphe à demi nue parut au milieu de l'eau, dans un petit bateau de roſeaux entrelacés. Elle s'approcha du rivage, pria le prince & ſa belle maîtreſſe d'entrer dans le bateau; Mana & l'eſclave les y ſuivirent, leurs chevaux reſtèrent dans la campagne, & le petit bateau s'enfonçant tout d'un coup dans l'eau, fit croire aux gardes de la fée qu'ils étoient péris en voulant ſe ſauver de leurs mains. Cependant ils ſe trouvèrent dans un palais

dont les murs n'étoient que grandes nappes d'eau, qui, tombant sans cesse également, formoient des salles, des chambres, des cabinets, & entouroient les jardins, où mille jets d'eau, de figure bisarre, formoient le dessein des parterres. Il n'y avoit que les nayades, dans l'empire desquelles ils étoient, qui pussent habiter ce palais, aussi beau qu'il étoit singulier. Pour donner donc une demeure plus solide au prince & à la belle Irolite, la nayade qui les conduisoit les mena dans des grottes de coquillages où brilloit le corail, les perles & toutes les autres richesses de la mer. Les lits étoient de mousse, cent dauphins gardoient la grotte d'Irolite, & vingt baleines celle de Parcin Parcinet. Les nayades admirèrent à leur retour la beauté d'Irolite, & plus d'un triton fut jaloux des regards & des soins qu'attiroit le jeune prince. On leur servit, dès qu'ils furent dans la grotte de la princesse, une colation superbe de toutes sortes de fruits glacés : douze Sireines vinrent charmer par leurs chants doux & gracieux, les inquiétudes du jeune prince & de la belle Irolite ; elles finirent leurs concerts par ces paroles :

En quelques lieux où l'amour nous amène
Ce dieu sait nous y rendre heureux ;
Parfaits amans, charmés de votre chaîne,
Jusques au fond des eaux faites briller vos feux :
En quelque lieu où l'amour nous amène,
Ce dieu sait nous y rendre heureux.

Le soir il y eut un festin où l'on ne servit que des poissons, mais d'une grandeur extraordinaire & d'un goût exquis; après le repas les nayades dansèrent un ballet avec des habits d'écailles de poissons de différentes couleurs, qui faisoient le plus bel effet du monde; les cors des tritons, & d'autres instrumens inconnus aux mortels, composoient la symphonie, elle étoit bisarre, mais nouvelle & très-agréable. Parcin Parcinet & la belle Irolite furent quatre jours dans cet empire, Favorable l'avoit ainsi ordonné. Le cinquième jour les nayades vinrent en foule conduire le prince & la princesse : les deux amans étoient dans un petit bateau, fait d'une seule coquille, & les nayades à moitié hors de l'eau les accompagnèrent jusques au bord d'une rivière, où Parcin Parcinet retrouva ses chevaux, & se mit à marcher avec dautant plus de diligence qu'il s'apperçut en regardant sa bague, que l'argent en étoit disparu; il n'y restoit plus que l'airain, mais aussi étoient-ils fort près de

la demeure tant désirée de Favorable. Ils marchèrent encore trois jours, mais au quatrième, le soleil qui venoit de se lever, fit briller de loin à leurs yeux des armes, & quand ceux qui les portoient furent un peu approchés, ils les reconnurent pour le prince Ormond & sa troupe. Danamo les avoit renvoyés pour les poursuivre, avec ordre de ne les point quitter s'ils les trouvoient, & de ne pas s'éloigner du lieu où il leur arriveroit peut-être encore quelque chose d'extraordinaire, & surtout de tâcher d'engager Parcin Parcinet au combat. Danamo avoit bien jugé, après le récit d'Ormond, qu'une fée protégeoit le prince & la princesse, mais elle étoit si savante, qu'elle ne désespéroit pas de la vaincre par des charmes plus forts que les siens. Ormond, ravi de revoir le prince & Irolite qu'ils cherchoient avec tant de peine & de soins, courut l'épée à la main à Parcin Parcinet, pour tâcher de le combattre suivant les ordres qu'il avoit reçus de Danamo. Le jeune prince tira aussi son sabre d'un air si fier, qu'Ormond se repentit plus d'une fois de son entreprise. Mais Parcin Parcinet qui apperçut Irolite toute en larmes, attendri par cette vue, forma son quatrième souhait, & tout aussitôt un grand feu qui s'éleva presque jusques aux nues,

ſépara Parcin Parcinet de ſon ennemi. Ce feu fit reculer Ormond & ſa troupe. Le jeune prince & Irolite, toujours ſuivis du fidelle eſclave & de la ſage Mana, ſe trouvèrent dans un palais dont la vue cauſa d'abord beaucoup de frayeur à la jeune Irolite. Il étoit tout de feu, mais elle fut bientôt raſſurée quand elle s'apperçut qu'elle ne ſentoit point une chaleur plus ardente que celle du ſoleil, & que ce feu avoit ſeulement le brillant & la flamme de celui qu'elle craignoit, ſans avoir toutes les autres qualités qui le rendent inſupportable. Un grand nombre de jeunes & belles perſonnes vêtues d'habits où paroiſſoient ondoyer des flammes, vinrent recevoir la princeſſe & ſon amant. Une d'entr'elles, qu'ils jugèrent être la reine de ce lieu-là par les reſpects qui lui étoient rendus, leur dit: Venez, charmante princeſſe, & vous beau Parcin Parcinet, vous êtes dans le royaume des Salamandres, j'en ſuis la reine, & c'eſt avec plaiſir que je me ſuis chargée de vous cacher ſept jours dans mon palais, ſuivant les ordres de Favorable; je voudrois ſeulement que votre ſéjour ici fût d'une plus longue durée. Après ces mots on les fit entrer dans un grand appartement tout de feu, comme le reſte du palais, & qui brilloit d'une

clarté plus vive que celle du ſoleil. Il y eut le ſoir chez la reine un grand ſouper délicat & bien entendu. Après le repas on paſſa ſur une terraſſe, pour voir un feu d'artifice d'une beauté merveilleuſe & d'un deſſin très-ſingulier, qui étoit préparé dans une grande cour du palais des Salamandres. Douze amours étoient ſur autant de colonnes de marbre de différente couleur : ſix d'entr'eux paroiſſoient prêts à tirer des flèches & les ſix autres ſoutenoient un grand cartouche, où ces paroles étoient écrites en caractère de feu :

LA BELLE IROLITE EN TOUS LIEUX
A LA VICTOIRE POUR PARTAGE.
QUELQUES ARDENS QUE SOIENT NOS FEUX,
CELUI QUI BRILLE DANS SES YEUX
BRULE MIEUX ET PLAIT DAVANTAGE.

La jeune Irolite rougit de ſa propre gloire, & Parcin Parcinet étoit ravi qu'on la trouvât auſſi belle qu'elle le paroiſſoit à ſes yeux. Cependant les amours tirèrent des flèches de feu, qui, ſe croiſant en l'air, formèrent en mille endroits le chiffre & le beau nom d'Irolite, & l'élevèrent juſques au ciel. Les ſept jours qu'elle demeura dans ce palais ſe paſsèrent en plaiſirs. Parcin Parcinet remarqua que tous les Salamandres avoient de l'eſprit &

une vivacité charmante, & qu'ils étoient tous galans & amoureux : la reine même ne leur parut pas exempte de cette passion, pour un jeune Salamandre d'une beauté merveilleuse. Le huitième jour ils sortirent à regret d'un séjour si conforme à leur tendresse. Ils se trouvèrent dans une belle campagne ; Parcin Parcinet regarda sa bague, & trouva que sur ces quatre métaux mêlés ensemble, ces mots étoient gravés :

VOUS AVEZ SOUHAITÉ TROP TÔT.

Ces paroles affligèrent le prince & la jeune princesse, mais ils étoient si près de la demeure de Favorable, qu'ils espéroient y pouvoir arriver ce même jour. Cette pensée suspendit leur douleur, ils marchèrent en invoquant la fortune & l'amour, mais ce sont souvent des guides infidelles. Parcin Parcinet étoit enfin près d'entrer sur les terres de Favorable, mais Ormond, suivant les ordres de la fée, ne s'étoit point éloigné du lieu où le feu les avoit séparés, il s'étoit campé derrière un bois, & des sentinelles qui faisoient une garde perpétuelle, le vinrent avertir que le prince & la princesse venoient de reparoître dans la plaine. Il fit monter ses gens à cheval, & joignit sur le soir le malheureux prince & la divine Irolite,

Parcin Parcinet ne s'effraya point du grand nombre de ceux qui l'attaquèrent tous à la fois. Il fut à eux avec une valeur qui les épouvanta. J'accomplis mes promeſſes, belle Irolite, dit-il en tirant ſon ſabre, je vais mourir pour vous, ou vous délivrer de vos ennemis. Après ces mots, il frappa le premier qui ſe préſenta devant lui, & l'abattit à ſes pieds; mais, ô douleur non attendue! ce ſabre merveilleux qu'il tenoit de la fée ſe rompit en mille éclats. C'étoit là ce que Danamo attendoit du combat du jeune prince: quand elle donnoit des armes, elle les charmoit d'une manière particulière, dès que l'on s'en ſervoit contr'elle; le premier coup que l'on portoit les faiſoit briſer en mille pièces. Parcin Parcinet déſarmé ne put réſiſter long-temps, le nombre l'accabla: on le prit, on le chargea de chaînes, & la jeune Irolite eut le même deſtin. Ah! fée Favorable, s'écria triſtement le prince, abandonnez-moi à toutes les rigueurs de Danamo, mais ſauvez la belle Irolite. Vous avez déſobéi à la fée, lui répondit un jeune homme d'une beauté ſurprenante qui parut en l'air, il faut que vous en portiez la peine: ſi vous n'aviez pas prodigué le ſecours de Favorable, aujourd'hui nous vous aurions ſauvé pour toujours des cruau-

tés de Danamo : tout l'empire des Sylphes eſt affligé de n'avoir pas eu la gloire de rendre heureux un prince ſi charmant, & une ſi belle princeſſe. Après ces paroles il diſparut, & Parcin Parcinet gémit alors de ſon imprudence ; il paroiſſoit inſenſible à ſes propres malheurs : mais qu'il reſſentoit vivement ceux d'Irolite ! le regret d'y avoir contribué l'auroit fait mourir de douleur, ſi le deſtin n'eût réſolu de lui faire encore ſouffrir de plus cruelles peines. La jeune Irolite témoignoit un courage digne de l'illuſtre ſang dont elle étoit deſcendue, & l'impitoyable Ormond, loin de s'attendrir à un ſpectacle ſi touchant, tâchoit encore de redoubler les malheurs qu'il leur cauſoit. Il les faiſoit conduire ſéparément, & leur ôtoit par ce moyen la triſte douceur de ſe plaindre d'un mal ſans remède. Après un voyage ſi cruel, ils arrivèrent à la mauvaiſe fée ; elle ſentit une maligne joie en voyant ce prince & cette jeune princeſſe dans un état ſi digne de faire naître la pitié dans toute autre ame que la ſienne. Azire en reſſentit pour Parcin Parcinet, mais elle n'oſa le témoigner devant la fée. Je vais donc, dit cette cruelle reine en s'adreſſant au jeune prince, avoir le plaiſir de me venger de ton ingratitude ! Va, au lieu de monter ſur le

trône que ma bonté t'avoit destiné, dans la prison de la mer, où je ferai finir ta malheureuse vie par des supplices affreux. J'aime mieux la prison la plus cruelle, reprit ce prince en la regardant fièrement, que les faveurs d'une reine aussi injuste que toi. Ces paroles irritèrent encore la fée, elle s'attendoit à le voir humilié à ses pieds. Elle le fit conduire à la prison qu'elle lui avoit destinée; Irolite pleura en le voyant partir, Azire ne put retenir ses soupirs, & toute la cour gémit en secret d'un ordre si impitoyable. Pour la belle Irolite, la reine la fit remener dans ce château où elle avoit demeuré si long-temps, la fit garder avec soin & traiter avec toute l'inhumanité dont elle étoit capable.

La prison où fut conduit le prince, étoit une tour affreuse au milieu de la mer, bâtie dans une petite isle déserte; il y fut enfermé chargé de fers, & l'on eut pour lui toutes les duretés imaginables. Quel séjour pour un prince digne de règner sur tout l'univers! Le souvenir d'Irolite étoit sa seule occupation; il n'appeloit Favorable qu'au secours de sa chère princesse, & il souhaitoit, mille fois le jour, de mourir pour expier seul la faute qu'il avoit faite. Son fidelle esclave avoit été enfermé dans la même prison, mais il n'avoit

pas la satisfaction de servir son illustre maître ; & Parcin Parcinet n'avoit auprès de lui que des soldats farouches, dévoués à la fée, qui pourtant en lui obéissant, respectoient malgré eux-mêmes le malheureux Parcin Parcinet. Sa jeunesse, sa beauté, & surtout son courage, les touchoit d'une admiration qui leur faisoit regarder ce prince comme un homme fort au-dessus des autres. La sage Mana étoit traitée dans le château d'Irolite, comme l'esclave du prince dans la prison de la mer. Les femmes de Danamo approchoient seules de la princesse, & par les ordres de la fée, l'accabloient à tout moment d'une nouvelle douleur par le récit des souffrances de Parcin Parcinet. Les maux de ce prince faisoient oublier à Irolite le souvenir des siens, & tout renouveloit ses larmes dans un lieu où elle avoit tant vu de fois ce prince charmant lui jurer une fidélité éternelle. Hélas! disoit-elle en elle-même, que n'avez-vous été moins constant, mon cher prince : votre infidélité m'auroit coûté la vie ; mais qu'importe, vous vivriez heureux. Après trois mois de souffrances, Danamo, qui avoit passé ce temps à faire un charme d'une force extraordinaire, envoya un matin à la belle Irolite deux lampes, l'une d'or & l'autre de cryftal.

Danamo

Danamo lui fit ordonner de ne laiſſer jamais éteindre l'une des deux lampes ; mais elle lui fit dire qu'elle pourroit les allumer à ſon choix. Irolite répondit avec ſa douceur naturelle qu'elle obéiroit, ſans chercher même à comprendre ce que ſignifioit le commandement de la fée. Elle porta ſoigneuſement les deux lampes dans un cabinet ; celle d'or étoit allumée, elle ne l'éteignit point de tout ce jour-là, & le lendemain elle alluma l'autre : elle continua ainſi à obéir à la fée. Il y avoit quinze jours qu'elle gardoit les lampes, quand ſa ſanté commença à devenir languiſſante ; elle ne douta pas un moment que ſa douleur n'en fût la cauſe, & on lui apprit, pour redoubler ſes maux, que Parcin Parcinet étoit fort malade. Quelle nouvelle pour Irolite ! ſa vive douleur & ſon accablement attendrirent toutes les femmes qui étoient auprès d'elle. Un ſoir qu'elles s'étoient toutes endormies, une d'entr'elles s'approcha doucement de la princeſſe, & la voyant allumer la lampe de cryſtal : que faites-vous, grande princeſſe, lui dit-elle ? éteignez cette fatale lumière, vos jours y ſont attachés, ſauvez une ſi belle vie des cruautés de Danamo. Hélas ! reprit la triſte Irolite d'un air languiſſant, elle a rendu ma vie ſi malheureuſe, que c'eſt une eſpèce de faveur à la fée, que

de me donner le moyen de la finir ; mais, continua-t-elle un moment après avec une émotion qui ramena de belles couleurs ſur ſon viſage, quelle vie menace la lampe d'or dont je prends le même ſoin d'entretenir la lumière ? Les jours de Parcin Parcinet, reprit la confidente de Danamo ; car elle parloit par ſon ordre à la princeſſe. La mauvaiſe fée la vouloit tourmenter, en lui faiſant apprendre que ſa deſtinée étoit cruelle. A cette nouvelle, la douleur d'avoir pris ſoin elle-même de terminer les jours de Parcin Parcinet, la fit demeurer long-temps ſans connoiſſance ; elle revint, & reprenant ſes ſens elle reprit auſſi ſon déſeſpoir. Fée odieuſe, diſoit-elle quand elle avoit la force de parler ; fée barbare ! quoi, ma mort ne ſuffiſoit pas à ta fureur ; tu voulois encore, cruelle, faire périr par mes mains un prince qui m'eſt ſi cher, & qui eſt ſi digne de l'amour le plus parfait & le plus tendre ? mais la mort mille fois plus douce que toi, va bientôt me délivrer de tous les maux que ta rage t'a fait inventer contre une paſſion ſi violente & ſi fidelle. La jeune princeſſe pleuroit ſans ceſſe ſur la lampe fatale où étoient attachés les jours de Parcin Parcinet, & n'allumoit plus que la ſienne : elle la regardoit brûler avec joie, comme un ſacrifice qu'elle faiſoit à ſon

amour & à son amant. Cependant ce malheureux prince étoit tourmenté par des supplices où tout son courage ne pouvoit résister : la fée lui avoit fait dire par un des soldats qui le gardoient dans sa prison, & qui feignit d'être sensible aux douleurs de cet illustre prince, qu'Irolite avoit consenti à épouser le prince Ormond, peu de jours après qu'il eut été conduit dans l'affreuse prison où il gémissoit encore ; que cette princesse avoit paru contente après son mariage, qu'elle s'étoit trouvée à toutes les fêtes que l'on avoit faites pour le célébrer, & qu'enfin elle étoit partie avec son époux : c'étoit-là le seul malheur où le prince ne s'attendoit pas, & c'étoit aussi le seul qui pût être plus fort que sa constance. Quoi! ma chère Irolite, vous m'êtes infidelle, disoit ce triste prince, & vous êtes à Ormond! Vous n'avez pas seulement plaint mes malheurs? vous n'avez songé qu'à finir ceux que vous causoit ma tendresse? vivez heureuse, ingrate Irolite ; je vous adore toute inconstante que vous êtes, & je veux mourir pour mon amour, puisque vous n'avez pas voulu que j'eusse la gloire de mourir pour ma princesse. Tandis que l'infortuné Parcin Parcinet s'affligeoit ainsi, & que la tendre Irolite donnoit sa vie pour prolonger celle de son

amant, Danamo fut touchée du défespoir d'Azire : elle mouroit de douleur des maux de Parcin Parcinet ; enfin la cruelle fée qui vit bien que pour fauver la vie de fa fille il falloit pardonner à ce prince, lui permit de l'aller voir, & de lui promettre tous les biens qu'il avoit efpéré, pourvu qu'il la voulût époufer, & la fée réfolut de faire mourir Irolite, dès que le prince auroit accepté ces propofitions. L'efpérance de revoir Parcin Parcinet, rendit la vie à la trifte Azire ; & la reine lui permit d'envoyer au château d'Irolite, reprendre la lampe d'or, qu'elle vouloit garder, pour être plus affurée qu'on ne l'allumeroit pas. Cet ordre parut plus cruel que tous les autres à l'affligée Irolite. Que d'inquiétudes pour la vie de Parcin Parcinet ! Soyez moins en peine de la fortune de ce prince, lui dirent les femmes qui étoient auprès d'elle ; il va époufer la princeffe Azire, & c'eft elle qui, foigneufe de fa vie, vient d'envoyer chercher la lampe où fes jours font attachés. Le tourment de la jaloufie manquoit aux malheurs de l'infortunée Irolite ; après ces mots, elle la fentit naître dans fon cœur : cependant Azire fut voir le prince, & lui offrit fon hymen & fes royaumes ; puis feignant d'ignorer qu'il avoit appris qu'Irolite avoit

épousé Ormond, elle le voulut convaincre par cet exemple, qu'il avoit poussé la constance trop loin. Parcin Parcinet, à qui rien n'étoit précieux sans la charmante Irolite, préféra sa prison & ses malheurs à la liberté & aux empires : Azire fut désespérée de ces refus, & sa douleur la rendoit aussi malheureuse que lui.

Pendant ce temps-là la fée Favorable, qui jusqu'alors avoit fait gloire de l'insensibilité de son cœur, ne put résister aux charmes d'un jeune prince, qui brilloit alors dans sa cour ; il prit de l'amour pour elle ; Favorable ne pouvoit se résoudre à lui laisser entendre que la fierté de son ame s'étoit laissée vaincre à ses soins ; enfin elle céda au désir de ne lui laisser plus ignorer son triomphe. Le plaisir de parler à ce qu'on aime, lui parut alors un plaisir si charmant & si digne d'être souhaité, qu'approuvant la faute qu'elle avoit tant blâmée, elle vint en diligence au secours de Parcin Parcinet & de la belle Irolite.

Un peu plus tard, il n'eût plus été temps de les pouvoir secourir ; la lampe fatale d'Irolite devoit finir dans six jours, & la douleur du malheureux Parcin Parcinet étoit prête à terminer sa vie. Favorable arriva dans le palais de Danamo : sa puissance étoit bien au-

deſſus de la ſienne, elle ſe fit obéir malgré la colère de la méchante fée ; le prince fut retiré de ſa priſon, il n'en ſortit qu'après avoir été aſſuré par Favorable, que la belle Irolite pouvoit encore être à lui. Il parut, malgré ſa pâleur, plus beau que le jour qu'il venoit de revoir; il fut avec la fée Favorable au château de ſa princeſſe ; la lampe ne jetoit plus qu'une foible lueur, & la mourante Irolite ne voulut conſentir à la laiſſer éteindre, qu'après avoir été aſſurée de la fidélité de ſon heureux amant. Il n'eſt point d'expreſſion aſſez vive & aſſez tendre, pour exprimer la joie parfaite qu'ils ſentirent à ſe revoir ; Favorable leur fit reprendre en un moment tous leurs charmes, les doua d'une longue vie & d'un honheur conſtant, mais pour leur tendreſſe, elle ne trouva rien à y ajouter. Danamo, furieuſe de voir ſon autorité renverſée, ſe tua de ſa propre main. Le ſort d'Azire & celui d'Ormond, furent remis par le prince entre les mains d'Irolite ; elle ne s'en voulut venger qu'en les uniſſant enſemble pour toujours ; & Parcin Parcinet, auſſi généreux que fidelle, ne voulut reprendre que le royaume de ſon père, & laiſſa régner Azire dans ceux de Danamo. La noce du prince & de la divine Irolite ſe fit avec une magnificence infinie, &

après avoir témoigné leur reconnoiſſance à Favorable, & comblé de bienfaits l'eſclave & la ſage Mana, ils partirent pour leur royaume, où le prince & l'aimable Irolite jouirent du rare bonheur de brûler toujours d'un amour auſſi tendre & auſſi conſtant dans une fortune tranquille, que pendant leurs malheurs il avoit été ardent & fidelle.

ANGUILLETTE,

CONTE.

QUELQUE grandeur où le deſtin élève ceux qu'il favoriſe, il n'eſt point de félicité exempte de véritables chagrins; on ne peut connoître les fées, & ignorer que, quelques ſavantes qu'elles puiſſent être, elles n'ont pu trouver le ſecret de ſe garantir du malheur de changer de figure quelques jours de chaque mois, en prenant celle d'un animal terreſtre, céleſte, ou de ceux qui vivent dans les eaux.

Pendant ces jours ſi dangereux, où elles ſe trouvent en proie à la cruauté des hom-

mes, elles ont ſouvent peine à ſe ſauver des périls où cette dure néceſſité les expoſe.

Une d'entr'elles, qui ſe transformoit en anguille, fut malheureuſement priſe par des pêcheurs ; on la porta auſſitôt dans un petit quarré d'eau, au milieu d'une belle prairie où l'on mettoit les poiſſons réſervés pour la table du roi de ce pays-là.

Anguillette, c'étoit le nom de la fée, trouva dans ce nouveau ſéjour, un grand nombre de beaux poiſſons deſtinés, comme elle, à ne vivre plus que quelques heures; elle avoit entendu les pêcheurs qui ſe diſoient les uns aux autres, que ce ſoir même le roi devoit donner un grand feſtin, pour lequel ces grands poiſſons avoient été choiſis avec ſoin.

Quelle nouvelle pour la malheureuſe fée! elle accuſa mille fois le deſtin : elle ſoupira douloureuſement ; mais après s'être cachée quelque temps au fond de l'eau pour déplorer en particulier ſon infortune, le déſir de ſortir d'un ſi preſſant danger, la fit regarder de tous côtés ; pour voir ſi elle ne pourroit point ſe ſauver de ce réſervoir, & regagner la rivière, qui étoit à une aſſez petite diſtance de ce lieu-là ; mais la fée regarda inutilement, le quarré d'eau étoit trop profond pour eſpérer d'en pouvoir ſortir ſans ſecours, & ſa douleur

augmenta encore en voyant arriver les pêcheurs qui l'avoient prise.

Ils commencèrent à jeter leurs filets, & Anguillette, en les évitant avec adresse, ne reculoit son trépas que de quelques momens.

La plus jeune des filles du roi se promenoit alors dans la prairie; elle s'approcha du quarré d'eau pour s'amuser à voir pêcher.

Le soleil, qui se couchoit alors, faisoit briller ses rayons dans les ondes; la peau d'Anguillette, qui étoit fort luisante, paroissoit, au soleil, dorée en quelques endroits, & mêlée de diverses couleurs.

La jeune princesse la remarqua, & la trouvant fort belle, commanda aux pêcheurs de la prendre & de lui la donner; on obéit, la malheureuse fée fut bientôt remise entre les mains qui alloient décider de sa vie.

Quand la princesse eut regardé quelques momens Anguillette, touchée de compassion, elle courut jusques au bord de la rivière, & la remit dans l'eau.

Ce service inespéré toucha le cœur de la fée d'une vive reconnoissance.

Elle reparut sur la rivière, & dit à la princesse : je vous dois la vie, généreuse Plousine, c'étoit son nom; mais c'est un grand bonheur pour vous : n'ayez point peur, continua-t-elle,

en voyant la jeune princeſſe prête à s'enfuir ; je ſuis une fée ; je vous ferai connoître la vérité de mes paroles par un nombre infini de bienfaits.

Comme on étoit accoutumé en ces temps-là à voir des fées, Plouſine ſe raſſura, & prêta beaucoup d'attention aux agréables promeſſes d'Anguillette. Elle commençoit même à lui répondre quelque choſe, quand la fée l'interrompant, lui dit : attendez après avoir reçu mes bienfaits à m'aſſurer de votre reconnoiſſance, allez, jeune princeſſe, & revenez demain matin au lieu où vous êtes : voyez quel ſouhait vous voudrez faire, & auſſitôt je l'accomplirai.

Choiſiſſez d'une beauté parfaite & touchante, de l'eſprit le plus grand & le plus aimable, ou des richeſſes infinies.

Après ces mots, Anguillette ſe cacha au fond de l'eau, & laiſſa Plouſine très-ſatisfaite de ſon aventure.

Elle réſolut de ne faire confidence à perſonne de ce qui venoit de lui arriver ; car, diſoit-elle en elle-même, ſi Anguillette me trompoit, mes ſœurs croiroient que c'eſt une fable que j'ai inventée.

Après cette petite réflexion, elle alla rejoindre ſa ſuite, qui n'étoit compoſée que

d'un petit nombre de femmes ; elle les trouva qui la cherchoient.

La nuit qui ſuivit cette journée, la jeune Plouſine ne fut occupée que du choix qu'elle devoit faire : celui de la beauté emportoit preſque la balance ; mais comme elle avoit aſſez d'eſprit pour ſouhaiter d'en avoir davantage, elle réſolut de demander cette grâce à la fée.

Elle ſe leva en même temps que le jour ; elle courut dans la prairie, pour, diſoit-elle, cueillir des fleurs, & en faire une guirlande qu'elle vouloit préſenter à la reine ſa mère à on lever.

Ses femmes ſe diſpersèrent dans la prairie pour choiſir les fleurs les plus belles & les plus vives ; elle étoit toute émaillée.

Cependant la jeune princeſſe courut au bord de la rivière, & trouva à l'endroit où elle avoit vu la fée, une colonne de marbre blanc parfaitement belle : un moment après, la colonne s'ouvrit & la fée en ſortit, & ſe fit voir à la princeſſe : ce n'étoit plus un poiſſon ; c'étoit une grande femme, belle, d'un air majeſtueux, & dont la coiffure & l'habit étoient couverts de pierreries. Je ſuis Anguillette, dit-elle à la jeune princeſſe, qui la regardoit avec une grande attention ; je viens accomplir ma pro-

meſſe : vous avez fait choix de l'eſprit, vous en aurez dès ce moment même, & vous en aurez aſſez pour mériter l'envie de tous ceux qui juſques à ce jour ont pu ſe flatter d'en avoir.

La jeune Plouſine, après ces paroles, ſe ſentit très-différente de ce qu'elle étoit un inſtant auparavant; elle remercia la fée avec une éloquence que juſqu'alors elle n'avoit jamais connue.

La fée ſourit de l'étonnement que marquoit la princeſſe, de trouver tant de facilité à s'énoncer.

Je vous ſais ſi bon gré, continua la gracieuſe Anguillette, du choix que vous avez fait préférablement à la beauté qui flatte tant une perſonne de votre âge, que pour vous en récompenſer, je vous donnerai la beauté que vous avez aujourd'hui ſi ſagement négligée.

Revenez demain à la même heure; je vous donne juſqu'à ce temps-là pour choiſir comment vous déſirerez d'être belle.

La fée diſparut & laiſſa la jeune Plouſine plus touchée de ſon bonheur qu'elle ne l'avoit encore été. Le choix de l'eſprit étoit un effet de ſa raiſon; mais la promeſſe de la beauté flattoit ſon cœur; & ce qui touche le cœur, eſt toujours le plus ſenſible.

La jeune princeſſe, en quittant le bord de l'eau, alla prendre les fleurs que lui préſentèrent ſes femmes; elle en fit une guirlande très-agréable, & la porta à la reine; mais quel fut l'étonnement de cette princeſſe, celui du roi & de toute la cour, d'entendre parler la jeune Plouſine avec une grâce qui enlevoit les cœurs.

Les princeſſes ſes ſœurs tâchoient inutilement de lui trouver moins d'eſprit que les autres, elles étoient contraintes de s'étonner, & d'admirer toujours.

La nuit vint; la princeſſe occupée de l'eſpérance d'être belle, au lieu de ſe coucher, paſſa dans un cabinet rempli de portraits, où ſous la figure de déeſſes étoient peintes plusieurs reines & princeſſes de ſa maiſon : tous ces portraits étoient beaux ; elle eſpéra qu'ils l'aideroient à choiſir une beauté digne d'être demandée à la fée.

Une Junon s'offrit d'abord à ſes regards ; elle étoit blonde, & avoit l'air tel qu'il doit être pour repréſenter la reine des dieux; Pallas & Vénus étoient auprès d'elle : ce tableau repréſentoit le jugement de Pâris.

La noble fierté de Pallas plut fort à la jeune princeſſe, mais la beauté de Vénus penſa fixer ſon choix; cependant elle paſſa au tableau sui-

vant : on y voyoit Pomone à demi-couchée ſur un lit de gazon, ſous des arbres chargés des plus beaux fruits du monde ; elle paroiſſoit ſi charmante, que la princeſſe, qui depuis ce matin-là ſavoit tout, ne s'étonna point qu'un dieu eût pris diverſes figures pour tâcher de lui plaire.

Diane paroiſſoit enſuite telle que les poëtes la repréſentent, le carquois ſur le dos & l'arc à la main ; elle pourſuivoit un cerf, ſuivie d'une grande troupe de nymphes.

Flore ſe faiſoit remarquer un peu plus loin ; elle paroiſſoit ſe promener dans un parterre dont les fleurs, quoiqu'admirables, brilloient pourtant beaucoup moins que ſon teint ; on voyoit enſuite les Grâces, elles paroiſſoient belles & touchantes, ce tableau achevoit le tour du cabinet.

Mais la princeſſe fut frappée de celui qui ornoit le deſſus de la cheminée ; c'étoit la déeſſe de la jeuneſſe : un air divin étoit répandu ſur toute ſa perſonne, ſes cheveux étoient du plus beau blond du monde ; elle avoit le tour du viſage d'une forme agréable, la bouche charmante, la taille & la gorge parfaitement belle, & ſes yeux paroiſſoient bien plus redoutables pour troubler la raiſon, que le nectar dont elle paroiſſoit s'amuſer à remplir une coupe.

Je veux, s'écria la jeune princeſſe, après avoir admiré cet aimable portrait, je veux être belle comme Hébé, & l'être long-temps, s'il eſt poſſible.

Après ce ſouhait, elle retourna dans ſa chambre, où le jour qu'elle attendoit lui parut trop lent à ſeconder ſon impatience.

Il vint enfin, & elle retourna au bord de la rivière : la ſée tint ſa parole; elle parut, & jeta un peu d'eau ſur le viſage de Plouſine, qui devint auſſi belle qu'elle l'avoit déſiré.

Quelques dieux marins avoient accompagné la fée; leur applaudiſſement fut le premier effet des charmes de la fortunée Plouſine; elle ſe regarda dans l'eau, & ne put ſe reconnoître, ſon ſilence & ſon étonnement furent alors les ſeules marques de ſa reconnoiſſance. J'ai rempli tous vos ſouhaits, lui dit la généreuſe fée, vous devez être contente; mais je ne la ſerois pas encore, ſi je ne ſurpaſſois tous vos déſirs par mes bienfaits.

Je vous donne avec l'eſprit & la beauté, tous les tréſors dont je diſpoſe; ils ne peuvent s'épuiſer; ſouhaitez ſeulement, quand vous le voudrez, des richeſſes infinies, vous les obtiendrez dans le même moment pour vous, & pour tous ceux que vous en croirez dignes.

La fée disparut, & la jeune Plousine, alors aussi belle qu'Hébé, retourna au palais : tout ce qui la rencontroit en étoit charmé ; on annonça son arrivée chez le roi qui l'admira lui-même, & ce fut à sa voix & à son esprit, qu'on reconnut l'aimable princesse ; elle apprit au roi qu'une fée lui avoit fait tous ces dons si précieux, & on ne la nomma plus qu'Hébé, parce qu'elle ressembloit parfaitement au portrait de cette déesse.

Quels nouveaux sujets de haine contr'elle pour ses sœurs ! son esprit leur avoit encore moins donné de jalousie que sa beauté.

Tous les princes qui avoient été touchés de leurs attraits, ne balancèrent point à devenir infidelles ; on abandonna de même toutes les autres beautés de cette cour ; les larmes & les reproches n'arrêtèrent point ces amans volages, & ce procédé, qui parut alors si surprenant, a depuis, dit-on, passé en coutume.

Tout brûloit auprès d'Hébé, & son cœur demeuroit insensible.

Malgré la haine de ses sœurs, elle ne négligea rien de ce qui pouvoit leur plaire ; elle souhaita tant de trésors à l'aînée ; car souhaiter & donner, étoit pour elle la même chose, que le plus grand roi de ce pays-là demanda

cette princeſſe en mariage & l'épouſa avec des magnificences incroyables.

Le roi, père d'Hébé, voulut mettre une armée en campagne; les ſouhaits de la belle princeſſe firent réuſſir toutes ſes entrepriſes, & ſon royaume fut rempli de richeſſes immenſes, qui le rendirent le plus redoutable de tous les rois.

Cependant la divine Hébé s'ennuyant du tumulte de la cour, voulut aller paſſer quelques mois dans une agréable maiſon qui étoit peu diſtante de la ville capitale; elle en avoit banni la magnificence, mais tout y étoit galant & d'une ſimplicité charmante; la nature ſeule avoit ſoin d'en embellir les promenades, où l'art n'y avoit point été employé.

Un bois, dont les routes avoient quelque choſe de ſauvage, entrecoupé de ruiſſeaux & de petits torrens qui faiſoient des caſcades naturelles, environnoit cette belle retraite.

La jeune Hébé ſe promenoit ſouvent dans ce bois ſolitaire. Un jour qu'elle ſentoit redoubler dans ſon cœur un ennui & une langueur qui ne la quittoient plus guères, elle voulut en chercher la cauſe; elle s'aſſit ſur un gazon au bord d'un ruiſſeau, dont le bruit entretenoit ſa rêverie.

Quel chagrin, diſoit-elle en elle-même,

vient troubler l'excès de ma félicité ? quelle princesse dans tout l'univers jouit d'un bonheur aussi parfait que le mien ? J'ai par les bontés de la fée tout ce que j'ai souhaité ; je puis combler de biens tout ce qui m'environne ; tout ce que je vois m'adore, & mon cœur ne connoît que des sentimens tranquilles : non, je ne saurois imaginer d'où vient l'insupportable ennui qui s'oppose depuis quelque temps au bonheur de ma vie.

Cette réflexion occupoit incessamment la jeune princesse ; enfin elle se résolut d'aller au bord de la rivière d'Anguillette, pour tâcher de la voir.

La fée accoutumée à flatter ses souhaits, parut sur l'eau : c'étoit un de ces jours où elle étoit métamorphosée en poisson.

Je vous revois toujours avec plaisir, jeune princesse, dit-elle à Hébé ; je sais que vous venez de passer quelque temps dans une demeure assez solitaire, & vous me paroissez dans une langueur qui ne convient point à votre fortune. Qu'avez-vous, Hébé ? faites-moi cette confidence ? Je n'ai rien, reprit la jeune princesse d'un air embarrassé ; vous m'avez comblée de trop de biens pour qu'il puisse manquer quelque chose à un bonheur dont vous avez fait votre ouvrage.

Vous voulez me tromper, reprit la fée je le connois facilement, vous n'êtes plus contente; mais que pouvez-vous encore désirer? méritez mes bontés par un aveu sincère, ajouta la gracieuse fée, & je vous promets d'accomplir encore vos souhaits. Je ne sais ce que je désire, répondit la charmante Hébé; je sens pourtant, continua-t-elle en baissant ses beaux yeux, qu'il me manque quelque chose, & que ce qui me manque est absolument nécessaire à mon bonheur.

Ah! s'écria la fée! c'est de l'amour que vous désirez; cette passion peut seule faire penser aussi bizarrement que vous faites.

Dangereuse disposition! continua la prudente fée; vous voulez de l'amour, vous en aurez; les cœurs ne sont que trop naturellement disposés à en prendre; mais je vous avertis que vous m'invoquerez en vain, pour faire cesser cette passion fatale que vous croyez un bonheur si doux; mon pouvoir ne s'étend pas jusques-là.

Il n'importe, reprit promptement la jeune princesse en souriant, & en rougissant tout ensemble: Eh! que ferai-je de tous les biens que vous m'avez donnés, si je n'en faisois à mon tour la félicité d'un autre? La fée soupira à ce discours, & se cacha au fond des eaux.

Hébé reprit le chemin de ſa ſolitude, avec une eſpérance qui commençoit déjà de calmer ſon ennui ; les menaces de la fée l'inquiétoient, mais ces ſages réflexions étoient bientôt chaſſées par d'autres plus dangereuſes, mais beaucoup plus aimables.

En arrivant, elle trouva un courier de la part du roi, qui lui mandoit de revenir ce même jour, pour être le lendemain d'une fête qu'il avoit fait préparer.

Quelques heures après l'avoir reçue, elle partit pour retourner à la cour : le roi & la reine la reçurent avec plaiſir, & lui apprirent, qu'un prince étranger qui voyageoit, étant arrivé depuis quelques jours, ils avoient voulu lui faire une fête, pour qu'il pût dire dans les autres pays combien de magnificences brilloient dans leur royaume.

La jeune Hébé, par un preſſentiment qu'elle ne connoiſſoit pas, demanda d'abord à la princeſſe ſa ſœur, ſi l'étranger étoit aimable ? Rien de pareil ne s'eſt encore offert à nos yeux, répondit la princeſſe. Dépeignez-le moi, reprit Hébé avec émotion. Il eſt tel qu'on peint les héros, reprit Ilerie ; ſa taille eſt belle, ſon air eſt grand, ſes yeux ſont pleins d'un feu dont plus d'une inſenſible de cette cour a déjà reconnu le pouvoir ; il a la

plus belle tête du monde, ſes cheveux ſont plus approchans du noir que du blond, & il n'a qu'à ſe montrer pour être aſſuré d'attirer l'attention de tous ceux qui le voient.

Vous en faites un portrait bien avantageux, reprit la jeune Hébé ; n'eſt-il point un peu flatté ? Non, ma ſœur, répondit la princeſſe Ilerie avec un ſoupir qu'elle ne put retenir : eh ! vous ne le trouverez peut-être que trop digne de plaire.

Le ſoir le prince parut chez la reine, & ſe fit préſenter à la belle Hébé, qu'il n'avoit pas encore vue. Jamais deux cœurs ne furent ſi promptement, ni ſi vivement touchés ; & jamais ils n'eurent tant de raiſon de l'être.

La converſation ne fut que de choſes indifférentes : mais elle fut brillante & agréable ; elle étoit ſoutenue par cette vivacité qu'inſpire d'abord le déſire de plaire.

La reine ſe tetira, & la belle Hébé, dès qu'elle eut fait quelque moment d'attention ſur ſes ſentimens, reconnut qu'elle avoit perdu cette tranquillité dont elle ne connoiſſoit pas encore le prix. Anguillette, s'écria-t-elle dès qu'elle fut ſeule, ah ! quel objet avez-vous permis qui ſe vînt offrir à mes regards ; vos ſages conſeils ſont détruits par ſa préſence ; que ne me donniez-vous la force de

réſiſter à des charmes ſi touchans ? mais peut-être que leur pouvoir paſſe encore celui d'une fée. Hébé dormit peu cette nuit, elle ſe leva d'aſſez bonne heure, & le ſoin de ſe parer pour la fête du ſoir, l'amuſa toute la journée, avec une attention qu'elle n'avoit pas encore connue ; car elle vouloit plaire pour la première fois. Le jeune étranger, occupé du même déſir, ne négligea rien pour paroître aimable aux yeux de la charmante Hébé : la princeſſe Ilerie n'oublia rien auſſi de tout ce qui pouvoit plaire ; elle avoit mille beautés, & quand on la voyoit ſans Hébé, on la trouvoit la plus belle perſonne du monde : mais Hébé effaçoit tout.

Il y eut le ſoir un bal magnifique chez la reine, un feſtin merveilleux le ſuivit ; le jeune étranger en auroit remarqué la prodigieuſe magnificence, s'il eût pu regarder autre choſe que la belle Hébé.

Après le repas, une illumination brillante & ſingulière fit paroître dans les jardins du palais un nouveau jour. C'étoit en été ; on deſcendit pour jouir du plaiſir de la promenade : l'aimable étranger donna la main à la reine, mais cet honneur ne le dédommagea point du chagrin d'être éloigné quelque moment de ſa princeſſe : les arbres étoient

couverts de feſtons de fleurs, & les lampes qui formoient l'illumination étoient diſpoſées de manière que partout elles repréſentoient des arcs, des flèches, & les autres armes de l'amour, & en quelques autres lieux elles formoient des lignes d'écriture.

On entra dans un petit bois éclairé comme le reſte des jardins, & la reine s'aſſit au bord d'une agréable fontaine, autour de laquelle on avoit placé des ſièges de gazon, ornés de guirlandes d'œillets & de roſes. Tandis que la reine cauſoit avec le roi & une groſſe troupe de courtiſans qui les environnoient, les princeſſes s'amusèrent à regarder quelques caractères qui formoient les petites lampes de l'illumination : l'aimable étranger étoit dans ce moment près de la belle Hébé ; elle tourna ſes regards ſur un endroit où étoient repréſentées des flèches, elle lut tout haut ces paroles qui étoient écrites au-deſſous :

IL EN EST D'INVINCIBLES.

Ce ſont celles qui partent des yeux de la divine Hébé, dit promptement l'inconnu en la regardant tendrement : la princeſſe l'entendit & en fut embarraſſée ; mais ſon embarras parut au prince un heureux préſage pour ſon amour, car il n'y remarqua point de colère.

La fête se termina par mille nouveaux plaisirs. Les charmes de l'inconnu avoient touché trop vivement le cœur d'Ilerie, pour qu'elle pût être long-temps sans s'appercevoir qu'il aimoit une autre qu'elle. Avant l'arrivée d'Hébé à la cour, ce prince lui avoit rendu quelques soins, mais depuis il n'avoit été occupé que de sa tendresse.

Cependant ce jeune inconnu tâchoit par son amour de toucher le cœur de la belle princesse; il étoit amoureux, aimable; son destin la forçoit d'aimer, & la fée l'abandonnoit au penchant de son cœur : que d'excuses pour se rendre! elle ne put combattre plus long-temps contre elle-même.

Le charmant inconnu lui avoit appris qu'il étoit fils de roi, & qu'il s'appeloit Atimir; ce nom étoit connu de la princesse, ce prince avoit fait des merveilles dans une guerre entre les deux royaumes; & comme ils avoient toujours été ennemis, il n'avoit pas voulu paroître à la cour du roi, père d'Hébé, sous son nom véritable.

La jeune princesse, après une conversation où son cœur acheva de prendre ce poison si doux & si dangereux dont lui avoit parlé la fée, permit à Atimir de découvrir au roi son rang & son amour. Le jeune

prince

prince fut tranſporté de joie, il courut à l'appartement du roi, il lui parla avec toute l'ardeur que lui inſpiroit ſa tendreſſe.

Le roi le conduiſit chez la reine ; ce mariage devant établir une conſtante paix dans ce royaume, la belle Hébé fut promiſe à ſon heureux amant, dès qu'il auroit reçu un conſentement du roi ſon père. Cette nouvelle ſe répandit, & la princeſſe Ilerie en ſentit une douleur égale à ſa jalouſie : elle pleura, elle gémit, mais il fallut ſe contraindre & cacher d'inutiles regrets.

La belle Hébé & Atimir ſe voyoient alors ſans ceſſe, leur tendreſſe s'augmentoit tous les jours, & dans ce temps heureux la jeune princeſſe ne pouvoit pas comprendre pourquoi les fées n'emploient pas toutes leurs ſciences pour faire ſentir de l'amour aux mortels, quand elles veulent faire leur félicité.

Un ambaſſadeur du roi, père d'Atimir, arriva alors à la cour ; on l'attendoit avec une extrême impatience ; il apporta le conſentement qu'on demandoit, & l'on prépara tout pour ce grand mariage ; ainſi Atimir n'eut plus alors aucun ſujet de crainte ; état dangereux pour un amant que l'on veut conſerver toujours fidelle.

Dès que le prince fut aſſuré de ſon bon-

heur, il lui devint moins ſenſible. Un jour qu'il cherchoit à rejoindre la belle Hébé dans les jardins du palais, il entendit des voix de femmes dans un cabinet de chevrefeuil ; il s'entendit nommer, & cela lui donna la curioſité d'en apprendre davantage ; il s'approcha doucement du cabinet, & reconnut facilement la voix de la princeſſe Ilerie : je mourrai avant ce jour fatal, ma chère Cléonice, diſoit-elle à une perſonne qui étoit aſſiſe auprès d'elle. Les dieux ne permettront pas que je voie unir l'ingrat que j'aime à la trop heureuſe Hébé : mes tourmens ſont trop douloureux pour me laiſſer encore longtemps la vie. Mais, madame, lui répondit cette fille qui étoit avec elle, le prince Atimir n'eſt point infidelle, il ne vous avoit point offert ſes vœux, c'eſt le deſtin ſeul qui cauſe vos infortunes, & entre tant de princes qui vous adorent, vous en trouveriez peut-être de plus aimables que lui, ſi une prévention funeſte n'occupoit point votre cœur.

D'auſſi aimables que lui ! reprit Ilerie, en eſt-il dans tout l'univers ! Puiſſante fée, ajouta-t-elle avec un ſoupir, de tous les biens dont vous avez comblé la fortunée Hébé, je ne ſuis plus jalouſe que du tendre amour qu'Atimir a pris pour elle.

Le discours de la princesse fut interrompu par ses larmes. Hé ! qu'elle eût été heureuse, si elle eût su combien elles avoient touché le cœur d'Atimir !

Elle se leva pour sortir du cabinet, & le prince se cacha derrière quelques arbres pour n'être point remarqué ; les pleurs & la passion d'Ilerie l'avoient attendri, mais il crut que c'étoit des mouvemens de pitié en faveur d'une belle princesse, qu'il rendoit malheureuse malgré lui. Il fut retrouver Hébé, & ses charmes suspendirent alors tout autre souvenir dans son cœur.

En traversant les jardins pour remener cette princesse au palais, il rencontra quelque chose sous ses pieds ; il le ramassa, il vit que c'étoit des tablettes magnifiques. Il n'étoit pas loin du cabinet où il avoit entendu la conversation d'Ilerie : il craignoit, en montrant les tablettes, de donner quelque connoissance à Hébé de cette aventure. Il les cacha, & la princesse ne les remarqua point ; elle étoit occupée dans ce moment à faire r'attacher quelque chose à sa coiffure.

Ce soir Ilerie ne parut point chez la reine ; on dit qu'elle s'étoit trouvée mal en revenant de la promenade. Atimir comprit bien qu'elle avoit voulu cacher le désordre où il l'avoit

vue dans le cabinet ; cette penſée redoubla ſa pitié pour elle.

Dès qu'il fut à ſon appartement, il ouvrit les tablettes qu'il avoit trouvées ; ſur le premier feuillet, il vit un chiffre formé de double A, couronné de mirthe, & ſoutenu par de petits amours, dont l'un paroiſſoit eſſuyer ſes larmes avec ſon bandeau, & l'autre briſoit ſes flèches.

La vue de ce chiffre donna de l'émotion au jeune prince ; il ſavoit qu'Ilerie deſſinoit parfaitement, il tourna promptement le feuillet pour s'éclaircir davantage, & ſur le revers il trouva ces paroles :

Le redoutable amour m'a fait voir vos attraits,
De mon paiſible cœur ils ont troublé la paix,
Ah ! quelle injuſtice eſt la vótre ?
Sur moi, cruel, vous eſſayez les traits
Dont vous vouliez bleſſer une autre.

L'écriture qu'il reconnut, ne lui prouva que trop bien que les tablettes étoient à la princeſſe Ilerie ; il fut touché de ces ſentimens ſi tendres, qui, bien loin d'être ſoutenus par ſon amour & par ſes ſoins, ne l'étoient pas par l'eſpérance ; ces vers le firent ſouvenir qu'avant l'arrivée d'Hébé à la cour, il avoit trouvé Ilerie aimable ; il commença

à ſe regarder comme infidelle à cette princeſſe, & il le devenoit trop véritablement pour la charmante Hébé.

Il combattit pourtant ſes premiers mouvemens, mais ſon cœur étoit accoutumé à être volage, & rarement peut-on ſe corriger d'une ſi dangereuſe habitude.

Il jeta les tablettes d'Ilerie ſur une table, réſolu de ne les plus regarder, mais il les reprit un moment après malgré lui-même, & il y trouva mille choſes qui achevèrent de rendre Ilerie triomphante de la divine Hébé.

Mille ſentimens confus occupèrent toute la nuit le cœur du prince; le matin il fut chez le roi, qui lui apprit le jour qu'il avoit choiſi pour ſon mariage avec Hébé. Atimir répondit avec un embarras que le roi prit pour une marque de ſon amour; (que l'on connoît peu le cœur des hommes!) c'étoit un effet de ſon infidélité.

Le roi voulut aller chez la reine, le prince fut obligé de le ſuivre; il y avoit peu demeuré, quand la princeſſe Ilerie parut avec une langueur qui la fit paroître plus aimable aux yeux du volage Atimir, qui en ſavoit la cauſe: il s'approcha d'elle, il lui parla long-temps, il lui fit entendre qu'il n'ignoroit

plus les ſentimens qu'elle avoit pour lui. Il s'expliqua avec tendreſſe ; c'étoit trop de félicité pour Ilerie ; hé ! quel moyen de recevoir ſans trouble un bonheur ſi ſenſible & ſi peu attendu !

La charmante Hébé entra alors chez la reine ; ſa vue fit rougir la princeſſe Ilerie & le léger Atimir. Qu'elle eſt belle ! dit Ilerie, en regardant le prince avec une émotion qu'elle ne put cacher. Fuyez-la, ſeigneur, ou achevez de m'ôter la vie. Le prince ne put lui répondre : Hébé s'étant approchée d'eux avec une grâce & des charmes qui faiſoient mille reproches à l'ingrat Atimir, il ne les put ſoutenir long-temps, il quitta la princeſſe à qui il dit, qu'il alloit dépêcher un courier au roi ſon père : elle étoit ſi prévenue pour Atimir, qu'elle ne s'apperçut point de quelques regards qui lui échappèrent en faveur d'Ilerie.

Pendant qu'elle triomphoit en ſecret ; la belle Hébé apprit du roi & de la reine, que dans trois jours elle devoit être l'épouſe d'Atimir. Qu'il étoit alors indigne des ſentimens que cette nouvelle fit naître dans le cœur de l'aimable Hébé !

Le prince, quoiqu'occupé de ſon ardeur infidelle, paſſa une partie du jour auprès

d'Hébé ; Ilerie en fut témoin, & pensa mourir mille fois de jalousie ; son amour avoit encore redoublé dès qu'elle avoit senti de l'espérance.

En rentrant chez lui le soir, le prince reçut un billet par un homme inconnu ; il l'ouvrit avec précipitation, & il y trouva ces paroles :

Je cède à une passion mille fois plus forte que ma raison, puisqu'il n'est plus temps de vous cacher des sentimens que le hasard vous a découverts ; venez, prince, venez apprendre à quelle résolution me détermine le tendre amour que vous m'avez donné. Quel bonheur pour moi, s'il ne me coûtoit que la vie !

Celui qui apportoit ce billet au prince, lui dit qu'il étoit destiné à le conduire où la princesse Ilerie l'attendoit. Atimir ne balança pas un moment à le suivre ; & après divers détours, on le fit entrer dans un petit pavillon qui étoit au bout d'une allée fort couverte. Le pavillon étoit assez éclairé ; il y trouva Ilerie seule avec une de ses femmes : les autres se promenoient dans le jardin. Quand elle étoit retirée dans ce cabinet, elles n'y entroient que par son ordre.

Ilerie étoit assise sur une pile de carreaux cramoisi en broderie d'or ; son habit étoit galant

& magnifique ; c'étoit un tiſſu jaune & argent ; ſes chevèux, qui étoient noirs & parfaitement beaux, étoient relevés par des rubans de la même couleur que l'habit, & des attaches de diamans jaunes. A ſa vue, Atimir ne put ſe perſuader qu'il fût honteux de devenir infidelle ; il ſe mit à genoux auprès d'elle ; & Ilerie le regardant avec une tendreſſe qui marquoit aſſez les mouvemens de ſon cœur : Prince, lui dit-elle, ce n'eſt point pour vous perſuader de rompre votre hymenée que je vous ai fait venir ici ; je ſais trop bien qu'il eſt réſolu ; & quelques paroles, dont vous avez voulu flatter mon malheur & ma tendreſſe, ne me permettent pas de croire que vous vouliez abandonner Hébé pour moi : mais, continua-t-elle avec des larmes qui achevèrent de ſéduire le cœur d'Atimir, je ne veux plus d'une vie que vous avez rendue ſi douloureuſe ; je la ſacrifierai ſans regret à mon amour ; & ce poiſon, ajouta-t-elle, en montrant une petite boîte d'or qu'elle tenoit dans ſa main, me garantira de l'affreux ſupplice de vous voir l'époux d'Hébé.

Non, belle Ilerie, s'écria le volage prince, je ne ferai point ſon époux ; je quitterai tout pour vous plaire ; je vous aime mille fois plus que je n'aimois Hébé ; & malgré mon devoir

& ma foi, ſi ſolemnellement promiſe, je ſuis prêt à vous conduire en des lieux où rien ne contraindra notre amour. Ah! prince, dit Ilerie en ſoupirant, je me fierai donc à un infidelle? Il ne le ſera jamais pour vous, reprit Atimir; & le roi votre père, qui me donnoit Hébé, ne me refuſera pas l'aimable Ilerie, quand elle ſera en mon pouvoir. Allons donc, Atimir, dit la princeſſe après quelques momens de ſilence; allons où mon deſtin & le vôtre nous entraînent: quelque douleur qu'il m'en puiſſe coûter, rien ne peut balancer dans mon cœur le doux plaiſir d'être aimée de ce que j'aime.

Après ces mots, ils prirent enſemble quelques meſures pour leur départ; il n'y avoit point de temps à perdre; il fut réſolu pour la nuit ſuivante: ils ſe ſéparèrent avec peine; & malgré les ſermens d'Atimir, Ilerie redoutoit encore les charmes d'Hébé: le reſte de la nuit & le jour ſuivant, elle fut toujours occupée de cette crainte.

Cependant le prince donna en peu de temps tous les ordres néceſſaires pour rendre ſon départ ſecret; & le lendemain, dès que tout le monde fut retiré dans le palais, le prince fut trouver Ilerie dans le pavillon du jardin où elle l'attendoit ſeule avec Cléonice; ils

partirent, & firent une diligence incroyable pour ſortir de ce royaume. Le matin, cette nouvelle fût déclarée par une lettre qu'Ilerie écrivoit à la reine, & une qu'Atimir écrivoit au roi : elles étoient touchantes, & il étoit aiſé de voir que l'amour les avoit dictées. Le roi & la reine furent dans une colère extrême; mais rien ne peut exprimer les vives douleurs de la malheureuſe & charmante Hébé. Quel déſeſpoir! que de larmes! que de vœux à la fée Anguillette pour terminer des maux auſſi cruels qu'elle les lui avoit autrefois prédit; mais la fée tint ſa parole. En vain Hébé retourna au bord de la rivière, Anguillette ne parut point; elle s'abandonna à tout ce que le déſeſpoir a de plus affreux. Les princes, que la bonne fortune de l'ingrat Atimir avoit écartés, ſentirent alors renaître leurs eſpérances; mais leurs ſoins & leur amour parurent à la fidelle Hébé de nouveaux ſupplices.

Le roi déſiroit paſſionnément qu'elle ſe choisît un époux, & pluſieurs fois il l'en avoit fort preſſée; mais ce devoir paroiſſoit trop cruel à ſa tendreſſe. Elle ſe réſolut à fuir du royaume de ſon père; mais avant ſon départ, elle retourna encore chercher Anguillette.

La fée ne put cette fois résister aux larmes de la belle Hébé ; elle parut : à sa vue, la princesse renouvela ses pleurs, & n'eut pas la force de lui parler. Vous connoissez enfin, lui dit la fée, quelle est cette félicité funeste que je voulois vous refuser toujours ; mais, Hébé, Atimir vous a trop bien punie de n'avoir pas suivi mes conseils ; allez, fuyez ces lieux où tout vous rappelle le souvenir de votre tendresse ; vous trouverez un vaisseau sur la mer qui vous conduira au seul lieu du monde où vous pouvez guérir de ce malheureux amour qui vous désespère ; mais songez, ajouta Anguillette en haussant la voix, quand votre cœur sera redevenu tranquille, à ne chercher jamais la présence fatale d'Atimir, il vous en coûteroit la vie. Hébé souhaita plus d'une fois de revoir encore ce prince, de quelque prix que l'amour lui dût faire payer ce plaisir ; mais un reste de raison & les soins de sa gloire, la firent résoudre à accepter les propositions de la fée. Elle la remercia de ce dernier bienfait, & partit le lendemain pour aller au bord de la mer, suivie de celle de ses femmes à qui elle se confioit le plus.

Elle trouva le vaisseau d'Anguillette ; il étoit tout doré, les mâts étoient de marqueterie

d'un deſſin merveilleux, les voiles d'un tiſſu argent & couleur de roſe, & partout on voyoit écrit ce mot, LIBERTÉ. Les matelots étoient vêtus d'habits de même couleur que les voiles; tout paroiſſoit reſpirer en ce lieu les douceurs de la liberté.

La princeſſe entra dans une chambre magnifique; les meubles en étoient admirables, & les peintures parfaitement belles: elle ne s'affligea pas moins dans ce nouveau ſéjour, que dans la cour du roi ſon père: on tâchoit en vain de l'amuſer par mille plaiſirs; elle n'étoit pas encore en état d'y faire attention.

Un jour qu'elle s'amuſoit à regarder les peintures de ſa chambre en un endroit qui repréſentoit un payſage, elle remarqua une jeune bergère, qui, d'un air riant, coupoit des filets pour rendre la liberté à un grand nombre d'oiſeaux qui étoient pris; & quelques-uns de ces petits animaux, déjà échappés, ſembloient voler vers le ciel avec une rapidité merveilleuſe. Toutes les autres peintures repréſentoient des ſujets ſemblables; rien n'y parloit de l'amour, & tout y vantoit les charmes de la liberté. Quoi! s'écria triſtement la princeſſe, mon cœur ſera-t-il toujours inſenſible pour un bonheur ſi doux, & pour qui ma raiſon fait tant de vœux inutiles?

La malheureuſe Hébé paſſoit ainſi ſa vie, occupée de ſa tendreſſe & du déſir de l'oublier.

Il y avoit un mois que le vaiſſeau voguoit ſans s'arrêter, quand un matin, que la princeſſe étoit ſur le tillac, elle apperçut de loin une terre qui lui parut très-belle; les arbres étoient d'une hauteur & d'une beauté ſurprenantes, & quand on fut aſſez près, elle remarqua qu'ils étoient tout couverts d'oiſeaux, dont le plumage étoit de couleur vive & brillante; ils faiſoient des concerts charmans, leurs chants étoient doux, & il ſembloit qu'ils craigniſſent de faire trop de bruit.

On aborda à ce beau rivage; la princeſſe y deſcendit avec ſes femmes, & dès qu'elle eut reſpiré l'air de cette iſle, par un pouvoir inconnu, elle ſentit ſon cœur tranquille, & ſe laiſſa ſurprendre par un ſommeil agréable, qui ferma pour quelque temps ſes beaux yeux.

Cet agréable pays, qu'elle ne connoiſſoit pas, étoit L'ISLE PAISIBLE. La fée Anguillette, proche parente des princes qui régnoient dans ce pays, y avoit attaché, depuis deux mille ans, l'heureux don de guérir les paſſions malheureuſes: l'on aſſure même que ce don y dure encore; mais la difficulté eſt de pouvoir aborder dans cette iſle,

Le prince qui régnoit alors defcendoit en droite lignè de la célèbre princeffe Carpillon, & de fon charmant époux, dont une fée moderne, plus favante & plus polie que celles de l'antiquité, nous a fi galamment conté les merveilles.

Pendant que la belle Hébé jouiffoit d'un repos dont il y avoit fix mois qu'elle n'avoit goûté les douceurs, le prince de l'Iñe paifible fe promenoit dans ce bois, qui bordoit le rivage de la mer; il étoit dans fon char, traîné par quatre jeunes éléphans blancs, & entouré d'une partie de fa cour.

La princeffe endormie frappa fes regards; fa beauté le furprit. Il defcendit de fon char avec une précipitation & une vivacité qu'il n'avoit jamais fentie. Il prit à cette vue tout l'amour que les charmes d'Hébé étoient dignes d'infpirer. Le bruit la réveilla; & en ouvrant fes beaux yeux, elle découvrit mille nouvelles beautés au jeune prince. Il étoit de même âge qu'Hébé, il avoit alors dix-neuf ans: fa beauté étoit parfaite; mille grâces étoient répandues fur fa perfonne: fa taille étoit au-deffus du commun des hommes; & fes cheveux, qui defcendoient par groffes boucles jufques fur fa ceinture, étoient de la même couleur que ceux d'Hébé: fon

habit étoit de plumes de mille différentes couleurs ; il avoit par-dessus une espèce de mante traînante toute de plumes de cigne, attachée sur les épaules avec les plus belles pierreries du monde : sa ceinture étoit de diamans, où pendoit, par des chaînes d'or, un petit sabre tout couvert de rubis : une espèce de casque, fait avec des plumes comme le reste de l'habillement, couvroit sa belle tête ; & d'un côté du casque étoient attachées, avec un diamant d'une grosseur prodigieuse, des plumes de héron qui lui donnoient beaucoup de grâce.

Ce prince fut le premier objet qui se présenta à la jeune princesse à son réveil ; il lui parut digne de ses regards, & pour la première fois de sa vie, elle regarda un autre qu'Atimir avec quelque attention.

Tout m'assure, dit le prince de l'Isle paisible à la princesse, que vous ne pouvez être que la divine Hébé : hé! quelle autre pourroit avoit tant de charmes ? Qui peut, Seigneur, lui répondit la jeune princesse, (en se levant & en rougissant tout ensemble) vous avoir sitôt appris que j'étois descendue dans cette isle ? Une puissante fée, reprit le jeune roi, qui, voulant me rendre le plus heureux prince du monde, & ce pays

le plus fortuné, m'avoit promis de vous y conduire, & m'avoit même permis encore de plus glorieuses espérances; mais je sens bien, ajouta-t-il en soupirant, que mon destin va dépendre beaucoup plus de vos bontés que des siennes. Après ces paroles, auxquelles elle répondit avec beaucoup d'esprit, le prince la pria de monter dans son char, pour être conduite au palais, & par respect, il ne voulut pas y prendre place: mais comme elle avoit compris par ses discours & par sa suite, qu'il étoit roi de cette isle, elle l'obligea de s'asseoir auprès d'elle.

Jamais rien de si beau n'avoit paru ensemble dans un même char; toute la cour du prince, à cette vue, ne put s'empêcher de leur donner mille applaudissemens. Pendant le chemin le jeune prince entretint Hébé avec beaucoup d'esprit & de tendresse, & la princesse satisfaite de retrouver son cœur tranquille, avoit repris toute sa vivacité.

L'on arriva au palais; il étoit peu éloigné du bord de la mer: de longues & belles avenues, entourées de canaux d'eau vive, y conduisoient; il étoit tout bâti d'ivoire & couvert d'agate.

Les gardes du prince étoient rangés en haies dans toutes les cours: dans la pre-

mière, ils étoient vêtus de plumes jaunes; ils avoient des carquois, des arcs & des flèches d'argent : dans la feconde cour, ils étoient tous vêtus de plumes de couleur de feu, avec des fabres garnis d'or, ornés de turquoifes. On paffa dans la troifième cour, où les gardes étoient vêtus de plumes blanches; ils tenoient dans leurs mains des demi-piques peintes & dorées, ornées de guirlandes de fleurs. Il n'y avoit jamais de guerre en ce pays-là; ainfi on ne portoit pas des armes bien redoutables.

Le prince, en defcendant de fon char, conduifit l'aimable Hébé dans un appartement magnifique. La cour étoit nombreufe; les dames y étoient belles, les hommes galans & bien faits, & quoique tous les habitans du pays ne fuffent vêtus qu'avec des plumes, l'art d'en arranger les nuances les rendoient très-agréables.

Ce foir-là, le prince de l'Ifle paifible donna un fuperbe feftin à la belle Hébé, qui fut fuivi d'un concert de flûtes-douces, de luts, de tuorbes & de clavecins; ils n'aimoient pas dans ce pays-là les inftrumens dont le bruit eft éclatant : la fymphonie fut très-gracieufe; quand elle eut duré quelque temps, une très-belle voix chanta ces paroles :

Je jure à vos attraits une ardeur immortelle ;
Quel bonheur peut être plus doux
Que celui de porter une chaîne si belle ?
J'aimerai tendrement, mon cœur sera fidelle,
Et le prix dépendra de vous.

Le prince regarda Hébé, pendant qu'on chantoit d'un air assez tendre, pour la persuader qu'il pensoit tout ce que ces vers venoient de lui dire.

Quand la musique fut finie, comme il étoit tard, le prince de l'Isle paisible conduisit la princesse dans l'appartement qu'il lui avoit destiné : c'étoit le plus beau de tous ceux de ce palais; elle y trouva un grand nombre de dames, que le prince avoit nommées pour avoir l'honneur d'être auprès d'elle.

Le prince quitta la belle Hébé, le plus amoureux de tous les hommes. On mit la princesse dans son lit; les dames se retirèrent, & il ne resta dans sa chambre que celles qu'elle avoit amenées avec elle. Qui le pourroit croire? leur dit-elle dès qu'elle fut en liberté; mon cœur est paisible! quel dieu a calmé mes tourmens? Je n'aime plus Atimir; je puis penser sans mourir de douleur, qu'il est peut-être l'époux d'Ilerie, n'est-ce point un songe que tout ce que je vois? Non, reprenoit-elle un moment après, mes

ſonges mêmes n'avoient pas accoutumé d'être ſi tranquilles.

Enſuite elle rendit mille grâces à Anguillette, & s'endormit.

Le lendemain à ſon réveil, comme elle ouvroit un rideau de ſon lit, la fée ſe fit voir à elle avec un air gracieux, qu'elle ne lui avoit point remarqué ſur ſon viſage, depuis le jour fatal où elle lui avoit demandé de l'amour. Enfin, je vous ai heureuſement conduite ici; lui dit l'aimable fée; votre cœur eſt libre, ainſi il va devenir content. Je vous ai guérie d'une paſſion cruelle; mais, Hébé, puis-je compter que ces affreux tourmens où vous avez été expoſée, vous feront fuir pour toujours les lieux ou vous pourriez revoir l'ingrat Atimir?

Que ne promit point à la fée la jeune princeſſe! que de ſermens contre l'amour & contre ſon amant infidelle! Souvenez-vous au moins de vos promeſſes, reprit Anguillette d'un air qui imprimoit du reſpect; vous périrez avec Atimir, ſi vous cherchez jamais à le revoir: mais tout doit vous ôter ici ce déſir funeſte à votre vie.

Je ne veux plus vous cacher ce que j'ai réſolu en votre faveur; le prince de l'Isle paiſible eſt mon parent, je protège ſa per-

ſonne & ſon empire; il eſt jeune, il eſt aimable, & nul prince au monde n'eſt ſi digne d'être votre époux : régnez donc, belle Hébé, dans ſon cœur & dans ſon royaume; le roi votre père y conſent : j'étois hier dans ſon palais, je lui appris, & à la reine votre mère, l'état préſent de votre fortune, & ils m'en remirent abſolument le ſoin.

La princeſſe eut bien envie de demander à la fée, ce que depuis ſon départ on avoit appris d'Ilerie & Atimir ; mais elle n'oſa, après tant de bienfaits, haſarder de lui déplaire. Elle employa, pour la remercier, tout l'eſprit qu'elle lui avoit donné.

On entra alors dans la chambre de la princeſſe : la fée diſparut. Dès qu'Hébé fut levée, douze enfans, parfaitement beaux, vêtus en amours, lui apportèrent de la part du prince douze corbeilles de cryſtal, remplies des plus belles & des plus agréables fleurs du monde. Ces fleurs couvroient des garnitures de pierreries de toutes couleurs, d'une beauté merveilleuſe : dans la première corbeille, qui lui fut préſentée, elle trouva ce billet.

A LA DIVINE HÉBÉ.

Hier, je vous jurai cent fois que je vous aime :
De ces ſermens formés par ma tendreſſe extrême,

Je ne perdrai jamais l'aimable ſouvenir ;
Amour me les dicta lui-même,
Et vos charmes les font tenir.

Après ce que la fée avoit ordonné à la princeſſe, elle comprit bien qu'elle devoit recevoir les ſoins de ſon nouvel amant, comme ceux d'un prince qui dans peu ſeroit ſon époux.

Elle reçut gracieuſement les petits amours ; & à peine les eut-elle congédiés, que vingt-quatre nains, biſarrement, mais magnifiquement vêtus, parurent chargés de nouveaux préſens. C'étoit des habits tout de plumes ; mais les couleurs, le travail & les pierreries en étoient ſi beaux, que la princeſſe avoua qu'elle n'avoit jamais rien vu de ſi galant.

Elle en choiſit un couleur de roſe, pour mettre ce jour-là. Sa coiffure fut ornée d'un bouquet de plumes de la même couleur. Elle parut ſi charmante avec ce nouvel ornement, que le prince de l'Isle paiſible, qui vint la voir dès qu'elle fut habillée, ſentit encore redoubler la paſſion qu'il avoit pour elle. Toute la cour s'empreſſa à venir admirer la princeſſe. Sur le ſoir, le prince propoſa à la belle Hébé de deſcendre dans les jardins du palais, qui étoient admirables. Le prince, pendant la promenade, apprit à Hebé que la fée

lui avoit fait efpérer, depuis quatre ans, fon arrivée dans l'Isle paifible ; mais quelque temps après, ajouta le prince, comme je lui demandois avec empreffement l'effet de fes promeffes, elle me parut trifte, & me dit: La princeffe Hébé eft deftinée par fon père à un autre que toi; mais fi ma fcience ne me trompe, elle ne fera pas à ce prince qui eft choifi pour être fon époux. Je t'en apprendrai des nouvelles.

Quelques mois après, la fée revint dans cette isle : le deftin te favorife, me dit-elle ; le prince qui devoit être l'époux d'Hébé ne le fera pas, & dans peu tu verras dans ces lieux la plus belle princeffe du monde.

Il eft vrai, reprit Hébé en rougiffant, que je devois époufer le fils d'un roi, voifin des états du roi mon père ; mais après divers événemens, l'amour qu'il avoit pour la princeffe ma fœur, le fit réfoudre à l'enlever du royaume de mon père.

Le prince de l'Isle paifible dit mille chofes tendres à la belle Hébé fur fon heureux deftin, qui, d'accord avec la fée, l'avoit amenée dans fon isle. Elle l'écouta avec d'autant plus de plaifir, que ce difcours interrompoit le récit de fes aventures ; elle craignoit de ne pouvoir parler de fon amant infidelle,

ſans laiſſer remarquer quelle avoit été ſa tendreſſe pour lui.

Le prince de l'Isle paiſible conduiſit Hébé dans une grotte extrêmement ornée, & embellie de jets-d'eau merveilleux. Le fond de la grotte étoit obſcur ; il y avoit un grand nombre de niches remplies de ſtatues, qui repréſentoient des nymphes & des bergers; mais on les diſtinguoit peu. Dès que la princeſſe eut été quelques momens dans la grotte, elle entendit un bruit agréable d'inſtrumens. Une illumination fort brillante, qui parut tout-d'un-coup, fit voir à la princeſſe qu'une partie des ſtatues formoient ce concert ; & les autres vinrent danſer devant elle un ballet très-galant & très-bien étendu.

Il fut mêlé de chanſons tendres & agréables.

On avoit ainſi fait placer tous les acteurs de ce divertiſſement au fond de la grotte pour ſurprendre plus agréablement la princeſſe.

Après le ballet, des ſauvages vinrent ſervir une ſuperbe collation, ſous un berceau de jaſmins & de fleurs d'oranges.

La fête venoit de finir, quand tout-d'un-coup la fée Anguillette parut en l'air, ſur un char attelé de quatre ſinges. Elle deſcendit, & annonça au prince de l'Isle paiſible un bonheur charmant, en lui apprenant qu'elle

vouloit qu'il devint l'époux d'Hébé, & que cette belle princeſſe lui avoit promis d'y conſentir.

Le prince, tranſporté de joie, douta d'abord à qui il devoit ſes premiers remerciemens, d'Hébé ou d'Anguillette : & quoique la joie ne faſſe pas dire des choſes auſſi touchantes que la douleur, il s'en acquitta pourtant avec beaucoup d'eſprit & de grâce.

La fée voulut bien ne plus quitter le prince & la princeſſe, juſques au jour deſtiné pour leur mariage. Ce devoit être dans trois jours : elle fit des préſens ſuperbes à la belle Hébé, & au prince de l'Isle paiſible ; & enfin, le jour qu'elle avoit marqué, ils ſe rendirent, ſuivis de toute la cour, & d'un nombre infini des habitans de cette isle, dans le temple de l'hymen.

Il n'étoit formé que de branches d'oliviers & de palmes entrelacées enſemble, & qui, par le pouvoir de la fée, ne ſe flétriſſoient jamais.

L'hymen y étoit repréſenté par une ſtatue de marbre blanc, couronnée de roſes ; il étoit élevé ſur un autel, orné ſeulement de fleurs, & appuyé ſur un petit amour d'une beauté charmante, qui, avec un air riant, lui préſentoit une couronne de myrthe.

Anguillette,

Anguillette, qui avoit bâti ce temple, voulut que tout y fût ſimple, pour marquer que l'amour ſeul pourroit rendre l'hymen heureux. La difficulté n'eſt que de les unir enſemble : comme c'eſt un miracle digne d'une fée, elle les avoit joints pour toujours dans l'Isle paiſible ; & contre la coutume des autres royaumes, on y pouvoit être époux, amoureux & conſtant.

Dans ce temple de l'hymen, la belle Hébé, conduite par Anguillette, donna ſa foi au prince de l'Isle paiſible, & reçut la ſienne avec plaiſir. Elle n'avoit pas pour lui ce penchant involontaire qu'elle avoit ſenti pour Atimir ; mais ſon cœur, pour lors exempt de paſſion, recevoit cet époux par l'ordre de la fée, comme un prince digne d'elle par ſa perſonne, & encore plus par ſon amour.

Cet hymen fut célébré par mille fêtes galantes, & Hébé ſe trouva heureuſe avec un prince qui l'adoroit.

Cependant le roi, père d'Hébé, avoit reçu des ambaſſadeurs de la part d'Atimir : il lui demandoit la permiſſion d'épouſer Ilerie. Le roi, père d'Atimir, étoit mort, il étoit maître abſolu dans ſon royaume : on lui accorda avec joie cette princeſſe qu'il avoit enlevée.

Après ce mariage, la reine Ilerie demanda au roi ſon père & à la reine ſa mère, par de nouveaux ambaſſadeurs, la permiſſion de venir elle-même à leur cour, les prier de lui pardonner une faute que l'amour lui avoit fait faire, & que le mérite d'Atimir devoit excuſer.

Le roi le lui permit, & Atimir y vint avec elle ; mille plaiſirs marquèrent le jour de leur arrivée. Peu après, la belle Hébé & ſon charmant époux envoyèrent auſſi des ambaſſadeurs au roi & à la reine, pour leur faire part de la nouvelle de leur mariage : Anguillette les avoit déjà prévenus ; mais ils n'en furent pas reçus avec moins de plaiſir & de magnificence.

Atimir étoit chez le roi, quand ils s'y préſentèrent pour la première fois : l'aimable idée d'Hébé ne pouvoit jamais s'effacer abſolument d'un cœur où elle avoit régné avec tant d'empire : Atimir ſoupira malgré lui au récit du bonheur du prince de l'Isle paiſible ; il accuſa même Hébé d'être inconſtante, ſans penſer combien il lui avoit donné de raiſons de la devenir.

Les ambaſſadeurs du prince de l'Isle paiſible s'en retournèrent, comblés d'honneurs & de préſens : ils apprirent à leur princeſſe

combien le roi & la reine avoient témoigné de joie de leur heureux mariage.

Mais, ô récit trop ſincère ! ils dirent à Hébé que la princeſſe Ilerie & Azimir étoient à la cour. Ces noms ſi dangereux pour ſon repos, lui redonnèrent de l'inquiétude : elle étoit heureuſe ; mais les mortels peuvent-ils conſerver un bonheur conſtant ?

Elle ne put réſiſter à l'impatience qu'elle ſentit de retourner à la cour du roi ſon père : ce n'étoit, diſoit-elle, que pour le revoir & la reine ſa mère. Elle le croyoit même : & combien de fois, quand on aime, ſe trompe-t-on ſur ſes propres ſentimens !

Malgré les menaces de la fée, pour l'obliger à fuir les lieux où elle pourroit revoir Atimir, elle propoſa ce voyage au prince de l'Isle paiſible. D'abord il la refuſa : Anguillette lui avoit défendu de laiſſer ſortir Hébé de ſon royaume.

Elle continua de le prier : il l'adoroit, il ignoroit la paſſion qu'elle avoit eue pour Atimir. Peut-on refuſer quelque choſe à ce qu'on aime ? Il crut plaire à la belle Hébé par ſon aveugle complaiſance : il donna ſes ordres pour ſon départ : & jamais on n'a vu tant de magnificence que celle qui parut dans ſon équipage & ſur ſes vaiſſeaux.

La ſage Anguillette indignée du peu de reſpect qu'Hébé & le prince de l'Isle paiſible avoient pour ſes ordres, les abandonna à leur deſtinée, & ne parut point leur donner de ſes ſages conſeils, dont ils avoient ſi peu profité.

Le prince & la princeſſe s'embarquèrent; & après une navigation fort heureuſe, ils arrivèrent à la cour du roi, père d'Hébé.

La joie de revoir cette belle princeſſe, fut très-ſenſible au roi & à la reine; ils furent charmés du prince de l'Isle paiſible. On célébra leur arrivée par mille fêtes dans tout le royaume; mais Ilerie frémit en apprenant le retour d'Hébé : il fut arrêté qu'elles ſe reverroient, & que l'on ne feroit nulle mention de tout ce qui s'étoit paſſé.

Atimir demanda à revoir Hébé : il parut même à Ilerie qu'il le déſiroit avec un peu trop d'empreſſement.

La princeſſe Hébé rougit quand il entra dans ſa chambre, & ils furent l'un & l'autre dans un embarras dont tout leur eſprit ne les put tirer.

Le roi qui étoit préſent, le remarqua : il ſe mêla dans leur converſation; & pour rendre cette viſite plus courte, il propoſa à la princeſſe de deſcendre dans les jardins du palais,

Atimir n'osa donner la main à Hébé ; il la salua respectueusement, & se retira.

Mais quelles idées & quels sentimens n'emporta-t-il pas dans son cœur ! Toute cette passion, si vive & si tendre, qu'il avoit sentie pour Hébé, se ralluma dans un moment : il hait Ilerie, il se hait lui-même : jamais infidélité ne fut suivie de tant de repentir, ni de tant de douleur.

Le soir il fut chez la reine ; la princesse Hébé y étoit ; il n'eut d'attention que pour elle : il chercha avec beaucoup de soin à lui parler ; elle l'évita toujours, mais ses regards lui en firent trop entendre pour son repos : il continua quelque temps à lui faire remarquer, par toutes ses actions, que ses yeux avoient repris sur lui leur premier empire.

Le cœur d'Hébé en fut allarmé ; Atimir lui paroissoit toujours trop aimable : elle se résolut de le fuir avec autant de soin qu'il en prenoit de la chercher. Elle ne lui parloit jamais que chez la reine, & ce n'étoit même que quand elle ne s'en pouvoit absolument dispenser : elle se résolut aussi de conseiller au prince de l'Isle paisible de retourner bientôt dans son royaume. Mais que de difficultés, quand il faut quitter ce que l'on aime !

Un soir qu'elle étoit occupée de cette pen-

ſée, elle s'enferma dans ſon cabinet, pour y rêver avec plus de liberté. Elle trouva un billet qu'on avoit mis dans ſa poche, ſans qu'elle s'en fût apperçue ; elle l'ouvrit, & l'écriture d'Atimir qu'elle reconnut, lui fit ſentir un trouble qui ne ſe peut exprimer : elle crut ne le devoir pas lire, mais ſon cœur l'emporta ſur ſa raiſon ; elle le lut, & y trouva ces paroles:

Vous n'êtes plus ſenſible à mon ardent amour,
Vous n'avez plus pour moi que de l'indifférence :
Belle Hébé, votre cœur eſt léger à ſon tour ;
Il imita ſi bien ma fatale inconſtance,
Hélas ! qu'il ne ſauroit imiter mon retour.

Cet heureux temps n'eſt plus, où, de mon tendre amour,
Vous daigniez partager les plaiſirs & les peines :
Nous fûmes, il eſt vrai, volages tour-à-tour ;
Mais je reviens à vous chargé des mêmes chaînes :
Hélas ! ne ſauriez-vous imiter mon retour ?

Ah cruel ! s'écria la princeſſe, que vous ai-je fait, pour chercher à rallumer dans mon ame une tendreſſe qui m'a tant coûté de douleurs ? Les larmes d'Hébé interrompirent ſon diſcours.

Cependant Ilerie languiſſoit d'une jalouſie qui n'étoit que trop bien fondée. Atimir,

emporté par fa paffion, ne pouvoit plus fe contraindre : le prince de l'Isle paifible commença à s'appercevoir de fon amour pour Hébé ; mais il voulut examiner davantage la conduite d'Atimir, avant que d'en parler à la princeffe ; il l'adoroit conftamment, & il craignoit, par fes difcours, de la faire appercevoir lui-même de la paffion de ce prince.

Quelques jours après qu'Hébé eut reçu ce billet, il y eut des courfes de chevaux ; les princes & toute la belle jeuneffe de la cour devoient rompre des lances à l'honneur des dames.

Le roi & la reine honorèrent ce divertiffement de leur préfence : la belle Hébé & la princeffe Ilerie devoient elles-mêmes donner le prix ; l'un étoit une épée, dont la garde & le fourreau étoient couverts de pierreries d'une beauté extraordinaire ; & l'autre un bracelet de diamans brillans très-parfaits.

Tous les chevaliers nommés pour les courfes parurent d'une magnificence merveilleufe, & montés fur les plus beaux chevaux du monde : ils portoient tous les couleurs de leurs maîtreffes, & fur leurs écus des devifes galantes, convenables aux fentimens de leur cœur.

Le prince de l'Isle paiſible parut ſuperbement vêtu, & montant un cheval iſabelle à crins noirs d'une beauté incomparable : dans tout ſon équipage brilloit la couleur de roſe; c'étoit celle qu'aimoit Hébé. On voyoit ſur un caſque fort léger, qui couvroit ſa tête, flotter un bouquet de plumes de cette même couleur. Il attira les applaudiſſemens de tous les ſpectateurs, & il paroiſſoit ſi beau ſous ces armes brillantes, qu'Hébé ſe fit mille reproches ſecrets des ſentimens que ſon malheur lui inſpiroit pour un autre. La ſuite du prince de l'Isle paiſible étoit nombreuſe ; elle étoit vêtue à la mode de ſon pays ; tout y paroiſſoit galant & magnifique : un écuyer portoit ſon écu ; on s'empreſſa d'en voir la deviſe.

C'étoit un cœur percé d'une flèche : un petit amour en lançoit un grand nombre, pour eſſayer d'y faire de nouvelles bleſſures; mais elles paroiſſoient toutes, hors la première, avoir été tirées inutilement; ces mots étoient écrits au-deſſous :

JE N'EN CRAINS POINT D'AUTRES.

Les couleurs & la deviſe du prince de l'Isle paiſible, firent facilement remarquer que c'étoit comme chevalier de la belle Hébé, qu'il avoit voulu entrer dans la lice.

On étoit occupé de ſa magnificence, quand Atimir parut : il montoit un cheval tout noir, qui paroiſſoit ardent & ſuperbe. La couleur que portoit ce jour-là ce prince, étoit la feuille morte : il n'y avoit mêlé ni or, ni argent, ni pierreries ; il avoit ſur ſon caſque un bouquet de plumes couleur de roſe ; & quoiqu'il eût affecté une grande négligence dans ſa parure, il étoit de ſi bonne mine, il montoit ſon cheval avec tant de grâce, & il avoit l'air ſi fier, qu'on ceſſa, dès qu'il fut entré, de regarder autre choſe. Sur ſon écu, qu'il portoit lui-même, paroiſſoit un amour qui fouloit des chaînes ſous ſes pieds, & qui s'en attachoit d'autres fort peſantes. Autour étoient ces paroles :

SEULES DIGNES DE MOI.

La troupe d'Atimir étoit vêtue de feuille-morte & argent, & l'on y avoit prodigué les pierreries : elle étoit compoſée des principaux de ſa cour ; & quelque bien faits qu'ils fuſſent, il étoit aiſé de juger, à l'air d'Atimir, qu'il étoit né pour leur commander.

On ne ſauroit exprimer les divers mouvemens que produiſit la vue d'Atimir dans le cœur d'Hébé & dans celui d'Ilerie ; & la cruelle jalouſie que ſentit le prince de l'Isle

paiſible, quand il vit flotter ſur le caſque d'Atimir, des plumes de la même couleur que les ſiennes. La lecture de ſa deviſe acheva de lui inſpirer une fureur, dont il ne ſuſpendit alors les effets, que pour choiſir mieux le temps de la faire ſentir à ſon rival.

Le roi & la reine remarquèrent facilement l'audace & l'imprudence d'Atimir : ils en eurent une extrême colère ; mais il n'étoit pas temps de la témoigner.

On commença les courſes au bruit de mille trompettes, qui retentiſſoient dans les airs : elles furent fort belles ; tous ces jeunes chevaliers y firent paroître leur adreſſe. Le prince de l'Isle paiſible, quoiqu'occupé d'une ſérieuſe jalouſie, y ſignala la ſienne, & demeura vainqueur.

Atimir, qui ſavoit que le premier prix des courſes devoit être donné par Ilerie, ne ſe préſenta point pour diſputer la victoire au prince de l'Isle paiſible. Les juges du camp le déclarèrent vainqueur ; & au bruit des acclamations & des louanges de tous les ſpectateurs, il s'avança de la meilleure grâce du monde au lieu où étoit le roi & les princeſſes, pour recevoir le bracelet de diamans. La princeſſe Ilerie le lui préſenta ; il le reçut reſpectueuſement ; puis ayant ſalué le roi, la

reine & les princeſſes, il retourna ſe remettre ſur les rangs.

La triſte Ilerie avoit trop bien remarqué le mépris que le léger Atimir avoit fait d'un prix qui devoit être donné de ſa main ; elle en ſoupira douloureuſement ; & la belle Hébé en ſentit une ſecrète joie, dont toute ſa raiſon ne put défendre ſon cœur.

On recommença de nouvelles courſes : elles eurent un même ſuccès que les premières. Le prince de l'Isle paiſible, animé par la vue d'Hébé, y fit des merveilles, & fut vainqueur pour la ſeconde fois ; mais Atimir, ennuyé d'être ſpectateur de la gloire de ſon rival, & flatté de la penſée de recevoir un prix de la main d'Hébé, alla ſe préſenter au bout de la lice.

Ces rivaux ſe regardèrent fièrement ; & cette courſe entre deux ſi grands princes, fut célébrée par le trouble nouveau qu'elle inſpira aux princeſſes. Les princes coururent, l'un contre l'autre avec un égal avantage ; ils brisèrent leurs lances ſans en être ébranlés. Les applaudiſſemens redoublèrent ; & les princes, ſans donner le temps à leurs chevaux de reprendre haleine, retournèrent au bout de la carrière. Ils reprirent de nouvelles lances, & coururent avec le même bonheur

& la même adresse que la première fois. Le roi, qui craignoit de voir décider par la fortune un vainqueur entre ces deux rivaux, pour ne pas faire un illustre mécontent, envoya promptement dire de sa part aux princes, qu'ils devoient se contenter de la gloire qu'ils avoient acquise, & les prier de terminer les courses de cette journée par la dernière qu'ils venoient de faire.

Celui que le roi leur envoyoit s'étant approché d'eux, ils écoutèrent sa commission avec assez d'impatience; surtout Atimir, qui, prenant le premier la parole : Allez dire au roi, lui dit-il, que je serois indigne de l'honneur qu'il me fait de prendre part à ma gloire, si je pouvois souffrir un vainqueur. Voyons, reprit le prince de l'Isle paisible, en poussant son cheval avec ardeur, qui mérite le mieux l'estime du roi & les faveurs de la fortune.

Celui que le roi avoit envoyé n'étoit pas encore retourné auprès de lui, que les deux rivaux, animés par des sentimens plus forts que le désir de remporter le prix de la course, avoient déjà fourni leur carrière. La fortune favorisa l'audacieux Atimir, il fut vainqueur.

Le cheval du prince de l'Isle paisible, las de tant de belles courses qu'il avoit faites,

se renversa & fit tomber son maître sur le sable. Quelle joie pour Atimir ! & quelle rage pour le malheureux prince de l'Isle paisible ! Il se releva promptement, & s'approchant de son rival avant qu'on fût arrivé à eux : Tu m'as vaincu dans des jeux, Atimir, lui dit-il d'un air qui marquoit assez sa colère ; mais c'est avec l'épée que je veux décider tous nos différends. J'y consens, reprit le fier Atimir ; je t'attendrai demain au lever du soleil dans le bois qui termine les jardins du palais. Les juges du camp les joignirent comme ils finissoient ces paroles ; & ils dissimulèrent mutuellement leur colère, de peur que le roi ne s'opposât à leur dessein.

Le prince de l'Isle paisible remonta à cheval, & le poussa à toute bride, pour s'éloigner du lieu fatal où Atimir venoit de le vaincre. Cependant ce prince alla recevoir le prix de la course de la main d'Hébé, qui le présenta avec un embarras qui marquoit assez les divers mouvemens de son ame ; & Atimir fit, en le recevant, toutes les extravagances d'un homme fort amoureux.

Le roi & la reine, qui avoient les yeux attachés sur lui, le remarquèrent ; & mal-contens de la fin de cette journée, retournèrent au palais. Atimir occupé de sa passion, sortit

de la lice, ſans vouloir être accompagné d'aucun des ſiens; & Ilerie outrée de douleur & de jalouſie, retourna à ſon appartement.

Quels étoient alors les ſentimens d'Hébé! il faut partir, diſoit-elle en elle-même : quel autre remède pourroit-on trouver aux maux que je prévois?

Cependant le roi & la reine réſolurent de prier Atimir de ſe retirer dans ſon royaume, pour éviter les nouveaux troubles que leur pouvoit cauſer ſon amour : ils réſolurent auſſi de faire la même propoſition au prince de l'Isle paiſible, pour ne point marquer de préférence entre ces deux princes. Mais, ô prudence trop tardive! tandis qu'on déliberoit du départ des deux princes, ils ſe diſpoſoient au combat.

Cependant Hébé, en revenant des courſes, demanda d'abord où étoit le prince de l'Isle paiſible? On lui dit qu'il étoit dans le jardin du palais, qu'il avoit voulu y demeurer ſeul, & qu'il paroiſſoit fort triſte. La belle Hébé crut qu'il étoit de ſon devoir d'aller le conſoler de la petite diſgrace qui lui étoit arrivée : ainſi, ſans s'arrêter dans ſon appartement, elle deſcendit dans les jardins, ſuivie ſeulement de quelques-unes de ſes femmes.

Elle commençoit à chercher le prince de

l'Isle paisible, quand en entrant dans une allée couverte, elle apperçut l'amoureux Atimir, qui, transporté de sa passion, & n'écoutant plus que ce qu'elle lui inspiroit, se jeta à genoux à quelques pas de la princesse ; & tirant l'épée qu'il avoit reçue ce jour-là de sa main : ou écoutez-moi, belle Hébé, lui dit-il, ou laissez-moi mourir à vos pieds.

Les femmes d'Hébé effrayées de l'action du prince, se jetèrent sur lui pour tâcher de lui ôter son épée qu'il tournoit déjà contre lui-même avec beaucoup de fureur. Hébé, la malheureuse Hébé, vouloit fuir ; mais que de raisons pour s'arrêter près de ce qu'on aime !

Le désir de calmer le bruit que pouvoit faire cette aventure ; le dessein de prier Atimir de chercher à se guérir d'une passion qui leur étoit si funeste ; la pitié que fait naître un objet si touchant, tout enfin arrêta la princesse.

Elle s'approcha du prince. La présence d'Hébé suspendit sa fureur ; il laissa tomber son épée aux pieds de la princesse. Jamais tant de trouble, tant d'amour & tant de douleur n'ont paru dans une conversation d'un quart-d'heure.

Il n'est point de termes assez tendres pour

exprimer ce que ſentirent alors ces malheureux amans. Hébé, inquiète de ſe voir avec Atimir & ſi près du prince de l'Isle paiſible, fit un grand effort ſur elle-même, pour quitter Atimir ; & elle le quitta, en lui ordonnant de ne la revoir de ſa vie. Quel ordre pour Atimir ! ſans le ſouvenir du combat qu'il devoit faire contre le prince de l'Isle-paiſible, il auroit cent fois tourné ſon épée contre lui-même ; mais il vouloit périr en ſe vengeant de ſon rival.

Cependant la belle Hébé ſe retira dans ſon appartement, pour éviter plus ſûrement la préſence d'Atimir. Impitoyable fée ! s'écria-t-elle, tu ne m'avois prédit que la mort ſi je revoyois ce malheureux prince ; & les maux que je ſens, ſont bien plus cruels que la perte de la vie. Hébé envoya chercher le prince de l'Isle paiſible dans les jardins & dans tout le palais, & on ne le trouva point ; elle en eut une extrême inquiétude. On le chercha toute la nuit, mais inutilement ; car il s'étoit caché dans une petite maiſon ruſtique au milieu d'un bois, pour être plus ſûr que perſonne ne l'empêcheroit de ſe trouver au lieu deſtiné pour le combat. Il s'y rendit au lever du ſoleil, & Atimir y arriva peu de momens après. Ces deux rivaux, im-

patiens de se venger & de remporter la victoire, tirèrent leurs épées. C'étoit pour la première fois que le prince de l'Isle paisible se servoit de la sienne : car il n'y avoit jamais de guerre dans son isle.

Il n'en parut pas moins un ennemi redoutable à Atimir ; il avoit peu d'expérience, mais beaucoup de valeur & beaucoup d'amour : il combattit en homme qui méprisoit sa vie ; & Atimir soutint dignement dans ce combat la haute réputation qu'il avoit acquise.

Ces princes étoient animés de trop de différentes passions, pour que la fin de leur combat ne leur fût pas funeste. Après avoir conservé long-temps un égal avantage, ils se portèrent deux coups si furieux, que l'un & l'autre tombèrent sur l'herbe, qui fut bientôt toute rouge de leur sang.

Le prince de l'Isle paisible s'évanouit par la perte du sien ; & Atimir mortellement blessé, prononça le nom d'Hébé, en expirant pour elle.

Une partie de ceux qui cherchoient le prince de l'Isle paisible, arrivèrent en ce lieu, & furent saisis de frayeur à la vue de ce cruel spectacle.

La princesse Hébé, entraînée par son in-

quiétude, venoit de descendre dans les jardins; elle courut où elle entendit les cris de ses gens, qui prononçoient confusément les noms des deux princes, & trouva ces objets si funestes & si touchans. Elle crut que le prince de l'Isle paisible étoit mort, comme Atimir; & en ce moment, ils ne paroissoient point différens l'un de l'autre. Après avoir jeté quelques regards sur ces malheureux princes :

Précieuses vies, qui venez d'être sacrifiées pour moi! s'écria douloureusement Hébé, je vais vous venger par la perte de la mienne.

Après ces mots, elle se jeta sur l'épée fatale qu'Atimir avoit reçue d'elle, & elle s'en perça le sein, avant que ses gens, étonnés de cette cruelle aventure, se fussent mis en devoir de l'en empêcher.

Elle expira, & la fée Anguillette, touchée de tant de malheurs, où elle avoit opposé autant d'obstacles que sa science lui avoit permis, parut au lieu où venoient de se terminer ces belles vies. La fée accusa le destin, & ne put s'empêcher de verser des larmes : alors songeant à secourir le prince de l'Isle paisible, qu'elle savoit bien qui n'étoit pas mort; elle le guérit de sa blessure, & le fit transporter en un moment dans son isle,

où par le don merveilleux qu'elle y avoit attaché, ce prince se consola de la perte qu'il venoit de faire, & oublia la passion qu'il avoit eue pour Hébé.

Le roi & la reine, qui n'eurent pas un semblable secours, se livrèrent tout entiers à leur douleur, & le temps seul put les consoler. Pour Ilerie, rien ne put exprimer son désespoir : elle fut toujours fidelle à sa douleur, & au souvenir de l'ingrat Atimir.

Cependant Anguillette ayant fait transporter le prince de l'Isle paisible dans son royaume, toucha avec sa baguette les restes infortunés de l'aimable Atimir & de la belle Hébé. Dans l'instant même ils se changèrent en deux arbres, d'une beauté parfaite. La fée les nomma CHARMES, pour conserver à jamais la mémoire de ceux qu'on avoit vu briller dans ces malheureux amans.



JEUNE ET BELLE,

CONTE.

IL y eut autrefois une ſavante fée, qui voulut réſiſter à l'amour ; mais ce petit dieu étoit encore plus ſavant qu'elle : il la rendit ſenſible ſans même employer tout ſon pouvoir. Un beau chevalier arriva dans la cour de la fée, en cherchant des aventures. Il étoit aimable, fils de roi, & fameux par mille belles actions. Sa valeur étoit connue de la fée ; la renommée en avoit porté le bruit juſques dans ſon royaume.

La perſonne de ce jeune prince répondoit ſi bien à ſa haute réputation, que la fée, touchée de tant de charmes, reçut en peu de temps les vœux que le beau chevalier lui offrit. La fée étoit belle ; il en étoit véritablement amoureux. Elle l'épouſa, & le rendit par ſon hymen le plus riche & le plus puiſſant roi de l'univers : ils furent long-temps heureux, après s'être unis pour toujours.

La fée vieillit, & le roi ſon époux, quoiqu'il eût vieilli comme elle, ceſſa de l'aimer dès qu'elle ne fut plus belle. Il s'attacha

à de jeunes beautés de sa cour ; la fée en sentit une jalousie qui devint funeste à plusieurs de ses rivales.

Elle n'avoit eu qu'une fille de son mariage avec le beau chevalier : c'étoit l'objet de toute sa tendresse ; & elle étoit digne de l'attachement qu'elle avoit pour elle.

Les fées, ses parentes, l'avoient douée à sa naissance de l'esprit le plus charmant, de la beauté la plus aimable, des grâces encore plus touchantes que la beauté. Elle dansoit au-dessus de tout ce qu'on a jamais vu, & sa voix enlevoit tous les cœurs.

Sa taille étoit parfaitement belle, sans être des plus grandes ; son air étoit noble, ses cheveux du plus beau noir du monde, sa bouche petite & gracieuse, ses dents d'une blancheur surprenante, ses beaux yeux étoient noirs, vifs & touchans ; & jamais des regards si perçans & si tendres, n'ont fait naître l'amour dans les cœurs.

La fée l'avoit nommée JEUNE & BELLE. Elle ne lui avoit point encore fait de dons ; elle avoit suspendu cette faveur, pour juger mieux dans la suite par quelle espèce de bonheur elle pourroit assurer celui [illegible]ne fille qui lui étoit si chère.

Les infidélités du roi affligeoient sans cesse

la fée ; le malheur de n'être plus aimée lui fit imaginer que le plus doux des biens étoit d'être toujours aimable. Ce fut, après mille réflexions, la félicité dont elle doua Jeune & Belle. Elle avoit alors ſeize ans : la fée employa toute ſa ſcience pour la faire demeurer toujours telle qu'elle étoit alors.

Que pouvoit-elle donner de plus précieux à Jeune & Belle, que le bonheur de ne jamais ceſſer d'être ſemblable à elle-même ?

La fée perdit le roi ſon époux, & quoiqu'il fût dès long-temps infidelle, ſa mort lui fit ſentir une ſi véritable douleur, qu'elle réſolut d'abandonner ſon empire & de ſe retirer dans un château qu'elle avoit fait bâtir en un pays très-déſert ; il étoit entouré d'une forêt ſi vaſte, que la fée ſeule en pouvoit démêler les chemins.

Cette réſolution affligea Jeune & Belle ; elle ne vouloit point quitter la fée : mais elle lui ordonna abſolument de demeurer : & avant que de ſe retirer dans ſon déſert, rappelant dans le plus beau palais du monde les plaiſirs & les jeux qu'elle en avoit depuis long-temps exilés, elle en compoſa la cour de Jeune & Belle, qui, dans cette agréable compagnie, ſe conſola quelque temps après de l'abſence de la fée. Tous

les princes & les rois qui ſe croyoient dignes de plaire (& l'on ſe flattoit beaucoup moins alors qu'en ce temps-ci,) vinrent en foule à la cour de Jeune & Belle, eſſayer, par leurs ſoins & par leurs amours, de rendre ſenſible une ſi aimable princeſſe.

Jamais rien n'a égalé la magnificence & les agrémens du palais de Jeune & Belle : tous les jours y étoient marqués par des fêtes nouvelles, tout le monde y étoit heureux, excepté ſes amans qui l'adoroient ſans eſpérance : aucun n'étoit regardé favorablement ; mais ils la voyoient ſans ceſſe ; & ſes regards les plus indifférens étoient dignes de les arrêter pour toujours.

Un jour Jeune & Belle, ſatisfaite de ſa félicité & de la douceur de ſon règne, ſe promenoit dans un bois charmant, ſuivie ſeulement de quelques-unes de ſes nymphes, pour mieux goûter le plaiſir de la ſolitude : une douce rêverie l'entretenoit : que pouvoit-elle penſer qui ne lui fût agréable ? Elle ſortit du bois inſenſiblement, & tourna ſes pas vers une prairie délicieuſe, émaillée de mille fleurs.

Ses beaux yeux étoient occupés par cent objets différens & agréables, quand elle apperçut un troupeau qui paiſſoit dans la

prairie au bord d'un petit ruiſſeau, qui, roulant ſur des cailloux, formoit par ſes eaux un doux murmure. Il étoit ombragé d'une touffe d'arbres. Un jeune berger, couché ſur l'herbe, dormoit tranquillement au bord du ruiſſeau; ſa houlette étoit appuyée contre un arbre, & un joli chien qui paroiſſoit plutôt favori de ſon maître que gardien du troupeau, étoit couché près du berger.

Jeune & Belle s'approcha du ruiſſeau, & jeta ſes regards ſur le berger : quelle vue! L'amour lui-même dormant entre les bras de Pſiché, ne brilloit pas de plus de charmes.

La jeune fée s'arrêta, & ne put ſe défendre de quelques mouvemens d'admiration, qui furent bientôt ſuivis de ſentiméns plus tendres. Le beau berger paroiſſoit avoir dix-huit ans; il étoit d'une taille avantageuſe; ſes cheveux bruns, naturellement friſés par groſſes boucles, accompagnoient parfaitement le plus aimable viſage du monde.

Ses yeux, que le ſommeil tenoit alors fermés, cachoient à la fée de nouveaux feux, dont l'amour vouloit ſe ſervir encore pour redoubler ſa tendreſſe pour le berger.

Jeune & Belle ſentit une émotion inconnue à ſon cœur; & il ne lui fut plus poſſible de s'éloigner de ce lieu.

Les

Les fées ont les mêmes privilèges que les déesses : elles aiment un berger quand il est aimable, comme s'il étoit le plus grand roi de l'univers; car tout est au-dessous d'elles.

Jeune & Belle trouva trop de plaisir dans ses sentimens, pour chercher à les combattre. Elle aima tendrement, & ne songea plus dès ce moment qu'au bonheur d'être aimée; elle n'osa réveiller le beau berger, de peur de laisser remarquer son trouble; & se faisant un plaisir de lui découvrir son amour d'une manière galante & agréable, elle se rendit invisible, pour jouir de l'étonnement qu'elle lui alloit causer.

Aussi-tôt une musique charmante se fit entendre. Quelle symphonie! Elle alloit au cœur: ces sons gracieux réveillèrent ALIDOR, c'étoit le nom du beau berger; il crut quelques momens que c'étoit un songe agréable. Mais quelle fut sa surprise, quand en se levant de dessus le gazon où il étoit couché, il se trouva vêtu d'un habit galant & magnifique. Il étoit jaune, gris-de-lin & argent; sa panetière étoit toute brodée des chiffres de Jeune & Belle, & attachée avec une écharpe de fleurs; sa houlette étoit d'un travail merveilleux, ornée de pierres pré-

cieuſes de différentes couleurs, qui formoient des deviſes galantes ; ſon chapeau étoit de jonquilles & de hyacintes bleues, entrelacées avec beaucoup d'art.

Content & ſurpris de ſa nouvelle parure, il ſe mira dans le ruiſſeau prochain. Jeune & Belle craignit cent fois pour lui, dans ce moment, la deſtinée du beau Narciſſe.

La ſurpriſe d'Alidor augmenta encore, en voyant ſes moutons chargés d'une ſoie plus blanche que la neige, au lieu de leur toiſon ordinaire, & couverts de mille nœuds de rubans de différentes couleurs.

Sa brebis la plus chérie étoit auſſi plus parée que les autres. Elle vint à lui en bondiſſant ſur l'herbe, paroiſſant fière de ſon ajuſtement.

Le joli chien du berger avoit un collier d'or, où de petites émeraudes entrelacées formoient ces quatre vers :

Lorſque l'on veut brûler d'une ardeur immortelle,
Qu'un tendre cœur eſt alarmé !
Etre charmant ſuffit pour être aimé ;
Mais pour le rendre heureux, il faut être fidelle.

Le beau berger jugea par ces vers que c'étoit à l'amour qu'il devoit ſon agréable aventure. Le ſoleil étoit couché alors. Alidor

occupé d'une aimable rêverie, reprit le chemin de ſa cabane ; il n'y remarqua nul changement au-dehors : mais à peine y fut-il entré, qu'une odeur délicieuſe lui annonça quelque choſe de nouveau. Il trouva ſa petite cabane tapiſſée d'un tiſſu de jaſmin & de fleurs d'orange : les rideaux de ſon lit étoient de la même eſpèce, relevés par des guirlandes d'œillets & de roſes ; une fraîcheur agréable entretenoit ces fleurs dans toute leur beauté.

Le parquet étoit de porcelaine, ſur lequel on voyoit repréſentées toutes les hiſtoires des déeſſes qui avoient aimé des bergers. Alidor le remarqua ; il avoit beaucoup d'eſprit ; les bergers de cette contrée n'étoient pas des bergers ordinaires.

Quelques-uns d'entr'eux deſcendoient ou de rois, ou de grands princes, & Alidor tiroit ſon origine d'un ſouverain qui avoit long-temps régné ſur ces peuples, avant qu'ils fuſſent ſous la domination des fées.

Juſques alors le beau berger avoit été inſenſible ; mais il commença de ſentir, ſans avoir encore d'objet déterminé, que ſon jeune cœur brûloit de ſe rendre. Il mouroit d'impatience de connoître la déeſſe ou la

fée qui lui donnoit des marques de tendresse si galantes & si gracieuses.

Alidor se promenoit avec une douce inquiétude, qu'il n'avoit jamais sentie : la nuit vint ; il parut une agréable illumination, qui fit un nouveau jour dans la cabane. La rêverie d'Alidor fut interrompue par un repas délicat & magnifique, qui fut servi devant lui. Quoi ! dit le berger en souriant, toujours de nouveaux plaisirs, & personne pour les partager avec moi ! Son joli chien voulut l'agacer ; mais Alidor étoit trop occupé pour répondre à ses caresses. Le berger se mit à table : un petit amour lui présenta à boire dans une coupe faite d'un seul diamant ; il soupa assez bien pour le héros d'une aventure. Il voulut faire des questions au petit amour ; mais au lieu de lui répondre, cet enfant tiroit des flèches ; & dès qu'elles atteignoient le berger, elles se changeoient en eau d'une odeur merveilleuse. Alidor comprit bien par ce badinage, que le petit amour n'avoit pas ordre de lui expliquer ce mystère. La table disparut dès qu'Alidor cessa de manger, & le petit amour s'envola.

Une symphonie charmante se fit entendre : elle faisoit naître mille tendres sentimens dans le cœur du beau berger ; son impatience

d'apprendre à qui il devoit tant de plaiſirs, redoubloit ſans ceſſe ; & ce fut avec beaucoup de joie qu'il entendit chanter ces paroles :

Sous quelle forme, amour, lanceras-tu tes traits
A ce jeune berger que j'aime ?
Satisfait de mon cœur, de ma tendreſſe extrême,
Le ſera-t-il auſſi de mes foibles attraits ?
Il ne ſauroit douter de mon ardeur ſincère ;
Mais ce n'eſt pas aſſez pour plaire :
Puiſſant amour, prends ſoin d'augmenter ma beauté,
Je n'en prendrai que trop de ma fidélité !

Paroiſſez donc objet charmant, s'écria le berger ; achevez par votre préſence de combler ma félicité ; je vous crois trop aimable pour pouvoir jamais ceſſer d'être fidelle à vos charmes.

On ne répondit rien à ſes paroles : la ſymphonie finit peu après ; & un profond ſilence régna alors dans la cabane, & invita le berger aux douceurs du ſommeil.

Il ſe jeta ſur ſon lit, & s'endormit avec quelque peine, agité par ſon impatience, & par ſon naiſſant amour.

Le chant des oiſeaux le réveilla au point du jour ; il ſortit de ſa cabane, & conduiſit ſon joli troupeau dans le même lieu où le jour précédent avoit commencé ſa bonne

fortune. A peine s'étoit-il aſſis au bord du ruiſſeau, qu'un pavillon fort brillant d'étoffe couleur de feu vert & or, ſe trouva attaché aux branches des arbres, pour garantir Alidor de l'ardeur du ſoleil. De jeunes bergers & de belles bergères des environs, arrivèrent en ce lieu. Ils cherchoient Alidor; ſon pavillon, ſon troupeau & ſa parure les jetèrent dans un grand étonnement.

Ils s'avancèrent en diligence, & lui demandèrent avec beaucoup d'empreſſement, la cauſe de tant de merveilles? Alidor ſourit de leur ſurpriſe, & leur apprit tout ce qui lui étoit arrivé. Plus d'un berger en ſentit de la jalouſie, & plus d'une bergère en rougit de dépit. Il y en avoit peu dans cette contrée qui n'euſſent formé des deſſeins ſur le cœur du beau berger; & une déeſſe ou une fée leur paroiſſoit une trop dangereuſe rivale.

Jeune & Belle, qui ne perdoit guères ſon berger de vue, ſouffrit impatiemment la converſation des bergères: il y en avoit de charmantes parmi elles; & une bergère fort aimable peut être une rivale redoutable à une déeſſe même.

L'indifférence qu'Alidor marqua pour elles raſſura la jeune fée. Les bergères quittèrent

Alidor avec peine, & conduisirent leur troupeau plus avant dans la prairie.

Peu de momens après qu'il n'y eut plus qu'une troupe de bergers avec Alidor, il parut un festin délicieux servi sur une table de marbre blanc. Des sièges de verdure s'élevèrent autour; & Alidor fit part de ce repas aux bergers de ses amis qui l'étoient venus joindre. En s'asséyant à table, ils se trouvèrent tous vêtus d'habits galans, mais moins magnifiques que celui d'Alidor, qui parut alors tout brillant de pierreries.

Une musique champêtre mais gracieuse, fit retentir les échos d'alentour. Et l'on entendit chanter ces paroles:

Admirez d'Alidor le suprême bonheur;
C'est par lui que l'amour m'a fait sentir ses armes.
Bergers, qui connoissez ses charmes,
Respectez le choix de mon cœur.

L'étonnement des bergers redoubloit à tous momens. Une troupe de jeunes bergères arrivèrent au bord du ruisseau; le bruit de la symphonie les attiroit bien moins en ce lieu, que le désir de voir Alidor. On commença sous les arbres un petit bal champêtre très-agréable.

La jeune fée, qui étoit invisible, mais tou-

jours préſente, prit en un moment avec ſix de ſes nymphes, les plus jolis habits de bergères qu'on eût jamais vus. Elles n'étoient parées que de guirlandes de fleurs; leurs houlettes en étoient ornées; & Jeune & Belle, coiffée ſimplement avec des jonquilles, qui faiſoient un effet charmant dans ſes beaux cheveux noirs, parut la plus merveilleuſe perſonne du monde.

L'arrivée de ces belles bergères ſurprit toute l'aſſemblée. Toutes les beautés de ce lieu en ſentirent du dépit. Il n'y eut pas un berger qui ne cherchât avec empreſſement à leur faire les honneurs de la fête.

Jeune & Belle, inconnue parmi eux pour une fée, n'en reçut pas moins d'honneurs, & ne s'attira pas moins de vœux. C'eſt la beauté qui fait recevoir les hommages les plus ſincères. Jeune & Belle fut flattée des effets de la ſienne, où ſa dignité n'avoit point de part.

Pour Alidor, dès qu'elle parut dans l'aſſemblée, oubliant que l'amour qu'une déeſſe ou une fée avoit pour lui, l'obligeoit à quelque attention pour ne lui pas déplaire; il vola près de Jeune & Belle, & s'en étant approché de la meilleure grâce du monde: venez, belle bergère, lui dit-il, venez prendre une

place plus digne de vous. Une ſi merveilleuſe perſonne eſt trop au-deſſus de toutes les autres beautés, pour demeurer confondue parmi elles. Il lui préſenta la main ; & Jeune & Belle, charmée des ſentimens que ſa vue commençoit d'inſpirer à ſon berger, ſe laiſſa conduire. Alidor la mena ſous ce pavillon brillant, qui s'étoit trouvé le matin attaché aux arbres, dès qu'il étoit arrivé dans ce lieu. Une troupe de jeunes bergers apporta par les ordres d'Alidor, des faiſceaux de fleurs & de verdure, & en élevèrent une eſpèce de petit trône où Jeune & Belle ſe plaça. Le beau berger ſe mit à ſes pieds. Ses nymphes s'aſſirent auprès d'elle, & le reſte de l'aſſemblée forma un grand cercle, où chacun ſe rangea ſuivant ſon inclination.

Ce lieu, orné de tant de beautés, faiſoit le plus agréable ſpectacle du monde. Le bruit de l'eau ſe mêloit à la ſymphonie, & il ſembloit que tous les oiſeaux des environs ſe fuſſent aſſemblés dans ce lieu pour prendre part à la fête. Un nombre infini de bergers ſe détachoient par troupes, pour venir faire leur cour à Jeune & Belle. Un d'entr'eux, nommé IPHIS, s'approchant de la jeune fée : Quelque belle que ſoit la place que vous a fait prendre Alidor, dit-il à Jeune & Belle,

elle eſt peut-être très-dangereuſe à occuper. Je le crois, lui dit la fée avec un ſourire capable d'enlever tous les cœurs : les bergères de ce hameau auront ſans doute quelque peine à me pardonner la préférence qu'Alidor ſemble m'avoir donnée ſur tant de beautés que la méritoient mieux que moi. Non, lui dit Iphis, nos bergères ſe rendront plus de juſtice ; mais une déeſſe aime Alidor. Iphis conta alors à Jeune & Belle toute l'aventure du beau berger. Quand il eut achevé ſon récit, la jeune fée ſe tournant vers Alidor, d'un air gracieux : je ne veux point, lui dit-elle, d'une auſſi redoutable ennemie que la déeſſe dont vous êtes aimé. Apparemment elle ne m'avoit pas deſtiné la place que j'occupe ; mais je la lui rendrai. Elle ſe leva en achevant ces paroles : demeurez, lui dit Alidor en la regardant tendrement, & en l'arrêtant ; demeurez, belle bergère, il n'eſt point de déeſſe dont je ne ſacrifie la tendreſſe au plaiſir de vous adorer, & celle dont vous a parlé Iphis n'eſt pas fort ſavante, du moins en amour, puiſqu'elle a permis que je vous aie vue. Jeune & Belle ne put répondre à Alidor ; on la vint prendre dans ce moment pour danſer, & jamais on ne s'en eſt acquitté avec tant de grâce. Elle prit le beau

berger, qui se surpassa lui-même. Jamais les plus magnifiques fêtes de la cour de Jeune & Belle ne lui avoient fait tant de plaisir que cette assemblée champêtre. L'amour embellit tous les lieux où l'on peut voir ce que l'on aime.

Alidor sentoit augmenter à tous momens son amour, & faisoit mille sermens de sacrifier toutes les déesses & toutes les fées de l'univers, au tendre amour que lui inspiroit sa bergère. Jeune & Belle étoit charmée des sentimens du beau berger; mais elle voulut éprouver quelques momens sa tendresse. Iphis étoit aimable ; & si Alidor n'eût pas été présent, on l'auroit sans doute admiré. La jeune fée lui parla deux ou trois fois d'un air assez gracieux, & dansa plusieurs fois avec lui.

Alidor en sentit une jalousie aussi vive que son amour. Jeune & Belle le remarqua, & s'en croyant plus sûre du cœur de son berger, elle cessa de lui faire de la peine; elle ne parla plus à Iphis le reste de la journée, & Alidor eut ses regards les plus favorables. Hé quels regards ! ils portoient l'amour dans les cœurs les plus insensibles.

Le jour finit, cette belle troupe se sépara à regret ; mille soupirs suivirent Jeune & Belle:

elle défendit à tous les bergers de l'accompagner ; mais elle promit en peu de mots à Alidor, que le lendemain il la reverroit dans la prairie. Elle quitta enſuite la belle troupe & ſes nymphes la ſuivirent. Les bergers les laiſsèrent partir ; ils eſpéroient qu'en les ſuivant d'un peu loin, ils pourroient apprendre, ſans en être apperçus, quel étoit le hameau de ces divines perſonnes ; mais dès que Jeune & Belle eut gagné un petit bois qui la déroboit aux yeux des bergers, elle diſparut avec ſes nymphes : elles s'amusèrent quelque temps à regarder les bergers chercher inutilement la route qu'elles avoient priſe. Jeune & Belle remarqua avec plaiſir qu'Alidor paroiſſoit un des plus empreſſés.

Iphis ſe déſeſpéroit d'avoir tardé un peu trop à les ſuivre, & beaucoup d'autres bergers, dont les nymphes avoient fait la conquête, paſsèrent une partie de la nuit à les chercher dans le bois & aux environs.

Quelques auteurs ont aſſuré que les nymphes, autoriſées par l'exemple de la jeune fée, trouvèrent quelques - uns de ces bergers plus aimables que tous les rois qu'elles avoient vus juſques alors.

Jeune & Belle retourna dans ſon palais; & bien qu'une fée, toujours occupée de mille

ſoins différens, pût s'abſenter ſans conſéquence, elle trouva tous ſes amans bien inquiets de ne l'avoir point vue de toute la journée; mais pas un n'oſa lui en faire des reproches. Il falloit être amans ſoumis & reſpectueux près de Jeune & Belle, ou recevoir d'elle un ordre de ſe retirer de ſa cour. Ils n'oſoient même lui parler de leur tendreſſe; ce n'étoit que par leurs ſoins, leur reſpect & leur conſtance, qu'ils eſpéroient enfin de la toucher.

Jeune & Belle parut peu occupée de tout ce qui ſe préſenta à ſes yeux: elle ſoupa peu, elle rêva ſouvent; & les princes ſes amans, attentifs à toutes ſes actions, crurent l'avoir entendue ſoupirer pluſieurs fois. Elle congédia toute la cour de fort bonne heure, & ſe retira dans ſon appartement.

Quand on doit revoir ce qu'on aime, tout ce qui ſe préſente en attendant ce moment agréable, paroît bien froid & bien ennuyeux.

La jeune fée, avec les nymphes qui l'avoient ſuivie tout le jour cachées dans un nuage, furent en un inſtant à la cabane du beau berger. Il y étoit retourné fort triſte de n'avoir pu trouver le chemin qu'avoit pris ſa divine bergère. Tout étoit auſſi charmant dans ſa cabane, que quand il l'avoit quittée; mais en

rêvant, ayant baiſſé les yeux ſur le parquet de ſa petite chambre, il s'apperçut qu'il étoit changé; au lieu des hiſtoires de déeſſes qui avoient eu de l'amour pour des bergers, il vit en la place les exemples terribles des amans infortunés, qui ne s'étoient pas rendus dignes de la tendreſſe de ces divinités.

Vous avez raiſon, s'écria le beau berger en regardant ces petites peintures; vous avez raiſon, déeſſe; je mérite votre courroux: mais pourquoi avez-vous permis qu'une bergère trop aimable vînt s'offrir à mes regards? Hé! quelle divinité peut défendre un cœur contre ſes charmes?

Jeune & Belle étoit déjà dans la cabane quand Alidor prononça ces paroles; elle en ſentit toute la douceur, & ſa tendreſſe en redoubla encore.

Il parut, comme le jour précédent, un repas magnifique; mais Alidor n'en fit pas un ſi bon uſage que la veille; il étoit amoureux, & même un peu jaloux: car il ſe ſouvenoit toujours que ſa bergère avoit parlé avec quelque attention à Iphis.

Cependant la promeſſe qu'elle lui avoit faite, qu'il la reverroit le lendemain dans la plaine, adouciſſoit un peu ſes chagrins.

Le petit amour le ſervit pendant le repas;

mais Alidor, occupé de ſa nouvelle inquiétude, ne lui dit pas un ſeul mot. La table diſparut ; & le jeune enfant s'approchant d'Alidor, lui préſenta deux boites de portraits magnifiques, puis il s'envola.

Le beau berger ouvrit avec précipitation une des boites, elle renfermoit le portrait d'une jeune perſonne d'une beauté ſi parfaite, que l'imagination peut à peine la repréſenter : au-deſſous de ce merveilleux portrait, ces paroles étoient écrites en lettres d'or.

TON BONHEUR EST ATTACHÉ A SA TENDRESSE.

Il faut avoir vu ma bergère, dit Alidor, en regardant ce beau portrait, pour n'être pas enchanté d'une ſi charmante perſonne : il referma la boite, & la mit négligemment ſur une table.

Il ouvrit l'autre boîte que le petit amour lui avoit donnée ; mais quel fut ſon étonnement quand il y vit le portrait de ſa bergère, brillant de tous ces charmes qui avoient fait une ſi vive impreſſion ſur ſon cœur !

Elle étoit peinte telle qu'il l'avoit vue cette même journée, coiffée avec des fleurs ; & le peu que l'on voyoit de ſon habit, paroiſſoit celui d'une bergère. Le beau berger étoit ſi tranſporté de ſon amour, qu'il fut long-

temps ſans s'appercevoir que ces paroles étoient écrites au-deſſous du portrait.

OUBLIE SES APPAS, OU TON AMOUR TE SERA FUNESTE.

Hé! ſans ma bergère, s'écria Alidor, eſt-il quelque félicité ? Ce tranſport charma Jeune & Belle. Le beau portrait que mépriſoit Alidor, n'étoit qu'un portrait d'imagination. La jeune fée avoit voulu voir ſi ſon berger la préféreroit à une ſi belle perſonne, qui lui paroiſſoit une déeſſe ou une fée. Satisfaite de l'amour d'Alidor, elle retourna à ſon palais, après avoir aſſemblé ſes nymphes par un ſignal dont elles étoient convenues.

C'étoit de faire briller en l'air quelques éclairs ; & c'eſt de-là que ſont venus ceux qui ne ſont point ſuivis du tonnerre.

Les nymphes revinrent : elles avoient voulu voir auſſi ce que faiſoient leurs amans : quelques-unes furent aſſez contentes : elles les trouvèrent occupés d'elles, & en parlant avec empreſſement. Mais d'autres furent moins ſatisfaites des effets de leur beauté : elles trouvèrent leurs bergers profondément endormis. On paroît quelquefois fort amoureux dans la journée, mais pas aſſez pour veiller la nuit.

La jeune fée ſe coucha en arrivant en ſon palais, charmée de l'amour de ſon berger. Elle n'étoit agitée que de la douce impatience de le revoir.

Pour Alidor, il dormit peu; & ſans s'inquiéter des menaces qu'on lui avoit fait lire au-deſſous des deux petits portraits, il ne ſongea qu'à retourner dans la prairie : il eſpéroit d'y voir ſa bergère dans la journée; il ne croyoit pas pouvoir y arriver trop tôt.

Il conduiſit ſon aimable troupeau au lieu fortuné où il avoit vu Jeune & Belle; ſon joli chien eut ſoin de le garder : le beau berger ne pouvoit ſonger qu'à ſa bergère.

Jeune & Belle fut occupée malgré elle, cette journée, à recevoir des ambaſſadeurs de pluſieurs rois des contrées voiſines. Jamais audiences ne furent ſi courtes; cependant une partie du jour ſe paſſa à ces ennuyeuſes cérémonies. La jeune fée ſouffroit autant que ſon berger, à qui une vive impatience faiſoit ſentir mille tourmens.

Le ſoleil étoit couché : Alidor crut enfin ne point voir ce jour là ſa divine bergère; quelle douleur pour lui!

Il ſe plaignit, il ſoupira mille fois; il fit ces vers ſur ſon abſence, & avec le fer

de ſa houlette il les grava ſur un jeune ormeau :

Vous dont Vénus ne peut regarder ſans envie
La brillante beauté par les grâces ſuivie ;
O vous ! pour qui l'amour prodigua tant d'attraits,
Que ce Dieu, qui vous fit ſi charmante & ſi belle,
Eſt plus sûr de bleſſer par vous que par ſes traits !
Bergère, que pour moi votre abſence eſt cruelle !
Deſtiné loin de vous à paſſer tout un jour,
A ma triſteſſe au moins je veux être fidelle ;
Elle a rapport à mon amour.

Il achevoit de graver ces vers, quand Jeune & Belle parut de loin, dans la plaine, avec ſes nymphes, toujours vêtues en bergères. Alidor les reconnut d'une diſtance très-éloignée ; il courut, il vola vers Jeune & Belle, qui le reçut avec un ſourire charmant, digne de faire la félicité des dieux mêmes.

Il lui parla de ſon amour avec une ardeur capable de perſuader un cœur moins touché que celui de la jeune fée. Elle voulut voir ce qu'il avoit gravé ſur l'arbre ; & elle fut charmée de l'eſprit, & de la tendreſſe de ſon berger. Il lui conta tout ce qui lui étoit arrivé le ſoir précédent, & lui offrit mille fois de la ſuivre au bout du monde, pour fuir l'amour qu'une déeſſe, ou une fée, avoit

malheureusement pris pour lui. J'y perdrois trop, si vous fuyez cette fée, reprit gracieusement Jeune & Belle : il n'est plus temps de vous cacher mes sentimens, puisque je suis contente des vôtres. C'est moi, Alidor, continua la charmante fée ; c'est moi, qui vous ai donné des marques d'une tendresse qui fera à jamais, si vous m'êtes fidelle, votre bonheur & le mien.

Le beau berger, transporté d'amour & de joie, se jeta à ses pieds : son silence en fit plus entendre à la jeune fée, que n'auroient fait les discours les mieux suivis. Jeune & Belle le fit lever, & il se trouva vêtu d'un habit superbe ; puis la fée touchant la terre avec sa houlette, il parut un char magnifique, tiré par douze chevaux blancs, d'une beauté surprenante : ils étoient attelés quatre de front. Jeune & Belle monta dans le char ; elle fit asseoir le beau berger auprès d'elle. Les nymphes y trouvèrent aussi leurs places, & dès qu'elles y furent, les beaux chevaux, qui n'avoient pas besoin de conducteur pour suivre les intentions de Jeune & Belle, les menèrent avec beaucoup de diligence dans un château qu'aimoit la jeune fée. Elle l'avoit embelli de tout ce que son art lui fournissoit de merveilleux ; il s'appe-

loit le château des fleurs ; c'étoit le plus aimable lieu du monde.

La jeune fée & son heureux amant, arrivèrent, avec les nymphes, dans une grande cour, dont les murs n'étoient que des palissades très-épaisses de jasmins & de citronniers ; elles n'étoient qu'à hauteur d'appui. On voyoit au-dessous couler une belle rivière, qui entouroit cette cour : par-delà, un petit bois charmant ; & de l'autre côté, des prairies à perte de vue, où cette même rivière faisoit mille & mille tours, comme si elle avoit eu regret de quitter une si belle demeure.

Le château étoit plus admirable par son architecture, que par sa grandeur ; il y avoit douze appartemens, qui avoient chacun leur beauté différente. Ils étoient très-vastes ; mais ce n'étoit pas assez pour loger Jeune & Belle & toute sa cour, qui étoit la plus nombreuse & la plus magnifique de l'univers.

La jeune fée ne se retiroit dans ce château, que dans une espèce de solitude. Elle n'y étoit ordinairement suivie que de celles de ses nymphes qu'elle aimoit le plus, & des officiers de sa maison.

Jeune & Belle, conduisit son berger dans l'appartement des myrtes. Tous les meubles

y étoient composés de myrtes toujours fleuris, entrelacés avec un art qui faisoit paroître le pouvoir & le bon goût de la jeune fée jusques dans les choses les plus simples. Tous les appartemens de ce château étoient ainsi meublés seulement de fleurs ; on y respiroit toujours un air doux & pur.

Jeune & Belle, par sa puissance, en avoit banni pour jamais les rigueurs de l'hiver ; & si elle permettoit quelquefois aux ardeurs de l'été de se faire sentir dans un lieu si agréable, c'étoit pour jouir avec plus de plaisir de la beauté des bains qui y étoient délicieux.

Cet appartement étoit de porphyre blanc & bleu, d'un travail merveilleux ; les cuves, faites de diverses formes singulières & agréables. Celle où Jeune & Belle se baignoit, étoit d'une seule topaze, élevé sur une estrade de porcelaine. Quatre colonnes d'amatistes d'une beauté parfaite soutenoient un dais d'une étoffe magnifique jaune & argent, en broderie de perles. Alidor, occupé du bonheur de voir la charmante fée, & de la voir sensible pour lui, ne remarqua presque pas toutes ces merveilles.

Une conversation aimable & tendre enchanta long-temps ces amans fortunés dans

l'appartement des myrtes. Un ſoupé magnifique fut ſervi dans le ſallon des jonquilles : une fête galante le ſuivit : les nymphes y repréſentèrent, en muſique, les amours de Diane & d'Endymion.

Jeune & Belle oublia de retourner à ſon palais, & paſſa le reſte de la nuit dans l'appartement des narciſſes.

Alidor, tranſporté d'amour, fut long-temps ſans pouvoir goûter les douceurs du ſommeil dans l'appartement des myrtes, où les nymphes l'avoient conduit après la fête.

Jeune & Belle, qui ne voulut point ſe ſervir de ſon pouvoir pour calmer un trouble agréable, ne s'endormit auſſi qu'au point du jour.

Alidor, impatient de revoir la charmante fée, attendit quelque temps ce bienheureux moment dans le ſallon des jonquilles. Il n'avoit rien négligé dans ſa parure de tout ce qui peut ajouter des grâces aux beautés naturelles. Jeune & Belle parut mille fois plus charmante que Vénus. Elle paſſa une partie de la journée avec Alidor & les nymphes, dans le jardin du château, dont les beautés étoient au-deſſus de la deſcription la plus merveilleuſe.

Il y eut une petite fête champêtre &

agréable, dans un bois délicieux, où Alidor, pendant quelques momens favorables, eut le doux plaisir de parler de son ardent amour à Jeune & Belle.

Elle voulut, ce soir même, retourner à son palais; elle promit à Alidor de revenir le lendemain. Jamais absence de quelques heures n'a été célébrée par tant de regrets. Le beau berger souhaitoit passionnément suivre la jeune fée; mais elle lui ordonna de demeurer dans le château des fleurs. Elle vouloit cacher sa tendresse aux yeux de toute sa cour. Nul n'entroit dans ce château sans son ordre; & elle ne craignoit point que les nymphes découvrissent son secret. Ceux d'une fée sont toujours en sûreté; on ne les divulgue jamais, la punition suivroit de trop près la faute.

Jeune & Belle demanda à Alidor son joli chien, qui l'avoit toujours suivi, pour l'emmener avec elle. Tout ce qui plaît à ce qu'on aime nous est cher.

Après le départ de la jeune fée, le berger, pour entretenir son inquiétude, bien plus que pour la dissiper, s'enfonça dans le bois pour rêver à son adorable fée.

Dans un petit pré émaillé de fleurs, & arrosé d'une agréable fontaine qui se trou-

voit vers le milieu du bois, il apperçut ſon troupeau bondiſſant ſur l'herbe : il étoit gardé par ſix jeunes eſclaves de bonne mine, vêtus d'habits or & bleu, avec des colliers & des chaînes d'or. Sa brebis la plus chérie reconnut ſon maître, & vint à lui ; Alidor la careſſa, & fut vivement touché des ſoins de Jeune & Belle, pour tout ce qui avoit rapport à lui.

Les jeunes eſclaves firent voir à Alidor leur cabane : elle étoit aſſez près de là, au bout d'une belle allée fort couverte. Cette petite demeure étoit bâtie de bois de cèdre : les chiffres de Jeune & Belle & ceux d'Alidor, mêlés enſemble, y paroiſſoient partout formés avec des bois précieux. Cette inſcription étoit écrite en lettres d'or ſur une grande turquoiſe :

Dans ces beaux lieux que l'on voie à jamais
Le troupeau du berger dont mon ame eſt charmée.
De ce Berger je ſuis aimée ;
Le ſort des dieux a moins d'attraits.

Le beau berger retourna au château des fleurs, charmé des bontés de la jeune fée : il ne voulut aucune fête ce ſoir-là. Quand on eſt abſent de ce que l'on aime, peut-on déſirer des plaiſirs ?

Jeune

Jeune & Belle revint le lendemain, comme elle l'avoit promis à ſon heureux amant. Que de joie de ſe revoir ! Tout le pouvoir de la jeune fée ne lui avoit jamais fait ſentir une ſi douce félicité.

Elle paſſoit preſque tous les jours au château des fleurs, & ne ſe montroit plus que rarement à la cour. En vain les princes ſes amans en ſentoient une douleur mortelle; tout étoit ſacrifié à l'heureux Alidor.

Mais un bonheur ſi doux peut-il durer long-temps ſans trouble ? Une autre fée que Jeune & Belle, avoit vu le beau berger : elle ſentit auſſi ſon cœur touché de ſes charmes.

Un ſoir que Jeune & Belle étoit allée donner à ſa cour quelques heures de ſa préſence, Alidor, occupé de ſon amour, rêvoit profondément dans le ſallon des jonquilles, quand il entendit un peu de bruit à une des fenêtres; & regardant de ce côté-là, il apperçut une lueur fort brillante, & un moment après, il vit ſur une table auprès de laquelle il étoit aſſis, une petite perſonne haute d'une coudée, fort vieille, avec des cheveux plus blancs que la neige, un collet monté, & un vertugadin à l'antique.

Je ſuis la fée MORDICANTE, dit-elle au

beau berger, & je viens t'annoncer un bonheur bien plus grand que celui d'être aimé de Jeune & Belle. Quel pourroit être ce bonheur, lui dit Alidor avec un air dédaigneux ? Les dieux n'en ont point de plus parfait pour eux-mêmes ! C'eſt celui de me plaire, répartit fièrement la vieille fée : je t'aime, & mon pouvoir eſt fort au-deſſus de celui de Jeune & Belle, & preſque égal à celui des dieux. Quitte pour moi cette jeune fée : je te vengerai de tes ennemis, & de tous ceux à qui tu voudras nuire.

Tes faveurs me ſont inutiles, reprit le beau berger en ſouriant : je n'ai point d'ennemis ; je ne veux nuire à perſonne ; je ſuis trop ſatisfait de ma deſtinée ; & ſi la charmante fée que j'adore n'étoit qu'une bergère, j'aurois été auſſi heureux auprès d'elle dans une cabane, que je le ſuis dans le plus beau palais de l'univers.

Après ces mots, la mauvaiſe fée ſe fit tout d'un coup auſſi grande & auſſi groſſe qu'elle avoit d'abord paru petite, & diſparut en faiſant un bruit épouvantable.

Le lendemain, Jeune & Belle revint au château des fleurs : Alidor lui conta ſon aventure ; ils connoiſſoient l'un & l'autre la fée Mordicante ; elle étoit fort vieille, avoit

toujours été laide & très-sensible à l'amour.

Jeune & Belle & son heureux amant firent mille plaisanteries de sa passion, & ne s'inquiétèrent pas un moment des effets de sa vengeance.

Peut-on être amant fortuné, & songer aux malheurs de l'avenir ?

Huit jours après, Jeune & Belle & le beau berger étant entrés dans un joli bateau tout doré pour se promener sur cette belle rivière qui faisoit le tour du château des fleurs, ils furent suivis de toute leur petite cour dans les plus jolis bateaux du monde. Celui de Jeune & Belle étoit couvert d'un dais d'une étoffe légère bleu & argent : les rameurs étoient vêtus de même. D'autres petits bateaux, remplis de musiciens excellens, accompagnoient ces amans heureux, & formoient une symphonie agréable. Alidor, plus amoureux que jamais, ne regardoit que Jeune & Belle, dont la beauté paroissoit ce jour-là plus charmante que l'on ne la peut représenter.

Ils continuoient leur promenade, quand ils virent douze syrènes sortir de l'eau ; un moment après, douze tritons parurent, & se rangèrent avec les syrènes autour du petit bateau de Jeune & Belle. Les tritons firent

des ſymphonies extraordinaires avec leurs cornets, & les ſyrènes chantèrent des airs gracieux qui amusèrent quelque temps la jeune fée & le beau berger. Jeune & Belle, qui étoit accoutumée aux merveilles, crut que c'étoit un divertiſſement qui lui avoit été préparé par ceux qui étoient chargés de contribuer à ſes plaiſirs, en inventant des fêtes nouvelles ; mais tout-d'un-coup ces perfides tritons & les ſyrènes, ayant poſé leurs mains ſur le bateau de la jeune fée, le coulèrent à fond.

Le ſeul péril que craignit Alidor, fut celui que couroit la jeune fée : il voulut nager vers elle ; mais les tritons l'emportèrent malgré lui, & Jeune & Belle, enlevée en même temps par les ſyrènes, fut remiſe dans ſon palais.

Une fée n'ayant pas de pouvoir ſur une autre : la jalouſe Mordicante borna ſa vengeance à faire ſentir à Jeune & Belle ce que l'abſence a de plus cruel & de plus douloureux. Cependant Alidor fut conduit par les tritons dans un château terrible, gardé par des dragons aîlés. C'étoit-là que Mordicante avoit réſolu de ſe faire aimer du beau berger, ou de ſe venger de ſes mépris. On mit Alidor dans une chambre fort obſcure. Mor-

dicante, toute brillante des plus belles pierreries du monde, vint le trouver, & lui voulut parler de ſa tendreſſe. Le berger, déſeſpéré d'être ſéparé de Jeune & Belle, traita la mauvaiſe fée avec tout le mépris qu'elle méritoit.

Quelle rage pour Mordicante! Mais ſon amour étoit encore trop violent pour vouloir perdre celui qui l'avoit fait naître. Elle ſe réſolut, après pluſieurs jours qu'Alidor fut retenu dans une affreuſe priſon, de vaincre ce fidelle berger par de nouveaux artifices. Elle le tranſporta tout-d'un-coup dans un palais magnifique: il fut ſervi avec une pompe qui ne cédoit en rien à celle qu'il avoit vue dans le château des fleurs. On tâchoit de diſſiper ſa douleur par mille fêtes agréables; & les plus belles nymphes de l'univers, qui formoient ſa cour, ſembloit briguer entr'elles l'honneur de lui plaire. On ne parloit plus à Alidor de l'amour de la mauvaiſe fée; mais le fidelle berger languiſſoit au milieu des plaiſirs, & n'étoit pas moins déſeſpéré de l'abſence de Jeune & Belle parmi les fêtes les plus galantes, qu'il l'avoit été dans l'horreur de ſa cruelle priſon.

Cependant Mordicante eſpéroit que l'abſence de Jeune & Belle, les plaiſirs continuels

dont on tâchoit d'amuſer Alidor, & la vue de tant de charmantes perſonnes, porteroit enfin le cœur du berger à devenir infidelle; & elle ne faiſoit paroître tant de belles nymphes à ſes yeux, que pour prendre elle-même la figure de celle dont il paroîtroit le plus touché. Elle étoit déguiſée parmi ſes nymphes; quelquefois elle paroiſſoit la plus charmante brune du monde, & quelquefois la plus belle blonde de l'univers.

L'amour, qui peut tout ſur les cœurs, avoit ſuſpendu ſa cruauté naturelle; mais le déſeſpoir de ne pouvoir ébranler la fidélité d'Alidor, ralluma ſi bien ſa fureur, qu'elle réſolut de faire périr ce charmant berger, & de le rendre la victime de l'amour conſtant qu'il conſervoit pour Jeune & Belle.

Un jour qu'elle l'obſervoit ſans être vue dans une belle galerie dont les fenêtres donnoient ſur la mer: Alidor, appuyé ſur une baluſtrade, rêva long-temps ſans prononcer une ſeule parole; mais enfin ſoupirant douloureuſement, il fit des plaintes ſi tendres & ſi touchantes, & qui marquoient ſi vivement la paſſion qu'il ſentoit pour la jeune fée, que Mordicante, tranſportée de rage, ſe laiſſa voir à Alidor ſous ſa figure naturelle, & après l'avoir accablé de reproches, le fit re-

mener dans la prison, & lui annonça que dans trois jours il feroit facrifié à fa haine, & que les plus cruels fupplices vengeroient fon amour méprifé.

Alidor ne regretta point la perte de fa vie; elle lui étoit infupportable éloigné de Jeune & Belle, & fatisfait de n'avoir rien à craindre pour elle de la colère de Mordicante, parce que le pouvoir de la jeune fée étoit égal au fien, il attendit conftamment la mort qui lui venoit d'être annoncée.

Cependant Jeune & Belle, auffi fidelle que fon berger, gémiffoit de la douleur de fa perte. Les fyrènes qui l'avoient remife dans fon palais, avoient difparu dans le moment même; & la jeune fée ne douta pas que ce ne fût la cruelle Mordicante qui lui enlevoit Alidor. L'excès de fa douleur apprit en même temps à toute fa cour, & fa tendreffe pour le beau berger, & la perte qu'elle avoit faite.

Que de rois furent jaloux des malheurs mêmes où la mauvaife fée précipitoit Alidor! quelle rage pour ces princes amoureux, d'apprendre qu'ils avoient un rival aimé, & de voir Jeune & Belle ne s'occuper plus qu'à répandre des larmes pour ce mortel fortuné! Cependant la perte d'Alidor reveilla leur efpérance. Ils favoient enfin que Jeune & Belle

ſavoit auſſi bien aimer, qu'elle ſavoit plaire; ils redoublèrent leurs empreſſemens, chacun d'eux flatté de la douce eſpérance de remplir un jour la place de cet amant heureux. Mais Jeune & Belle, toujours également affligée de l'abſence d'Alidor, & fatiguée de l'amour de ſes rivaux, abandonna ſa cour, & ſe retira au château des fleurs.

La vue de ces lieux charmans, où tout rappeloit dans ſon cœur le ſouvenir du beau berger, augmentoit encore ſa langueur & ſa tendreſſe. Un jour qu'elle ſe promenoit dans ſes beaux jardins : Hélas, dit-elle, en regardant les divers ornemens dont ils étoient embellis, vous faiſiez autrefois mes plaiſirs; mais je ſuis trop occupée de ma douleur, pour penſer encore à vous donner des beautés nouvelles.

Comme elle achevoit ces paroles, elle entendit un zéphyre agréable, qui, agitant les fleurs de ce beau parterre, les arrangea en un inſtant de diverſes manières. D'abord elles repréſentèrent les chiffres de Jeune & Belle, puis d'autres chiffres qu'elle ne connoiſſoit pas; & un moment après, elles formèrent diſtinctement des lettres, & Jeune & Belle, ſurpriſe de cette nouveauté, lut ces vers écrits d'une façon ſi ſingulière :

Pour embellir ces lieux, ordonnez à Zéphyre,
Les fleurs naiſſent quand il ſoupire ;
Pour Flore chaque jour il prodigue ſes ſoins.
Plus glorieux cent fois d'être ſous votre empire,
Pour vous, quand vous voudrez, il n'en fera pas moins.

Jeune & Belle liſoit ces vers, quand elle vit paroître en l'air ce dieu qui venoit de lui déclarer ſon amour. Il étoit dans un petit char de roſes, attelé de cent ſereins blancs, attachés dix à dix avec des cordons de perles. Le char s'approcha de la terre, & Zéphyre deſcendit près de la jeune fée. Il lui parla avec toute la grâce d'un dieu fort aimable & fort galant ; mais la jeune fée, ſans être flattée d'une conquête ſi brillante, lui répondit en amante fidelle. Zéphyre ne s'étonna point des rigueurs de Jeune & Belle ; il ſe flatta de l'attendrir par ſes ſoins ; il lui fit aſſidûment ſa cour, & n'oublia rien pour lui plaire.

Il ne manquoit plus rien à la gloire d'Alidor ; il avoit un dieu pour rival, & il étoit préféré par Jeune & Belle.

Cependant cet heureux mortel étoit prêt à périr par la fureur de Mordicante. Il y avoit près d'un an que la jeune fée & le beau berger étoient ſéparés, quand Zéphyre, qui n'eſpéroit plus pouvoir vaincre la conſtance de

Jeune & Belle, & touché des larmes qu'il lui voyoit répandre ſans ceſſe pour la perte d'Alidor ; lui dit un jour qu'il la trouva encore plus triſte qu'à l'ordinaire : Puiſqu'il ne m'eſt plus permis, charmante fée, de me flatter du bonheur de vous plaire, je veux du moins contribuer à votre félicité. Que faut-il faire, continua-t-il, pour vous rendre heureuſe ? Il faut, pour mon bonheur, lui répondit Jeune & Belle avec un regard charmant, qui penſa réveiller tout l'amour de Zéphyre ; il faut me rendre Alidor. Je ne puis rien contre le pouvoir d'une autre fée : mais vous, Zéphyre, vous êtes un dieu, & vous pourriez tout contre cette cruelle rivale. Je vais tâcher, lui répartit Zéphyre, de vaincre aſſez bien les tendres ſentimens que vous m'avez inſpirés, pour vous pouvoir rendre enfin un ſervice agréable. Après ces mots il s'envola, & laiſſa Jeune & Belle flattée d'une douce eſpérance.

Zéphyre ne la trompa point ; il n'aimoit pas long-temps ſans être aſſuré de plaire ; & la jeune fée lui avoit paru trop conſtante, pour pouvoir eſpérer de lui faire oublier Alidor.

Zéphyre vola vers l'horrible priſon, où ce beau berger n'attendoit plus que la perte de

ſa vie. Un vent impétueux, formé par ſix aquillons, qui avoient accompagné Zéphyre, ouvrit tout-d'un-coup les portes de la priſon; & le beau berger, enfermé dans un nuage fort brillant, fut conduit au château des fleurs. Zéphyre, après avoir vu Alidor, s'étonna moins de la fidélité de Jeune & Belle; il ne voulut point ſe montrer au beau berger qu'il ne l'eût rendu à la charmante fée.

Qui pourroit exprimer la joie parfaite qu'Alidor & Jeune & Belle ſentirent à ſe revoir? Qu'ils ſe retrouvèrent aimables, & qu'ils s'aimèrent tendrement! que de grâces furent rendues par ces amans heureux, au dieu qui venoit d'aſſurer leur félicité! Il les quitta peu après pour retourner auprès de Flore.

Jeune & Belle voulut que toute ſa cour prît part à ſon bonheur: on le célébra par mille jeux dans toute l'étendue de ſon empire, malgré la douleur des princes ſes amans, qui furent ſpectateurs du triomphe du beau berger.

Cependant, pour n'avoir plus rien à craindre de la colère de Mordicante contre Alidor, Jeune & Belle lui apprit l'art de féerie, & lui fit préſent du don de Jeuneſſe. Après avoir aſſuré un bien ſi doux à ſon

heureux amant, ſongeant au ſoin de ſa gloire, elle lui donna le château des fleurs, & le fit reconnoître ſouverain de ce beau pays, où ſes aïeux avoient autrefois régné. Alidor fut le plus grand roi de l'univers, dans les mêmes lieux où il avoit été le plus charmant berger du monde : il combla de biens tous ceux qui avoient été de ſes amis; & conſervant à jamais tous ſes charmes, comme Jeune & Belle, on aſſure qu'il s'aimèrent toujours, parce qu'ils furent toujours aimables, & l'hymen ne ſe mêla point de finir une paſſion qui faiſoit la félicité de leur vie.



LE PALAIS DE LA VENGEANCE,

CONTE.

IL fut autrefois un roi & une reine d'Iſlande, qui, après vingt ans de mariage eurent une fille, dont la naiſſance leur donna d'autant plus de joie, qu'ils déſeſpéroient depuis long-temps d'avoir des enfans qui ſuccédaſſent un jour à leur royaume. La jeune princeſſe fut nommée IMIS; ſes charmes naiſſans promirent, dès ſon enfance, toutes les merveilles que l'on vit briller en elle dans un âge un peu plus avancé. Rien n'auroit été digne d'elle dans tout l'univers, ſi l'Amour, qui crut de ſon honneur de pouvoir aſſujétir un jour à ſon empire une ſi merveilleuſe perſonne, n'eût pris ſoin de faire naître dans cette même cour un prince auſſi charmant que la princeſſe Imis étoit aimable. Il s'appelloit Philax, & il étoit fils d'un frère du roi d'Iſlande; il avoit deux ans de plus que la princeſſe, & ils furent élevés enſemble avec toutes les libertés que donne

l'enfance & la proximité du ſang. Les premiers mouvemens de leurs cœurs furent donnés à l'admiration & à la tendreſſe. Ils ne pouvoient rien voir de ſi beau qu'eux-mêmes, auſſi ne trouvoient-ils rien ailleurs qui pût les détourner d'une paſſion qu'ils ſentoient l'un & l'autre, même ſans ſavoir encore comment on la devoit nommer. Le roi & la reine voyoient naître cet amour avec plaiſir; ils aimoient le jeune Philax; il étoit prince de leur ſang, & jamais un enfant n'avoit donné de ſi belles eſpérances. Tout ſembloit d'accord avec l'amour, pour rendre un jour Philax le plus heureux de tous les hommes. La princeſſe avoit environ douze ans, quand la reine, qui l'aimoit avec une tendreſſe infinie, voulut conſulter ſur ſa deſtinée, une fée dont la ſcience prodigieuſe faiſoit alors grand bruit. Elle partit pour l'aller trouver. Elle mena avec elle Imis, qui, dans la douleur de quitter Philax, s'étonna mille & mille fois que l'on pût ſonger à l'avenir quand le préſent étoit agréable. Philax demeura auprès du roi, & tous les plaiſirs de la cour ne le conſolèrent point de l'abſence de la princeſſe.

La reine arriva au château de la fée; elle y fut magnifiquement reçue; mais la

fée ne s'y trouva pas. Elle habitoit d'ordinaire ſur le ſommet d'une montagne à quelque diſtance de ſon château, où elle demeuroit ſeule, occupée de ce profond ſavoir, qui la rendoit ſi célèbre par tout le monde. Dès qu'elle ſut l'arrivée de la reine, elle revint : la reine lui préſenta la princeſſe, lui apprit ſon nom, l'heure de ſa naiſſance, que la fée ſavoit auſſi-bien qu'elle, quoiqu'elle n'y eût point été ; (mais la fée de la montagne ſavoit tout). Elle promit à la reine de lui rendre réponſe dans deux jours, & puis elle retourna ſur le ſommet de ſa montagne. Au commencement du troiſième jour, elle revint, fit deſcendre la reine dans un jardin, & lui donna des tablettes de feuilles de palmier bien fermées ; mais elle lui ordonna de ne les ouvrir qu'en préſence du roi. La reine, pour ſatisfaire du moins en quelque façon ſa curioſité, lui fit diverſes queſtions ſur la fortune de ſa fille : Grande reine, lui dit la fée de la montagne, je ne vous ſaurois dire préciſément de quelle eſpèce de malheur la princeſſe eſt menacée ; je vois ſeulement que l'amour aura beaucoup de part dans les événemens de ſa vie, & que jamais beauté n'a fait naître de ſi violentes paſſions que celles que

doit inſpirer Imis. Il ne falloit point être fée pour promettre des amans à cette princeſſe ; ſes yeux ſembloient déjà exiger de tous les cœurs l'amour que la fée aſſuroit que l'on auroit pour elle. Cependant Imis, beaucoup moins inquiète de ſa deſtinée que de l'abſence de Philax, s'amuſoit à cueillir des fleurs ; mais occupée de ſa tendreſſe & de l'impatience de partir, elle oublia le bouquet qu'elle avoit commencé de faire, & jeta, en rêvant, les fleurs qu'elle avoit d'abord amaſſées avec plaiſir. Elle alla rejoindre la reine, qui diſoit adieu à la fée de la montagne. La fée embraſſa Imis, & la regardant avec l'admiration qu'elle méritoit : Puiſqu'il ne m'eſt pas poſſible (dit-elle après quelque moment d'un ſilence qui avoit quelque choſe de myſtérieux), puiſqu'il ne m'eſt pas poſſible, belle princeſſe, de changer en ta faveur l'ordre des deſtinées, du moins je tâcherai de te faire éviter les malheurs qu'elles te préparent. Après ces mots, elle cueillit elle-même une touffe de muguet, & s'adreſſant à la jeune Imis : Portez toujours ces fleurs que je vous donne, lui dit-elle ; elles ne ſe flétriront jamais ; & tant que vous les aurez ſur vous, elles vous garantiront de tous les maux dont le deſtin vous

menace. Elle attacha enſuite le bouquet ſur la coiffure d'Imis, & les fleurs obéiſſant aux intentions de la fée, dès qu'elles furent ſur la tête de la princeſſe, s'ajuſtèrent d'elles-mêmes, & formèrent une eſpèce d'aigrette, dont la blancheur ſembloit ne ſervir qu'à faire voir que rien ne pouvoit effacer celle du teint de la belle Imis. La reine partit après avoir encore remercié mille fois la fée, & revint en Iſlande, où toute la cour attendoit avec impatience le retour de la princeſſe. Jamais la joie ne parut plus brillante & plus aimable que dans les yeux d'Imis & de ſon amant. On n'expliqua qu'au roi le myſtère de l'aigrette de muguet; elle faiſoit un effet ſi agréable ſur les beaux cheveux bruns de la princeſſe, que tout le monde la prit pour un ſimple ornement qu'elle avoit choiſi elle-même dans les jardins de la fée. La princeſſe parla beaucoup plus à Philax des chagrins qu'elle avoit ſentis en ne le voyant pas, que des malheurs que lui promettoient les deſtinées. Philax en fut pourtant alarmé; mais la joie de ſe trouver étoit préſente, les malheurs encore incertains; ils les oublièrent, & s'abandonnèrent au doux plaiſir de ſe revoir. Cependant la reine rendit compte au roi de ſon voyage,

& lui donna les tablettes de la fée. Le roi les ouvrit, & y trouva ces paroles écrites en lettres d'or.

Le destin pour Imis sous un espoir flatteur,
Cache une peine rigoureuse ;
Elle deviendra malheureuse
Par le long cours de son bonheur.

Le roi & la reine furent fort affligés de cet oracle, & cherchèrent vainement à le pouvoir expliquer. Ils n'en dirent rien à la princesse, pour ne lui pas donner une inutile douleur. Un jour que Philax étoit allé à la chasse, ce qui lui arrivoit assez souvent, Imis se promenoit seule dans un labyrinthe de myrtes ; elle étoit fort triste, parce qu'elle trouvoit que Philax tardoit trop à revenir, & elle se reprochoit une impatience qu'il ne partageoit pas avec elle. Elle étoit occupée de sa rêverie, quand elle entendit une voix qui lui dit : pourquoi vous affligez-vous, belle princesse ? si Philax n'est pas assez sensible au bonheur d'être aimé de vous, je viens vous offrir un cœur mille fois plus reconnoissant, un cœur vivement touché de vos charmes, & une fortune assez brillante, pour devoir être désirée par toute autre que par vous, dont tout le

monde doit reconnoître l'empire. La princesse fut très-surprise d'entendre cette voix ; elle croyoit être seule dans le labyrinthe ; & comme elle n'avoit point parlé, elle s'étonnoit encore plus que cette voix eût répondu à sa pensée. Elle regarda autour d'elle, & elle vit paroître en l'air un petit homme monté sur un hanneton. N'ayez point peur, belle Imis, lui dit-il, vous n'avez point d'amant plus soumis que moi ; & quoique ce soit aujourd'hui la première fois que je parois devant vous, il y a long-temps que je vous aime, & que je vous vois tous les jours. Que vous m'étonnez, lui dit la princesse ! Quoi ! vous me voyez tous les jours, & vous savez ce que je pense ? Si cela est, vous avez dû voir qu'il est inutile d'avoir de l'amour pour moi. Philax, à qui j'ai donné mon cœur, est trop aimable, pour pouvoir cesser d'en être le maître ; & quoique je ne sois pas contente de lui, je ne l'ai jamais tant aimé. Mais, dites-moi qui vous êtes, & où vous m'avez vue ? Je suis Pagan l'Enchanteur, lui dit-il, & mon pouvoir s'étend sur tout le monde, hors sur vous. Je vous vis dans les jardins de la fée de la montagne. J'étois caché dans une des tulipes que vous cueillîtes ; je pris d'abord pour un heureux présage le

hasard qui vous avoit fait choisir la fleur où j'étois. Je me flattai que vous m'emporteriez avec vous; mais vous étiez trop occupée du plaisir de penser à Philax; vous jetâtes les fleurs après les avoir cueillies, & vous me laissâtes dans le jardin, le plus amoureux de tous les hommes. Depuis ce moment, j'ai senti que rien ne pouvoit me rendre heureux que l'espérance d'être aimé de vous. Pensez à moi, belle Imis, s'il vous est possible; & permettez-moi de vous faire souvenir quelquefois de mon amour. Après ces mots il disparut, & la princesse retourna au Palais, où la vue de Philax qu'elle retrouva, dissipa la peur qu'elle avoit eue. Elle avoit tant d'empressement de l'entendre se justifier du long temps qu'il avoit passé à la chasse, qu'elle pensa oublier de lui conter son aventure. Mais, enfin, elle lui apprit ce qui lui venoit d'arriver dans le labyrinthe des myrtes. Le jeune Prince, malgré son courage, craignit un rival aîlé, contre lequel il ne pourroit disputer sa princesse qu'aux dépens de sa vie. Mais l'aigrette de muguet le rassuroit contre les enchantemens, & la tendresse qu'Imis avoit pour lui, ne lui permettoit pas de craindre son changement. Le lendemain de l'aventure du labyrinthe, la princesse, en s'éveillant,

vit voler, dans ſa chambre, douze petites nymphes, aſſiſes ſur des mouches à miel, qui portoient dans leurs mains de petites corbeilles d'or. Elles s'approchèrent du lit d'Imis, la ſaluèrent, & puis allèrent mettre les corbeilles ſur une table de marbre blanc, qui parut au milieu de la chambre. Dès qu'elles furent poſées, elles devinrent d'une grandeur ordinaire. Les nymphes, après avoir quitté leurs corbeilles, ſaluèrent encore Imis; & une d'entr'elles, s'approchant de ſon lit plus près que les autres, laiſſa tomber deſſus quelque choſe, puis elles s'envolèrent. La princeſſe, malgré l'étonnement que lui donnoit un ſpectacle ſi nouveau, prit ce que la nymphe avoit laiſſé tomber auprès d'elle; c'étoit une émeraude d'une beauté merveilleuſe. Elle s'ouvrit dès que la princeſſe y toucha; elle trouva qu'elle renfermoit une feuille de roſe, ſur laquelle elle lut ces vers :

Que l'univers apprenne, avec étonnement,
Du pouvoir de vos yeux les effets incroyables;
Vous me rendez, en vous aimant,
Les tourmens mêmes déſirables.

La princeſſe ne pouvoit revenir de ſa ſurpriſe; enfin elle appela les dames qui la ſervoient; elles furent auſſi étonnées qu'Imis à

la vue de la table & des corbeilles. Le roi, la reine, & Philax accoururent au bruit de cette aventure; la princeſſe ne ſupprima dans ſon récit que la lettre de ſon amant; c'étoit au ſeul Philax qu'elle croyoit en devoir rendre compte. Les corbeilles furent examinées avec ſoin, & elles ſe trouvèrent toutes remplies de pierreries d'une beauté extraordinaire, & d'un ſi grand prix, qu'elles redoublèrent encore l'étonnement des ſpectateurs. La princeſſe n'y voulut point toucher; & ayant trouvé un moment où perſonne ne l'écoutoit, elle s'approcha de Philax, & lui donna l'émeraude & la feuille de roſe. Il lut la lettre de ſon rival avec beaucoup de peine. Imis, pour le conſoler, déchira devánt lui la feuille de roſe. Mais que ce ſacrifice leur coûta cher! Il ſe paſſa quelques jours ſans que la princeſſe entendit parler de Pagan; elle crut que ſes mépris pour lui auroient éteint ſon amour, & Philax ſe flatta de la même eſpérance. Ce prince retourna à la chaſſe, comme il avoit accoutumé. Il s'arrêta ſeul au bord d'une fontaine pour ſe rafraîchir. Il avoit ſur lui l'émeraude que la princeſſe lui avoit donnée, & ſe ſouvenant de ce ſacrifice avec plaiſir, il la tira de ſa poche pour la regarder; mais à peine l'eut-il tenue

un moment, qu'elle lui échappa des mains, & dès qu'elle eut touché la terre, elle se changea en un chariot. Deux monstres aîlés sortirent de la fontaine, & s'y attelèrent eux-mêmes. Philax les regardoit sans peur: car il étoit incapable d'en avoir; mais il ne put s'empêcher de sentir quelque émotion, quand il se vit transporter dans le chariot d'émeraude, par une force invincible; & aussi-tôt élevé en l'air où les monstres aîlés firent voler le chariot, avec une facilité & une rapidité prodigieuse. Cependant la nuit arriva, & les chasseurs, après avoir cherché Philax par tout le bois inutilement, revinrent au palais, où ils crurent qu'il pourroit être retourné. Ils ne l'y trouvèrent pas, & personne ne l'avoit vu depuis qu'il étoit allé avec eux à la chasse. Le roi ordonna que l'on retournât chercher le prince. Toute la cour prit part à son inquiétude; l'on retourna dans le bois, on courut aux environs, on n'en revint qu'au point du jour, & sans avoir appris aucunes nouvelles du prince. Imis avoit passé la nuit à se désespérer de l'absence de son amant, dont elle ne pouvoit comprendre la cause. Elle étoit alors sur une terrasse du palais, pour voir revenir ceux qui étoient allé chercher Philax, &

elle ſe flattoit de le voir arriver avec eux ; mais rien ne peut exprimer l'excès de la douleur dont elle fut ſaiſie, quand elle ne vit point arriver Philax, & qu'on lui dit, qu'il avoit été impoſſible d'apprendre ce qu'il étoit devenu. Elle s'évanouit, on l'emporta, & une de ſes femmes qui s'empreſſoit de la mettre au lit, détacha de deſſus la tête de la princeſſe, l'aigrette de muguet qui la garantiſſoit des enchantemens. Dès qu'elle fut ôtée, un nuage obſcurcit la chambre, & Imis diſparut. Le roi & la reine furent au déſeſpoir de cette perte, & ne purent jamais s'en conſoler. La princeſſe en revenant de ſon évanouiſſement, ſe trouva dans une chambre de corail de diverſes couleurs, parquetée de nacre de perles, environnée de nymphes qui la ſervoient avec un profond reſpect. Elles étoient belles, & vêtues d'habits magnifiques & galans. D'abord Imis demanda où elle étoit. Vous êtes dans un lieu où l'on vous adore, lui dit une des nymphes : ne craignez rien, belle princeſſe, vous y trouverez tout ce que vous pouvez déſirer. Philax eſt donc ici ? (dit alors la princeſſe, avec un mouvement de joie qui parut dans ſes yeux,) je ne ſouhaite que le bonheur de le revoir. C'eſt vous ſouvenir

trop

trop long-temps d'un ingrat, (dit alors Pagan, en se faisant voir à la princesse) & puisque ce prince vous a quitté, il n'est plus digne de l'amour que vous avez pour lui. Joignez le dépit & les soins de votre gloire à la passion que j'ai pour vous; régnez à jamais dans ces lieux, belle princesse, vous y trouverez des richesses immenses, & tous les plaisirs imaginables seront attachés à vos pas. Imis ne répondit au discours de Pagan que par des larmes. Il la quitta, de peur d'aigrir sa douleur. Les nymphes restèrent auprès d'elle, & essayèrent par leurs soins de la consoler. On lui servit un repas magnifique, elle refusa de manger; mais enfin le lendemain, le désir de voir encore Philax la fit résoudre à vivre; elle mangea, & les nymphes pour dissiper sa douleur, la menèrent en divers endroits du palais; il étoit tout bâti de coquillages luisans, mêlés avec des pierres précieuses de différentes couleurs; ce qui faisoit le plus bel effet du monde: tous les meubles en étoient d'or, & d'un travail si merveilleux, qu'on voyoit bien qu'il ne pouvoit venir que de la main des fées. Les nymphes, après avoir fait voir à Imis le palais, la conduisirent dans des jardins dont la beauté ne peut être représentée. Elle

y trouva un char fort brillant, attelé de six cerfs, qu'un nain conduisoit. On la pria d'entrer dans le char; Imis obéit, les nymphes s'y assirent à ses pieds; on les mena sur le bord de la mer, où une nymphe apprit à la princesse que Pagan régnoit dans cette Isle, dont il avoit fait par la force de son art, le plus beau lieu de l'univers. Un bruit d'instrumens interrompit le discours de la nymphe; toute la mer parut couverte de petites barques de corail, couleur de feu, remplies de tout ce qui pouvoit composer une fête maritime fort galante. Au milieu des petites barques, il y en avoit une beaucoup plus grande que les autres, sur laquelle les chiffres d'Imis paroissoient partout formés avec des perles; elle étoit traînée par deux dauphins. Elle s'approcha du rivage: la princesse y entra avec les nymphes. Dès qu'elle y fut, une superbe colation parut devant elle; & elle entendit un concert merveilleux qui se faisoit dans les barques qui entouroient la sienne. On n'y chanta que ses louanges; mais Imis ne fit attention à rien. Elle remonta dans son char, & retourna à son palais accablée de tristesse. Le soir, Pagan se présenta encore devant elle. Il la trouva plus insensible à son amour qu'elle ne lui avoit encore paru; mais

il ne se rebuta point, & se flatta sur la foi de sa constance. Il ignoroit encore qu'en amour, les plus constans ne sont pas toujours les plus heureux ; il donnoit chaque jour des fêtes à la princesse, des divertissemens dignes d'attirer l'admiration de tout le monde, excepté de celle pour qui on les inventoit : Imis n'étoit touchée que de l'absence de son amant. Cependant ce malheureux prince avoit été conduit par les monstres aîlés dans une forêt, dont Pagan étoit le maître. Elle s'appeloit la forêt triste. Dès que Philax y fut arrivé, le chariot d'émeraude & les monstres disparurent. Le prince surpris de cette aventure, appela tout son courage à son secours, & c'étoit le seul secours sur lequel il pouvoit compter dans ce lieu-là. Il parcourut d'abord quelques routes de la forêt ; elle étoit affreuse, & le soleil n'en pénétroit jamais l'obscurité. Il n'y trouva personne, pas même des animaux d'aucune espèce ; il sembloit que les animaux même eussent de l'horreur pour un si triste séjour. Philax y vécut des fruits sauvages qu'il y trouva. Il passoit les jours dans une douleur mortelle ; l'absence de la princesse le mettoit au désespoir, & quelquefois avec son épée qui lui étoit demeurée, il s'amusoit à graver le nom d'Imis sur des arbres

qui n'étoient pas deſtinés pour un uſage ſi tendre; mais quand on aime véritablement, on fait quelquefois ſervir à l'amour les choſes du monde qui lui paroiſſent le plus contraires. Cependant le prince avançoit tous les jours dans la forêt; & il y avoit environ un an qu'il l'habitoit, lorſqu'une nuit il entendit des voix plaintives, dont il ne put diſtinguer les paroles. Quelques effrayantes que duſſent être ces plaintes pendant la nuit, & dans un lieu où le prince n'avoit jamais vu perſonne, le déſir de n'être plus ſeul, & de trouver du moins des malheureux comme lui, avec qui il pût ſe plaindre de ſes infortunes, lui fit attendre le jour avec impatience, pour chercher ceux qu'il avoit entendus. Il marcha vers l'endroit de la forêt, d'où il crut que pouvoient venir les voix. Il marcha toute la journée inutilement; mais enfin, ſur le ſoir, il trouva dans un lieu où les arbres s'éclairciſſoient, les débris d'un château qui paroiſſoit avoir été fort ſpacieux & fort ſuperbe. Il entra dans une cour, dont les murs qui étoient de marbre vert, paroiſſoient encore aſſez entiers: il n'y trouva que des arbres d'une hauteur prodigieuſe, plantés ſans ordre en divers endroits de la cour. Il s'avança plus loin vers un lieu où il vit quelque choſe

d'élevé ſur un piedeſtal de marbre noir ; c'étoient des armes confuſément amaſſées les unes ſur les autres, des caſques, des boucliers, des épées à l'antique, qui formoient une eſpèce de trophée mal arrangée. Il regarda s'il n'y auroit point quelque inſcription, qui pût l'inſtruire du nom de ceux à qui avoient appartenu autrefois ces armes. Il en trouva une gravée ſur le piedeſtal, dont le temps avoit à demi-effacé les caractères, & ce fut avec beaucoup de peine qu'il y lut ces paroles.

A L'IMMORTELLE MÉMOIRE DE LA GLOIRE DE LA FÉE CÉORÉ.

C'EST ICI

Que dans une même journée
Elle triompha de l'amour
Et punit ſes amans infidelles.

Cette inſcription n'inſtruiſoit point Philax de tout ce qu'il vouloit ſavoir ; auſſi auroit-il continué de marcher dans la forêt, ſi la nuit ne fût arrivée. Il s'aſſit au pied d'un cyprès, & à peine y eut-il été un moment, qu'il entendit les mêmes voix qu'il avoit ouïes la nuit précédente. Il en fut moins ſurpris, que de s'appercevoir que c'étoient ces arbres

mêmes qui se plaignoient, comme des hommes auroient pu faire. Le prince se leva, mit l'épée à la main, & frappa sur le cyprès qui étoit le plus près de lui ; il alloit redoubler ses coups quand l'arbre lui cria : Arrête, arrête, n'outrage pas un prince malheureux, & qui n'est plus en état de se défendre. Philax s'arrêta, & s'accoutumant à cette surprenante aventure, demanda au cyprès par quelles merveilles il étoit homme & arbre tout ensemble ? Je veux bien te l'apprendre, lui dit le cyprès, & puisque depuis deux mille ans voici la première occasion que me donne le destin de me plaindre de mes malheurs, je ne veux pas la perdre. Tous ces arbres, que tu vois ici, furent des princes considérables dans leur siècle, par le rang qu'ils tenoient dans le monde, & par leur valeur. La fée Céoré régnoit dans cette contrée : elle étoit belle ; mais son savoir la rendoit encore plus renommée que sa beauté. Aussi usa-t-elle d'autres charmes pour nous assujettir à ses loix. Elle étoit devenue amoureuse du jeune Orizée, prince digne d'une meilleure fortune par ses admirables qualités. (C'est premièrement, ajouta le cyprès, ce chêne que tu vois à côté de moi.) Philax regarda le chêne, & lui entendit pousser un grand soupir que lui arracha sans doute

le souvenir de son infortune. La fée, pour attirer ce prince à sa cour, continua le cyprès, fit publier un tournoi ; nous courûmes tous à cette petite occasion d'acquérir de la gloire ; Orizée fut du nombre des princes qui disputèrent le prix. (C'étoit des armées fées, qui rendoient invulnérables.) Je fus malheureusement vainqueur. Céoré, irritée de ce que le destin ne s'étoit pas déclaré d'accord avec ses inclinations, résolut de se venger sur nous de ce crime de la fortune ; elle enchanta des glaces de miroirs, dont une galerie de son château étoit toute remplie. Ceux qui la voyoient représentée seulement une fois dans ces glaces fatales, ne pouvoient se défendre de sentir pour elle une violente passion. Ce fut dans ce lieu qu'elle nous reçut le lendemain du tournoi ; nous la vîmes tous dans ces glaces, & nous la trouvâmes si belle, que ceux d'entre nous, qui jusqu'alors avoient été indifférens, cessèrent de l'être en un moment, & ceux qui avoient aimé, devinrent aussi facilement infidelles. Nous ne pensâmes plus à quitter la cour de la fée, nous ne songions qu'à lui plaire. En vain les affaires de nos états nous rappeloient dans nos royaumes : tout nous paroissoit indigne de nous, hors l'espérance d'être aimés de Céoré. Orizée fut

le ſeul qu'elle favoriſa, & la paſſion des autres princes ne ſervoit à la fée, qu'à faire des ſacrifices à cet amant, qui lui étoit ſi cher, & qu'à répandre dans tout le monde le bruit de ſa beauté. L'amour ſembla pendant quelque temps avoir adouci l'humeur cruelle de Céoré; mais après quatre ou cinq années, elle reprit ſa première férocité; elle ſe vengea de légers déplaiſirs ſur des rois ſes voiſins, par des meurtres épouvantables; & abuſant du pouvoir que ſes enchantemens lui donnoient ſur nous, elle nous rendoit les miniſtres de ſes cruautés. Orizée tâchoit en vain d'arrêter ſes injuſtices : elle l'aimoit; mais elle ne lui obéiſſoit point. Un jour que je revenois de combattre & de vaincre pour ſes intérêts un géant qu'elle m'avoit envoyé défier au combat, je lui fis apporter les armes du vaincu. Elle étoit ſeule dans la galerie des miroirs. Je mis les armes du géant à ſes pieds, & lui parlai de mon amour avec une ardeur incroyable, qui ſans doute s'augmentoit par la force des enchantemens du lieu où j'étois. Mais bien loin de me témoigner quelque reconnoiſſance pour le ſuccès de mon combat, & pour l'amour que j'avois pour elle, Céoré me traita avec des mépris inſupportables; & ſe retirant dans un cabinet, elle me laiſſa ſeul

dans la galerie, dans un déſeſpoir & une fureur qui ne ſe peuvent exprimer. J'y demeurai long-temps ſans ſavoir quelle réſolution je voulois prendre ; car les enchantemens de la fée ne nous permettoient pas de vouloir combattre Orizée. Soigneuſe de la vie de ſon amant, la cruelle Céoré nous rendoit jaloux & nous ôtoit ce déſir, ſi naturel aux hommes, de ſe venger d'un rival heureux. Enfin, après avoir marché quelque temps dans la galerie, me ſouvenant que c'étoit dans ce lieu que j'avois commencé d'être amoureux de la fée ; c'eſt ici, m'écriai-je, que j'ai pris le funeſte amour qui me déſeſpère ; & vous, glaces funeſtes, qui m'avez tant de fois repréſenté l'injuſte Céoré avec cette beauté qui ſéduit mon cœur & ma raiſon, je vous punirai du crime de l'avoir offerte à mes regards avec trop de charmes. A ces mots, prenant la maſſue du géant, que j'avois fait apporter pour préſenter à la fée, j'en donnai quelques coups dans les glaces. A peine furent-elles caſſées, que je me ſentis plus de haine pour Céoré que je n'avois eu d'amour pour elle. Les princes, mes rivaux, ſentirent dans ce même inſtant rompre leurs fers, & Orizée lui-même fut honteux de l'amour que la fée avoit pour lui. Céoré eſſaya en vain d'arrêter

ſon amant par ſes larmes ; il fut inſenſible à ſa douleur, & malgré ſes cris, nous partions tous enſemble pour fuir ce funeſte ſéjour, quand en paſſant dans la cour où nous ſommes, le ciel parut tout en feu, un tonnerre épouvantable ſe fit entendre, & il nous fut impoſſible de changer de place. La fée parut en l'air, montée ſur un grand ſerpent, & s'adreſſant à nous, avec un ſon de voix qui marquoit ſa fureur : princes inconſtans, nous dit-elle, je vais punir, par une peine qui ne finira jamais, le crime que vous avez commis en rompant mes chaînes, qu'il vous étoit trop glorieux de porter ; & toi, ingrat Orizée, je triomphe enfin de l'amour que tu m'avois donné. Contente de cette victoire, je vais te faire éprouver les mêmes malheurs qu'à tes rivaux, & *j'ordonne*, ajouta-t-elle, *en mémoire de cette aventure, que quand l'uſage des miroirs ſera connu dans tout l'univers, la perte de ces glaces fatales ſoit toujours un aſſuré préſage de l'infidélité d'un amant.* La fée ſe perdit en l'air, après avoir proconcé ces paroles. Nous fûmes changés en arbres, & la cruelle Céoré nous laiſſa ſans doute la raiſon pour nous faire ſouffrir davantage. Les temps ont détruit ce ſuperbe château, qui fut le témoin de nos diſgrâces ; & tu es le ſeul

qui ſoit venu dans cette affreuſe forêt, depuis deux mille ans que nous y ſommes. Philax alloit répondre aux diſcours du cyprès, quand il fut tout-d'un-coup tranſporté dans un jardin fort agréable ; il y trouva une belle nymphe, qui s'approchant de lui d'un air gracieux : ſi vous voulez, Philax, lui dit-elle, je vous ferai voir la princeſſe Imis dans trois jours. Le prince, tranſporté de joie à une propoſition ſi peu attendue, ſe jeta à ſes pieds pour lui témoigner ſa reconnoiſſance. Dans ce même inſtant Pagan étoit en l'air, caché dans un nuage avec la princeſſe Imis, il lui avoit dit mille fois que Philax étoit infidelle; elle avoit toujours réfuſé de le croire, ſur la parole d'un amant jaloux : il la conduiſoit en ce lieu pour la convaincre, diſoit-il, de la légèreté d'un prince qu'elle lui préféroit ſi injuſtement. La princeſſe vit Philax d'un air content, aux pieds de la nymphe ; elle fut au déſeſpoir de ne pouvoir plus ſe tromper ſur la choſe du monde qu'elle craignoit le plus. Pagan ne l'avoit pas miſe à une diſtance de la terre, où il lui fût poſſible d'entendre ce que Philax & la nymphe ſe diſoient ; c'étoit par ſes ordres qu'elle s'étoit préſentée à ce prince. Pagan ramena Imis dans ſon isle, où, après l'avoir convaincue de l'infidélité de Phi-

lax, il trouva qu'il avoit ſeulement redoublé la douleur de cette belle princeſſe, & qu'elle n'en étoit pas plus ſenſible pour lui. Déſeſpéré de voir que cette infidélité prétendue, dont il avoit eſpéré un plus doux ſuccès, lui devenoit inutile, il réſolut de ſe venger de la conſtance de ces deux amans : il n'étoit pas cruel, comme la fée Céoré ſon aïeule ; auſſi imagina-t-il une autre vengeance que celle dont elle avoit puni ſes malheureux amans : il ne voulut pas faire périr ni la princeſſe qu'il avoit ſi tendrement aimée, ni même Philax qu'il avoit aſſez fait ſouffrir ; & bornant ſa vengeance à détruire une paſſion qui avoit été ſi contraire à la ſienne, il éleva dans ſon isle un palais de cryſtal, prit ſoin d'y mettre tout ce qui peut être agréable à la vie, hors le moyen d'en pouvoir ſortir ; il y renferma des nymphes & des nains pour ſervir Imis & ſon amant, & quand tout fut diſpoſé pour les y recevoir, il les y tranſporta l'une & l'autre : ils ſe crurent d'abord au comble du bonheur, & rendirent mille grâces à la douce colère de Pagan. Cependant il ne voulut pas ſitôt les voir enſemble, il comprit que de jour en jour ce ſpectacle deviendroit moins cruel pour lui ; il s'éloigna du palais de cryſtal, après avoir d'un coup de baguette gravé cette inſcription :

Les tourmens, les ennuis, les malheurs de l'abſence,
D'Imis & de Philax troublèrent les beaux jours.
Sans pouvoir vaincre leur conſtance,
Pagan fut offenſé de leur perſévérance.
Et pour détruire enfin de ſi tendres amours,
Il les a dans ces lieux, témoin de ſa vengeance,
Condamnés à ſe voir toujours.

On dit qu'au bout de quelques années, Pagan fut auſſi vengé qu'il avoit déſiré de l'être; & que la belle Imis & Philax, accompliſſant la prédiction de la fée de la montagne, ſouhaitèrent avec autant d'ardeur de retrouver l'aigrette de muguet, pour détruire des enchantemens agréables, qu'ils l'avoient conſervée autrefois avec ſoin, pour ſe garantir des malheurs qui leur avoient été prédits.

Avant ce temps fatal, les amans trop heureux
Brûloient toujours des mêmes feux,
Rien ne troubloit le cours de leur bonheur extrême;
Pagan leur fit trouver le ſecret malheureux,
De s'ennuyer du bonheur même.

LE PRINCE DES FEUILLES,

CONTE.

DANS une de ces parties du monde, vulgairement appelée le pays des fées, où les Poëtes ont ſeuls le droit de donner des noms, régnoit autrefois un roi ſi renommé par ſes belles qualités, qu'il attiroit l'eſtime & l'admiration de tous les princes de ſon temps. Il avoit perdu depuis pluſieurs années la reine ſa femme, dont il n'avoit point eu de fils; mais il n'en avoit plus déſiré, depuis qu'il en avoit eu une fille d'une beauté ſi merveilleuſe, qu'il lui donna dès le moment de ſa naiſſance, toute ſa tendreſſe & tout ſon attachement. Elle fut nommée Raviſſante, par une fée proche parente de la reine, qui prédit que l'eſprit & les charmes de la jeune princeſſe ſurpaſſeroient tout ce qu'on avoit vu juſqu'alors, & même l'eſpérance qu'ils devoient donner, quelque belle qu'elle dût être : mais elle ajouta à cette agréable prédiction, que

le bonheur de la princesse seroit parfait, pourvu que son cœur fût toujours fidelle aux premières impressions qu'il recevroit de l'amour, avec cette circonstance, qui peut s'assurer d'un destin heureux. Le roi, qui ne souhaitoit que le bonheur de Ravissante, désiroit passionnément qu'il eût été attaché à toute autre fatalité : mais on ne fait pas à son gré ses destinées. Il pria mille fois la fée de donner à la jeune Ravissante le don de la constance, comme il lui avoit vu donner à d'autres le don de l'esprit & de la beauté. Mais la fée qui étoit assez savante pour ne le point tromper sur les différens effets de son savoir, apprit sincèrement au roi, que le pouvoir des fées ne peut s'étendre sur les qualités du cœur ; mais elle lui promit qu'elle appliqueroit tous ses soins à imprimer à la jeune princesse les sentimens où son bonheur se trouvoit attaché. Sur la foi de cette promesse, le roi lui confia Ravissante dès qu'elle eut atteint l'âge de cinq ans, aimant mieux se priver du plaisir de la voir, que de hasarder, par ce plaisir, de devenir contraire à sa fortune. La fée emmena la petite princesse, que la joie & la nouveauté d'aller par les airs dans un petit char fort brillant, consola en peu de momens d'avoir quitté la cour du

roi ſon père. Le quatrième jour d'après ſon départ, le char volant s'arrêta au milieu de la mer, ſur un rocher d'une grandeur prodigieuſe; il étoit d'une pierre unie & luiſante, dont la couleur imitoit parfaitement celle du ciel. La fée remarqua avec plaiſir, que la jeune Raviſſante trouvoit cette couleur fort belle, & elle en tira un heureux préſage pour l'avenir, parce que c'eſt celle qui ſignifie la fidélité. Peu de momens après être arrivée, la fée toucha le rocher avec une baguette d'or qu'elle tenoit dans ſa main; le rocher s'ouvrit auſſitôt, & Raviſſante ſe trouva avec la fée dans le plus beau palais du monde; les murs en étoient de même matière que le rocher, & la même couleur ſe trouvoit dans toutes les peintures, & dans tous les ameublemens; mais elle y étoit ſi ingénieuſement mêlée avec de l'or & des pierres précieuſes, que bien loin d'ennuyer, elle plaiſoit également pour tout. La jeune Raviſſante demeura dans cet agréable palais, avec de belles filles que la fée y avoit tranſportées de divers pays, pour ſervir & pour amuſer la princeſſe; elle y paſſa ſon enfance dans tous les plaiſirs qui pouvoient convenir à ſon âge. Quand elle eut atteint celui de quatorze ans, la fée conſulta encore les aſtres, pour ſavoir bien pré-

ciſément où le cœur de Raviſſante devoit être touché d'une paſſion qui plaît encore plus qu'elle n'eſt redoutable, quelque redoutable qu'elle ſoit; & elle vit diſtinctement dans les étoiles, que ce temps fatal s'approchoit où les deſtinées de la jeune princeſſe devoient s'accomplir. La fée avoit un neveu qui lui étoit infiniment cher, il étoit de même âge que Raviſſante, né le même jour & à la même heure; elle avoit trouvé, en conſultant auſſi les aſtres pour lui, qu'ils lui promettoient le même ſort qu'à la princeſſe, c'eſt-à-dire, un bonheur parfait, pourvu qu'il eût une fidélité que rien ne pût vaincre. Il étoit pourtant plus aiſé de l'aſſurer de ſa conſtance, que de ſon bonheur. Pour le rendre amoureux & fidelle, elle n'avoit qu'à lui faire voir Raviſſante; rien ne pouvoit échapper à ſes yeux, & la fée eſpéra que les ſoins de ce jeune prince pourroient un jour toucher ſon cœur: il étoit fils d'un roi, frère de la fée; il étoit aimable; & la jeune princeſſe non-ſeulement n'avoit point encore eu d'amant, elle n'avoit pas même vu d'homme depuis qu'elle étoit dans ce rocher. La fée ſe flatta que la nouveauté du plaiſir d'être tendrement aimée, l'engageroit peut-être à aimer à ſon tour. Elle tranſporta donc le prince, qui

ſe nommoit Ariſton, dans ce même rocher, qui ſervoit de palais & de priſon à la belle Raviſſante ; il la trouva qu'elle s'amuſoit à faire des guirlandes de fleurs, avec de jeunes filles de ſa cour, dans une forêt de hyacinthes bleues, où elles ſe promenoient alors : car la fée en donnant au rocher le don de produire des plantes & des arbres, avoit renfermé ce pouvoir dans la couleur du rocher même. Il y avoit déjà quelque temps qu'elle avoit appris à la princeſſe que le prince Ariſton devoit venir dans cette Iſle, & elle avoit ajouté en faveur de ce prince, tout ce qu'elle avoit cru capable de le faire déſirer ; mais elle ſe trompa cette fois, & elle ne reconnut point, à l'arrivée d'Ariſton, dans les beaux yeux de la princeſſe, ce trouble & cette ſurpriſe qui préſage d'ordinaire une tendre paſſion. Pour le prince, ſes ſentimens furent d'accord avec les eſpérances de la fée ; il devint paſſionnément amoureux dès qu'il eut vu Raviſſante, & il n'étoit pas poſſible de la voir ſans l'adorer ; jamais les grâces & la beauté n'avoient été ſi parfaitement unies qu'elles le paroiſſoient dans toute la perſonne de cette aimable princeſſe. Elle avoit le teint d'une beauté merveilleuſe, & ſes cheveux bruns en reboubloient encore la blancheur : ſa bouche avoit des agrémens

infinis, ſes dents étoient d'une blancheur plus aimable que celle des perles ; ſes yeux, les plus beaux du monde, étoient bleus-bruns, & ils paroiſſoient ſi brillans & ſi touchans tout enſemble, qu'il n'étoit pas poſſible de ſoutenir leur éclat & leur vivacité, ſans livrer pour toujours ſon cœur au pouvoir fatal que l'amour avoit attaché à leurs regards. Sa taille n'étoit pas des plus grandes, mais elle étoit parfaitement belle, toutes ſes actions avoient une grâce particulière ; tout ce qu'elle faiſoit, tout ce qu'elle diſoit plaiſoit également, & ſouvent un ſouris, un ſeul mot ſuffiſoit pour prouver qu'elle avoit autant de charmes dans ſon eſprit que dans ſa perſonne. Telle & mille fois encore plus aimable que je ne viens de la peindre, il eût été bien difficile qu'Ariſton n'en fût devenu éperdûment amoureux ; mais la princeſſe reçut ſes ſoins ſans attention, & n'en parut point touchée ; la fée le remarqua, & en eut une douleur qui n'étoit ſurpaſſée que par celle qu'en reſſentit le prince. Elle avoit remarqué dans les aſtres, que celui qui étoit deſtiné à poſſéder Raviſſante, devoit étendre ſon pouvoir par toute la terre, & même juſques ſur les mers. Ainſi elle ſouhaitoit autant par ambition que ſon neveu pût toucher le cœur de la princeſſe,

qu'Ariſton le déſiroit par ſon amour. Elle crut cependant que ſi ce prince étoit auſſi ſavant qu'elle dans ſon art, peut-être trouveroit-il quelque ſecret pour ſe rendre plus aimable aux yeux de Raviſſante; mais la fée qui n'avoit jamais aimé, ignoroit que le ſecret de plaire ne ſe trouve pas toujours, quel que ſoit l'empreſſement & l'ardeur avec laquelle on le cherche. Elle apprit donc en peu de temps au prince Ariſton, toutes ces ſciences qui ne ſont connues que par les fées; il n'eut de plaiſir à les apprendre, & il ne ſongea à les employer que par rapport à ſa tendreſſe. Il commença de s'en ſervir, pour donner tous les jours de nouvelles fêtes à la princeſſe : elle en admiroit les prodiges, elle daignoit même quelquefois louer ce qui lui paroiſſoit de plus galant dans ce que le prince faiſoit pour elle; mais après tout, elle recevoit ſes ſoins & ſes vœux comme des hommages juſtement dûs à ſa beauté, & donc elle le croyoit payer aſſez dignement par la bonté qu'elle avoit de les recevoir ſans colère. Ariſton ſe déſeſpéroit du peu de ſuccès de ſa paſſion; mais peu après il fut contraint d'avouer, par de nouvelles infortunes, que ce temps où il ſe plaignoit ſi juſtement & dans lequel il reſſentoit ſi vivement le malheur de ſon

amour, avoit pourtant été le plus heureux de ſa vie. Un an après ſon arrivée dans l'iſle, il fit célébrer par des jeux ce jour ſi remarquable pour lui, où pour la première fois il avoit vu Raviſſante. Le ſoir il lui donna une fête dans la forêt des Hyacinthes ; il y eut une muſique merveilleuſe, que l'on entendoit également dans tous les endroits de la forêt, ſans voir d'où pouvoient venir des ſons ſi agréables. Tout ce qui fut chanté par ces muſiciens inviſibles, exprimoit tendrement l'amour d'Ariſton pour la princeſſe ; ils finirent leur admirable concert par ces paroles qui furent répétées pluſieurs fois :

Ni la raiſon, ni mon ſort rigoureux
N'ont pu finir ma cruelle ſouffrance ;
Sans le ſecours de la douce eſpérance,
Je ſens mon cœur bruler des mêmes feux.
L'amour eût ignoré l'excès de ſa puiſſance,
Si je n'avois ſenti le pouvoir de vos yeux.

Après la muſique, il parut tout d'un coup une ſuperbe colation ſous un pavillon de gaze d'argent, relevé élégamment avec des cordons de perles ; il étoit ouvert du côté qui regardoit la mer, qui bornoit la forêt dans cet endroit-là ; & il étoit éclairé par un grand nombre de luſtres de diamans brillans, qui jetoient une lumière peu différente

de celle du Soleil. Ce fut à cette clarté que les nymphes de la cour de Raviſſante lui firent remarquer une inſcription qui étoit à l'entrée du pavillon, écrite en lettres d'or, ſur un rubis d'une grandeur prodigieuſe, & qui étoit ſoutenue par douze petits amours qui s'envolèrent dès que la princeſſe eut oui lire cette inſcription, qui contenoit ces vers :

En quelque lieux de l'univers
Où vos beaux yeux faſſent porter des fers,
Vous ne ſauriez trouver un cœur auſſi fidelle
Que celui qui pour vous brûle dans ces déſerts ;
Mais pour vous aſſurer une gloire immortelle,
Et voir le monde entier aux pieds de vos autels,
Princeſſe, nous allons publier aux mortels
    Combien vous êtes belle.

La fête continuoit, & le princé Ariſton avoit du moins le plaiſir d'occuper le loiſir de la princeſſe, s'il ne pouvoit occuper ſon cœur. Mais il fut privé de ce plaiſir par un ſpectacle ſurprenant qui parut de loin ſur la mer, & qui attira la curioſité & l'attention de Raviſſante & de toute ſa cour ; ce que l'on voyoit s'approcha, & l'on diſtingua que c'étoit un berceau formé de myrthes & de lauriers mêlés enſemble, fermé de tous côtés, & qu'un nombre infini de poiſſons aîlés pouſſoient avec beaucoup de rapidité. Ce ſpectacle fut d'autant plus nouveau pour Raviſ-

ſante, qu'elle n'avoit jamais rien vu de la couleur de ce berceau. La fée ayant prévu que cette couleur devoit cauſer quelque malheur au prince ſon neveu, l'avoit abſolument bannie de ſon Iſle. La princeſſe déſiroit avec une impatience, qui parut un mauvais préſage à Ariſton pour ſon amour, que ce qu'elle voyoit s'approchât davantage. Elle n'eut pas long-temps à le ſouhaiter, car les poiſſons aîlés pouſsèrent le berceau en peu de momens juſqu'au pied du rocher où ils s'arrêtèrent, & redoublèrent l'attention de la jeune princeſſe, & de toute ſa cour.

Le berceau s'ouvrit, & il ſortit un jeune homme d'un beauté merveilleuſe, qui paroiſſoit avoir ſeize ou dix-ſept ans. Il n'étoit habillé que de quelques branches de myrthes, entrelacées avec une écharpe de roſes de différentes couleurs. Ce bel inconnu éprouva un étonnement pareil à celui qu'il cauſoit. La beauté de Raviſſante ne lui laiſſa pas la liberté de s'amuſer à regarder le reſte du ſpectacle, dont l'éclat l'avoit attiré d'aſſez loin juſques à ce rocher ; il s'approcha de la princeſſe avec une grâce qu'elle n'avoit jamais vue qu'en elle-même. Je ſuis ſi ſurpris, lui dit-il, de ce que je trouve ſur ces bords, que j'ai perdu même la liberté de pouvoir exprimer

mon étonnement. Eſt-il poſſible, continua-t-il, qu'une déeſſe comme vous n'ait pas des temples par tout l'univers? Par quels charmes, par quels prodiges êtes-vous encore inconnue aux mortels? Je ne ſuis point une déeſſe, dit Raviſſante en rougiſſant; je ſuis une princeſſe infortunée, éloignée des états du roi mon père pour éviter je ne ſais quel malheur que l'on aſſure qui m'a été prédit dès l'inſtant de ma naiſſance. Vous me paroiſſez bien plus redoutable, reprit le bel inconnu, que ces aſtres qui pourroient avoir attaché quelque fatale influence ſur vos beaux jours; & de quel malheur ne doit pas triompher une beauté ſi parfaite! Je ſens qu'elle peut tout vaincre, ajouta-t-il en ſoupirant, puiſqu'elle a vaincu en un moment un cœur que je m'étois flatté de conſerver toujours inſenſible: mais, madame, continua-t-il ſans lui donner le temps de répondre, il faut malgré moi que je m'éloigne de ces lieux charmans où je vous vois, & où je viens de perdre mon repos; j'y reviendrai bientôt ſi l'amour m'eſt favorable. Après ces mots il rentra dans le berceau, & en peu de temps on le perdit de vue.

Cependant le prince Ariſton demeura ſi interdit & ſi affligé de cette aventure, qu'il

n'eut

n'eut pas d'abord la force de parler ; il lui arrivoit un rival par un événement aussi surprenant qu'imprévu ; ce rival ne lui avoit paru que trop aimable, & il lui sembloit qu'il avoit remarqué dans les beaux yeux de la princesse, pendant que l'inconnu lui parloit, une langueur qu'il y avoit toujours désirée, & que jusqu'alors il n'y avoit jamais vue. Transporté d'un désespoir qu'il n'osoit faire éclater, il ramena Ravissante au palais, où elle passa une partie de la nuit occupée de son agréable aventure, dont elle se fit redire autant de fois les circonstances par les nymphes de sa cour, que si elle n'y eût pas été présente elle-même. Pour le prince Ariston, il alla consulter le savoir de la fée, pour chercher à opposer quelque secret à la violente douleur dont il étoit tourmenté ; mais elle n'en avoit point contre la jalousie, & l'on dit même que depuis on n'en a pas encore trouvé. Le prince & la fée redoublèrent alors leurs enchantemens, pour défendre l'entrée du rocher à cet inconnu si redoutable, qu'ils prenoient pour un enchanteur. Ils entourèrent l'isle de monstres affreux, qui occupèrent un grand espace sur la mer, & qui, animés de leur propre fureur, & de la force des charmes, sembloient assurer Ariston & la fée, qu'il seroit impossible de leur ôter

cette belle princeſſe, qu'ils vouloient garder avec tant de ſoin. Raviſſante ſentit plus vivement le pouvoir des charmes du bel inconnu, par la douleur que lui fit éprouver les obſtacles que l'on avoit mis à ſon retour dans l'iſle: elle réſolut du moins de s'en venger ſur le prince Ariſton. Elle commença de le haïr, & ce n'étoit que trop bien aſſurer ſa vengeance. Ariſton ne pouvoit ſe conſoler d'avoir attiré la haine de Raviſſante, par une paſſion qui lui paroiſſoit devoir produire un effet tout contraire. La princeſſe ſe plaignoit en ſecret de l'oubli de l'inconnu; il lui ſembloit que l'amour devoit déjà lui avoir fait tenir la promeſſe qu'il lui avoit faite de revenir, & quelquefois auſſi elle ceſſoit de déſirer ſon retour par le ſouvenir des périls par leſquels la fée & Ariſton avoient défendu l'approche de l'iſle. Un jour qu'elle étoit occupée de ces diverſes réflexions, & qu'elle ſe promenoit ſeule ſur le bord de la mer, car Ariſton n'oſoit plus la ſuivre comme il faiſoit auparavant, & la princeſſe refuſoit même de voir les fêtes dont on avoit accoutumé de la divertir, elle arrivoit dans ce même endroit, que l'aventure de l'inconnu lui rendoit ſi reconnoiſſable, quand elle vit ſur la mer un arbre d'une beauté extraordinaire qui voguoit vers le rocher. Cette

couleur, qui étoit celle du berceau de myrthe de l'inconnu, lui donna d'abord de la joie : l'arbre s'approcha du rocher, & les monſtres voulurent lui défendre le paſſage, mais un petit vent agita les feuilles de l'arbre, & en ayant diſperſé quelques-unes contre les monſtres, ils cédèrent à des armes ſi légères & ſi peu dangereuſes. Ils ſe rangèrent même en cercle avec une eſpèce de reſpect autour de l'arbre qui approcha du rocher ſans rencontrer d'autres obſtacles, & s'ouvrit. L'inconnu parut dedans, aſſis ſur un petit trône de verdure ; il ſe leva avec précipitation à la vue de Raviſſante, & lui parla avec tant d'eſprit & tant d'amour, qu'après qu'elle lui eut appris en peu de mots quelle étoit ſa fortune, elle ne lui put cacher qu'elle étoit touchée de ſon retour, & même de ſa tendreſſe ; mais, lui dit-elle, eſt-il juſte que vous ſachiez les ſentimens que vous m'inſpirez, avant que je ſache ſeulement le nom de celui qui les a fait naître ? Je n'ai point eu le deſſein de vous cacher ma naiſſance, répondit le charmant inconnu ; mais auprès de vous on ne peut parler que de vous-même ; cependant, puiſque vous le voulez, je vais vous obéir, en vous apprenant que je m'appelle le Prince des Feuilles ; je ſuis fils du Printemps & d'une

nymphe de la mer, parente d'Emphitrite: c'eſt ce qui me fait étendre mon pouvoir juſques ſur les eaux; mon empire eſt dans tous les lieux de la terre qui reconnoiſſent le Printemps; mais j'habite preſque toujours dans une isle fortunée où ne règne jamais que l'aimable ſaiſon que mon père a accoutumé de donner. L'air y eſt toujours pur, les champs y ſont toujours fleuris, le ſoleil ne lui fait point ſentir ſes ardeurs, il ne l'approche que pour l'éclairer; la nuit en eſt bannie, & c'eſt ce qui la fait appeler l'Isle du Jour. Elle eſt habitée par un peuple auſſi galant que le climat eſt agréable; c'eſt en ces lieux où je vous offre un empire doux & tranquille, & où vous régnerez encore plus ſouverainement ſur mon cœur que ſur tout le reſte; mais il faudroit, belle princeſſe, continua-t-il, conſentir à vous laiſſer enlever de ce rocher, où l'on vous retient dans un véritable eſclavage: quelques honneurs que l'on vous y rende pour le déguiſer. Raviſſante ne put ſe réſoudre à ſuivre le Prince des Feuilles dans ſon empire, malgré la crainte qu'elle avoit du pouvoir de la fée, & les conſeils de ſon amour; elle ſe flattoit que ſa conſtance à refuſer les vœux d'Ariſton, le réſoudroit peut-être à ceſſer de l'aimer, & que la fée la

rendroit au roi ſon père, dont le Prince des Feuilles pourroit l'obtenir. Mais je voudrois du moins, lui dit-elle, pouvoir vous mander ce qui ce paſſera dans cette isle, & je ne ſais comment ce que je veux pourra devenir poſſible ; car tout m'eſt ſuſpect ici. Je vais donc, dit le Prince des Feuilles, vous laiſſer des ſujets d'un prince de mes amis, qui demeureront toujours auprès de vous, & par qui vous pourrez me donner ſouvent de vos nouvelles ; ſouvenez-vous ſeulement, belle princeſſe, de l'impatience avec laquelle je les attends. Après ces mots, il s'approcha de l'arbre qui l'avoit apporté, & en ayant touché quelques feuilles, il en ſortit deux papillons, l'un couleur de feu & blanc, & l'autre jaune & gris de lin, les plus jolis du monde. Raviſſante les regardoit, quand le Prince des Feuilles lui dit en ſouriant ; je vois bien que vous êtes ſurpriſe de la figure des confidens que je vous donne ; mais les papillons ne ſont pas ſeulement ce qu'ils vous paroiſſent : c'eſt un myſtère que vous apprendront ceux que je vous laiſſe, quand vous leur permettrez de vous entretenir. Après ces paroles, Raviſſante remarqua de loin quelques-unes des nymphes qui venoient la chercher dans ſa ſolitude ; elle pria le Prince des Feuilles de

ſe rembarquer, il lui obéit, malgré la peine infinie qu'il avoit à la quitter ; mais il ne put partir aſſez tôt pour n'être point vu ; on avertit la fée & Ariſton de ſon retour dans l'isle, & dès ce moment même, pour ôter à la belle Raviſſante les moyens & même l'eſpérance de le revoir, ils élevèrent ſur le haut du rocher une tour de la même pierre ; & pour être abſolument en ſûreté, comme l'aventure des monſtres vivans les avoient ſurpris, ils rendirent la tour & le rocher inviſibles pour tous ceux qui la viendroient chercher, ne voulant plus ſe fier à des enchantemens ordinaires. Raviſſante ſe déſeſpéroit d'une priſon ſi cruelle & ſi difficile à rompre : le prince Ariſton ne lui avoit point caché qu'il l'avoit rendue inviſible ; il avoit même tâché de lui faire paſſer ce ſoin pour une marque aſſurée de ſa tendreſſe ; mais Raviſſante doubloit tous les jours ſa haine & ſon mépris pour lui, & il n'oſoit plus paroître devant elle. Cependant les papillons ne l'avoient point quittée, & elle les regardoit ſouvent avec plaiſir, parce qu'ils venoient du Prince des Feuilles. Un jour qu'elle étoit encore plus triſte qu'à l'ordinaire, rêvant ſur une terraſſe qui étoit au plus haut de la tour, le papillon couleur de feu vola ſur un des vaſes remplis

de fleurs, qui ornoient la balustrade. Pourquoi, dit-il, tout-d'un-coup à la princesse, ne m'envoyez-vous pas avertir le Prince des Feuilles, il viendroit infailliblement à votre secours ? Ravissante fut d'abord si étonnée d'entendre parler le papillon, quoique son amant l'eût préparée à cette nouveauté, qu'elle fut quelques momens sans rien lui dire; cependant le nom du Prince des Feuilles lui aidant à dissiper son étonnement : j'ai été si surprise, dit-elle au papillon, de vous entendre parler comme nous, que j'ai été quelque temps sans pouvoir vous répondre ; je vois bien que vous pouvez aller avertir de mon malheur le Prince des Feuilles ; mais que fera-t-il ? s'en affliger inutilement. Il ne pourra me trouver dans un lieu que la cruauté de mes ennemis a pris soin de rendre invisible. Il l'est moins que vous ne pensez, répondit le papillon jaune, en volant auprès de la princesse pour se mettre dans la conversation ; j'ai observé tantôt votre prison, j'ai volé, & j'ai même nagé à l'entour ; elle disparoît quand on est sur les eaux, mais elle cesse d'être invisible, dès que l'on est élevé dans les airs. Sans doute que la fée n'a pas cru ce chemin assez facile pour devoir songer à la défendre contre celui de la mer; c'est un avis

que j'allois vous donner, continua le papillon, quand mon frère a rompu le ſilence que nous avons gardé juſques ici. Une ſi agréable nouvelle ayant rendu quelque eſpérance à la princeſſe; eſt-il poſſible, lui dit-elle, qu'Ariſton ait négligé quelque précaution pour ſatisfaire ſa cruauté & ſon amour? Sans doute, ſon pouvoir & celui de la fée, qui peut tout ſur la mer & ſur la terre, ne s'étend pas juſques dans les airs. C'étoit préciſement la raiſon qui avoit empêché le prince & la fée de rendre la tour & le rocher inviſibles du côté du ciel; mais, ajouta Raviſſante, après quelques momens de réflexion, le Prince des Feuilles pourra-t-il quelque choſe dans les airs? Non, madame, reprit le papillon couleur de feu, il n'y peut rien, & votre priſon ſera inviſible pour lui, quoiqu'il ſoit un demi-dieu, comme elle le feroit pour un homme; mais.... Ce prince ſera donc auſſi malheureux que moi, interrompit la triſte Raviſſante en verſant des larmes qui augmentèrent ſa beauté, & qui attendrirent extrêmement les deux papillons, & je ſens que je ſerai encore plus infortunée par les malheurs du Prince des Feuilles que par les miens. Que dois-je donc faire, continua-t-elle en ſoupirant me faire partir tout-à-l'heure, répartit bruſquement le

papillon couleur de feu ; j'irai avertir le Prince des Feuilles de vos infortunes, & il viendra vous ſecourir, quoique ſon pouvoir ne s'étende pas dans les airs ; il a un prince de ſes amis qui y peut tout, & dont il peut diſpoſer comme de lui-même ; c'eſt de quoi mon frère, qui demeure auprès de vous, pourra vous informer pendant mon voyage : adieu, belle princeſſe, continua le papillon, en s'envolant par-deſſus la baluſtrade, ceſſez de vous inquiéter, & comptez ſur ma diligence ; je vais voler avec autant de rapidité que vous ſouhaitez. Après ces paroles, le papillon ſe perdit dans les airs, & la princeſſe ſentit alors cette joie ſi vive & ſi charmante, que donne l'eſpoir de voir bientôt ce que l'on aime. Elle retourna dans ſa chambre, & le papillon jaune la ſuivit ; elle ſentit une extrême impatience de ſavoir de quel prince ſon amant devoit eſpérer un ſecours ſi néceſſaire à leur bonheur ; pour ne plus l'ignorer, elle pria le papillon jaune de lui apprendre tout ce qui pouvoit contribuer à augmenter & à flatter ſon eſpérance ; elle le fit mettre ſur une petite corbeille de fleurs, qu'elle apporta ſur une table auprès d'elle, & le papillon, qui ſe faiſoit un honneur de lui plaire, commença ainſi ſon récit.

Auprès de l'Isle du Jour, où règne le Prince des Feuilles, il y en a une autre plus petite, mais aussi agréable; la terre y est toujours couverte de fleurs, & l'on assure que c'est une grâce que Flore a faite à notre terre, pour immortaliser la mémoire des jours heureux où elle y venoit trouver Zéphyr; car l'on tient que c'étoit dans notre isle qu'ils se voyoient, quand leur amour étoit encore secrete & nouveau: elle s'appelle l'Isle des Papillons; les habitans n'en sont pas de la figure que vous me voyez; ce sont de petits hommes aîlés, fort jolis, fort galans, très-amoureux, & si volages, qu'à peine aiment-ils un jour la même chose. Pendant que le siècle d'or régnoit encore sur la terre, l'Amour qui se flattoit alors que tous les cœurs seroient toujours tendres & fidelles, craignoit que par la facilité que nous avions de voler par tout le monde, nous n'allassions apprendre aux mortels l'agréable science de changer en aimant, que ce dieu appeloit une erreur capable de détruire pour jamais le bonheur de son empire; pour nous interdire tout commerce avec le reste de l'univers, il vint dans notre isle, il en toucha la terre avec une de ses flèches, & s'élevant ensuite sur un nuage brillant qui l'avoit apporté: Si vous voulez,

dit-il, aux habitans de l'isle, aller encore comme des dieux par les airs, je viens d'assurer ma vengeance; vous ne pourrez plus, par votre commerce dangereux, troubler la félicité de mon empire: après ces mots, il disparut. Les menaces de l'Amour n'ôtèrent point aux papillons le désir de changer, ni même celui de voler dans les airs, pour avoir du moins le plaisir de quitter quelquefois la terre; quelques-uns d'entr'eux s'élevèrent en l'air, & trouvèrent qu'ils y avoient la même facilité qu'avant le temps où l'Amour le leur étoit venu défendre; mais dès qu'ils furent sortis des limites de notre isle, ils furent changés en de petits animaux, tels que vous me voyez, tous de différente couleur; l'Amour vengeur ayant voulu marquer par cette diversité, combien ils étoient portés à l'inconstance. Surpris de leur métamorphose, ils revinrent dans notre isle, & dès qu'ils en eurent touché la terre, ils reprirent leur première forme. Depuis ce temps fatal, cette vengeance de l'Amour a toujours continué parmi nous; quand nous quittons notre terre, il ne nous reste plus rien des hommes, que l'esprit & la liberté de parler comme eux; mais nous ne nous en sommes jamais servi hors de notre isle, pour ne pas rendre cette

vengeance célèbre, en la publiant nous-mêmes dans tout l'univers, & pour ne pas épouvanter ceux qui, comme nous, ont du penchant à l'inconſtance; mais nous avons le plaiſir de voir, en voyageant par le monde, que le deſtin nous a vengé de l'Amour, ſans que nous nous en ſoyons mêlés; l'inconſtance règne avec autant de pouvoir que lui, dans toute l'étendue de ſon empire. Quelques ſiècles après que ce changement fut arrivé dans l'empire des papillons, le ſoleil, qui ſemble prendre plaiſir à y faire naître des fleurs, s'applaudit ſi bien de ſon propre ouvrage, qu'il y devint amoureux d'une roſe, qui étoit d'une beauté extraordinaire: il en fut tendrement aimé, & elle lui ſacrifia tous les ſoins que les Zéphyrs prenoient pour elle. Au bout de qnelque temps, la roſe devint d'une forme un peu différente des autres; le ſoleil en fit naître auſſitôt de ſemblables à elle, pour qu'elle fût plus facilement confondue dans cette quantité de fleurs, qui parurent alors une nouvelle plante; c'eſt ce que l'on a appelé depuis, la roſe à cent feuilles: enfin, du ſoleil & de cette fleur naquit un demi-dieu, que le ſoleil deſtina à régner toujours dans notre iſle. Juſques-là, nous n'avions point eu de ſouverain; mais le fils d'un

dieu, qui favorifoit fi conftamment notre terre, fut reçu pour roi, avec une joie extrême; on l'appela le Prince des Papillons. C'eft ce prince, belle princeffe, qui pourra vous fecourir par le chemin des airs, & que l'aventure que je vais vous apprendre a rendu pour toujours fi parfaitement ami du Prince des Feuilles.

Dans un pays éloigné de celui des papillons, il règne une fée qui fait fa demeure dans une caverne fort obfcure; on la nomme la fée de la Grotte; elle eft d'une grandeur extraordinaire; fon vifage eft mêlé de vert, d'aurore & de bleu. Sa figure la rend prefque auffi redoutable que fon pouvoir; & elle eft fi redoutée des mortels, qu'il n'en eft point d'affez téméraire pour ofer approcher du pays qu'elle habite. Un jour le Prince des Papillons voyageant, pour fe divertir, aux environs de fon empire, apperçut la fée, & furpris de cette rencontre, il la fuivit longtemps pour voir ce que deviendroit un monftre fi épouvantable. Elle ne remarqua point qu'elle étoit obfervée; car le prince, quoique fils du foleil, n'a pu obtenir du deftin la liberté de voyager fous une autre forme que celle que nous prenons tous en fortant de notre royaume, parce qu'il étoit né dans

notre isle depuis le temps où l'Amour nous avoit fait sentir sa vengeance. Cependant il n'étoit point inconstant comme le sont tous ses sujets; & l'Amour, pour lui faire du moins une petite grâce, avoit permis que quand il changeroit de figure, il ne seroit que d'une couleur, & que cette couleur seroit celle qui signifie la fidélité. Sous cette forme, il suivit la fée tant qu'il voulut; il la vit entrer dans sa sombre demeure. Pressé d'un mouvement de curiosité, il y vola après elle; mais quel spectacle l'attendoit au fond de cette caverne! Il y vit une jeune personne, plus belle & plus brillante que le jour, qui étoit couchée sur un lit de gazon, & qui paroissoit d'une tristesse extrême. De temps en temps elle essuyoit des larmes qui tomboient de ses beaux yeux; son abattement & la langueur où elle étoit, ne servoient qu'à la faire paroître plus aimable. Le Prince des Papillons demeura si touché de cette vue, qu'il pensa mille fois oublier la figure qu'il avoit alors, pour se souvenir seulement qu'il étoit éperdument amoureux, & qu'il brûloit de le dire. Il fut retiré d'une si douce rêverie, par la voix effrayante de la fée qui parloit à cette personne avec une dureté épouvantable: il en ressentit de la douleur & de

la colère, & il étoit au déſeſpoir de n'oſer exprimer ni l'un ni l'autre. La fée, qui par une inquiétude naturelle ne pouvoit demeurer long-temps dans un même lieu, ſortit bientôt de ſa caverne; alors le prince s'approcha de la jeune perſonne dont il étoit ſi charmé, il vola autour d'elle, & voulant jouir de la ſeule liberté que ſa figure lui permettoit, il ſe repoſa ſur ſes cheveux, qui étoient du plus beau blond du monde, & enſuite ſur ſon viſage. Il mouroit d'envie de lui dire combien il étoit touché de ſa beauté & de ſa douleur; mais quel moyen de lui faire croire qu'il étoit fils du ſoleil, ſans pouvoir paroître devant elle ſous ſa propre forme? & comment lui apprendre la vengeance de l'Amour & l'inconſtance ſi naturelle aux habitans de ſon iſle, en voulant lui perſuader qu'il ne ceſſeroit jamais de l'aimer? Il demeura pluſieurs jours dans la caverne, ou dans la forêt dont elle étoit environnée; il ne pouvoit ſe réſoudre à quitter cette beauté qu'il adoroit, & quoiqu'il n'osât lui parler, il la voyoit, & c'étoit aſſez pour lui faire préférer cet affreux ſéjour aux agréables lieux où il avoit le plaiſir de régner, & celui d'être le plus beau prince du monde.

Pendant ce temps où il ne quittoit point

cette jeune personne : il vit toujours la fée la traiter avec une inhumanité incroyable, & il apprit par leurs discours, que cette belle infortunée étoit la princesse des Linottes : que la fée qui étoit de ses parentes, l'avoit enlevée dès sa plus tendre jeunesse, pour usurper plus facilement son royaume, qui étoit une petite isle située assez près de celle des Papillons ; ce prince y avoit été bien des fois, & il y avoit entendu dire que la princesse y avoit été enlevée, & qu'on n'avoit jamais pu savoir ce qu'elle étoit devenue. Ce pays s'appelle l'Isle des Linottes, à cause de la grande quantité qui s'y trouve de l'espèce de petits oiseaux qui portent ce nom. Le Prince des Papillons plaignit le malheur de cette aimable princesse : & pour songer enfin à la délivrer, s'il étoit possible, il résolut de s'en éloigner. Il vola dans l'Isle du Jour, sans se reposer un moment : il y trouva le Prince des Feuilles, avec qui il étoit lié dès long-temps d'une amitié fort tendre, & qui venoit passer une partie de l'année dans l'isle des Papillons. Il conta son aventure à ce prince, & après avoir examiné tous les moyens dont ils se pourroient servir pour remettre cette jeune princesse en liberté, le Prince des Feuilles résolut d'aller lui-même

dans la forêt de la fée, pour apprendre à la Princesse des Linottes le violent amour que le prince des Papillons avoit pour elle, & les raisons qui empêchèrent toujours ce malheureux prince de paroître devant elle, sous sa véritable figure, si elle ne consentoit à se laisser enlever dans l'isle des Papillons. Mais le Prince des Feuilles paroissoit un confident trop redoutable à son ami, qui craignit avec raison que la princesse ne fût plus touchée des charmes d'un prince si parfait, que du recit de l'amour d'un autre prince dont elle n'avoit jamais entendu parler : il se plaignit de la cruauté de son destin, il chercha quelqu'autre moyen de déclarer son amour à la princesse : mais ce fut inutilement. Tout autre qu'un demi-dieu ne pouvoit approcher de la demeure de la fée, sans ressentir sur le champ les funestes effets de sa vengeance. Il s'embarqua donc avec le Prince des Feuilles, agité d'une jalouse crainte; il lui sembloit que ce prince ne pourroit conserver un seul moment, à la vue de cette belle princesse, l'indifférence dont il avoit toujours fait gloire.

L'Amour touché de l'état funeste où il l'avoit réduit, voulut, au moins, le rassurer contre cette folle crainte, & triompher en

cette jeune perſonne, il vit toujours la fée la traiter avec une inhumanité incroyable, & il apprit par leurs diſcours, que cette belle infortunée étoit la princeſſe des Linottes; que la fée qui étoit de ſes parentes, l'avoit enlevée dès ſa plus tendre jeuneſſe, pour uſurper plus facilement ſon royaume, qui étoit une petite iſle ſituée aſſez près de celle des Papillons; ce prince y avoit été bien des fois, & il y avoit entendu dire que la princeſſe y avoit été enlevée, & qu'on n'avoit jamais pu ſavoir ce qu'elle étoit devenue. Ce pays s'appelle l'Iſle des Linottes, à cauſe de la grande quantité qui s'y trouve de l'eſpèce de petits oiſeaux qui portent ce nom. Le Prince des Papillons plaignit le malheur de cette aimable princeſſe; & pour ſonger enfin à la délivrer, s'il étoit poſſible, il réſolut de s'en éloigner. Il vola dans l'Iſle du Jour, ſans ſe repoſer un moment; il y trouva le Prince des Feuilles, avec qui il étoit lié dès long-temps d'une amitié fort tendre, & qui venoit paſſer une partie de l'année dans l'iſle des Papillons. Il conta ſon aventure à ce prince, & après avoir examiné tous les moyens dont ils ſe pourroient ſervir pour remettre cette jeune princeſſe en liberté, le Prince des Feuilles réſolut d'aller lui-même

dans la forêt de la fée, pour apprendre à la Princesse des Linottes le violent amour que le prince des Papillons avoit pour elle, & les raisons qui empêcheroient toujours ce malheureux prince de paroître devant elle, sous sa véritable figure, si elle ne consentoit à se laisser enlever dans l'isle des Papillons. Mais le Prince des Feuilles paroissoit un confident trop redoutable à son ami, qui craignit avec raison que la princesse ne fût plus touchée des charmes d'un prince si parfait, que du récit de l'amour d'un autre prince dont elle n'avoit jamais entendu parler; il se plaignit de la cruauté de son destin, il chercha quelqu'autre moyen de déclarer son amour à la princesse : mais ce fut inutilement. Tout autre qu'un demi-dieu ne pouvoit approcher de la demeure de la fée, sans ressentir sur le champ les funestes effets de sa vengeance. Il s'embarqua donc avec le Prince des Feuilles, agité d'une jalouse crainte; il lui sembloit que ce prince ne pourroit conserver un seul moment, à la vue de cette belle princesse, l'insensibilité dont il avoit toujours fait gloire.

L'Amour touché de l'état funeste où il l'avoit réduit, voulut, du moins, le rassurer contre cette juste crainte, & triompher en

même temps de l'insensible cœur du Prince des Feuilles.

C'étoit par vous, belle princesse, continua le papillon, que ce dieu en attendoit la victoire, & vous seule étiez digne de l'obtenir. Ce fut ce même jour de l'embarquement des deux princes, qu'ils virent de loin, sur un rocher, une illumination si brillante, que le Prince des Feuilles poussé par sa destinée, plutôt que par sa curiosité, ordonna aux poissons aîlés qui conduisoient le berceau de myrthe dans lequel il ètoit, de s'approcher du lieu d'où partoit une si vive lumière. Vous savez le reste de cette aventure, le Prince des Feuilles vous trouva dans la forêt des Hyacinthes, & laissa à vos pieds une liberté qui lui étoit si chère, & que jusqu'à cet instant il avoit toujours conservée. Pressé par l'impatience du Prince des Papillons, qui n'avoit souffert qu'à regret qu'il s'arrêtât sur ce rivage, il s'arracha, avec une peine infinie, d'un lieu où son cœur & ses désirs auroient voulu l'arrêter pour toujours : ils continuèrent leur voyage, & le Prince des Papillons fut si satisfait de voir le Prince des Feuilles véritablement amoureux, & si éloigné de devenir son rival, qu'il ne douta point que ce ne fût un présage assez heureux pour devoir se pro-

mettre un bonheur parfait dans tout le reste de son entreprise.

Ils arrivèrent dans la forêt de la fée de la Grotte, ils entrèrent dans sa triste demeure, & l'Amour, qui avoit résolu de les favoriser, leur fit trouver la belle princesse des Linottes seule & endormie. Il n'y avoit point de temps à perdre, le Prince des Feuilles l'emporta dans le berceau de verdure, où le Prince des Papillons le suivit. La fée revint dans ce moment, elle fit des cris horribles à la vue de cet enlèvement, elle crut pouvoir l'empêcher par son art, & se venger de celui qui venoit d'emmener la Princesse des Linottes. Mais ses enchantemens furent inutiles contre le Prince des Feuilles, qui s'éloigna en peu de temps de ce triste rivage. Cependant la jeune princesse se réveilla, & elle fut également surprise du lieu où elle se trouvoit, & de la présence du Prince des Feuilles; mais ce fut un étonnement agréable, qui augmenta par les discours de ce prince, qui lui apprit les effets de sa beauté, qu'elle étoit délivrée de la tyrannie de la fée, & qu'elle pouvoit dorénavant régner dans son empire, & dans un royaume encore plus beau que le sien. Le Prince des Papillons lui parla de son amour avec tant de vivacité & de tendresse, que la

princeſſe ſentit une curioſité infinie de le voir ſous ſa véritable figure, dont elle a avoué depuis qu'elle ſe fit, dès ce moment, la plus belle idée du monde. Ils continuèrent de voguer, & en peu de jours ils arrivèrent dans l'iſle des Papillons, dont le prince ſe hâta de toucher la terre pour paroître enfin aux yeux de la princeſſe tel qu'il étoit. Sa vue ne démentit point l'aimable idée qu'elle s'en étoit faite; il fut aſſez heureux pour plaire, & il l'en aima encore plus tendrement. La Princeſſe des Linottes envoya dans ſon iſle apprendre à ſes ſujets quelle avoit été ſon aventure; ils vinrent la trouver en foule, & ce fut en leur préſence qu'elle accepta le cœur & l'empire de l'heureux Prince des Papillons. Cependant le Prince des Feuilles l'avoit quitté dès le moment qu'il l'eut conduite dans ſon iſle pour retourner auprès de vous, belle princeſſe, où ſon impatience & ſon ardent amour le preſſoient ſans ceſſe de ſe rendre.

Raviſſante écoutoit le papillon avec une attention extrême, quand elle vit entrer dans ſa chambre le Prince Ariſton avec une fureur ſur le viſage dont elle craignoit les effets. Le deſtin me menace, s'écria-t-il en entrant, & puiſqu'il me promet un grand malheur, c'eſt ſans doute celui de vous perdre; il n'en eſt

plus d'autre où mon cœur puiſſe ſe trouver aſſez ſenſible pour mériter de m'être prédit. Voyez, madame, continua-t-il en s'adreſſant à Raviſſante, voyez de quelle couleur deviennent les murs de cette tour; c'eſt un ſigne aſſuré pour moi d'une prochaine infortune. Comme les malheurs d'Ariſton étoient un bonheur pour Raviſſante, elle regarda ce que le prince lui faiſoit remarquer, & elle s'apperçut qu'effectivement cette pierre bleue perdoit ſa première couleur, & qu'elle commençoit à devenir verte; elle en eut de la joie, parce qu'elle ne douta pas que ce ne fût un préſage aſſuré de l'arrivée du Prince des Feuilles. Cette joie, que le malheureux Ariſton remarqua dans ſes yeux, redoubla ſon déſeſpoir. Que ne dit-il point à Raviſſante! & devenu ſincère par l'excès de ſa douleur, il lui apprit qu'il l'aimoit aſſez pour ne point ceſſer de l'adorer, quoiqu'il fût aſſuré d'être malheureux toute ſa vie. Je ne ſaurois douter de mon infortune, dit-il à la princeſſe; les deſtins m'ont promis, comme à vous, que je ſerois toujours miſérable ſi je n'étois toujours fidelle à la première impreſſion que l'amour feroit dans mon cœur; & quel moyen d'accomplir cet ordre cruel? quand on vous voit, après avoir déjà été ſenſible, on ou-

de lui, conduisit, en volant, la belle Ravissante jusques dans un vaisseau de joncs, orné de guirlandes de fleurs, où le Prince des Feuilles l'attendoit avec toute l'impatience qu'un violent amour peut causer. L'on ne sauroit exprimer le plaisir qu'il ressentit en voyant arriver la princesse ; jamais la joie & l'amour ne parurent plus vivement que dans le cœur & dans les discours de ce prince ; il fit voguer en diligence vers l'Isle du Jour. Le Prince des Papillons s'envola pour rejoindre plutôt l'aimable princesse des Linottes. Ravissante envoya deux papillons au roi son père, pour lui apprendre quelle avoit été sa fortune ; le bon roi en loua les destinées, & se rendit en peu de temps dans l'Isle du Jour, où le Prince des Feuilles & Ravissante régnèrent avec toute la félicité imaginable, & furent toujours heureux, parce qu'ils ne cessèrent jamais d'être amoureux & fidelles.

Qu'on doit porter d'envie au sort de Ravissante !
Par une ardeur vive & constante,
L'amour lui prodigua ses trésors précieux ;
Pour en pouvoir jouir comme elle,
Hélas ! que l'on seroit heureux,
S'il suffisoit d'être fidelle !

LE

LE BONHEUR DES MOINEAUX,

CONTE.

QUE c'eſt un deſtin rigoureux
De n'avoir point de biens durables !
Tous les plaiſirs ſont courts, autant qu'ils ſont aimables.
De deux amans amour combloit les vœux,
Ils goûtoient les douceurs d'un ſi charmant myſtère :
Dans leur jeuneſſe, ils étoient amoureux :
Ils faiſoient tous leurs ſoins de chercher à ſe plaire,
Hé ! que faut-il de plus pour être heureux ?
On voyoit à l'envi croître de ſi beaux feux ;
Mais, hélas ! par malheur pour eux ;
La jeune Iris avoit encor ſa mère,
Qui pour mieux l'arracher à l'objet de ſes vœux,
Lui fit d'un prompt départ une loi néceſſaire.
Tout ce que peut l'amour au déſeſpoir,
Dans ces tendres amans vivement ſe fit voir.
Iris partit ; mais comment peut-on faire
Pour ſoutenir de tels malheurs ?
Elle alloit chaque jour dans un bois ſolitaire,
Entretenir les preſſantes douleurs
Que l'on reſſent en perdant ce qu'on aime :
Il n'eſt point de tourment, qui coûte tant de pleurs.
Un jour après avoir redit ſa peine extrême
Aux arbres, aux ruiſſeaux, aux échos d'alentour,
Elle vit deux Moineaux, cent fois plus heureux qu'elle,
Qui ſuivoient librement les tranſports de l'amour :

Hélas ! petits oiſeaux, dit-elle,
Fuyez, fuyez un ſi cruel ſéjour,
On troubleroit bientôt vos ardeurs mutuelles,
Si par malheur ma mère en étoit le témoin.
Vous êtes amoureux, paſſionnés, fidelles;
Hélas! elle enverroit un de vous deux bien loin.

L'HEUREUSE PEINE,

CONTE.

IL fut autrefois un grand roi, qui devint éperdûment amoureux d'une belle princeſſe de ſa cour. Dès qu'il l'aima, il lui parla de ſa tendreſſe; les rois ont d'autres privilèges que les vulgaires amans. La princeſſe ne s'offenſa point d'un amour qui pouvoit la placer ſur le trône ; mais elle parut toujours auſſi ſage au roi, qu'il la trouvoit charmante. Il l'épouſa, la noce ſe fit avec une magnificence incroyable, & ce qui l'eſt encore bien davantage, c'eſt qu'il fut époux ſans ceſſer d'être amant. Le bonheur d'un ſi doux hyménée ne fut troublé que par la triſteſſe de n'avoir point d'enfans pour ſuccéder à leur bonheur & à leur royaume. Le roi, pour pouvoir du moins

jouir de la douceur de l'eſpérance, ſe réſolut d'aller conſulter une fée, qu'il croyoit fort de ſes amies ; elle s'appelloit Formidable, mais elle ne l'avoit pas toujours été pour le roi ; on dit même que l'on trouvoit encore dans de vieux recueils de ce pays-là, des vaudevilles qui diſoient b.aucoup de ſes nouvelles : tant les poëtes ont été téméraires de tout temps ! car la fée étoit fort reſpectée, & paroiſſoit ſi farouche, qu'il n'étoit preſque pas poſſible de s'imaginer qu'elle eût reſſenti le pouvoir de l'amour ; mais où ſont les cœurs qui lui échappent ? Le roi qui avoit toujours été galant, & qui avoit beaucoup d'eſprit, n'ignoroit pas que les apparences ſont ſouvent trompeuſes. Il trouva Formidable dans un bois où il étoit allé à la chaſſe ; elle parut à ſes yeux ſous une figure ſi gracieuſe, & avec un air ſi charmant, que le roi ne douta pas un moment qu'elle ne voulût plaire : rarement on fait briller tant de charmes ſans intention. Le roi l'aima ; la fée trouva plus de plaiſir à être aimée, qu'à inſpirer toujours de la terreur. Cette tendreſſe dura quelques années, mais un jour qu'elle comptoit ſur le cœur de ſon amant comme ſur un bien qui ne pouvoit ceſſer d'être à elle, elle ſe laiſſa voir au roi ſous ſa véritable figure. Elle n'étoit plus jeune ; elle n'avoit

guères de beauté; elle ſe repentit, par le trouble qu'elle remarqua ſur le viſage du roi, d'avoir eu trop de confiance en elle-même, & elle reconnut peu après que les ſentimens du cœur, quelques tendres qu'ils puiſſent être, ne peuvent toucher, & ne ſauroient rendre l'amour heureux, s'ils ne ſont ſoutenus par une figure aimable. Le roi fut honteux de n'avoir été amoureux que d'une belle idée: il ceſſa d'aimer la fée, & conſerva ſeulement pour elle des égards & de la déférence. Formidable, par une gloire qui lui étoit naturelle, feignit ſi bien d'être contente de l'amitié du roi, qu'elle le perſuada qu'elle étoit la meilleure de ſes amies; elle fut même à ſa noce, comme les autres fées du pays qui en furent priées, pour ne pas donner à penſer, par un refus éclatant, qu'elle eût lieu d'être fâchée de ce mariage.

Le roi comptant donc ſur l'amitié de ſon ancienne maîtreſſe, l'alla trouver dans ſa demeure: c'étoit un palais de marbre, couleur de feu, au milieu d'une vaſte forêt. L'on y arrivoit par une avenue d'une longueur prodigieuſe; elle étoit bordée des deux côtés par cent lions, couleur de feu. Formidable n'aimoit que cette couleur, & elle avoit fait fée ainſi tous les animaux qui naiſſoient dans

ſa forêt. Au bout de l'avenue on trouvoit une grande place carrée, où une troupe de mores, vêtus de couleur de feu & or, magnifiquement armés, faiſoient une garde perpétuelle. Le roi traverſa ſeul la forêt, il en ſavoit les chemins à merveille, il traverſa même l'avenue des lions ſans danger : car il leur jeta en entrant des renoncules, que la fée lui avoit données autrefois pour traverſer ce paſſage, ſans craindre ces redoutables lions. Dès que le roi leur eut jeté ces belles fleurs, ils devinrent doux & paiſibles. Il ſe trouva enfin à la garde des mores ; ils tournèrent d'abord leurs flèches contre lui ; mais le roi leur jetant des fleurs de grenades, qu'il tenoit auſſi de la fée comme les renoncules, les mores tirèrent en l'air leurs flèches, & ſe rangèrent en haie pour le laiſſer paſſer. Il entra dans le palais de Formidable, elle étoit dans un ſallon, aſſiſe ſur un trône de rubis, au milieu de douze moreſſes vêtues de gaze, couleur de feu & or ; ſon habit étoit pareil aux leurs, & ſi couvert de pierreries, qu'elle brilloit comme le ſoleil ; mais elle n'en étoit pas plus belle. Le roi regarda & écouta quelques momens avant que d'entrer dans le ſallon ; il y avoit auprès de la fée quantité de livres ſur une table de marbre rouge ; il vit qu'elle en prenoit un,

& continuoit d'inſtruire les moreſſes de ces ſecrets, qui rendent les fées ſi redoutables; mais Formidable ne leur apprenoit que ceux qui ſont contraires au repos & au bonheur des hommes : elle ſe gardoit bien de leur enſeigner ceux qui peuvent contribuer à leur félicité. Le roi en ſentit de la haine pour la fée; & entrant dans le ſallon, interrompit cette fatale leçon, & ſurprit Formidable par ſon arrivée ; mais ſe remettant dans le moment même, elle renvoya ces moreſſes ; regardant enſuite le roi avec un air de fierté & de colère : Que venez-vous chercher ici, lui dit-elle, prince inconſtant ? Pourquoi, par votre odieuſe préſence, venez-vous troubler encore le repos dont je tâche de jouir ici ? Le roi fut tout ſurpris d'un diſcours qu'il n'attendoit pas, & la fée ouvrant un de ces livres : Je vois bien ce que vous voulez, continua-t-elle ; oui, vous aurez une fille de cette princeſſe que vous m'avez préférée ſi injuſtement, mais ne croyez pas être toujours heureux ; il eſt temps que je me venge. La fille que vous devez avoir ſera autant haïe de tout le monde, que je vous ai autrefois aimé. Le roi fit tout ce qu'il lui fut poſſible pour adoucir la colère de la fée ; mais ce fut inutilement, la haine avoit ſuccédé à l'amour,

& c'étoit l'amour ſeul qui pouvoit attendrir la fée ; car la pitié & la généroſité étoient des ſentimens qu'elle ne connoiſſoit point. Elle ordonna fièrement au roi de ſortir de ſon palais ; & ouvrant une volière, il en ſortit un perroquet couleur de feu. Suivez cet oiſeau, dit-elle au roi, & rendez grâces à ma bonté, qui ne vous livre pas à la fureur de mes lions & de mes gardes. L'oiſeau vola, le roi le ſuivit ; & par un chemin qui lui étoit inconnu, & beaucoup plus court que celui qu'il connoiſſoit, il fut conduit dans ſon royaume. La reine qui le trouva à ſon retour d'une triſteſſe extrême, lui en demanda le ſujet avec tant d'inſtance, que le roi lui apprit la cruelle prédiction de la fée, ſans toutefois lui apprendre tout ce qui s'étoit paſſé autrefois entr'eux, pour ne pas attirer de nouveaux malheurs ſur la belle reine. Cette jeune princeſſe ſavoit qu'une fée ne peut pas empêcher abſolument ce qu'une de ſes pareilles a prédit, mais qu'elle peut adoucir les peines qui ont été ordonnées. J'irai, dit la reine, trouver Lumineuſe, ſouveraine de l'empire heureux ; c'eſt une fée célèbre, qui ſe plaît à protéger les malheureux : elle eſt ma parente ; elle m'a toujours favoriſée, & elle m'avoit même prédit la fortune où l'amour

me devoit faire parvenir. Le roi approuva fort le voyage de la reine, & il en espéra beaucoup ; son équipage étant prêt, elle fut chercher Lumineuse ; elle portoit ce nom, parce que sa beauté étoit si brillante, qu'à peine en pouvoit-on soutenir l'éclat, & la grandeur de son ame répondoit parfaitement à sa beauté. La reine arriva dans une vaste campagne, & apperçut de fort loin une grande tour ; mais quoiqu'on la vît de loin, il y avoit bien des détours pour y arriver : elle étoit de marbre blanc, elle n'avoit point de porte ; les fenêtres, faites en arcades, étoient de crystal ; une belle rivière, dont les ondes paroissoient d'argent, battoit le pied de la tour ; elle tournoit neuf fois à l'entour. La reine avec toute sa cour arriva au bord de l'eau qui commençoit là le premier cercle qu'elle faisoit autour de la demeure de la fée. La reine la passa sur un pont de pavots blancs, que le pouvoir de Lumineuse avoit rendu aussi sûr & aussi durable, que s'il eût été bâti d'airain. Quoiqu'il ne fût que de fleurs, il ne laissoit pas d'être redoutable ; il avoit le pouvoir d'endormir pour sept ans ceux qui le passoient contre la volonté de la fée. La reine apperçut au-delà du pont six jeunes hommes, magnifiquement vêtus, en-

dormis ſur des lits de gazon, ſous des pavillons des feuillages : c'étoient des princes amoureux de la fée ; & comme elle ne vouloit point entendre parler de l'amour, elle ne leur avoit pas permis de paſſer plus loin. La reine, après avoir paſſé le pont, ſe trouva dans le premier eſpace que la rivière laiſſoit libre ; il étoit occupé par un labyrinthe charmant, tout de jaſmins & de lauriers-roſes ; il n'y en avoit que des blancs ; car c'étoit la couleur qu'aimoit Lumineuſe. Après avoir admiré cette belle promenade, & en avoir démêlé facilement les détours, qui n'étoient embarraſſans que pour ceux que l'aimable Lumineuſe ne vouloit pas qui puſſent entrer dans ſon agréable demeure ; la reine repaſſa la rivière ſur un pont d'anemones blanches ; elle faiſoit en cet endroit ſon ſecond tour, & l'eſpace qu'elle laiſſoit libre avant que de faire ſon troiſième cercle, étoit occupé par une forêt d'acacias toujours fleuris ; les routes en étoient charmantes & ſi ſombres, que le ſoleil ne pouvoit y pénétrer : on y voyoit de tendres colombes, dont les plumes pouvoient faire honte à la neige ; tous les arbres étoient couverts d'un nombre infini de ſerains blancs qui faiſoient des concerts agréables. Lumineuſe, d'un

coup de baguette, leur avoit appris les plus beaux & les plus aimables chants du monde.

On fortoit de cette belle forêt par un pont de tubéreufes, & l'on entroit dans une belle campagne toute couverte d'arbres chargés de fi beaux fruits & fi délicieux, que le moindre arbre de ce lieu-là faifoit honte aux fameux jardins des Hefpérides. Cependant la reine trouvoit tous les foirs les plus belles tentes du monde, & de magnifiques repas fe trouvoient fervis dès qu'elle arrivoit, fans que l'on vît aucun de ces officiers fi diligens & fi habiles. La fée, qui avoit appris dans fes livres l'arrivée de la reine, prenoit foin de fon voyage, elle ne vouloit pas même qu'elle pût être fatiguée un moment.

La reine, pour fortir de cette merveilleufe campagne, paffa la rivière fur un pont d'œillets blancs, & entra dans le parc de la fée. Il étoit auffi beau que tout le refte. La fée y venoit chaffer quelquefois ; il étoit rempli d'un nombre infini de cerfs & de biches blanches, & d'autres animaux de la même couleur ; une meute de levrons blancs étoit difperfée dans ce parc & couchée fur l'herbe avec des biches & des lapins blancs, & d'autres animaux qui d'ordinaire font fauvages ; mais ils ne l'étoient point en ce lieu-là ; l'art

de la fée les avoit apprivoisés, & quand les chiens chassoient quelque bête pour amuser Lumineuse, il sembloit qu'ils eussent compris que ce n'étoit qu'un jeu ; car ils faisoient tout ce qu'ils devoient faire, excepté qu'ils ne faisoient jamais de mal.

En ce lieu, la rivière faisoit son cinquième cercle autour de la demeure de la fée. La reine, pour sortir du parc, la passa sur un pont de petits jasmins, & se trouva dans un hameau charmant. Toutes les petites cabanes y étoient bâties d'albâtres ; les habitans de cet aimable lieu étoient sujets de la fée, ils gardoient ses troupeaux ; leurs habits étoient de gaze d'argent, ils étoient couronnés de guirlandes de fleurs, & leurs houlettes étoient toutes brillantes de pierreries. Tous les moutons étoient d'une blancheur surprenante : toutes les bergères étoient jeunes & belles, & Lumineuse aimoit trop la couleur blanche, pour avoir oublié de leur faire un teint si beau, qu'il sembloit que le soleil même aidât à le rendre plus éclatant. Tous les bergers étoient aimables, & le défaut qu'on pouvoit trouver dans cet agréable pays, c'est qu'il n'y avoit pas une seule beauté brune. Les bergères furent recevoir la reine, & lui présentèrent des vases de porcelaine, rem-

plis des plus belles fleurs du monde. La reine & toute ſa cour étoient charmées d'un voyage ſi galant, & cette princeſſe en tiroit un heureux préſage pour ce qu'elle déſiroit de la fée.

Comme elle ſe mettoit en chemin pour ſortir du hameau, une jeune bergère s'avançant vers la reine, lui apporta une petite levrette ſur un carreau de velours blanc, brodé d'argent & de perles ; à peine diſtinguoit-on la levrette ſur ſon carreau, tant leur couleur étoit ſemblable. La fée Lumineuſe, ſouveraine de l'empire heureux, dit la jeune bergère à la reine, m'a ordonné de vous préſenter Blanc Blanc de ſa part, c'eſt le nom de la petite levrette ; elle a l'honneur d'être aimée de Lumineuſe ; ſon art en a fait une merveille, & elle lui a commandé de vous conduire juſqu'à la tour ; vous n'aurez, grande princeſſe, qu'à la laiſſer aller & la ſuivre.

La reine reçut la petite levrette avec plaiſir, charmée du ſoin que la fée prenoit d'elle. Elle careſſa Blanc Blanc, qui, après lui avoir rendu ſes careſſes avec beaucoup d'eſprit & de grâce, ſauta légèrement à terre, & ſe mit à marcher devant la reine, qui la ſuivit avec toute ſa cour. Ils arrivèrent au

bord de la rivière, qui faisoit là son sixième tour ; ils furent fort étonnés de n'y point trouver de pont pour la passer. La fée ne vouloit pas que ses bergers allassent la troubler dans sa retraite ; il n'y avoit jamais de pont dans ce lieu-là, que quand elle y vouloit passer, ou y recevoir ses amis. La reine rêvoit profondement à cette aventure, quand elle entendit Blanc Blanc qui aboya trois fois : aussitôt un zéphyr agita les arbres qui étoient au-delà de la rivière, & fit tomber dans l'eau une si grande quantité de fleurs d'oranges, qu'il s'en forma un pont, & la reine passa la rivière dessus. Elle remercia Blanc Blanc par des caresses, & elle se trouva dans une avenue de myrthes & d'orangers délicieux, & après l'avoir traversée sans s'ennuyer, quoiqu'elle fût d'une longeur extrême, elle retrouva le bord de la rivière qui faisoit son septième tour dans cet endroit-là : elle n'y vit point de pont, mais l'aventure du matin la rassuroit. Blanc Blanc frappa la terre trois fois avec sa petite patte, & dans le moment même il parut un pont d'hyacinthes blanches. La reine le passa, & elle entra dans une prairie toute émaillée de fleurs. Ses belles tentes s'y trouvèrent dressées ; elle s'y reposa, puis elle continua son chemin,

& elle trouva encore le bord de l'eau. Il n'y avoit point de paſſage ; Blanc Blanc s'avança, but dans cette belle rivière, & auſſitôt il parut un pont de roſes blanches, qui ſervit à la reine pour entrer dans le jardin de la fée. Il étoit ſi rempli de fleurs merveilleuſes, de jets-d'eaux extraordinaires & de ſtatues d'une beauté ſurprenante, qu'il n'eſt pas poſſible d'en faire une exacte deſcription. Si la reine n'avoit pas ſenti une impatience extrême de prévenir les maux dont la cruelle Formidable l'avoit ménacée, elle auroit reſté plus longtemps dans ce beau lieu. Toute ſa cour en ſortit à regret ; mais il fallut ſuivre Blanc Blanc qui conduiſit la reine où la rivière faiſoit ſon dernier cercle autour de la demeure de Lumineuſe. La reine vit enfin de près la tour de la fée ; il n'y avoit que la rivière entre deux ; elle la regarda avec plaiſir, comme étant le ſujet de ſon voyage ; elle lut cette inſcription qui étoit écrite ſur la tour en lettres d'or :

C'eſt ici le charmant ſéjour
De la félicité parfaite ;
Lumineuſe a bâti cette belle retraite,
Elle y reçoit les ris, elle en bannit l'amour,
Et pour lui cependant elle ſemble être faite.

Cette inſcription avoit été faite à ſa gloire

par les fées les plus renommées de ſon temps : elles avoient voulu laiſſer à la poſtérité ce témoignage de leur amitié & de leur eſtime. Pendant que la reine s'amuſoit ainſi au bord de l'eau, Blanc Blanc paſſa ce petit trajet à la nage, & faiſant le plongeon, rapporta une coquille de nacre de perle, qu'elle laiſſa retomber dans la rivière. A ce bruit ſix belles nymphes vêtues d'habits brillans, ouvrirent une grande fenêtre de cryſtal, il en ſortit un degré de perles, qui s'approcha peu-à-peu de la reine. Blanc Blanc monta promptement juſqu'à la fenêtre de la fée, & entra dans la tour : la reine prit le même chemin ; mais à meſure qu'elle montoit ce joli degré, les marches qu'elle avoit paſſées diſparoiſſoient, & l'empêchèrent ainſi d'être ſuivie. Elle entra dans la belle tour de Lumineuſe, & la fenêtre fut refermée.

Toute la ſuite de la reine fut au déſeſpoir de ne la voir plus, & de ne pouvoir la ſuivre, car elle étoit extrêmement aimée : leurs cris ſe firent entendre juſqu'au lieu où Lumineuſe entretenoit la reine, & pour raſſurer ces malheureux, la fée envoya une de ſes nymphes pour les conduire au hameau, où ils devoient attendre le retour de la reine. Le degré de perles reparut, & leur rendit l'eſpérance ; la

nymphe defcendit, & la reine parut à fa fenêtre pour leur ordonner de la fuivre & de lui obéir. Cette princeffe demeura avec la fée, qui la reçut avec une magnificence prodigieufe, avec un air divin qui gagnoit les cœurs. La reine y demeura trois jours, qui ne fuffirent pas pour voir toutes les merveilles de la tour de Lumineufe; il auroit fallu des fiècles entiers pour admirer tout, & les beautés de la fée. Le quatrième jour Lumineufe, après avoir donné à la reine des préfens auffi galans que magnifiques : Belle princeffe, lui dit-elle, je fuis fâchée de ne pouvoir réparer le malheur dont Formidable vous a menacée; mais c'eft la faute du deftin : il nous permet de répandre des biens fur ceux que nous favorifons; mais il nous défend de garantir & de finir les maux ordonnés par une autre fée. Ainfi, pour vous confoler du malheur que l'on vous prépare, je vous promets, avant qu'il foit un an, une fille fi belle, que tous ceux qui la verront en feront charmés, & je prendrai foin, ajouta la fée, de faire naître un prince digne d'elle. Une prédiction fi favorable fit oublier pour quelque temps à la reine la haine de Formidable & le malheur qu'elle attendoit. Lumineufe ne dit point à la reine ce qui rendoit Formidable fon ennemie.

Les fées mêmes qui ne s'accordent pas enſemble, conſervent exactement entr'elles les ſecrets qui peuvent les rendre mépriſables aux mortels; & l'on aſſure que ce ſont les ſeules femmes qui ont eu l'eſprit de ne point dire de mal les unes des autres. Après des remerciemens infinis de la part de la reine, Lumineuſe ordonna à douze de ſes nymphes de ſe charger de préſens, & de reconduire la reine juſqu'au hameau, & elle la conduiſit elle-même juſqu'au degré de perles qui parut dès que l'on eut ouvert la fenêtre. Quand la reine & les nymphes furent au bas du degré, elles virent un char d'argent attelé de ſix biches blanches; leurs harnois étoient tous couverts de diamans; un jeune enfant, beau comme le jour, conduiſoit le char, & les nymphes le ſuivoient montées ſur des chevaux blancs qui pouvoient diſputer de beauté avec ceux du Soleil. Dans ce galant équipage, la reine arriva au hameau; elle y trouva toute ſa cour, qui fut ravie de la revoir; les nymphes prirent congé de la reine, & lui préſentèrent ces douze beaux chevaux fées pour ne ſe laſſer jamais, & elles dirent à la reine que Lumineuſe la prioit de les donner de ſa part au roi. La reine, comblée des bontés de la fée, retourna dans ſon royaume. Le roi la

vint recevoir jusques sur la frontière, & fut si charmé de son retour & de l'agréable nouvelle qu'elle lui annonçoit de la part de Lumineuse, qu'il ordonna des réjouissances publiques, dont le bruit qui parvint jusqu'à Formidable, redoubla encore sa haine & sa colère pour le roi. Peu de temps après le retour de la reine, elle devint grosse, & elle ne douta point que ce ne fût de cette belle princesse qui devoit charmer tous les cœurs; car Lumineuse lui avoit promis sa naissance avant la fin de l'année, & Formidable n'avoit point prescrit le temps où sa vengeance devoit s'accomplir; mais elle n'avoit pas dessein de la retarder. La reine accoucha de deux princesses, & ne douta pas un moment laquelle lui avoit été promise par Lumineuse, par l'empressement qu'elle se sentit d'embrasser celle qui avoit vu le jour la première.

Elle la trouva digne des promesses de la fée; rien au monde n'étoit si beau; le roi & tous ceux qui étoient présens, s'empressoient d'admirer la petite princesse, & l'on oublioit absolument l'autre, quand la reine, qui jugea par cette négligence générale que les prédictions de Formidable s'accomplissoient aussi, ordonna plusieurs fois qu'on en eût le même soin que de l'aînée.

Les femmes lui obéirent avec une répugnance qu'elles ne pouvoient vaincre, & que le roi & la reine n'osoient presque blâmer, parce qu'ils la sentoient eux-mêmes. Lumineuse arriva en diligence sur un nuage, & nomma la belle princesse, Aimée, pour lui donner un nom convenable au destin qu'elle lui avoit promis. Le roi rendit à Lumineuse tous les respects qu'elle méritoit ; elle promit à la reine qu'elle protégeroit toujours Aimée ; elle ne lui fit point alors de don, car elle lui avoit déjà tout donné. Pour l'autre princesse, en vain le roi lui donna le nom d'une de ses provinces : on s'accoutuma insensiblement à l'appeler Naimée par une opposition bien cruelle pour elle. Quand les deux princesses eurent atteint l'âge de douze ans, Formidable voulut qu'on les éloignât de la cour, pour diminuer, disoit-elle, la haine & l'amour qui se partageoient entr'elles. Lumineuse laissoit ordonner Formidable ; elle étoit sûre que rien ne pouvoit empêcher la belle Aimée de régner dans le royaume de son père, & dans tous les cœurs ; elle l'avoit fait naître avec tant de charmes, qu'il ne falloit que la voir pour n'en pas douter. Le roi, pour tâcher d'appaiser la haine que Formidable répandoit sur sa maison, résolut de lui obéir. Il envoya

donc les deux princeſſes avec une jeune & aimable cour, dans un château merveilleux qu'il avoit à l'extrêmité de ſon royaume : il s'appeloit le château des Portraits ; c'étoit un lieu digne de la ſavante fée qui l'avoit bâti il y avoit quatre mille ans. Les jardins & toutes les promenades des environs étoient admirables ; mais ce qu'il y avoit de plus beau, étoit une galerie à perte de vue, où l'on voyoit les portraits de tous les princes & de toutes les princeſſes du ſang royal de ce royaume & ceux des pays voiſins : dès qu'ils avoient quinze ans, leurs portraits s'y trouvoient peints, avec un art qui ne pouvoit être que foiblement imité par tout autre que par une fée. Ce don devoit durer juſques au temps qu'il entreroit dans ce château la plus belle princeſſe du monde.

Cette galerie ſéparoit deux appartemens vaſtes & magnifiques ; les deux princeſſes les occupèrent : elles eurent les mêmes maîtres, la même éducation ; on n'apprenoit rien à la charmante Aimée que l'on n'enſeignât à ſa ſœur ; mais Formidable venoit lui faire des leçons qui gâtoient toutes les autres, & Lumineuſe venoit de ſon côté, par ſes converſations, rendre Aimée digne de l'admiration de tout l'univers. Il y avoit trois ans que les

princeſſes étoient dans ce château, éloignées de la cour : elles entendirent un jour un bruit inconnu, qui fut ſuivi d'une muſique charmante; elles regardoient de tous côtés pour voir d'où partoient ce bruit & ce concert agréable, quand elles apperçurent trois portraits qui remplirent trois places qui, un moment auparavant, étoient vides; il y en avoit un qui étoit couronné de fleurs par deux Amours; l'un regardoit ce beau portrait avec toute l'attention qu'il méritoit, & ſembloit avoir oublié le ſoin d'en tirer une fléche qu'il avoit toute prête à partir ſur ſon arc. L'autre tenoit une petite banderolle ſur laquelle étoient ces vers :

Aimée eut en naiſſant, de la ſage nature,
Les ſolides beautés qui ne meurent jamais;
Les Grâces prirent ſoin d'embellir ſes attraits,
Et Vénus, pour toujours, lui donna ſa ceinture.

Ils n'étoient pas néceſſaires pour faire connoître le portrait de la belle Aimée; on y remarquoit tous ſes traits, & cette grâce charmante qui attiroit les cœurs : elle avoit le teint d'une blancheur ſurprenante, les plus belles couleurs du monde, le viſage rond, les cheveux d'un blond admirable, ſes yeux bleus, mais qui brilloient d'un feu ſi vif, que

tous ceux qui avoient le plaiſir de les voir jugeoient qu'il étoit inutile que Lumineuſe eût fait préſent à Aimée d'un don qu'elle avoit en elle-même ; ſa bouche étoit charmante, ſes dents étoient auſſi blanches que ſon teint, & Vénus ſembloit lui avoir donné le pouvoir de ſourire comme elle. Ce fut ce divin portrait qui occupa un des bouts de la galerie. Le ſecond fut celui de Naimée ; elle étoit blonde, elle ne manquoit pas de beauté ; mais ce portrait étoit comme elle-même, il ne plaiſoit point : ces mots étoient écrits au-deſſous en lettres d'or.

Naimée, avec ſes traits qui forment la beauté,
Dans tous les cœurs ne peut trouver de place ;
Apprends à la poſtérité,
Que la beauté n'eſt rien ſans l'eſprit & les grâces.

Ces deux portraits occupoient toute l'attention des deux princeſſes & de toute leur jeune cour, quand Aimée, qui n'étoit point vaine de ſes propres charmes, & laiſſant au reſte du monde le ſoin de les admirer, jeta les yeux ſur le troiſième portrait qui avoit paru en même temps que le ſien ; elle y trouva de quoi attirer ſes regards : c'étoit celui d'un jeune prince, plus beau mille fois que l'Amour ; il avoit plus l'air d'un dieu que d'un homme ;

ſes cheveux étoient noirs, & tomboient par groſſes boucles ſur ſes épaules; & ſes yeux promettoient autant d'eſprit qu'on voyoit de charmes dans ſa perſonne. Ces paroles étoient écrites au-deſſous du portrait : *C'eſt le Prince de l'Iſle Galante.*

Sa beauté ſurprit tout le monde ; mais elle toucha plus vivement la belle Aimée ; ſon jeune cœur en ſentit une émotion inconnue ; & Naimée même, à la vue de ce beau portrait, ne fut pas exempte d'une paſſion dont perſonne ne pouvoit être touché pour elle. Cette aventure ne ſurprit perſonne ; car on étoit accoutumé à voir ces merveilles en ce lieu-là. Le roi & la reine vinrent au château voir les princeſſes ; ils firent faire un grand nombre de copies de leurs portraits ; ils en envoyèrent dans tous les royaumes voiſins. Cependant Aimée, dès qu'elle étoit ſeule, entraînée par un mouvement involontaire, alloit dans la galerie des portraits ; celui du prince de l'Iſle Galante occupoit toute ſon attention, & attiroit tous ſes regards ; il paroiſſoit digne de l'un & de l'autre.

Naimée, qui n'avoit rien de commun avec ſa ſœur que le même empreſſement pour le portrait du prince, paſſoit preſque tous ſes jours dans la galerie. Cette paſſion naiſſante

augmenta si bien la haine de Naimée pour la belle princesse, que ne pouvant trouver le secret de lui nuire, elle prioit sans cesse Formidable de la venger des charmes de sa sœur. La cruelle fée ne refusoit jamais les occasions de faire du mal. Suivant donc son inclination & les prières de Naimée, elle fut trouver l'aimable princesse, qui se promenoit au bord d'une rivière qui passoit au pied du château des Portraits : Va, lui dit Formidable, en la touchant d'une baguette d'ébène, qu'elle tenoit dans sa main ; va, suis toujours le bord de cette rivière jusqu'au jour où tu trouveras une personne qui te haïsse autant que moi ; & jusqu'à ce moment, tu ne séjourneras en nul lieu du monde. La princesse, à cet ordre terrible, se mit à pleurer. Quelles larmes ! il n'y avoit dans tout l'univers que le cœur de Formidable incapable d'en être attendri. Lumineuse accourut au secours de la belle & malheureuse Aimée : Console-toi, lui dit-elle, ce voyage où Formidable vient de te condamner, finira par une aventure agréable ; & jusqu'à ce jour, tu ne trouveras que des plaisirs. Aimée, après ces mots favorables, partit avec le seul regret de ne plus voir le beau portrait du prince de l'Isle Galante ; mais elle n'osa en témoigner sa

douleur

douleur à la fée. Elle se mit donc en chemin, & tout sembloit être sensible à ses charmes; le zéphyr régnoit seul dans les lieux où elle passoit; elle trouvoit partout des nymphes prêtes à la servir avec un respect extrême; les prairies se couvroient de fleurs à son abord; & quand le soleil étoit trop ardent, les bois redoubloient leur ombrage. Pendant que la belle princesse fait un voyage si charmant, Lumineuse ne borne pas sa vengeance à rendre le dessein de Formidable inutile; elle fut trouver Naimée, & la frappant d'une baguette d'yvoire: Va, lui dit-elle, pars à ton tour sur le bord de la rivière, tu ne te reposeras jamais que tu n'aies trouvé une personne qui t'aime autant que tu mérites peu de l'être. Naimée partit, & ne fut point regrettée.

Formidable même, à qui tout paroissoit à son gré, pourvu qu'on fît souffrir quelque peine, ne songea plus à Naimée, & ne daigna pas la protéger plus long-temps. Les deux princesses continuèrent ainsi leur voyage. Naimée, avec toutes les fatigues imaginables, les plus belles fleurs se changeoient en épines sur son passage; & la belle princesse, avec tous les plaisirs que Lumineuse lui avoit fait espérer; elle en trouva même de plus sensibles que ceux qui lui avoient été promis.

Sur la fin d'un beau jour, à l'heure que le ſoleil va ſe repoſer entre les bras de Thétis, Aimée s'aſſit au bord de la rivière : auſſitôt un nombre infini de fleurs naiſſant autour d'elle, formèrent une eſpèce de lit de repos, dont elle eût admiré plus long-temps l'agrément, ſi elle n'eût apperçu un autre objet ſur la rivière, qui l'empêcha de penſer pour lors à toute autre choſe; c'étoit une petite barque d'amétiſte, elle étoit ornée de mille banderolles de la même couleur, chargée de chiffres & de deviſes galantes. Douze jeunes hommes, vêtus d'habits légers, gris-de-lin & argent, couronnés de guirlandes d'immortelles, ramèrent avec tant de diligence, que la barque fut en peu de temps aſſez près du rivage, pour laiſſer remarquer à la belle Aimée toute cette différente beauté. Ce fut avec un étonnement & une ſurpriſe agréable, qu'elle apperçut partout ſon nom & ſes chiffres. Un moment après, la princeſſe reconnut ſon portrait ſur un petit autel de topaze, élevé au milieu de la barque; au-deſſous du portrait elle lut ces paroles :

Si ce n'eſt l'Amour, qu'eſt-ce donc?

Après avoir donné ſes premiers mouvemens à l'admiration, elle craignit de voir deſcendre

de la barque ces étrangers, qui lui avoient d'abord paru ſi galans. Tout me parle de l'amour d'un inconnu, diſoit Aimée en elle-même, & je ſens que le prince de l'Iſle Galante eſt ſeul digne de m'inſpirer les ſentimens dont je vois trop qu'un autre eſt ſans doute touché pour moi. Portrait fatal! ajouta-t-elle, pourquoi le deſtin t'a-t-il offert à mes yeux dans un temps où loin de pouvoir me défendre, j'ignorois même encore ſi l'on pouvoit aimer quelque choſe plus tendrement que les fleurs?

Cette réflexion fut ſuivie de quelques ſoupirs, & elle eût demeuré plus long-temps dans ſa douce rêverie, ſi un bruit agréable de divers inſtrumens ne l'en eût tirée. Elle regarda vers la barque, d'où partoient ces aimables ſons. Un homme, dont elle ne put voir le viſage, vêtu d'un habit magnifique de la même couleur qui brilloit dans tout ſon équipage, lui parut n'avoir d'attention qu'à regarder ſon portrait, tandis que ſix belles nymphes formèrent un concert charmant, & accompagnèrent ces paroles, qui furent chantées par celui qui avoit toujours regardé le beau portrait de la princeſſe. L'air étoit de Duboulai:

Que tout parle de mon amour,
Et des charmes de ce que j'aime,
Aimée a plus d'attraits que n'en a l'amour même.
Pour flatter ma tendreſſe extrême,
Nymphes, redites tour-à-tour,
Que tout parle de mon amour,
Et des charmes de ce que j'aime.

Les Grâces, pour la ſuivre, abandonnent les cieux,
Et quittent ſans regret la reine de Cythère;
Le plaiſir de la voir, la douceur de lui plaire,
Vaut mieux que le ſéjour & le plaiſir des dieux.
Aimée a plus d'attraits que n'en a l'amour même.
Pour flatter ma tendreſſe extrême,
Nymphes, redites tour-à-tour
Que tout parle de mon amour,
Et des charmes de ce que j'aime.

D'un ſeul de ſes regards, un cœur eſt enflammé;
Tout lui cède, tout rend les armes,
Et juſqu'aux temps heureux où brillèrent ſes charmes,
On devroit n'avoir point aimé.
Aimée a plus d'attraits que n'en a l'Amour même.
Pour flatter ma tendreſſe extrême,
Nymphes, redites tour-à-tour,
Que tout parle de mon amour,
Et des charmes de ce que j'aime.

La douceur de ce concert arrêta la belle Aimée ſur le bord de la rivière. Quand il fut fini, l'inconnu tourna la tête de ſon côté, & lui laiſſa remarquer, avec autant de trouble que de plaiſir, les aimables traits du prince de l'Iſle Galante. Quelle ſurpriſe! quelle joie

de voir ce prince charmant, & d'apprendre qu'il n'étoit occupé que d'elle! Il faudroit ſavoir aimer auſſi parfaitement qu'au temps des fées, pour comprendre tout ce que ſentit alors la jeune princeſſe.

Le prince de l'Iſle Galante éprouva la même ſurpriſe; il ſe hâta de deſcendre ſur le rivage fortuné, qui offroit à ſes yeux la divine Aimée. Elle n'eut pas la force de fuir un prince ſi parfait, elle accuſa mille fois le deſtin de ſa foibleſſe: en ſemblable occaſion on ne manque guères de s'en prendre à lui: il eſt impoſſible d'exprimer ce que ces jeunes amans ſe dirent, & ſouvent même ils s'entendirent ſans ſe parler. Lumineuſe qui avoit conduit en ce lieu & la jolie barque & les pas d'Aimée, parut tout-d'un-coup pour raſſurer la timide princeſſe, qui avoit enfin pris le parti de quitter un prince ſi charmant & ſi dangereux; elle leur apprit qu'ils étoient deſtinés à s'aimer & à s'unir pour toujours: mais, ajouta la fée, avant ce temps heureux, il faut achever le voyage ordonné par Formidable.

On ne peut déſobéir aux fées; la belle Aimée, & le prince étoient ſi ſatisfaits du plaiſir d'être enſemble, que tout ce qui ne les ſéparoit point, leur paroiſſoit trop doux. Ils continuèrent donc leur chemin, tantôt dans

la jolie barque, tantôt en traversant une belle & vaste solitude, que la rivière arrosoit de ses eaux. Ce fut dans ce séjour tranquille, que le prince de l'Isle Galante acheva de perdre le repos de son cœur. Il apprit à la belle princesse tout ce qu'il avoit senti pour elle, depuis le jour heureux où son divin portrait avoit été porté à la cour, & qu'un jour se promenant au bord de l'eau & rêvant à son amour, Lumineuse lui apparut, & lui montrant la barque d'amétiste, lui ordonna de s'embarquer, & lui promit un succès favorable pour son voyage & pour son amour. Tandis que le prince & la belle Aimée achèvent d'obéir aux ordres de Formidable, & que tous les jours leurs ardeurs s'augmentent, ils deviennent si heureux qu'ils craignent d'arriver, de peur d'être occupés de quelque autre chose que de leur tendresse. Naimée finissoit aussi, de son côté, son pénible voyage.

Le cours de la rivière que suivoit les deux princesses, les conduisit insensiblement dans l'Isle Galante, & ils y arrivèrent tous en même-temps. Lumineuse ne manqua pas de s'y rendre. Elle apprit à Aimée que la vengeance de Formidable étoit accomplie, puisqu'en rencontrant sa sœur, elle trouvoit la seule personne du monde qui la pût haïr. Et

le voyage de Naimée est donc aussi fini, dit la belle princesse, car rien n'a pu diminuer l'amitié que j'ai pour elle ? Elle pria ensuite la fée d'adoucir, s'il étoit possible, la triste destinée de sa sœur : mais cette grâce étoit inutile à demander pour Naimée ; dès qu'elle eut vu le prince de l'Isle Galante, qu'elle reconnut facilement pour celui dont l'aimable portrait avoit touché son cœur, & qu'elle entendit dire à Lumineuse, que le temps de son hymen avec la jeune Aimée approchoit, elle se précipita dans cette même rivière, qu'elle suivoit depuis un an avec tant de peine, sans pourtant avoir recours au trépas ; mais les malheurs de l'amour touchent plus vivement que ceux de la fortune.

Lumineuse, qui vit tomber la princesse dans l'eau, la changea en un petit animal, qui marque encore, par sa manière de marcher, quelle étoit l'humeur de la malheureuse Naimée. Son destin s'accomplit même après sa mort ; elle ne fut point regrettée ; il en coûta pourtant quelques larmes à Aimée ; mais de quels malheurs ne l'eût pas consolée le prince de l'Isle Galante ! Elle étoit si touchée de sa tendresse, qu'elle ne le fut presque point de toutes les fêtes que l'on inventa pour la recevoir dans son royaume ; le prince y prit aussi

peu de part. Quand on eſt bien amoureux ; on ne connoît plus de vrais plaiſirs que celui d'être aimée de ce qu'on aime.

Le roi & la reine, avertis par Lumineuſe ; vinrent retrouver leur aimable fille : ce fut en leur préſence que la généreuſe fée déclara que la belle Aimée avoit eu la gloire de mettre à fin l'aventure du château des Portraits, parce que rien n'avoit encore paru ſi beau qu'elle dans tout le monde. L'amour du prince de l'Iſle Galante étoit trop violent pour attendre davantage, il ſupplia le roi & la reine de conſentir à ſon bonheur. Lumineuſe elle-même honora de ſa préſence un jour ſi beau & ſi déſiré. La nôce ſe fit avec toute la magnificence que l'on doit attendre des fées & des rois ; mais quelque heureux que ce jour dût être, je n'en ferai point la deſcription ; car, quoique ſe promette l'amour heureux, une noce eſt preſque toujours une triſte fête.

Tant qu'Amour fait ſentir ſes craintes, ſes tourmens,
Et les doux tranſports qu'il inſpire,
Il reſte cent choſes à dire
Pour les poëtes, les amans :
Mais pour l'Hymen, c'eſt en vain qu'on réclame
Le dieu des vers, & les neuf doctes ſœurs ;
C'eſt le ſort des amours, & celui des auteurs
D'échouer à l'épithalame.

Fin du premier Volume.

TABLE
DES CONTES
du Tome Premier.

PERRAULT.

MURAT.

Fin de la Table du Premier Volume.

De l'Imprimerie de BARDE, MANGET & Compagnie à *GENÈVE*.

